

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1885

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1885

TABLE DES MATIERES

Richesses insondables	4
Préface	4
Chapitre 1 - Christ notre Sauveur	4
Chapitre 2 - Christ notre Rédempteur	11
Chapitre 3 - Christ notre Seigneur	20
Chapitre 4 - Christ, notre Berger.....	26
Chapitre 5 - Christ, notre vie.....	34
Chapitre 6 - Christ, notre nourriture.....	41
Chapitre 7 - Christ, notre souverain Sacrificateur	48
Chapitre 8 - Christ, notre avocat.....	56
Chapitre 9 - Christ, notre objet	64
Chapitre 10 - Christ, notre modèle	72
Chapitre 11 - Christ, notre paix.....	79
Chapitre 12 - Christ, notre chef	86
Chapitre 13 - Christ, notre espérance.....	93
Notes détachées recueillies aux conférences de Vevey du 3 au 7 novembre 1884 -	
Apocalypse 1 – 3.....	101
Apocalypse 1	102
Apocalypse 2	104
Apocalypse 3	113
Pensées	126
ME 1885 page 20	126
ME 1885 page 40	126
ME 1885 page 53	126
ME 1885 page 80	126
ME 1885 page 120	127
ME 1885 page 140	127
ME 1885 page 160	127

ME 1885 page 169	127
ME 1885 page 198	127
ME 1885 page 240	127
ME 1885 page 280	127
ME 1885 page 300	128
ME 1885 page 320	128
ME 1885 page 340	128
ME 1885 page 356	128
ME 1885 page 380	128
La promesse du Père	130
Lettre sur Jean 16: 8-11	146
Fragments de lettres.....	148
ME 1885 page 98	148
ME 1885 page 214 - Darby J.N.....	149
ME 1885 page 439	152
Quelques notes d'une méditation sur Jean 14.....	153
Fragments	155
ME 1885 page 119	155
ME 1885 page 180	155
ME 1885 page 390	156
Des canaux de bénédiction - Mackintosh Ch.....	160
«Frères saints».....	165
Quelques pensées sur le corps de Christ.....	174
«Dieu pour nous» - Romains 8: 26-39	178
Communion	184
La prière	187
L'amour.....	189
Tristesse et joie.....	191
Le péché.....	193
Quels sont les caractères d'un service fidèle?.....	196
Le premier dimanche.....	204

Richesses insondables

Quelques-unes des relations de Christ avec son peuple - Dennett E.

ME 1885 page 3

Préface

Les différents sujets traités sous ce titre ne l'ont pas été dans des conférences; ce ne sont pas même des notes de méditations, quoiqu'il ait pu se faire que l'auteur ait occasionnellement parlé sur ces matières. Ce sont plutôt des études ou des méditations écrites. L'auteur en a retiré du profit, il ose espérer qu'elles contribueront aussi à l'édification de ses lecteurs.

Elles sont très simples et à la portée des plus faibles parmi les saints. L'auteur n'a voulu imposer ses convictions à personne, car lecteurs et auditeurs sont toujours dans l'obligation d'examiner eux-mêmes le fondement sur lequel reposent les vérités exposées. Chaque chapitre forme d'ailleurs un tout; c'est pourquoi les répétitions n'ont pas été évitées, quand par là le sujet traité pouvait être rendu plus intelligible ou plus complet.

L'unique sujet c'est Christ lui-même. Personne ne sent plus que l'auteur combien a été faible son essai de développer quelques-uns des rapports de Christ avec les siens. Mais il y a toujours profit à être occupé de Christ dans quelque mesure que ce soit. La prière de l'auteur, c'est que le Seigneur veuille bien employer ces pages à augmenter la communion des saints avec le Seigneur, et qu'il se glorifie ainsi lui-même en les bénissant selon son propre cœur. Qu'à son nom soit toute la gloire!

Chapitre 1 - Christ notre Sauveur

C'est le premier caractère sous lequel Christ se présente à nous, Fils de Dieu, Fils de l'homme, le Christ de Dieu, etc., voilà tout autant de titres et de gloires que nous ne comprenons que bien faiblement, jusqu'à ce que, par la grâce de Dieu, nous l'avons saisi comme Celui qui répond aux besoins de pécheurs tels que nous, et que, par la foi, nous l'avons reçu comme notre Sauveur. Alors, en paix avec Dieu, nos cœurs sont à l'aise; et conduits par le Saint Esprit, nous trouvons notre joie à rechercher, à étudier, à sonder tous les aspects sous lesquels il se présente à notre contemplation dans les Ecritures. C'est ce que nous avons dans l'évangile de Matthieu. Lorsque l'ange visita Joseph pour lever ses difficultés au sujet de Marie, il dit: «Elle enfantera un fils, et tu appelleras son nom Jésus, *car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés*» (Matthieu 1: 21). Il est vrai que nous avons en premier lieu sa généalogie royale et sa conception miraculeuse, mais il n'en est pas moins vrai non plus qu'il nous est présenté d'abord sous son caractère de Sauveur, Il en est de même dans l'épître aux Romains. Après la salutation et l'introduction, c'est avant tout l'état et les besoins de l'homme coupable, soit Juif, soit gentil, qui nous sont présentés, avec le sang de Christ pour y répondre; c'est-à-

dire encore Christ comme Sauveur. «Il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu, — étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice à cause du support des péchés précédents dans la patience de Dieu, afin de montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus (Romains 3: 22-25) (*).

(*) Nous n'oublions pas que le Seigneur Jésus ne peut se présenter comme Sauveur que sur le principe de la rédemption accomplie. A ce point de vue, il est donc en premier lieu Rédempteur, et ensuite Sauveur. Mais nous ne parlons ici que de la manière dont nous le recevons.

Il y a deux choses principales à distinguer en Christ considéré comme Sauveur: sa personne et son oeuvre. Outre cela nous voyons Dieu agissant pour ressusciter Christ d'entre les morts et le faire asseoir à sa droite. Mais ceci est plutôt une réponse de Dieu, par laquelle il montre l'estimation qu'il fait de l'oeuvre de Christ, la déclaration de ce qui était dû à Celui qui avait glorifié le Père sur la terre et achevé l'oeuvre qu'il lui avait donnée à faire (Jean 17: 4). Par là Dieu le présente comme Sauveur, en vertu de l'oeuvre qu'il a achevée, — en vertu de la croix.

La personne de Christ comme Sauveur, voilà ce qui doit d'abord attirer notre attention. Dans les passages déjà cités, c'est la personne de Christ qui occupe le premier rang. Ainsi, dans les Romains, «l'évangile de Dieu touchant son Fils (né de la semence de David, selon la chair, déterminé Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts), Jésus Christ notre Seigneur» (Romains 1: 1-4). Dans Matthieu aussi, il est appelé fils de David, fils d'Abraham (Matthieu 1: 1); il est présenté comme conçu du Saint Esprit avant d'être annoncé comme le Sauveur. C'est sa personne qui attire les regards avant que nous puissions considérer son oeuvre. Il en est autrement pour le pécheur, qui généralement apprend à connaître la valeur de l'oeuvre de Christ avant de considérer sa personne. Dans son entretien avec Nicodème, nous voyons d'abord annoncée la dignité de sa personne et ensuite son rejet et sa mort. «Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le fils de l'homme qui est dans le ciel. Et comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle» (Jean 3: 13-15).

Il y a donc deux côtés dans la personne de Christ. Il était Dieu manifesté en chair: «La Parole devint chair, et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité» (Jean 1: 14). La Parole était le Fils éternel, et le Fils éternel devint homme. Il était ainsi Dieu et homme, union qui n'était possible en aucun autre et qui rendait sa personne si insondable, si incompréhensible, que lui-même dit: «Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père» (Matthieu 11: 27). Il est essentiel pour nous de retenir la pensée de sa parfaite divinité aussi bien que de sa vraie humanité; car s'il n'avait pas été vrai homme, il n'aurait pas pu être victime pour le péché; et s'il n'avait pas été Dieu, son sacrifice n'aurait pas pu s'étendre à tous les hommes. Satan le sait bien, et c'est pourquoi, dans tous les temps, il a cherché à miner l'une ou l'autre de ces vérités en suggérant

des doutes tantôt au sujet de son humanité, tantôt au sujet de sa divinité. Mais la gloire de la personne de Christ consiste en ceci qu'il est à la fois Dieu et homme. Cette vérité est à la base de la rédemption et lui donne son caractère.

Quel vaste champ est ainsi ouvert à notre contemplation! En suivant Christ dans sa carrière terrestre, depuis la crèche de Bethléem jusqu'à la croix du Calvaire, nous voyons se manifester à la fois son humanité et sa divinité. En voyant son état d'abaissement, en considérant combien il est défait de visage plus qu'aucun autre, et sans apparence plus que pas un des enfants des hommes (Esaïe 52: 14); en le contemplant au milieu de ses disciples, où nous le voyons fatigué, se reposant, mangeant et buvant, pleurant avec ceux qui pleurent (Jean 11: 35), et dormant sur un oreiller (Marc 4: 38), nous ne pouvons douter qu'il soit un homme. C'étaient précisément les preuves de son humanité qui, frappant leurs yeux, étonnaient ses adversaires, et les aveuglaient sur ses caractères divins.

D'un autre côté, les preuves de sa divinité ne sont pas moins évidentes aux yeux de la foi. Quel autre que Dieu pourrait guérir la lèpre, ouvrir les yeux des aveugles, rendre la vie aux morts, commander aux vents et aux vagues? C'est ainsi qu'il dit à Philippe, qui lui demandait de leur montrer le Père: «Ne crois-tu pas que moi, je suis dans le Père, et que le Père est en moi? Les paroles que moi je vous dis, je ne les dis pas de par moi-même; mais le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les oeuvres. Croyez-moi, que moi je suis dans le Père, et que le Père est en moi; *sinon, croyez-moi à cause des oeuvres elles-mêmes*» (Jean 14: 10, 11). Et ce qu'il *était*, ce que l'Écriture déclare qu'il était, est, si possible, encore plus concluant. «Au commencement était la Parole; et la Parole était auprès de Dieu; et la Parole était Dieu». «Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître» (Jean 1: 18). Il est appelé le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance (Hébreux 1: 3). Il est appelé encore dans une autre épître, «l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création; car par lui ont été créées toutes choses, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, soit trônes, ou seigneuries, ou principautés, ou autorités: toutes choses ont été créées par lui et pour lui; et lui est avant toutes choses, et toutes choses subsistent par lui» (Colossiens 1: 15-17). Considérez encore ses propres paroles: «Celui qui m'a vu a vu le Père» (Jean 14: 9); «Moi et le Père, nous sommes un» (Jean 10: 30); «En vérité, en vérité, je vous dis: Avant qu'Abraham fût, je suis» (Jean 8: 58); et qui peut douter qu'il ne revendiquât la divinité pour lui-même? (*)

(*) En parlant des preuves de la divinité du Seigneur, il m'a toujours semblé que si nous consentons à faire tout ce qu'il commande, nous devons le reconnaître comme Dieu. Par exemple, si nous croyons en lui, si nous allons à lui, si nous l'aimons et le servons comme il le demande, nous reconnaissons sa divinité; car s'il n'était qu'un homme, ce serait indigne de Dieu de demander, tout comme de nous de donner, ce qu'il demande.

Nous ne pouvons trop bénir Dieu pour ces quatre évangiles dans lesquels se trouvent réunis ces deux aspects de la personne de Christ. C'est pourquoi, ils sont ce qu'il y a de plus profond dans toutes les Écritures, parce qu'ils contiennent le développement d'une vie à la fois divine et humaine. Sans doute, les récits paraissent bien simples au premier abord; mais, conduits par l'Esprit de Dieu, nous commençons à découvrir qu'il y a des profondeurs que nous

n'avions pas soupçonnées, dans lesquelles nous devons plonger nos regards, et continuer à le faire si nous voulons voir les trésors qui s'y trouvent. Or plus nous serons familiarisés avec leur contenu, plus nous serons pénétrés de la majesté de la personne de Christ, Dieu-Homme, Dieu manifesté en chair. Il ne faut pas oublier qu'il ne peut rien y avoir de stable là où règne l'incertitude quant à la personne du Seigneur. Quelle force cela donne à l'âme de pouvoir dire (pour emprunter les paroles d'un autre): «Les colonnes de la terre reposent sur cet homme qui fut méprisé, conspué et crucifié». C'est la connaissance de ce qu'il est, non moins (si ce n'est plus) que de ce qu'il a fait, qui inspire à nos coeurs la confiance, l'adoration et la louange. Car, en vérité, il est sur toutes choses Dieu béni éternellement. Amen! (Romains 9: 5).

Nous passons maintenant à l'oeuvre de Christ. Nous entendons généralement par là ce qu'il a accompli sur la croix, — sa mort. D'une manière plus générale, il faudrait entendre ici sa vie aussi bien que sa mort; mais il y a une distinction profonde et essentielle entre ces deux choses. *C'est dans sa mort seulement qu'il a porté les péchés de son peuple (*)*. (1 Pierre 2: 24).

(*) Nous n'ignorons pas les discussions qui se sont élevées au sujet de ce passage. Pour justifier des vues particulières, on a voulu traduire les mots $\rho\pm\tau\epsilon\chi\alpha\lambda\omicron\nu$, en les liant au verbe: il a porté *jusqu'à la croix*, au lieu de traduire *sur la croix*. Mais l'usage des mots eux-mêmes montre que cette idée est sans fondement, et tout l'enseignement des Ecritures relativement à la doctrine de l'expiation y est complètement opposé.

Sa vie révélait ce qu'il était, montrant, si nous pouvons ainsi dire, ses titres à être une offrande pour le péché; elle a montré qu'il était l'agneau sans défaut et sans tache, — l'Agneau de Dieu; mais c'est sur la croix seulement qu'il prit la place du pécheur pour satisfaire à toutes les justes exigences de Dieu, et qu'il endura la colère due au péché. C'est le sang qui a fait expiation (Lévitique 17: 11). C'est donc sur la croix seulement que Dieu eut affaire avec Christ concernant la question du péché et des péchés. Pendant toute sa vie, quoiqu'il fut l'homme de douleurs et qui savait ce que c'est que la langueur, il reposa dans la conscience de l'amour et de la faveur du Père: jamais un nuage ne passa entre son âme et Dieu. Mais sur la croix, comme tout change! car c'est là qu'il a été fait péché pour nous, et que, dans l'angoisse ineffable de son âme, quand tous les flots passaient sur lui, il s'écria: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné!» (Matthieu 27: 46). Ainsi il était abandonné de Dieu, abandonné à cause de la position de victime pour le péché, qu'il avait prise volontairement. Dans ce moment solennel, Dieu avait donc affaire avec lui au sujet de la question du péché, au lieu d'avoir affaire avec nous, bien qu'il ne fût jamais plus précieux à Dieu qu'alors, car c'est sur la croix que se montra sa parfaite obéissance: «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne» (Jean 10: 17).

C'est donc sur la croix, — par l'effusion du sang, par tout ce qu'il a souffert là, par sa mort, — que l'expiation fut accomplie. C'est pourquoi, avant de baisser la tête et de remettre son esprit, il s'écria par anticipation (*): «C'est accompli» (Jean 19: 30). Alors s'accomplit en effet l'oeuvre qui glorifia Dieu de telle manière que, sur ce fondement, Dieu sauve et qu'il est juste, bien plus, qu'il est glorifié en sauvant tous ceux qui croient. Toutes les bénédictions de tous les rachetés, la bénédiction millénaire de la terre, le rétablissement de toutes choses, le

bonheur éternel des saints de toutes les dispensations, la perfection des nouveaux cieux et de la nouvelle terre, ces bénédictions si diverses et si glorieuses, découlent de l'oeuvre parfaite de Christ.

(*) Nous employons ce mot *par anticipation*, parce que sa mort n'avait pas encore eu lieu. Mais toutes choses s'accomplissaient alors (voyez les versets 28-30).

Cette oeuvre a deux aspects, le côté de Dieu et celui de l'homme. Celui de Dieu est le premier, et, pouvons-nous ajouter, le côté essentiel. Ainsi, dans le grand jour des expiations, le sang de la victime pour le péché était porté au dedans du voile et répandu «sur le propitiatoire du côté de l'Orient; et il (Aaron) fera aspersion de ce sang-là sept fois avec son doigt devant le propitiatoire» (Lévitique 16: 14). Cela se faisait soit avec le sang du veau qui était l'offrande pour Aaron et sa maison (type de l'Eglise, en tant que famille de sacrificateurs consacrés à Dieu), soit avec le sang du bouc de l'offrande pour le péché qui était pour Israël. Sans m'occuper ici des différences caractéristiques et des détails de ces sacrifices, j'insiste sur ce point que *le sang dans les deux cas était pour Dieu*. Je ne dis pas (car, ce serait oublier d'autres textes de l'Ecriture) que l'aspersion du sang n'ait pas lieu pour nous, mais ici elle a lieu uniquement pour Dieu; car, en vérité, il était répandu devant aussi bien que sur le propitiatoire, et répandu là sept fois, de sorte que quand l'adorateur s'approchait, il trouvait un parfait témoignage rendu par le sang, en la présence de Dieu. Le sang était encore pour Dieu en ce que l'expiation répondait aux exigences de la sainteté de Dieu et de la justice de son trône. Il faisait propitiation pour les péchés du peuple. Il en est ainsi de Christ. «Et lui est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier» (1 Jean 2: 2). L'efficace du sang de Christ est donc telle qu'est sa valeur aux yeux de Dieu, et cette valeur est infinie. Ainsi donc, si le sang répandu sur le propitiatoire servait d'un côté à faire propitiation pour les péchés de son peuple, de l'autre, à cause de sa valeur infinie devant Dieu, puisque Dieu a été glorifié par ce sang précieux, il est devenu le fondement sur lequel Dieu peut agir en grâce envers le monde entier, et envoyer ses serviteurs avec ce message pressant et solennel: «Soyez réconciliés avec Dieu». «Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle» (Jean 3: 16).

L'autre côté dont nous avons parlé, est celui de la substitution figurée par le bouc vivant. Quand l'aspersion du sang avait été faite selon le commandement de Dieu, il est dit: «Et quand il aura achevé de faire propitiation pour le lieu saint, et pour la tente d'assignation, et pour l'autel, il présentera le bouc vivant. Et Aaron posera ses deux mains sur la tête du bouc vivant, et confessera sur lui toutes les iniquités des fils d'Israël et toutes leurs transgressions, selon tous leurs péchés; il les mettra sur la tête du bouc, et l'enverra au désert par un homme qui se tiendra prêt (pour cela); et le bouc portera sur lui toutes leurs iniquités dans une terre inhabitée; et l'homme laissera aller le bouc dans le désert» (Lévitique 16: 20-22). Ceci répond exactement à ce que nous avons dans l'épître aux Romains. A la fin du chapitre 3, Christ nous est présenté comme le propitiatoire par la foi en son sang (verset 25); et à la fin du 4^e chapitre, nous lisons: «Lequel (Jésus) a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification» (verset 25). Ainsi, non seulement propitiation a été faite devant Dieu par le sang

de Christ, mais si nous sommes croyants, nous pouvons dire qu'il a été livré pour nos offenses, qu'il a porté nos péchés en son corps sur le bois, et qu'il les a emportés dans un pays désert où il les a laissés à toujours, car «il a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification».

Remarquons encore une chose. La question de notre péché, aussi bien que celle de nos péchés, a été résolue à la croix. «Ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair» (Romains 8: 3). Ainsi, non seulement Dieu a été glorifié, mais l'oeuvre de Christ répond à tout ce qui concerne le pécheur, ses besoins et son état. Elle renferme la réalité de tous les holocaustes, aussi bien que de tous les sacrifices pour le péché; l'agneau pascal, aussi bien que les sacrifices du jour des expiations. Tous ces sacrifices étaient des images, des ombres de l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, de ce sacrifice unique qui, dans la consommation des siècles, a été accompli sur le Calvaire. Mais c'est seulement quand nous le connaissons comme notre Sauveur, que nous apprenons toutes ces choses. Alors, en paix avec Dieu, nous jouissons, comme nous le ferons pendant l'éternité, de contempler la mort de Christ, et, quoique nous ne puissions le faire qu'en partie, d'étudier l'oeuvre merveilleuse qu'il a accomplie et ses différents rapports avec Dieu et avec nous.

La résurrection de Christ a une signification particulière et spéciale. «Ayant été livré, dit Pierre, par le conseil défini et par la préconnaissance de Dieu, vous l'avez cloué à une croix et l'avez fait périr par la main d'hommes iniques, lequel Dieu a ressuscité, ayant délié les douleurs de la mort, puisqu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle» (Actes des Apôtres 2: 23, 24). Et dans plusieurs autres endroits, il revient sur le fait que Dieu a ressuscité et élevé à sa droite celui qu'ils avaient rejeté et crucifié (voyez Actes des Apôtres 3: 14, 15; 4: 10; 5: 30, 31). L'apôtre Paul aussi insiste sur cette même vérité (voyez Actes des Apôtres 13: 27-31; 17: 31, etc.; et aussi Romains 4: 24, 25; 1 Corinthiens 15; Ephésiens 2, etc., pour la doctrine relative à la résurrection de Christ). Ce que je voudrais faire ressortir ici, c'est que, par la résurrection de Christ, Dieu a déclaré qu'il était satisfait, et qu'en le faisant asseoir à sa droite, il montrait le prix qu'il attachait à cette oeuvre. C'était comme la réponse de son coeur à celui qui l'avait accomplie, et aux droits que Christ s'était acquis auprès de lui en l'accomplissant. Notre bien-aimé Seigneur lui-même présente cette vérité. Quand le disciple qui le trahissait s'en est allé pour accomplir son oeuvre diabolique, il dit: «Maintenant le fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même; et incontinent il le glorifiera» (Jean 13: 31, 32). En conséquence, quand, dans le 17^e chapitre, il se place en esprit au delà de la croix, il parle de son oeuvre comme constituant le droit qu'il a devant le Père d'être glorifié par lui de la gloire que lui Christ avait auprès du Père avant que le monde fût (Jean 17: 4, 5). Dieu manifestait sa justice en plaçant à sa droite celui qui, pour le glorifier, était devenu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix (Philippiens 2: 8-10).

Mais ce fait dit encore autre chose au croyant. Si Christ a porté nos péchés en son corps sur le bois, s'il est descendu dans la mort en portant la malédiction et le jugement qui nous étaient dus, le fait que Dieu l'a ressuscité montre, prouve sans réplique, que nos péchés sont

ôtés. En effet, où est notre substitut? Dans la gloire de Dieu. Si donc il est dans la gloire de Dieu, nous savons non seulement que nos péchés sont effacés, mais aussi que Dieu prend tout son plaisir en Celui qui les a expiés par sa mort, puisqu'il lui a donné la place la plus élevée dans le ciel. Quelqu'un a dit: «Je ne puis voir la gloire de Christ maintenant sans savoir que je suis sauvé. Comment est-il arrivé à cette haute position? Comme homme, il s'est mêlé ici-bas avec les publicains et les gens de mauvaise vie, se faisant leur ami, les choisissant pour ses compagnons. C'est un homme qui a porté la colère de Dieu contre le péché; c'est un homme qui a porté mes péchés en son corps sur le bois (c'est la foi qui parle ainsi); il est là-haut, parce qu'il a été ici-bas au milieu des circonstances du péché et sous son imputation; et maintenant, je vois la gloire de Dieu resplendir dans sa face. Je le vois là en vertu du fait qu'il a accompli ma rédemption en ôtant mon péché. Je ne verrais pas Christ dans la gloire si le moindre péché, la moindre souillure n'étaient pas ôtés. Plus je vois sa gloire, plus je vois la perfection de l'oeuvre que Christ a accomplie, et de la justice en vertu de laquelle je suis pleinement accepté. Tous les rayons de cette gloire se voient en Celui qui a glorifié Dieu sur la terre et accompli l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire. La gloire que je contemple est la gloire de la rédemption. Ayant glorifié Dieu au sujet du péché, — «Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire», — Dieu l'a glorifié auprès de lui-même là-haut. Quand je le vois dans cette gloire, au lieu de voir mes péchés, je vois qu'ils sont ôtés. J'ai vu mes péchés portés par le médiateur. Je les ai vus confessés sur la tête du bouc émissaire qui les a emportés. Dieu a tellement été glorifié au sujet de mon péché (c'est-à-dire au sujet de ce que Christ a fait pour mon péché), que c'est le droit de Christ d'être là, à la droite de Dieu. Je ne crains pas de regarder à Christ dans cette position. Où sont mes péchés maintenant? où les trouver au ciel ou sur la terre? Je vois Christ dans la gloire. Une fois ils se sont trouvés sur la tête de notre bien-aimé Sauveur; mais ils sont ôtés maintenant, ôtés pour toujours. Si c'est un Christ mort, pour ainsi dire, que je vois, je pourrais craindre de voir reparaître mes péchés, mais c'est impossible avec un Christ vivant dans la gloire. Celui qui les a portés tous est sur le trône de Dieu où aucun péché ne peut subsister».

Comment donc, demanderons nous en terminant, sommes-nous mis en possession des bénédictions du salut? C'est par la grâce de Dieu, par la foi. «Qui croit au Fils a la vie éternelle» (Jean 3: 36). «Celui qui croit en moi, a la vie éternelle» (Jean 6: 47). «Crois au Seigneur Jésus Christ, et tu seras sauvé, toi et ta maison» (Actes des Apôtres 16: 31). «Etant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ» (Romains 5: 1). Dieu, dans l'évangile, présente le Christ dont nous avons parlé comme étant le Sauveur. C'est donc l'évangile de la gloire du Christ (2 Corinthiens 4: 4), aussi bien que de la grâce de Dieu. Recevant son témoignage, nous inclinant devant lui en nous jugeant nous-mêmes, dans la repentance envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus Christ, nous sommes sauvés, liés à Christ, amenés à Dieu et admis en sa présence comme Christ lui-même. Tout croyant est ainsi lié à Christ devant Dieu, étant rendu participant de tout ce que Christ est pour nous, aussi bien que de toutes les bénédictions qu'il nous a assurées par sa mort méritoire et sa résurrection. Qu'il est précieux donc de pouvoir par l'Esprit de Dieu appeler Christ *notre Sauveur*. Cher lecteur, pouvez-vous vous réclamer de Lui comme tel? Si ce n'est pas le cas, que votre position

est triste! Mais Dieu, dans les tendres mouvements de sa grâce, vient au-devant de vous, dirige vos regards sur Christ à la droite de Dieu, et déclare, par sa Parole, que celui qui croit au Fils a la vie éternelle. Si vous pouvez l'appeler votre Sauveur, nous n'avons pas de mots pour exprimer votre bonheur; mais nous pouvons vous rappeler l'obligation sous laquelle vous êtes placé par là, de montrer par vos paroles et par votre vie, que vous êtes sauvé, et de rendre témoignage à la grâce qui vous a appelé des ténèbres à la merveilleuse lumière de Dieu.

Attache, ô Sauveur, mon âme à tes pas,
Pour marcher joyeux, et sans lassitude.
Que ta douce voix me parle tout bas;
Sois mon espérance et ma seule étude.
Tu prendras sur toi mon inquiétude;
Craintes et fardeaux ne te pèsent pas.

O source d'amour, de paix, de vertu,
Soleil de mes jours, étoile secrète;
Eau qui rafraîchit mon coeur abattu
Vin pur de la joie, et manne parfaite;
Toi mon bouclier, ma haute retraite,
Trésor de ma vie, ô béni sois-tu!

Chapitre 2 - Christ notre Rédempteur

C'est en considérant tous les aspects sous lesquels Christ nous est présenté dans l'Écriture, que nous pouvons en quelque mesure saisir ce qu'il est pour nous, aussi bien que la plénitude et la réalité de notre salut. Nous avons contemplé Christ comme notre Sauveur, et il pourrait sembler que ce mot renferme aussi ce qu'il est comme notre Rédempteur; mais nous verrons, en étudiant ce nouveau titre, qu'il nous conduit à considérer de nouveaux aspects et de son oeuvre et de notre condition.

De fait, il a, sans doute, accompli la rédemption avant qu'il pût être présenté comme Sauveur; car il peut sauver seulement en vertu de l'oeuvre qu'il a accomplie. Par conséquent, du côté de Dieu, la rédemption précède le salut, mais nous parlons ici plutôt de l'ordre dans lequel Christ est reçu dans l'âme.

Ce qui est bien remarquable, c'est que ce titre ne lui est pas donné textuellement une seule fois dans le Nouveau Testament. Il est dit qu'il nous a rachetés, et que nous avons la rédemption par son sang, etc.; mais il n'est jamais appelé notre Rédempteur. Dans l'Ancien Testament, au contraire, ce titre se présente souvent (voyez Job 19: 25; Psaumes 19: 14; 78: 35; Esaïe 41: 14; 43: 14; 44: 6; 47: 4; 49: 26, etc.). Mais le fait que Christ nous a rachetés et que, par conséquent, il est notre rédempteur, se trouve dans tous les livres du Nouveau Testament. Les anciens dans le ciel, quand ils contemplent l'Agneau, prenant le livre des conseils de Dieu, chantent un nouveau cantique et disent: «Tu es digne de prendre le livre, et d'en ouvrir les sceaux: car tu as été immolé, et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute

tribu, et langue, et peuple, et nation, etc.» (Apocalypse 5: 9). Dans toutes les dispensations, Dieu s'est montré comme rédempteur; aussi n'y a-t-il pas de sujet plus digne de nos méditations.

L'hébreu a deux mots d'un fréquent usage pour exprimer l'idée de la rédemption. L'un signifie acheter de nouveau, racheter par le paiement d'une rançon (*gaal*) et l'autre signifie délier (*padah*); mot qui est souvent employé dans le sens du premier, quoique la signification primitive soit bien celle de «délier». Dans le Nouveau Testament, il n'y a qu'un seul mot (lutrow, ou [^]polutrwsiv); mais il comprend les deux significations de l'hébreu, c'est-à-dire, délivrer moyennant une rançon. Il y a ainsi deux idées dans le mot «rédemption»: celle du paiement d'une rançon, et celle de la délivrance qui en est la conséquence; notre mise en liberté, et l'état dans lequel nous nous trouvons comme résultat de notre rédemption.

Avant donc de pouvoir regarder à Christ comme à notre Rédempteur, nous devons considérer d'abord l'état dans lequel nous étions, état qui a nécessité sa venue comme tel. Non seulement nous étions pécheurs («par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort; et ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché» (Romains 5: 12); en conséquence, par le péché la mort a régné sur le monde entier), mais, quelque terrible que cela puisse être, il y avait plus encore. Par la chute, — par le péché de l'homme, — Satan s'est acquis des droits sur lui; il a tenu en sa main le pouvoir de la mort, comme le juste jugement de Dieu (Hébreux 2: 14). C'est ainsi que, par le fait que tous ont péché, il est devenu le prince de ce monde (2 Corinthiens 4: 4); tenant tous les hommes en son pouvoir et sous son esclavage (Actes des Apôtres 26: 18; Colossiens 1: 13). Nous étions donc dans un état de captivité sans espoir, vendus par notre péché à Satan qui régnait sur nous, et tenait nos âmes dans une dure servitude. Nous étions dénués de tout moyen de sortir de cet état, aussi bien que de tout espoir; car, étant sujets à la mort par notre péché, étant ainsi tombés sous le pouvoir de Satan, n'ayant aucun moyen de fournir une rançon, nous étions à jamais sans aucune ressource, à moins que ne survint quelqu'un qui fût capable de nous délivrer pour toujours de notre captivité. C'est pourquoi Paul dit: «Vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés, dans lesquels vous avez marché autrefois, selon le train de ce monde, selon le chef de l'autorité de l'air, de l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance, etc.» (Ephésiens 2: 1, 2).

Telle était notre condition. Nous n'avions pas répondu aux justes exigences de Dieu sur nous, et étions en conséquence tombés sous la pénalité qu'entraîne le péché; en même temps que nous étions sous l'empire de Satan, qui régnait sur nous par la puissance de la mort, qu'il tenait en main comme jugement de Dieu sur nous à cause de nos péchés. Alors il arriva, quand non seulement nous n'avions aucun droit à faire valoir devant Dieu, mais que nous étions sous la pénalité de nos péchés, il arriva, dis-je, que, suivant les conseils de sa grâce, celui qui était riche en miséricorde et en amour nous racheta, — nous racheta «non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache» (1 Pierre 1: 18).

Voyons maintenant d'une manière plus particulière comment notre rédemption a été opérée. Nous aurons à considérer deux choses: le prix payé et la délivrance opérée; les droits de Dieu satisfaits et la délivrance du pouvoir de Satan; nous trouverons une illustration de ces deux choses dans l'histoire de la rédemption d'Israël.

1° Le prix payé ou la rançon. Le Seigneur, parlant à ses disciples, leur dit: «Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs» (Matthieu 20: 28). Dans un autre endroit, nous lisons que «Christ s'est donné lui-même en rançon pour tous, témoignage qui devait être rendu en son propre temps» (1 Timothée 2: 6), c'est-à-dire qu'il s'est livré à la mort, ce qui correspond à l'expression de l'autre passage: «il a donné sa vie». Un passage de l'Ancien Testament montrera ce que signifient ces déclarations: «L'âme de la chair est *dans le sang*: et moi je vous l'ai donné sur l'autel pour faire propitiation pour vos âmes; car c'est *le sang qui fait propitiation pour l'âme*» (Lévitique 17: 11). C'est pourquoi il est dit aussi: «, Sans effusion de sang, il n'y a point de rémission» (Hébreux 9: 22). C'était donc dans le sang de Christ (car la vie est dans le sang) que consistait la rançon: c'était le prix payé pour notre rédemption. C'est ainsi que Paul dit: «En qui nous avons la rédemption par son sang» (Ephésiens 1: 7); et Pierre dit, dans le texte que nous avons déjà cité, que nous sommes rachetés par le précieux sang de Christ. Il est naturel qu'il l'appelle *précieux*, puisque ce sang répond à toutes les exigences du Dieu saint envers nous, en sorte que sur ce fondement il pouvait annoncer le salut à tous. Car, en vérité, non seulement il satisfait à tous les droits de Dieu sur nous, mais sa valeur est telle, que le Seigneur Jésus, en répandant son sang, a glorifié Dieu dans tout ce qu'il était, dans tous ses attributs, et qu'ainsi il peut pleinement justifier quiconque croit en Jésus. Bien plus encore, il se glorifie lui-même en amenant à lui tous ceux qui croient, en en faisant ses enfants, «et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ» (Romains 8: 17).

Le sang de Christ est donc la rançon, quiconque en est couvert est à l'abri du jugement pour toujours. C'est ce qui était préfiguré dans le cas d'Israël en Egypte. Quand Dieu était sur le point de frapper l'Egypte, de passer par le pays en juge, et qu'il avait ainsi soulevé la question du péché, son peuple — Israël — était aussi bien que les Egyptiens exposé à être frappé par le destructeur. Comment donc Israël pouvait-il être épargné avec autant de justice que l'Egypte allait être jugée? Dans un de ses messages à Pharaon, Dieu dit: «Je mettrai une séparation entre mon peuple et ton peuple» (Exode 8: 23), ce qui eut lieu d'une manière bien remarquable quand, sur l'ordre de Jéhovah, «Moïse appela tous les anciens d'Israël et leur dit: Tirez à part et prenez du menu bétail selon vos familles, et égorgez la pâque. Et vous prendrez un bouquet d'hysope, et vous le tremperez dans le sang qui sera dans le bassin; et du sang qui sera dans le bassin, vous aspergerez le linteau et les deux poteaux; et nul d'entre vous ne sortira de la porte de sa maison, jusqu'au matin. Car l'Eternel passera pour frapper les Egyptiens; et il verra le sang sur le linteau et sur les deux poteaux, et l'Eternel passera par-dessus la porte, et ne permettra pas au destructeur d'entrer dans vos maisons pour frapper» (Exode 12: 21-23). Le Seigneur ainsi racheta son peuple par le sang, — figure du sang de l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde (Jean 1: 29). Mais remarquez ici une chose

importante. Le commandement était donné à tous de répandre le sang, il était pourvu au salut de tous, mais si, par manque de foi, ils n'obéissaient pas aux ordres qu'ils recevaient, ils ne pouvaient être abrités. Ainsi, maintenant, le sang de Christ est pleinement suffisant pour le salut du monde entier, mais, sans la foi, il ne sert de rien. Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit, et seulement celui qui croit, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle (Jean 3: 16). «Lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang» (Romains 3: 25).

2° La première partie de la rédemption était donc le paiement de la rançon; c'est ce qui a eu lieu par le sang de Christ, comme nous l'avons vu. Mais, quoique parfaitement en sûreté à l'abri du sang, Israël n'était pas racheté tant qu'il demeurait en Egypte. La seconde partie donc, ou le complément de la rédemption, s'accomplit lorsque Dieu, à main forte et à bras étendu, les conduisit hors du pays d'Egypte, en les faisant passer à travers la mer Rouge, et qu'il détruisit Pharaon et toutes ses armées dans les eaux profondes. Sur le principe du sang répandu, Dieu — qui a été satisfait comme juge — peut maintenant agir en faveur de son peuple comme Libérateur; il les fait donc sortir d'Egypte par son bras puissant. Alors ils purent chanter, ce qui ne leur était pas possible pendant qu'ils étaient en Egypte: «L'Eternel est ma force et ma louange, et il a été mon libérateur... Tu as conduit par ta miséricorde ce peuple que tu as racheté; tu l'as conduit par ta force à la demeure de ta sainteté» (Exode 15: 1-13). Ils sont désormais à toujours un peuple racheté.

Il en est ainsi maintenant des croyants; on ne peut dire qu'ils soient rachetés tant qu'ils ne savent pas, non seulement qu'ils sont protégés par le sang, mais encore qu'ils ont été transportés sains et saufs hors du domaine de l'ennemi, à travers la mort et le jugement, par la mort et la résurrection de Christ. Pour Israël, l'aspersion du sang et le passage de la mer Rouge étaient deux faits historiques qui devaient nécessairement se passer successivement. Mais l'oeuvre accomplie dans la mort et la résurrection de Christ les renferme tous deux. Souvent, sans doute, les deux parties dont cette oeuvre se compose ne sont saisies que successivement par la foi, mais il n'y a pas de raison pour qu'il en soit ainsi, et que l'on n'entre pas immédiatement dans la jouissance de la pleine et complète rédemption. Et il en serait bien plus fréquemment ainsi, si la plénitude de l'évangile était plus souvent proclamée; tandis que cette prédication va rarement au delà du pardon des péchés, et ainsi les âmes sont maintenues dans l'ignorance de la plénitude du salut que Dieu leur a procuré en Christ.

Mais il peut être bon d'expliquer plus complètement comment notre délivrance est opérée en Christ. Il est de la plus haute importance de savoir que Dieu en a fini, dans la mort de Christ, non seulement avec nos péchés, — notre culpabilité, — mais avec le péché, notre mauvaise nature. «Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair» (Romains 8: 3). Il a donc jugé le péché, la racine et les fruits; et Christ a brisé dans sa mort toute la puissance de Satan, de même que Dieu a brisé toute la puissance de l'Egypte dans la mer Rouge. Il en résulte que, par la foi en Christ, je suis, en vertu de sa mort, tiré de l'ancien état dans lequel je me trouvais (je suis hors de l'Egypte), et par sa résurrection je suis placé dans une nouvelle position, position (dans le

Christ Jésus) où il n'y a pas de condamnation, mais où aussi la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort (Romains 8: 1, 2). Dieu, parlant par la bouche de l'apôtre, peut donc dire maintenant aux croyants: «Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous» (Romains 8: 9). Notre rédemption est donc complète; Dieu a tout fait pour nous, tous ses droits ayant été satisfaits par le sang de Christ, et il nous a fait sortir de notre ancienne condition pour nous amener à lui. «Il nous a conduits par sa force à la demeure de sa sainteté» (Exode 15: 13). Nous sommes déjà passés de la mort à la vie, la mort et le jugement étant pour toujours derrière nous. Nous ne sommes plus dans la chair, considérés comme enfants d'Adam; mais depuis que nous sommes morts avec Christ, tous les liens qui nous enchaînent à cet état sont brisés, nous sommes maintenant en Christ, en Christ, là où il est, et conséquemment un peuple racheté. Maintenant, nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos, et assurés que, selon ce propos, nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères; car ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés; et ainsi nous pouvons adopter le langage triomphant de l'apôtre: «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» Oui, nous pouvons nous reposer dans la pleine assurance que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus» (Romains 8: 28-39).

3° Il y a une chose pourtant à remarquer. Tandis que la rédemption de nos âmes est complète, nous avons encore à attendre celle de nos corps. Quoique hors de l'Egypte, dont la mer Rouge nous sépare, et en possession de l'Esprit Saint, nous attendons encore la rédemption de notre corps. Car en réalité nous sommes encore dans le désert, et liés par nos corps avec une création qui soupire: «Nous donc qui avons les prémices de l'Esprit, nous aussi, nous soupirons en nous-mêmes, attendant l'adoption, la délivrance de notre corps» (Romains 8: 23).

Pauvre tente que j'habite
Mon corps s'use à tous moments;
Le monde même s'effrite
Jusque dans ses fondements.

Mais si dans la tombe austère
Il me fallait me coucher,
Aux entrailles de la terre
Tu sauras bien m'arracher.

Oui, la dépouille mortelle
Du corps de tes rachetés,

Seigneur, renaîtra plus belle
En des corps ressuscités,

Exempts d'humaine faiblesse,
Abreuvés du beau, du bien,
Resplendissants de jeunesse,
En tout semblables au tien;

Et le monde qui soupire
Sous le joug originel
Saluera de son sourire
L'heureux printemps éternel.

C'est pour cela que nous attendons la venue du Seigneur Jésus Christ, pour nous prendre à lui (Philippiens 3: 20, 21); et alors, nous verrons combien est glorieuse et complète la rédemption qu'il a opérée pour son peuple, si complète que rien ne sera laissé entre les mains de l'ennemi, mais que l'esprit, l'âme et le corps seront également délivrés et rendus siens.

En considérant cette oeuvre dans toute son étendue, nous pouvons reconnaître avec des coeurs joyeux que Christ est notre Rédempteur, et nous ne devrions jamais oublier à quel prix il nous a rachetés. Avec son sang, disons-nous tout naturellement, mais combien peu nous saisissons la signification de ces paroles; combien peu nous comprenons ce fait merveilleux, qu'il s'est livré à la mort, qu'il a subi la colère de Dieu que nous avons méritée, qu'il a été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui. Sans doute, si nous méditons sur ce fait, ce cri d'adoration s'échapperait plus constamment de nos coeurs: «A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père; — à lui la gloire et la force aux siècles des siècles! Amen» (*) (Apocalypse 1: 5, 6).

(*) Nous n'abordons pas ici le sens le plus étendu de la rédemption. Christ a aussi goûté la mort pour tout (Hébreux 2: 9); toutes choses lui seront soumises (Ephésiens 1: 10; Hébreux 2: 8). Il nous est positivement dit qu'il a *acheté* tout le champ (Matthieu 13: 44); et tous les hommes, (2 Pierre 2: 1).

Quelle est donc notre responsabilité comme peuple racheté? D'abord et avant tout de reconnaître que nous appartenons à Celui qui nous a rachetés. Cette vérité est continuellement présentée dans l'Ancien Testament. «Mais maintenant, ainsi dit l'Eternel, qui t'a créé, ô Jacob, et qui t'a formé, ô Israël! ne crains point, car je t'ai racheté; je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi» (Esaïe 43: 1). De là vient que l'apôtre, comme nous pouvons surtout le remarquer dans le chapitre suivant, s'appelle si souvent l'esclave (doulou) de Jésus Christ. Car le Seigneur Jésus, dans sa grâce merveilleuse, ayant payé notre rançon, s'est acquis pleinement tout droit sur tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Nous sommes désormais sa propriété. Mais il y a ici deux aspects à considérer: celui du *priviège* et celui de la *responsabilité*. Nous avons le priviège d'appartenir à Christ, d'être siens, d'être unis à lui

par des liens particuliers (car il a aimé l'Eglise et s'est donné lui-même pour elle), et d'être par conséquent les objets particuliers de ses soins, de sa tendresse, de son amour. Nous disons maintenant: «Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui;» bien plus: «Je suis à mon bien-aimé, et son désir se porte vers moi» (Cantique des Cantiques 2: 16; 7: 10). Et qu'elle est douce et bénie la pensée qu'il nous a acquis comme sa possession, par un titre que personne ne peut lui contester! Quel repos cela donne à nos âmes, de nous souvenir que nous sommes siens! Dans le chagrin, le trouble ou les privations, dans les veilles silencieuses de la nuit, dans l'isolement, quelle consolation ineffable d'élever nos yeux jusqu'à lui, et de pouvoir lui dire: Tu nous as rachetés, nous sommes à toi, à toi pour toujours!

Mais ce privilège entraîne la responsabilité que nous avons de montrer pratiquement dans notre marche que nous sommes à lui, — de vivre, non pour nous-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour nous (2 Corinthiens 5: 15). Car, par notre rédemption, nous sommes séparés de tous les peuples de la terre, et sommes par conséquent appelés à témoigner par notre vie que nous appartenons à notre Rédempteur. Que chacun de nous se demande devant le Seigneur jusqu'à quel point nous le faisons. Sommes-nous, comme peuple racheté, aussi séparés de ceux qui sont autour de nous, qu'Israël, par exemple, l'était des nations qui l'entouraient, quand il traversait le désert? Il est vrai que ce n'était qu'une séparation extérieure; mais sûrement, ce devait être un type et une figure d'une séparation plus réelle que la leur, — plus réelle, à cause du caractère même de notre rédemption. La question cependant est celle-ci: Confessons-nous chaque jour dans notre coeur, de nos lèvres, et par notre vie, que nous appartenons à Christ?

Et cette question nous conduit à considérer une responsabilité en rapport avec notre rédemption, telle que l'apôtre Paul la formule. Il dit aux Corinthiens: «Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous, et que vous avez de Dieu?...» Et: «Vous avez été achetés à prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps» (*) (1 Corinthiens 6: 19, 20). Le Seigneur donc réclame nos corps, parce qu'il les a achetés à prix; c'est pourquoi il veut que nos corps soient ici-bas des instruments pour exprimer ce qu'il est lui-même; aussi, après avoir pleinement établi la rédemption, dans l'épître aux Romains, l'apôtre dit-il: «Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent» (Romains 12: 1). Quel honneur pour nous, qu'il veuille prendre nos corps, qui étaient une fois les instruments de Satan, et en faire des moyens de se manifester, afin que Dieu soit glorifié! Ah! Satan savait bien peu ce qu'il faisait en poussant les Juifs à mettre Christ à mort! Il réussit à le chasser de ce monde; mais quelle en a été la conséquence? C'est qu'il y a des milliers de croyants dont la seule affaire est de refléter son image, de porter dans leurs corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans leurs corps (2 Corinthiens 4: 10). Jusqu'à quel point chacun de nous a-t-il compris que tout cela le regarde?

(*) Je n'ajoute pas les mots: «et dans votre esprit qui appartient à Dieu», addition qui repose sur un texte non suffisamment autorisé.

Nous devons tous le reconnaître, et si nous le reconnaissons et qu'en même temps nous ayons à confesser que nous avons manqué à cet égard, nous nous jetterons dans ses bras pour demander la grâce et la force de nous livrer complètement à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants, et nos membres à Dieu, comme instruments de justice (Romains 6: 13).

Paul enseigne aussi qu'étant rachetés, nous devons rejeter toute autorité qui est en opposition avec celle de Christ. «Vous avez été achetés à prix; ne devenez pas esclaves des hommes» (1 Corinthiens 7: 23). Cela ne signifie pas, il est à peine besoin de le dire, qu'il ne doit pas exister dans le monde de maîtres et de serviteurs; et Paul, écrivant sous la direction de l'Esprit de Dieu, a donné des directions spéciales à ceux qui sont dans cette position. Mais ce qu'il veut établir ici, c'est la souveraine autorité de Christ, et que nous lui appartenons quelle que soit notre position, puisqu'il nous a achetés à prix. Celui qui a été appelé dans le Seigneur étant esclave, est l'affranchi du Seigneur; de même aussi l'homme libre qui a été appelé, est l'esclave de Christ. Vous avez été achetés à prix; ne devenez pas esclaves des hommes (1 Corinthiens 7: 22, 23). De même, insistant sur cette même vérité, il rappelle aux serviteurs, dans une autre épître, qu'ils servent le Seigneur Jésus Christ (Colossiens 3: 24). Quelle que soit donc notre occupation dans ce monde, quoique, peut-être, dans une position subalterne, nous ne devons jamais oublier que nous appartenons à Christ, qu'il nous a acquis par son propre sang; et, en conséquence, notre oeil doit toujours être fixé sur lui, car il est notre Seigneur et Celui que nous servons.

Un autre texte nous parle encore d'un point au sujet duquel nous sommes responsables: «Qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes oeuvres» (Tite 2: 14). Nous avons déjà vu que le Seigneur nous a acquis par rédemption, et cette pensée est exprimée par ces mots: «et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis;» mais il y a encore deux choses qui, selon sa volonté, doivent caractériser le peuple qu'il a racheté. Son but était que nous fussions rachetés de toute iniquité, de son pouvoir (voyez Romains 6: 14), aussi bien que de ses actes, et que nous fussions zélés pour les bonnes oeuvres. La séparation, la séparation pour Christ, voilà donc ce qui devrait nous caractériser comme rachetés, comme peuple particulier lui appartenant en propre, et zélé pour les bonnes oeuvres.

Il est bon de nous mettre souvent en face de pareils textes, afin que nous puissions reconnaître nos manquements, et découvrir combien nous sommes loin de répondre à cette pensée de Christ à notre égard, à ce qui est le but de notre rédemption. Considérons en particulier ces mots: «zélés pour les bonnes oeuvres». Car, s'il n'y a pas de plus grand piège que l'excessive activité du temps présent, activité dans laquelle l'âme perd souvent toute communion, et par conséquent toute puissance, il y a des oeuvres qu'il ne faut pas négliger, ce sont celles qui sont selon la pensée de Dieu. «Car nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes oeuvres, que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles» (Ephésiens 2: 10). Voilà les bonnes oeuvres pour lesquelles nous devons être zélés.

Si nous en venons maintenant à la Ire épître de Pierre, nous trouverons que notre responsabilité y est présentée sous une autre face, qui est en rapport avec notre rédemption. «Si vous invoquez comme père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte pendant le temps de votre séjour ici-bas, sachant que vous avez été rachetés de votre vaine conduite qui vous avait été enseignée par vos pères, non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache» (1 Pierre 1: 17, 18). Pierre nous place ainsi en présence de Dieu le Père, et nous y place comme pèlerins, afin que nous passions le temps de notre séjour ici-bas dans la crainte, cette sainte crainte que produit sa sainteté, selon laquelle nos oeuvres sont jugées déjà maintenant. Il veut que, dans notre passage à travers le désert, nous soyons des pèlerins délivrés de l'Egypte pour vivre dans la sainteté, pour être saints parce que Dieu est saint (1 Pierre 1: 16). Car c'est pour Dieu que nous sommes rachetés; et, en conséquence, il veut que notre marche et toutes nos voies soient selon lui et conformes à son caractère. Combien nous devons être vigilants pour nous tenir éloignés du mal, pour marcher d'une manière digne de notre vocation, par laquelle nous sommes appelés, ayant la crainte de Dieu devant nos yeux, sachant qu'il discerne toutes nos voies, et que sans la sainteté nul ne verra le Seigneur (Hébreux 12: 14).

Enfin nous sommes toujours engagés à regarder en avant vers le jour de la rédemption. C'est ainsi qu'il nous est dit que «l'Esprit est les arrhes de notre héritage, pour la rédemption de la possession acquise» (Ephésiens 1: 14). C'est alors que nous entrerons dans la pleine jouissance des fruits de la rédemption, quand le Seigneur prendra possession en puissance de tout ce qui a été acquis par son sang précieux. Nous avons déjà parlé de cela au sujet du corps. Mais il y a ici plus encore. Nous avons l'Esprit comme arrhes de l'héritage qui appartient à Christ, héritage sur lequel il s'est acquis des droits par la rédemption, par laquelle aussi il possède toutes choses; toutefois, il n'entrera en possession de tout ce qu'il a acquis que quand il aura réuni tous ses cohéritiers qui doivent en jouir avec lui. C'est pour cela que nous attendons, non seulement la venue de Christ, la résurrection de nos corps, et la gloire que nous partagerons avec lui, mais aussi le temps où, comme ses cohéritiers, nous entrerons en possession de toute la puissance et de la bénédiction qu'il nous a acquises par sa mort, tout cela étant le fruit de son sang versé. Chose merveilleuse, qu'il nous soit dit que tout cela s'accomplira à la louange de la gloire de Dieu! Notre position actuelle de rachetés, rendus agréables dans le Bien-aimé, est à la louange de la gloire de sa grâce; notre part avec Christ dans son héritage, sera à la louange de sa gloire. Par la grâce de Dieu, cette souveraine bénédiction nous appartiendra bientôt. Car, puisque nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ; et il attend le moment où sera accompli le désir de son coeur de nous avoir avec lui, selon qu'il l'a dit dans sa prière: «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient, aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, que tu m'as donnée; car tu m'as aimé avant la fondation du monde» (Jean 17: 24). Puissions-nous, par sa grâce, marcher maintenant comme attendant l'accomplissement d'une telle bénédiction!

Chapitre 3 - Christ notre Seigneur

Dès que nous connaissons Christ comme notre Sauveur et notre Rédempteur, nous apprenons aussi qu'il est notre Seigneur. Sa seigneurie, sans doute, est universelle et se rapporte aux hommes comme tels, quoique, en même temps, il y ait des rapports d'une nature toute particulière entre lui et les croyants. L'apôtre Pierre proclame cette vérité le jour de la Pentecôte: «Que toute la maison d'Israël donc sache certainement que Dieu a fait et Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié» (Actes des Apôtres 2: 36). De même encore Paul, après avoir dit comment Christ, étant en forme de Dieu, a été fait à la ressemblance des hommes, et s'abaissant lui-même est devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, ajoute: «C'est pourquoi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux; et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père» (Philippiens 2: 6-11). Le Seigneur Jésus, lui-même, après sa résurrection, dit: «Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre» (Matthieu 28: 18). Et Pierre, présentant un autre aspect de la même vérité, nous parle de ces faux docteurs qui introduiront des sectes de perdition, reniant aussi le maître (*) qui les a achetés (2 Pierre 2: 1).

(*) Le mot traduit ici par maître est *despotjv*, et non *cÀriov*.

Nous avons donc jusqu'ici deux choses: d'abord que Dieu a fait Christ Seigneur sur le fondement de la rédemption, lui donnant cette place de suprématie universelle, pour marquer l'estime qu'il faisait (si je puis en toute révérence parler ainsi) de l'oeuvre qu'il avait accomplie par sa mort; et en second lieu que, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Christ a acquis la seigneurie sur toutes choses par droit d'achat. C'est cette pensée que nous trouvons dans Matthieu 13: 44. Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ, qu'un homme, après l'avoir trouvé, a caché; et de la joie qu'il en a, il s'en va, et vend tout ce qu'il a, et achète ce champ-là. Il en résulte qu'il est Seigneur de toutes choses, ayant le pouvoir (ἐξουσίαν, l'autorité) sur toute chair, et cela par la volonté de Dieu (Jean 17: 2; voyez aussi Actes des Apôtres 10: 36; Romains 14: 9). Quand cependant, nous croyants, nous parlons de Christ comme de notre Seigneur, nous exprimons une autre pensée, parce que nous introduisons l'idée de nos relations, relations de serviteurs. C'est la même seigneurie mais par la grâce de Dieu, nous avons été amenés à la reconnaître, à nous incliner devant lui, que nous voyons revêtu de cette dignité; à recevoir son autorité et ses lois, et à prendre la place de soumission. C'était sans doute un des buts de sa mort, comme nous le dit Paul. «Il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité» (2 Corinthiens 5: 15). Et encore «Nul de nous ne vit ayant égard à lui-même et nul ne meurt ayant égard à lui-même: mais soit que nous vivions, nous vivons ayant égard au Seigneur, soit que nous mourions, nous mourons ayant égard au Seigneur; soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes du Seigneur. Car c'est pour cela que Christ est mort et qu'il a revécu, afin qu'il dominât et sur les morts et sur les vivants» (Romains 14: 7-9). Nous reconnaissons donc, par la grâce de notre Dieu, non seulement que Christ est le Seigneur de tous, — comme il l'est en vérité, — mais

aussi qu'il est d'une manière plus intime *notre* Seigneur. Il est notre Seigneur, non seulement en vertu d'un décret qui l'a rendu tel, lui le Christ rejeté, maintenant homme glorifié, mais aussi parce qu'il a acquis cette position au-dessus de nous par la rédemption. C'est donc notre joie de le confesser comme notre Seigneur; même ceux qui le rejettent dans ce jour de grâce seront une fois obligés, par le pouvoir qu'il déploiera pour la destruction, de confesser qu'il est Seigneur (Philippiens 2: 10, 11). Quelle pensée solennelle! C'est une responsabilité d'autant plus grande, pour nous croyants, de proclamer son autorité et de nous y soumettre, afin d'être en quelque mesure ses témoins pendant le jour de sa réjection.

Puisque Christ occupe cette position, quels sont nos privilèges et notre responsabilité à son égard, en tant que revêtus de ce caractère?

1° La première chose à mentionner est le culte, car c'est devant lui, comme Seigneur, que nous nous prosternons pour l'adorer. C'est ce qui nous est enseigné en principe dans un des Psaumes: «Car il est ton Seigneur: adore-le» (Psaumes 45: 11). Et encore, dans ce passage déjà cité des Philippiens: «Que tout genou se ploie, et que toute langue confesse qu'il est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père» (Philippiens 2: 10, 11). Les théologiens s'efforcent de montrer que Christ doit être adoré au même degré que le Père, puisqu'il est Dieu aussi bien qu'homme.; et c'est vrai, mais on laisse de côté l'enseignement de l'Écriture relativement à sa position actuelle et à l'adoration qui lui est due en vertu de cette position. Il est Dieu; mais ce qui est merveilleux, et ce qui caractérise sa position actuelle, c'est qu'il occupe cette place en tant qu'homme. C'est le même Jésus que les Juifs ont crucifié, qui est maintenant Seigneur et Christ; et il a pris comme homme la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût. C'est une grande erreur de dire qu'il fut homme ici-bas et Dieu dans le ciel, comme si les deux natures pouvaient ainsi être divisées. Si l'on peut faire une distinction, nous dirions que quand il était ici-bas, quoiqu'il fût vraiment homme, il était pour nous la représentation de la divinité; tandis que maintenant, quoiqu'il ne perde jamais son caractère divin, il est assis à la droite de Dieu comme homme. En conséquence, bien qu'il soit parfaitement vrai que nous l'adorons comme Dieu, — et sans doute, toute adoration qui monte au trône de Dieu s'adresse nécessairement à Christ, puisque le terme de Dieu comprend toutes les personnes de la divinité, — c'est plutôt devant l'homme qui est dans la gloire de Dieu, Jésus notre Seigneur, que nous nous prosternons maintenant pour lui offrir nos louanges et notre culte.

Et certainement, il est doux pour nous de penser que Celui qui ici-bas fut méprisé, rejeté et crucifié, Celui que ses propres disciples mêmes abandonnaient, et cela à l'heure de sa plus grande angoisse, nous est maintenant présenté dans son exaltation, comme l'objet de nos hommages. Oh! comme il doit être cher à Dieu son Père! et de quelle inexprimable valeur doit être son oeuvre aux yeux de Dieu, pour qu'il l'ait mis dans cette position élevée et en ait fait l'objet de l'adoration des anges et des saints! C'est ainsi que Jean écrit: «Et ils chantent un cantique nouveau, disant: Tu es digne de prendre le livre, et d'en ouvrir les sceaux: car tu as été immolé, et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation; et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu; et ils régneront sur la terre. Et je vis: et j'entendis une voix de beaucoup d'anges à l'entour du trône et des animaux et des

anciens; et leur nombre était des myriades de myriades, et des milliers de milliers, disant à haute voix: Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir la puissance, et richesse, et sagesse, et force, et honneur, et gloire, et bénédiction. Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, et sur la terre et au-dessous de la terre, et sur la mer, et toutes les choses qui y sont, disant: A celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, la bénédiction, et l'honneur, et la gloire, et la force, aux siècles des siècles! Et les quatre animaux disaient: Amen! Et les anciens tombèrent sur leurs faces et rendirent hommage» (Apocalypse 5: 9-14). Quelle grâce ineffable de savoir qu'il est digne de nos louanges!

Père Saint, juste et sage,
Tu veux que, sans partage,
Tout être rende hommage
A ton Fils glorieux;
Dans la honte ou la joie,
Que tout genou se ploie,
Et que tout oeil le voie
Apparaissant des cieux.

Mais nous, par l'efficace
De ta divine grâce,
Déjà devant sa face
Nous courbons les genoux,
Heureux de reconnaître
Comme Seigneur et Maître,
Ton Agneau qui vint naître,
Vivre et mourir pour nous!

2° Tout comme nous l'adorons, de même nous le *prions* comme Seigneur. C'est ce dont l'Écriture offre deux exemples frappants. Quand Étienne fut lapidé par les Juifs furieux, il est dit: «Ils lapidaient Étienne qui priait, et disait: Seigneur Jésus, reçois mon esprit» (Actes des Apôtres 7: 59). Paul aussi, parlant d'une écharde dans la chair, dit: «A ce sujet j'ai supplié trois fois le Seigneur, afin qu'elle se retirât de moi; et il m'a dit: Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité» (2 Corinthiens 12: 8, 9). Or, que ce soit à Christ qu'il s'adresse comme Seigneur, c'est ce qui est évident, car il ajoute: «Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure sur moi» (2 Corinthiens 12: 9).

Ces exemples nous donnent un enseignement important, relativement au caractère selon lequel nous devons nous adresser à lui dans la prière. Nous devons l'appeler Seigneur, non Jésus ou Christ, comme on l'entend mal à propos quelquefois. Un moment de réflexion nous fera comprendre ce qui vient d'être dit: Employer en nous prosternant devant lui le nom de Jésus ou celui de Christ, c'est oublier notre position comme suppliants, aussi bien que la sienne

comme Seigneur. C'est de la familiarité, si ce n'est de l'irrévérence; quoiqu'il n'y ait peut-être pas le moindre sentiment de cette nature. Quoiqu'il en soit, en nous approchant de lui par la prière, n'oublions jamais son exaltation ni sa dignité. Le tact spirituel d'un enfant de Dieu suffira pour lui enseigner que, dans ce moment-là, c'est le titre de Seigneur qu'il faut toujours employer. C'est celui qui lui appartient, et il nous convient de le lui donner; montrant ainsi, au moins en quelque faible mesure, le sentiment que nous avons de ses droits et aussi de notre position en sa présence. C'est le mot que l'ange emploie quand, près du sépulcre, le matin de la résurrection, il calme la crainte des femmes, et cela est significatif. Il dit: «Pour vous, n'ayez point de peur car je sais que vous cherchez Jésus le crucifié il n'est pas ici; car il est ressuscité, comme il l'avait dit. Venez, voyez le lieu où le Seigneur gisait» (Matthieu 28: 5, 6). Il leur rappelle ainsi que Jésus, qu'elles cherchaient, était le Seigneur. Le brigand aussi, sur la croix, parlant sans aucun doute par l'Esprit de Dieu, s'adresse à lui comme tel. «Seigneur, dit-il, souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton royaume» (Luc 23: 42). Rappelons-nous toujours qui est Celui devant qui nous nous prosternons et duquel nous attendons grâce et bénédiction.

Si c'était ici le lieu, je pourrais vous montrer (ce qu'un examen attentif des Ecritures justifierait sans doute) qu'il ne faut pas employer indifféremment toutes les expressions dans les prières que l'on présente au Seigneur. Il y a, par exemple, comme nous pourrions le voir encore plus loin, des rapports particuliers entre le serviteur et le Seigneur. C'est ce qu'il a enseigné lui-même à ses disciples, en leur disant: «Suppliez donc le Seigneur de la moisson, en sorte qu'il pousse des ouvriers dans sa moisson» (Matthieu 9: 38). C'est ainsi encore que l'apôtre, comme nous l'avons dit à propos de l'écharde dans la chair qui entravait son service, s'adresse à Christ en l'appelant Seigneur. Qu'il me suffise d'avoir attiré l'attention là-dessus, c'est nécessaire, et nous avons besoin de recevoir de Dieu lui-même l'intelligence pour être bien guidés à cet égard. Oui, prenons-y bien garde, car rien n'est plus pénible dans les réunions de prière ou de culte, que d'entendre celui qui prie employer indifféremment ces mots: Dieu, Père, ou Seigneur, sans que rien explique ce changement d'appellation.

Mais, pour passer à un autre sujet, qu'il est doux, quand nous nous adressons à lui dans la prière, de nous rappeler qu'il est notre Seigneur! Cela constitue un droit et une assurance; un droit, à cause de la relation dans laquelle nous avons été placés, et une assurance, parce que cela nous rappelle ce qu'il est et ce qu'il a fait pour nous comme tel. En vérité, il n'est pas un étranger pour nous; et s'il nous est précieux de prononcer ce nom, quelle joie pour lui de nous entendre nous adresser à lui, comme à notre Seigneur! Conduits par l'Esprit de Dieu, puissions-nous employer ce nom avec une hardiesse croissante, avec la sainte hardiesse que peut seule inspirer la confiance en son amour!

3° Ces mots «notre Seigneur» nous rappellent que nous sommes ses serviteurs. Nous le sommes, parce qu'il nous a achetés par son propre sang; et en conséquence nous sommes sa propriété absolue. C'est pourquoi Paul se plaît à s'appeler un serviteur, un esclave de Jésus Christ (doulos) (Romains 1: 1; Philippiens 1: 1, etc.). Nous parlons naturellement ici de tous les croyants comme serviteurs, et non pas seulement d'une classe spéciale qu'il a plu au Seigneur

de revêtir de dons pour travailler au milieu des saints ou pour évangéliser. Gardons-nous bien de n'appliquer qu'à cette classe le terme de serviteurs; car, quelle que soit la position que nous occupons, nous sommes aussi réellement serviteurs du Seigneur que si nous avions un service public à accomplir, comme par exemple celui du ministère de la Parole.

Faisons observer en même temps que la volonté du Seigneur est notre seule loi. C'est en effet ce qui caractérise le chrétien, c'est qu'il n'a pas de volonté; car, du moment que cette dernière est active, la chair se montre. Ainsi il n'a, je veux dire il devrait n'avoir, absolument aucune volonté. Il peut dire avec l'apôtre: «Je suis crucifié avec Christ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi» (Galates 2: 20). Le Seigneur nous a montré cette voie: «Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé» (Jean 6: 38). C'est ainsi qu'il est dit qu'il a pris la forme d'un esclave (doulos) (Philippiens 2: 7). De même donc qu'il n'avait pas de volonté, mais qu'il était gouverné par celle de son Père dans toutes ses pensées, ses paroles et ses actions, de même en toutes choses nous devrions regarder à sa volonté. Ce n'est plus nous qui vivons, mais Christ vit en nous, et nos corps ne sont plus que des organes pour l'expression de sa volonté.

Comme serviteurs, nous sommes dans l'obligation d'obéir. Le Seigneur disait à certaines gens: «Pourquoi m'appellez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je dis?» (Luc 6: 46). Il disait aussi à ses disciples: «Vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis; si donc moi, le Seigneur et le Maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres» (Jean 13: 13, 14). Aussitôt donc que Christ nous est révélé comme notre Sauveur et que nous le reconnaissons comme notre Seigneur, nous devons être dans la même disposition que Paul quand il disait: «Seigneur, que veux-tu que je fasse?», (Actes des Apôtres 9: 6; 22: 10). Dès ce moment, notre place est celle de l'obéissance à sa volonté, nous devons non seulement l'accepter, mais y trouver notre joie, car il disait lui-même que sa viande était de faire la volonté de son Père et d'accomplir son oeuvre (Jean 4: 34). Or aucun croyant ne peut alléguer qu'il ignore la volonté de Dieu. Il est vrai qu'il y a de l'ignorance chez un grand nombre; mais puisqu'il lui a plu de nous donner dans les Ecritures la révélation de ses pensées à notre égard, de nous tracer le chemin dans lequel il veut que nous marchions, de nous assurer que nous serons dirigés dans toutes nos difficultés, et puisqu'il nous a envoyé le Consolateur pour nous conduire dans toute la vérité (Jean 16: 13), nous sommes sans excuse si nous restons dans l'ignorance.

Comme notre sentier est simple alors! C'est à lui seul que nous avons à plaire. Il faut seulement que nos yeux soient fixés sur lui. Comme les yeux des serviteurs regardent à la main de leurs maîtres, et les yeux de la servante à ceux de sa maîtresse, ainsi nos yeux devraient rester fixés sur le Seigneur pour saisir les premiers signes de sa volonté, afin que nos pieds soient toujours prêts à exécuter ses commandements. Et quel honneur pour nous! Christ, notre Seigneur, est le centre d'où rayonne la gloire. Les yeux de tous les habitants du ciel sont dirigés sur lui, comme sur l'objet de tous leurs hommages et de leurs délices. Que sommes-nous pour qu'il daigne faire de nous ses serviteurs? Rien, rien absolument que ce que nous sommes devenus par la souveraine grâce de notre Dieu, en vertu de l'oeuvre qu'il a accomplie.

Assurément, nous devrions avoir un sentiment plus profond de l'honneur insigne qui nous est accordé, en sorte que nos coeurs, débordant d'amour et de reconnaissance, aient toujours plus de joie à les témoigner en gardant ses commandements (Jean 14: 15).

4° La seigneurie de Jésus Christ implique encore pour nous une autre obligation. Comme cela est dit: Il est Seigneur de tous (Actes des Apôtres 10: 36). Nous avons donc non seulement comme chrétiens à prendre une position d'obéissance, mais nous avons aussi à reconnaître son autorité sur tous ceux qui sont en rapport avec nous, sur nos familles et nos maisons. Il est bien important de se demander si la doctrine de la seigneurie universelle de Jésus Christ n'a pas été méconnue. C'est ce dont on n'est que trop convaincu, en considérant l'état de bien des familles de chrétiens. C'est une erreur fatale dans laquelle on tombe souvent, de supposer que les membres inconvertis de nos familles n'ont rien à faire avec Christ. Il est Seigneur de tous; leur responsabilité, comme celle des croyants, est de reconnaître cette seigneurie. La seigneurie de Christ doit être maintenue par les saints dans tout le domaine de leur responsabilité, par anticipation du millénium. Les familles des saints devraient présenter un contraste absolu à cet égard avec celles du monde, et ainsi être un témoignage vivant rendu à l'autorité d'un Christ rejeté et absent, de Christ notre Seigneur.

5° De plus, si nous nous souvenions que notre Seigneur est aussi le Seigneur universel, cela nous donnerait une beaucoup plus grande puissance pour agir sur les âmes. Ceux qui sont accusés du pécher de rejeter Christ, combien souvent n'arrive-t-il pas qu'ils cherchent à échapper ou à éviter le coup en disant: Nous sommes complètement étrangers à ce qu'ont fait les Juifs et les Romains il y a dix-huit siècles. Il n'est pas difficile de répondre à cette objection, si elle est franchement présentée; mais si l'on insistait sur le fait de la seigneurie actuelle de Christ, ce serait une épreuve à laquelle il n'y aurait pas moyen d'échapper. Est-ce qu'ils reconnaissent la place que Dieu lui a donnée? Est-ce qu'ils le confessent et se soumettent à son autorité? Alors, comme nous savons qu'ils ne le font pas, ils sont convaincus eux aussi, et cela avec la dernière évidence, d'avoir rejeté Celui qui a été fait Seigneur et Christ. Cette arme bien maniée pourrait, avec la puissance du Saint Esprit, atteindre bien des consciences et amener des âmes à la repentance devant Dieu; surtout si cette vérité était présentée en relation avec ce fait que, s'ils persistent à ne pas reconnaître Christ maintenant, au jour de la grâce, ils devront le reconnaître, devant le grand trône blanc, et le faire alors pour leur éternelle condamnation. C'est une question digne d'attention de savoir si, en prêchant l'évangile, nous ne donnons pas à l'homme comme tel une trop grande place, en lui laissant trop largement la liberté de choisir ou de refuser. Naturellement, on ne doit point méconnaître la responsabilité; car c'est sur ce principe que la conscience est le plus promptement atteinte. Nous ne devons pas oublier non plus de présenter la grâce, la miséricorde et l'amour de Dieu, et sûrement toute prédication de l'évangile doit être celle de son grand amour. En accordant pleinement cela, on peut cependant demander si on insiste assez sur les droits de Christ comme Seigneur. Quel sujet pourrait fournir une mine plus riche pour des appels sérieux? L'homme partout reconnu et Christ méconnu. Hélas! il est encore vrai qu'il n'y a pas de place pour Christ dans l'hôtellerie (c'est-à-dire dans le monde). C'est la

sagesse de l'homme, ses préceptes et son autorité; et tous se réunissent pour dire: Nous ne voulons pas que Christ règne sur nous! Et cependant, il est le Seigneur de tous. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne le connaissait pas. Il ne le connaît pas aujourd'hui non plus, et ainsi il va à sa ruine. Car Dieu veut que son Christ soit universellement reconnu. En effet, le décret a paru et ne peut être changé; et pourtant le monde poursuit sa voie en bannissant de ses pensées Celui qui est le Seigneur de tous, se berçant de l'illusion que tout est bien et que tout ira bien. Mais pendant que nous écrivons peut sonner l'heure où il quittera la place qu'il occupe à la droite de Dieu, pour venir prendre son peuple, et alors ils seront toujours avec lui (1 Thessaloniens 4: 17). Alors commencera cette série de terribles jugements annoncés dans les Ecritures, comme devant précéder son retour avec ses saints, «quand sortira de sa bouche une épée aiguë à deux tranchants, afin qu'il en frappe les nations; et lui les paîtra avec une verge de fer, et lui foulera la cuve du vin de la fureur de Dieu le Tout-Puissant, et il a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit: Roi des rois et Seigneur des seigneurs» (Apocalypse 19: 15, 16). Alors il prendra possession de son royaume. «Il dominera depuis une mer jusqu'à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Tous les rois aussi se prosterneront devant lui; toutes les nations le serviront» (Psaumes 72: 8-11). Sois donc intelligent, cher lecteur, et maintenant, pendant que c'est le temps favorable et le jour du salut, prosterne-toi devant Dieu, et reconnais Christ comme Seigneur; «que si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur, et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé» (Romains 10: 9). Mais si vous êtes, hélas! du nombre de ceux qui restent indifférents à ses droits et qui les rejettent, non seulement vous devrez à la fin fléchir les genoux devant lui, quand il siégera comme juge sur le grand trône blanc, mais vous entendrez en même temps la sentence irrévocable de votre condamnation éternelle, de la mort seconde (Apocalypse 20). Oh! baisez le Fils, — maintenant que c'est le jour de grâce et que dure encore la longue patience de Dieu, — de peur qu'il ne se courrouce et que vous ne périssiez dans cette voie, quand sa colère s'embrasera tant soit peu (Psaumes 2: 12). Etant réconciliés avec lui, ce sera la joie de votre cœur de le confesser et de le servir comme Seigneur.

Chapitre 4 - Christ, notre Berger

On peut se demander si cette relation de notre bien-aimé Seigneur avec son peuple, occupe dans nos âmes la place qui lui est due. Il est vrai qu'elle se trouve mentionnée surtout dans l'Ancien Testament; mais ce serait se priver d'une grande bénédiction que de la limiter aux Juifs, ce qu'une parole du Seigneur rapportée dans l'évangile de Jean, chapitre 10, nous empêcherait d'ailleurs de faire. «J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut que je les amène, elles aussi; et elles écouteront ma voix; et il y aura un seul troupeau (non pas un seul bercail ou parc; le mot grec est πο^ομν^η) et un seul berger». Pierre aussi, écrivant à des croyants de la nouvelle économie, dit: «Vous étiez comme des brebis errantes, mais maintenant vous êtes retournés au berger et au surveillant de vos âmes» (1 Pierre 2: 25); et encore: «Paissez le troupeau de Dieu qui est avec vous, le surveillant, non pas par contrainte, mais volontairement, ni pour un gain honteux, mais de bon gré, ni comme dominant sur des

héritages, mais en étant les modèles du troupeau; et quand le souverain pasteur sera manifesté, vous recevrez la couronne inflétrissable de gloire» (1 Pierre 5: 2-4). Paul emploie la même figure quand, s'adressant aux anciens de l'église d'Ephèse, il dit: «Prenez garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau, au milieu duquel l'Esprit Saint vous a établis surveillants, pour paître l'assemblée de Dieu» (Actes des Apôtres 20: 28).

Christ est donc maintenant le berger de son peuple qui est son troupeau. Il y a pourtant cette différence que, pour les Juifs, s'ils l'avaient reçu, il aurait été leur berger sur la terre; et même dans le millénium, il sera le berger de son peuple terrestre. «Je susciterai sur elles un pasteur qui les paîtra; savoir, mon serviteur David; il les paîtra, et lui-même sera leur pasteur» (Ezéchiel 34: 23; voyez aussi Jérémie 23: 1-4). Mais il est notre pasteur, comme celui qui est mort, qui est ressuscité et qui est assis à la droite de Dieu. C'est ainsi que l'auteur de l'épître aux Hébreux dit: «Le Dieu de paix qui a ramené d'entre les morts le grand pasteur des brebis, etc.» (Hébreux 13: 20). C'est donc de sa place dans les lieux hauts qu'il paît maintenant son peuple, et c'est pourquoi il est appelé le grand pasteur, parce que, dans sa tendre sollicitude pour ses brebis, il envoie, quoique éloigné d'elles, ceux qui doivent paître le troupeau sous sa direction. Quand donc il est monté au-dessus de tous les cieus, il a donné les uns comme pasteurs, etc. (Ephésiens 4: 11); car c'est par ceux-là et par ceux qui sont qualifiés pour gouverner, qu'il exerce les fonctions de pasteur de son peuple.

Dans les deux économies, la relation est donc exprimée par le même terme; mais les bénédictions qu'elle renferme sont déterminées par la position respective des brebis, par leurs besoins divers. Aussi les saints de toutes les dispensations peuvent adopter le langage de ce beau Psaume 23^e, consolation du peuple de Dieu dans tous les temps. Le Seigneur lui-même, quand il était sur la terre comme homme, pouvait le faire, aussi bien que le résidu pieux des Juifs et les croyants du temps présent.

1° Considérons donc en premier lieu le Berger lui-même. Il dit aux Juifs: «Celui qui entre par la porte, est le berger des brebis» (Jean 10: 2). Il se présentait à eux comme le seul qui fût venu en Israël par le chemin voulu de Dieu, le seul qui répondît à tout ce qui avait été dit de lui d'avance dans les Ecritures, le seul donc à qui Dieu ouvrît la porte pour lui donner accès auprès de ses brebis. Mais le peuple comme tel ne le reçut pas; il devint par là la porte des brebis (verset 7). «Tous, autant qu'il en est venu avant moi», dit-il, «sont des voleurs et des larrons; mais les brebis ne les ont pas écoutés. Moi, je suis la porte: si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; et il entrera et il sortira, et il trouvera de la pâture. Le voleur ne vient que pour voler, et tuer, et détruire: moi, je suis venu afin qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance. Moi, je suis le bon berger: le bon berger met sa vie pour les brebis» (Jean 10: 8-11).

Voici donc ce qui caractérise essentiellement le bon berger: il donne sa vie pour ses brebis. Il est le Christ qui est mort; et s'il est mort pour tous, tous donc sont morts (2 Corinthiens 5: 14). Voilà tout le secret de la rédemption. Les brebis étaient égarées, perdues, et auraient péri pour toujours, mais le bon berger est venu chercher ce qui était perdu, il s'est même livré à la mort, à la mort de la croix, et les a cherchées jusqu'à ce qu'il les eût trouvées.

Cela nous explique ce nom de *bon berger*. Nous avons tous été errants comme des brebis; nous nous sommes détournés pour suivre chacun son propre chemin, mais le bon berger s'est offert pour nos péchés, a donné sa vie pour les brebis, et l'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous (Esaïe 53: 6). Et comme le dit l'apôtre Paul, exaltant l'amour de Dieu, amour dont rien ne peut donner une idée: «Christ, alors que nous étions encore sans force, au temps convenable, est mort pour des impies. Car à peine, pour un juste, quelqu'un mourra-t-il (car pour l'homme de bien, peut-être quelqu'un se résoudrait même à mourir); mais Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous» (Romains 5: 6-8). Tout le coeur de Christ, aussi bien que celui de Dieu, nous a été révélé par sa mort; car il n'y avait rien en nous pour attirer son affection, pour le porter à prendre notre place, et à nous racheter par son sang précieux. La nuit même dans laquelle il fut livré, il prit du pain et rendit grâces, et institua le mémorial du sacrifice qu'il allait accomplir. Ainsi, nous contemplons en même temps sa parfaite bonté et la complète méchanceté de l'homme; mais la complète révélation de ce que l'homme était, ne peut pas mettre obstacle à la manifestation de ce qu'il était, lui. Bien plus, de même que la lumière du soleil brillant sur un sombre nuage, paraît d'autant plus vive et intense, de même l'amour, la grâce et la bonté de Christ, paraissent d'autant plus grands par l'absolue méchanceté de l'homme qui a amené Christ à la croix. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis.

En donnant sa vie pour ses brebis, il s'est acquis des droits sur elles. Mais vient ensuite un autre acte: il *donne la vie à ses brebis*. «Le voleur ne vient que pour voler, et tuer, et détruire: moi, je suis venu afin qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance» (Jean 10: 10); et encore: «Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais» (verset 28). Nous pouvons rapprocher ceci de cette autre parole: «Moi, je suis la porte: si quelqu'un entre par moi il sera sauvé, etc.» (verset 9). Nous ajoutons ce passage, pour montrer le moyen par lequel Christ donne la vie, moyen qui n'est jamais séparé de la foi en lui. Qui croit au Fils, a la vie éternelle (Jean 3: 36). Ainsi, il est représenté ici comme la porte, et quiconque entre par lui est sauvé — a la vie éternelle, Ce serait une fatale erreur de supposer que cette vie, qui est un don de sa part, un don de sa grâce souveraine, on pourrait la posséder sans une foi personnelle. Car c'est le moyen voulu de Dieu pour la posséder, ce qui caractérise ses brebis comme étant à lui, ce qui les sépare ainsi du monde.

Il est encore dit: «Il appelle ses propres brebis par leur nom, et les mène dehors» (Jean 10: 3), et aussi qu'il connaît ses brebis (versets 14, 27). C'est ce que nous voyons dans l'histoire de l'aveugle, dont le Seigneur a ouvert les yeux et dont il a fait un de ses disciples. L'évangile rapporte encore bien d'autres exemples qui caractérisent le bon berger. Nous en trouvons un dans le 1^{er} chapitre de cet évangile de Jean: «Jésus vit Nathanaël venir vers lui, et il dit de lui: Voici un vrai Israélite, en qui il n'y a pas de fraude. Nathanaël lui dit: D'où me connais-tu? Jésus répondit et lui dit: Avant que Philippe t'eût appelé, quand tu étais sous le figuier, je te voyais» (Jean 1: 48, 49). De toute éternité il connaît ses brebis, et au temps convenable s'adresse à elles par leur nom, les appelle par sa parole puissante, et sa voix pénétrant dans leurs âmes, il les fait sortir, les amenant à la connaître comme celle du bon berger. Comme le matin de sa

résurrection, quand il dit: Marie, et qu'elle répondit: Rabboni; ainsi aujourd'hui, quand il parle, ses brebis entendent sa voix et le suivent aussitôt. C'est ainsi qu'il a appelé toutes les brebis de son troupeau, et qu'il les réunira encore, jusqu'à ce que la dernière qui erre sur les montagnes et dans les déserts soit amenée sous sa houlette. «Je connais mes brebis». C'est là assurément une parole profondément consolante pour les siens. Quoique nous soyons sous sa conduite en traversant le désert, notre foi est souvent près de faiblir, la fatigue s'empare de nous, et nous sommes tentés de douter de son amour. Combien alors ces paroles: «Je connais mes brebis», sont précieuses pour calmer toute anxiété et dissiper toute crainte, en nous rappelant que ses yeux sont sur nous, voyant toutes nos circonstances, tous nos besoins, et qu'il a une pleine connaissance de tout ce qui nous concerne.

Nous avons déjà fait allusion à la composition de son troupeau, qui renferme maintenant des Juifs et des gentils, comme il nous l'enseigne au verset 16, où nous voyons comment s'est formé ce troupeau: «J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut que je les amène, elles aussi; et elles écouteront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul berger». C'est là le trait spécial du troupeau pendant cette dispensation. Dans l'ancienne alliance, Israël seul était son troupeau; aussi le 23^e Psaume commence par ces mots: «L'Eternel est mon berger». Mais comme, quand il vint au milieu des siens, les siens ne le reçurent point, il a renversé par sa mort le mur de clôture qui séparait les Juifs des gentils, et a posé dans son sang le fondement de leur réunion par la foi en son amour. Depuis la Pentecôte donc, il a appelé les brebis de son troupeau dans tous les lieux de la terre: elles entendent sa voix, elles sont amenées, et une fois qu'elles sont réunies, il n'y a plus ni Juifs, ni gentils, elles ne forment qu'un seul troupeau sous un seul Berger.

Ce qui caractérise encore le Berger, c'est qu'il garde ses brebis: «Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais; et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père» (versets 28, 29). Il procure ainsi aux siens une absolue sécurité. Le loup peut ravir les brebis de la main de celui qui est un mercenaire et n'est pas le Berger, mais personne ne peut les ravir des mains de ce dernier. Quel repos cela donne à notre cœur de lire ces précieuses paroles!

2° Arrêtons-nous encore un peu sur quelques-uns des traits qui caractérisent les brebis.

«Elles entendent sa voix» (versets 4, 16, 27). Comme cela a été expliqué au commencement, il distingue ses brebis, il les appelle par leur nom. Le Seigneur lui-même fait sentir le contraste, quand il dit: «Mais vous (il parle aux Juifs), vous ne croyez pas, car vous n'êtes pas de mes brebis, comme je vous l'ai dit. Mes brebis écoutent ma voix, etc.» (versets 26, 27). Nous pouvons rapprocher de ceci un autre trait: «Elles ne connaissent pas la voix des étrangers» (verset 5). C'est là ce qui fait la sécurité du troupeau. Elles reconnaissent aussitôt la voix du Berger; mais un étranger a beau imiter à s'y méprendre la voix du Berger, elles s'en aperçoivent, c'est-à-dire qu'elles découvrent que c'est celle d'un étranger. C'est ce qu'enseigne l'apôtre Jean: «Vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses... Je vous ai écrit ces choses touchant ceux qui vous égarent; et pour vous, l'onction

que vous avez reçue de lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin que personne vous enseigne, mais comme la même onction vous enseigne à l'égard de toutes choses, et qu'elle est vraie et n'est pas mensonge, — et selon qu'elle vous a enseignés, vous demeurerez en lui» (1 Jean 2: 20-27). Il n'est donc pas nécessaire pour y échapper, que nous cherchions à connaître toutes les erreurs qui abondent de tous les côtés: il nous suffit de connaître la voix du Berger; et notre sûreté sera de l'écouter, de la connaître toujours mieux et, comme Marie, de rester assis aux pieds de Jésus pour écouter sa parole» (Luc 10: 39). C'est ainsi que nous serons tout à la fois mis à l'abri du danger, gardés et bénis.

Les brebis entendent la voix du Berger, il en résulte naturellement qu'elles le suivent: car elles reconnaissent sa voix (verset 4: 27). Les brebis n'ont d'autre volonté que celle du Berger; et dès qu'elles cessent de le suivre, elles sont errantes. «Nous avons tous été errants comme des brebis, dit le prophète, nous nous sommes détournés pour suivre chacun son propre chemin» (Esaïe 53: 6). En Orient, et aussi dans quelques contrées de l'Europe, le berger précède son troupeau; quand il marche, les brebis le suivent, et quand il s'arrête, elles s'arrêtent également. C'est à cela que fait allusion notre Seigneur dans la portion de l'Écriture qui est devant nous; cet usage lui fournit l'occasion de donner une instruction bien sérieuse. Pour suivre le berger, les brebis ont besoin d'avoir toujours les yeux fixés sur lui, d'être toujours attentives pour savoir de quel côté il va, et où il veut qu'elles le suivent. Tout est ainsi laissé entre les mains du berger: c'est à lui à reconnaître le danger, à pourvoir à leur subsistance, à leur montrer le chemin. Leur responsabilité, c'est de le suivre, partout où il les conduira — de le suivre jusqu'à ce qu'il vienne pour les prendre à lui.

Il est aussi dit que les brebis *connaissent le Berger*. Non seulement elles connaissent sa voix; mais elles le connaissent lui-même: «Je suis le bon berger, et je connais mes brebis, et je suis connu d'elles, comme le Père me connaît, et moi je connais le Père» (Jean 10: 14, 15). C'est là la bénédiction la plus élevée à laquelle les brebis puissent atteindre, car elle suppose la connaissance de ses voies, de ses désirs et de ses pensées, la connaissance de sa personne elle-même. C'est ainsi que nous entrons en communion avec lui. Nous pouvons connaître sa voix, le suivre, et cependant ne pas connaître sa personne elle-même. Le connaître, c'est ce qui, selon l'apôtre Jean, caractérise les pères dans la famille de Dieu: «Je vous écris, pères, parce que vous connaissez Celui qui est dès le commencement» (1 Jean 2: 13). Voilà donc la souveraine bénédiction pour le croyant. Or le Seigneur veut qu'elle se réalise, — et cela en abondante mesure, — «comme le Père me connaît, et que je connais le Père». Il nous connaît, et il veut que nous le connaissions. Que nos relations avec lui soient toujours plus intimes, qu'il soit tellement présent à nos âmes que nous puissions croître de jour en jour dans sa connaissance, dans la connaissance de ce qu'il est, — aussi bien de ce qu'il est pour nous, que de ce qu'il a fait pour nous par la puissance du Saint Esprit.

3° Le Psaume 23^{ème} nous aidera à comprendre ce qui a été dit sur les relations aussi bien que sur les privilèges des brebis.

«Le Seigneur (Jéhovah) est mon Berger». Pouvons-nous véritablement adopter ce langage? Tout dépend ici de la réalité de nos relations avec lui. Chacun peut dire que le

Seigneur est un Berger; toute la force de cette déclaration est donc dans ce petit mot: *mon*. Dire *mon* Berger, c'est le langage de la foi: le mot *mon* est donc la clef de ce Psaume. Heureux sommes-nous donc, si, nous appropriant ces paroles, nous pouvons dire qu'il est notre Berger. Quelle en sera la conséquence? «Je n'aurai point de disette». Nous n'aurons point de disette, non parce que nous sommes ses brebis, mais parce qu'il est notre Berger. Il s'agit non de ce que nous sommes pour lui, mais de ce qu'il est pour nous. C'est ce qu'il est très important de bien comprendre, car beaucoup de personnes parmi nous commencent par elles-mêmes; et qu'arrive-t-il alors, quand elles découvrent qu'elles sont de pauvres créatures faibles et pécheresses? Elles tombent dans le doute et l'anxiété. — Mais quand nous commençons avec le Seigneur, que nous considérons ce qu'il est, ce qu'il est en lui-même aussi bien que dans ses relations avec nous, nous avons l'assurance bien fondée que «nous n'aurons pas de disette». Car assurément, c'est au berger à pourvoir aux besoins de ses brebis. Combien seraient insensés des enfants demandant à leurs parents comment ils pourvoiront aux besoins du lendemain! Nous serions bien plus insensés de nous inquiéter, nous qui avons un tel Berger. C'est assez pour nos coeurs, sans doute, de savoir qu'il est à nous, et dans cette douce confiance nous pouvons tout abandonner entre ses mains, car il paîtra son troupeau, comme un berger (Esaïe 40: 11). Il est à nous et nous avons tout en lui; et ainsi, notre coeur peut se reposer dans une paix parfaite, dans la pleine assurance de son amour constant, de sa toute-puissance, de ses soins continuels.

«Il me fait reposer dans de verts pâturages il me mène à des eaux paisibles», ou, comme on peut traduire, dans des pâturages d'herbe tendre et à des eaux de repos. C'est lui qui nous apporte toutes les bénédictions, qui pourvoit à tous nos besoins, qui nous donne repos et rafraîchissement. Mais cela même ne peut exprimer toutes les richesses de sa bonté pour son troupeau. Ce sont des pâturages d'herbe tendre, dans lesquels les brebis peuvent se repaître avec délices jusqu'à ce qu'elles soient rassasiées; et quand elles sont rassasiées comme de moelle et de graisse, elles se reposent près des eaux rafraîchissantes. Comme il est dit, dans Jean 10: 9: «Moi, je suis la porte: si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; et il entrera et il sortira, et il trouvera de la pâture». Voilà ce qu'est le coeur du Berger. Il pourvoit, aux besoins des siens, il veille sur eux, afin que rien ne leur manque. Heureuses les brebis qui sont ainsi placées sous les soins de son constant et fidèle amour!

«Il restaure mon âme; il me conduit dans des sentiers de justice à cause de son nom» (Psaumes 23: 3). Voilà qui appartient aussi à son office de Berger. Nous n'avons pas besoin de dire que le fondement sur lequel il agit, c'est l'oeuvre qu'il a accomplie, la propitiation qu'il a faite pour nos péchés (1 Jean 2: 4, 12). Mais, dans le Psaume, celui qui restaure c'est le Berger. Les brebis errent, s'égarer, et le Berger court après celle qui est perdue, et, l'ayant trouvée, la rapporte saine et sauve. Chacune des brebis est ainsi sous ses yeux, et ne peut s'égarer sans qu'il le sache; et quand quelqu'un de nous s'est égaré, il ne serait sans doute jamais revenu si, dans son amour, le Berger ne l'avait suivi et ramené.

Et comme c'est à lui que nous devons d'être ramenés, c'est aussi à lui que nous devons d'être guidés dans la droite voie, celle de la justice, qui est selon sa volonté. Remarquez de plus qu'il nous conduit ainsi pour l'amour de son nom.

C'est encore, et on ne peut trop le répéter, pour l'amour de son nom; c'est pourquoi sa propre gloire est intéressée à ce que nous soyons conduits dans les sentiers de la justice. C'est sur ce fondement que nous pouvons tout lui demander; et quand nous faisons ainsi, il ne peut résister à notre prière. Il en fut ainsi de Josué. Quand les Israélites furent battus devant Haï à cause du crime d'Acan, Josué déchira ses vêtements et se jeta le visage contre terre, devant l'arche de l'Eternel, et intercéda auprès de Dieu: «Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 6-9). C'est ainsi que se termine et que se résume en quelque sorte ce cri poussé par Josué. La réponse de Dieu à cette prière instantane ne se fit pas attendre. Souvenons-nous toujours que, pour l'amour de son nom, le Seigneur ne peut manquer de nous conduire dans le chemin où il veut que nous marchions.

Le psalmiste maintenant va plus loin. Il nous a dit ce que Jéhovah est, et ce qu'il a fait. Cela lui donne confiance et il peut dire: «Même, quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal; car tu es avec moi; ta houlette et ton bâton, ce sont ceux qui me consolent» (Psaumes 23: 4). La vallée de l'ombre de la mort est bien moins le passage par la mort, que ce qui caractérise notre passage au milieu de la scène de ce monde. Nous sommes dans un monde qui est jugé. La mort le recouvre comme un linceul; c'est pourquoi, pour le croyant, qui entre dans les pensées de Dieu à l'égard du monde, c'est la vallée de l'ombre de la mort. Mais quel est l'antidote contre la crainte? Il est dans cette pensée: «Tu es avec moi». Voilà la source de toute sérénité et de toute bénédiction. Le Seigneur est avec nous. Et ainsi nous avons son bâton et sa houlette, son bâton pour nous diriger, sa houlette pour nous rassurer. Comprendons-nous bien cela! Cette pensée que le Seigneur est avec nous, que son bâton et sa houlette sont ceux qui nous consolent, est-elle aussi constamment présente à nos âmes qu'elle le devrait? Quelque sombre et désolée que soit la scène qui nous entoure, nous avons beau être faibles et fatigués, nous avons des ressources infinies dans celui qui est notre Berger, sa présence pour encourager nos âmes, son bâton et sa houlette pour nous conduire dans nos perplexités, et pour nous soutenir dans notre faiblesse. Béni soit son nom!

Nous avons maintenant un autre trait, ou un autre caractère de la bénédiction, dont parle ce Psaume. «Tu as dressé devant moi une table, en la présence de mes ennemis; tu as oint ma tête d'huile, ma coupe est comble» (verset 5) Ce n'est pas seulement que le sentier passe par la vallée de l'ombre de la mort: il y a des ennemis tout autour. Mais Celui qui est avec nous est en état de faire face à cette difficulté. Ils peuvent faire rage et chercher à détruire, dit David, tu as dressé la table devant moi, en la présence de mes ennemis. Il fortifiera son peuple, et ses ennemis verront que le Seigneur soutient les siens et qu'il pourvoit à tout pour eux. Comme nous le voyons dans l'épître aux Hébreux 13: 5, 6: «Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point; en sorte que, pleins de confiance, nous pouvons dire: Le Seigneur est mon aide, et je ne craindrai point: que me fera l'homme?» Mais nous avons encore: «Tu as

oint ma tête d'huile», — l'onction de Dieu, l'Esprit de puissance, — c'est pourquoi il ajoute: «Ma coupe est comble». Rien ne manque; et même au milieu de cette scène, la bonté et la miséricorde débordent en lui. L'avoir comme son Berger, voilà la source de toute cette bénédiction; car elle découle de lui, de ce qu'il est pour nous comme tel. Et n'oublions pas que c'est notre lot présentement. Ce ne sont pas des bénédictions que nous aurons, mais que nous avons maintenant. Comme nous rétrécissons le coeur de Dieu par notre incrédulité! Comme nous avons besoin d'apprendre à connaître plus complètement l'immensité de sa grâce et les richesses de son amour pour nous, pendant notre passage à travers le désert! Sûrement nous pouvons dire: «L'Eternel est mon berger; je ne manquerai de rien».

La conclusion est aussi simple que belle. «Oui, la bonté et la gratuité (non pas m'ont suivi, mais) me suivront tous les jours de ma vie». Comment le savons-nous? Parce que le Seigneur est notre Berger. C'est la confiance en lui et la connaissance de ce qu'il est, qui nous permettent de parler ainsi. Et qu'ajoute encore le psalmiste? «Et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel, pour de longs jours». Tout aboutit à cela. Quelque bénis que nous soyons maintenant dans la jouissance de ce que Christ est pour nous comme notre Berger, nous aurons des bénédictions plus grandes et plus de joie encore, quand il reviendra pour nous prendre à lui, et que nous serons pour toujours avec lui. Mais nous ne devons pas oublier que ces paroles ont une application actuelle. L'effet de la grâce sur le coeur est de nous rapprocher toujours plus de Celui dont elle découle, et de produire en nous le désir d'habiter dans sa maison pour toujours; oui, d'habiter en sa présence éternellement. «J'ai demandé une chose à l'Eternel, je la rechercherai: c'est que j'habite dans la maison de l'Eternel tous les jours de ma vie, pour voir la beauté de l'Eternel et pour m'enquérir diligemment de lui dans son temple» (Psaumes 27: 4). Le coeur ainsi attiré est absorbé dans la contemplation de Celui dont la beauté a été manifestée dans ses voies de grâce et d'amour, et ainsi ne peut trouver de satisfaction que dans la présence de son objet. Toute bénédiction est concentrée en Lui, c'est pourquoi l'âme qui le suit désire d'être toujours avec lui. Heureux sont ceux qui ont appris cet enseignement, qu'ils n'ont besoin de rien hors de Christ, qu'il suffit à remplir leurs coeurs et leurs pensées!

Puisse le Seigneur lui-même nous faire connaître de plus en plus sa beauté, aussi bien que le caractère ineffable des bénédictions qui nous appartiennent, parce que par la grâce nous avons été en relation avec lui, comme notre Berger.

Ta voix forte, ta voix tendre,
Bon Berger, se fait entendre
Tu m'appelles, je te suis.
Ah! dans le troupeau sans nombre
Qui, pressé, marche à ton ombre,
Tu connais chaque brebis.

Tu les conduis aux fontaines
D'eau limpide; aux vertes plaines

Tu leur donnes le repos;
Ta houlette les console;
Tu portes sur ton épaule
Les faibles petits agneaux.

Chapitre 5 - Christ, notre vie

Lorsque le Seigneur Jésus vint dans le monde, «les ténèbres couvraient la terre, et l'obscurité, profonde les peuples» (Esaïe 60: 2). C'était, pour emprunter le langage de Job parlant de la mort, «un pays d'obscurité et d'ombre de mort, où il n'y a que confusion et où la clarté est comme les ténèbres profondes» (Job 10: 21, 22). «Car par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché» (Romains 5: 12). Il n'y avait donc pas un rayon de lumière pour éclairer les ténèbres complètes où l'homme se trouvait. Bien plus, Satan régnait, car, par le péché de l'homme, Satan avait acquis des droits sur lui et le tenait ainsi dans un complet assujettissement à sa volonté. Satan était donc devenu le prince de ce monde (Jean 12: 31). «Mais quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous la loi» (Galates 4: 4). «Au commencement était la Parole; et la Parole était auprès de Dieu; et la Parole était Dieu. Elle était au commencement auprès de Dieu. Toutes choses furent faites par elle, et sans elle pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait. En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres; et les ténèbres ne l'ont pas comprise» (Jean 1: 1-5).

Christ est donc venu dans ce monde de ténèbres; et dès l'abord, il y eut deux sphères morales distinctes. Autour de lui étaient les ténèbres, les ténèbres de la mort; en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. La lumière et les ténèbres étaient ainsi en contact; car la lumière a lui dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont point reçue. Mais Christ avait la vie en lui-même; il était la vraie lumière qui, venant dans le monde, éclaire tout homme (Jean 1: 9). Il est vrai que bien peu la reçurent, mais la lumière était là, brillant pour chacun, en sorte que si quelqu'un restait dans les ténèbres, c'était parce qu'il ne voulait pas se tourner vers la lumière. «Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui; et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi; et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom; lesquels sont nés, non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu» (Jean 1: 10-13). Ceux-là seulement, tous ceux qui l'ont reçu, étaient éclairés, et étant éclairés, ils recevaient la vie, car ils étaient nés de Dieu.

Pendant son séjour sur cette terre, Christ avait la vie en lui-même comme Fils de Dieu: «Comme le Père réveille les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut» (Jean 5: 21). Car, comme Jean nous le dit: «La vie a été manifestée; et nous avons vu, et nous déclarons, et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée» (1 Jean 1: 2); et comme il le dit lui-même: «Je suis venu afin qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance» (Jean 10: 10). Tous ceux donc qui croyaient en lui étaient

vivifiés, de la même manière aussi que les saints de l'ancienne économie — ils étaient nés de nouveau; mais la vie en abondance ne pouvait être donnée qu'après sa mort et sa résurrection; aussi le don de la vie éternelle, fait à ceux qui croient dans la dispensation présente, est le fruit et la conséquence de l'oeuvre qu'il a accomplie. Lui-même dit: «Père, l'heure est venue; glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie, comme tu lui as donné autorité sur toute chair, afin que, quant à tous ceux que tu lui as donnés, il leur donne la vie éternelle» (Jean 17: 1, 2).

Mais pourquoi était-il nécessaire que Christ mourût pour devenir le prince de la vie? (Actes des Apôtres 3: 15). Nous avons vu que la mort était le fruit, les gages du péché (Romains 6: 23); ainsi donc, aussi longtemps que la question du péché n'était pas réglée, et qu'en conséquence les droits d'un Dieu juste sur l'homme n'étaient pas satisfaits, la mort devait continuer à régner. L'homme a encouru la peine et les conséquences de ses actes, et il doit les subir jusqu'à ce qu'il se trouve quelqu'un qui puisse et veuille se charger de sa cause et la régler avec Dieu. Eh bien! c'est ce qu'a fait Christ, lui, l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde (Jean 1: 29). Il est venu et, par sa mort, il a satisfait à toutes les exigences de Dieu sur le pécheur, car il a encouru toute la malédiction qui était le juste salaire du pécheur; et quant au péché de l'homme, il a opéré une pleine et parfaite expiation, et a glorifié Dieu de telle sorte, que Dieu, pour témoigner qu'il était satisfait de son oeuvre, l'a ressuscité d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes. Maintenant donc il est le Vivant, la mort n'a plus domination sur lui. «Ainsi donc, comme par une seule faute, les conséquences de cette faute furent envers tous les hommes en condamnation, ainsi aussi par une seule justice, les conséquences de cette justice furent envers tous les hommes en justification de vie» (Romains 5: 18). C'est à cause de la sainteté de Dieu que Christ, s'étant mis par grâce à notre place, a dû mourir sur la croix pour le péché, en sorte que, sur le fondement de l'expiation que Christ a accomplie sur la croix, Dieu peut maintenant, sans faire tort à sa justice, justifier tous les croyants et les faire passer de la mort à la vie. Il n'y a donc point de vie qu'en Christ et par lui. Comme Jean le dit: «Qui croit au Fils a la vie éternelle; mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui» (Jean 3: 36).

L'Écriture nous indique aussi les moyens par lesquels la vie est reçue. *C'est par la foi seulement.* Comme le dit notre Seigneur: «En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement (cr°sin); mais il est passé de la mort à la vie» (Jean 5: 24). C'est là qu'est manifestée la grâce de Dieu. Nous avons récolté les gages du péché, la mort; nous étions morts dans nos péchés, et serions restés à toujours sujets à la peine et aux conséquences de cette condition, si Dieu qui est riche en miséricorde, agissant conformément à sa nature, n'avait spontanément constaté son amour envers nous en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. Et maintenant, tandis que les gages du péché, c'est la mort, le don de Dieu, c'est la vie éternelle par Jésus Christ, notre Seigneur. C'est le don qu'il accorde librement et gratuitement à tous ceux qui reçoivent son témoignage à l'égard du pécheur et touchant son Fils. Il a donné la vie, une vie hors de la mort, librement à tous ceux qui croient. «C'est ici le

témoignage: que Dieu nous a donné la vie éternelle; et cette vie est dans son Fils: celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie» (1 Jean 5: 11, 12).

Nous voyons ainsi que tout croyant a la vie éternelle. Mais il faut bien le remarquer: il n'est jamais dit qu'il l'a en lui-même, comme quelques personnes voudraient l'inférer de deux déclarations négatives; mais ce qu'on infère n'est pas, même avec une apparence de vérité, la parole de Dieu. Ainsi, notre Seigneur parlant aux Juifs dit: «Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes» (Jean 6: 53). Et Jean dit: «Vous savez qu'aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui» (1 Jean 3: 15). Mais que conclure de ces passages? Que ceux dont il est question ne possèdent pas la vie éternelle. On ne peut rien dire de plus. Dans le passage déjà cité, l'Écriture dit que cette vie est en son Fils. Puisque nous avons la vie éternelle, nous ne l'avons qu'en Christ. Christ est en nous — mais ceci est un autre aspect de la vérité — et ayant Christ, nous avons la vie éternelle; car c'est Christ qui est notre vie. Mais quand il est question de la vie éternelle, il n'est jamais dit qu'elle est en nous, mais toujours dans «son Fils». C'est ce fait qui nous la garantit, qui nous assure que nous ne pouvons la perdre, car qui voudrait nous l'ôter devrait d'abord nous arracher de ses mains; bien plus, devrait faire descendre Christ de son siège à la droite de Dieu. Christ est notre vie. Arrêtons-nous encore un peu sur cette vérité, et indiquons quelques-unes de ses conséquences.

1° Notre vie n'est pas ici. C'est là ce que déclare l'apôtre: «Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu» (Colossiens 3: 3).

Il a montré quelle responsabilité découle pour nous, du fait que nous sommes morts et ressuscités avec Christ. Étant morts avec lui, nous ne devons pas nous conduire comme vivants (xòntev) dans le monde (Colossiens 2: 20). Nous obéissons à l'ordre de Christ. Quant à toute cette scène, il est mort et n'y a plus aucune place. Nous commençons donc notre vie en prenant notre position comme morts. Nous sommes ensevelis avec lui dans le baptême (Colossiens 2: 12), et Dieu nous tient pour morts. De là notre responsabilité de marcher d'une manière conséquente à ce principe, de mortifier nos membres qui sont sur la terre (Colossiens 3: 5). Dieu nous a complètement associés avec Christ, en sorte qu'il nous voit morts avec lui au péché (Romains 6); morts à la loi (Romains 7), et morts au monde (Galates 6); et la foi regarde comme vraie cette estimation que Dieu fait de nous. Par la mort et la résurrection de Christ, nous sommes si complètement transportés hors de la scène du monde dans une position nouvelle, qu'il peut être dit de nous: «Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous» (Romains 8: 9). Notre vie donc n'est pas ici-bas, — cela ne peut être, car nous sommes morts, — mais elle est cachée avec Christ en Dieu.

Heureux sommes-nous si nous saisissons toutes les conséquences de cette vérité! Quel gain immense si nous commençons la vie chrétienne en acceptant d'être morts à tout ce que nous sommes par nature et à tout ce qui nous entoure! Comme cela nous élèverait au-dessus de nos circonstances, si, détournant nos yeux de tout ce que nous voyons, nous regardions invariablement là-haut, où est Christ, nous souvenant que c'est là qu'est notre vie, qu'il est notre vie! Quelle puissance cela nous donnerait sur la convoitise de la chair, la convoitise des

yeux et l'orgueil de la vie! Quel témoignage nous rendrions ainsi aux droits de Christ, autrefois rejeté, mais maintenant glorifié! Nous avons besoin de nous juger sur ces points, car nous trouverons que nos faiblesses et nos manquements viennent en grande partie du fait que nous vivons dans les choses de ce monde. Mais comme l'apôtre l'enseigne, si nous sommes ressuscités avec Christ, nous devons chercher les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu; nous devons penser aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui sont sur la terre (Colossiens 3: 1, 2), c'est-à-dire que le lieu auquel nous appartenons devrait être le centre de nos préoccupations habituelles et de notre joie. De là l'extrême importance de connaître notre position, de savoir que nous sommes morts et ressuscités avec Christ; car autrement, nous ne pouvons pas dire qu'ici n'est pas le lieu de notre repos, que nous n'avons rien de commun avec la scène de ce monde au milieu de laquelle nous passons; que notre vie est là-haut. Si nous vivons pour quelque temps dans un pays étranger, nous ne nous intéressons pas à ce lieu de notre exil; nos pensées, nos intérêts, nos relations, en d'autres termes toute notre vie, sont en rapport avec notre patrie. C'est ainsi qu'il en devrait être du croyant. Etant mort et ressuscité avec Christ, toutes les relations de sa vie devraient se rapporter au lieu où il a été transporté; comme Paul dit: «Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons comme Sauveur le Seigneur Jésus Christ» (Philippiens 3: 20). C'est seulement lorsque nous aurons reçu cette vérité, que nous connaîtrons la joie d'être continuellement occupés de Christ. Et l'on peut ajouter que le but de toutes les voies de Dieu à notre égard maintenant, est de nous mettre sous l'influence de cette vérité. Si nous voulons trouver notre vie dans les choses d'ici-bas, il fera passer la mort sur elles, et ainsi nous aurons à traverser bien des épreuves, à endurer bien des tourments, avant d'apprendre ce qu'il veut nous enseigner pour sa gloire et notre propre bénédiction, que Christ et Christ seul est la vie de son peuple. Comme le disait quelqu'un, Dieu répand souvent l'obscurité sur ce monde, afin que nous puissions contempler la gloire qui est au delà; et la gloire qui est au delà, c'est où Christ est assis à la droite de Dieu.

2° Christ étant notre vie, c'est cette vie, Christ, que nous devons manifester pendant notre passage à travers la scène de ce monde. Nous n'avons rien d'autre à faire. Aussi Paul dit: «Je suis crucifié avec Christ; et *je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi*» (Galates 2: 20). On peut remarquer à ce sujet trois degrés que nous indique l'Écriture: 1° «Vous êtes morts», — c'est l'estimation de Dieu; 2° de même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts (Romains 6: 11); — par la foi nous devons nous tenir pour morts, selon l'estimation de Dieu; 3° portant toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps» (2 Corinthiens 4: 10). Nos corps, autrefois instruments et serviteurs du péché, Dieu, dans sa grâce, les a pris pour qu'ils deviennent un moyen par lequel Christ est manifesté.

Que l'on voie Christ dans tout ce que nous sommes et faisons, c'est à cela que nous sommes donc appelés, puisqu'il est notre vie. Cela suppose que nous portons partout dans notre corps la mort de Jésus, que nous appliquons constamment la croix, symbole de la puissance de la mort, à tout ce que nous sommes comme hommes naturels, en sorte que rien

de ce qui vient de notre nature ne se montre en nous, mais seulement ce qui est de Christ. Tous ceux qui ont compris que la chair est irrémédiablement corrompue, comprennent qu'il ne doit pas lui être permis d'agir. Si nous nous sommes laissés aller à la colère, nous convenons sans peine que nous avons manqué, et sommes prêts à nous juger nous-mêmes devant Dieu. Mais tout le monde ne comprend pas que la vertu de la croix de Christ doit s'appliquer à tout ce qui est nature en nous, aussi bien qu'à ces formes grossières du mal. Et cependant, si c'est la vie de Jésus qui seule doit paraître en moi, il est évident que rien de ce que je suis ne doit se montrer, autrement l'image de Christ en moi serait confuse et obscure. Assurément, nous avons besoin d'être plus vigilants à cet égard; car combien souvent n'arrive-t-il pas que, dans nos moments de loisir, dans nos rapports même avec les saints, c'est bien plus notre nature que Christ, qui se montre en nous. Lorsque nous nous rencontrons et que nous conversons, il peut arriver que, dans un entretien où tout était plaisir, si nous nous examinons en pensant à notre responsabilité, nous avons à confesser, que c'est nous-mêmes qui avons été sur le premier plan et non Christ. Dans cette gaieté, ces traits d'esprit, c'était le moi qui se retrouvait et non pas Lui; et ainsi nous manquions — nous manquions en ce pour quoi seulement nous avons été rachetés et amenés à Dieu.

Il est vrai qu'une telle responsabilité demande de notre côté une vigilance incessante et une constante fidélité. C'est bien ce que l'apôtre dit: Portant TOUJOURS dans notre corps la mort de Jésus. Nos temps de délassément sont toujours pour nous des temps particulièrement dangereux. Nous oublions souvent que nos reins doivent être toujours ceints, et qu'ayant pris toute l'armure de Dieu comme il le faut, nous avons encore à tenir ferme. Et en même temps, ce que nous avons à apprendre, c'est de ne pas craindre de nous juger nous-mêmes. Trop souvent, nous sommes comme Saül qui réservait le meilleur de son bétail et de ses troupeaux, sous prétexte qu'ils étaient consacrés au service du Seigneur. Non, rien ne doit être épargné; mais tout ce qui tient au moi comme homme naturel, tout ce qui vient de la chair, tout ce que nous sommes (nous employons ces expressions, afin qu'aucune méprise ne soit possible), doit être tenu sous la croix, et comme mort. Alors, et seulement alors, Christ brillera en nous. C'est dans ce but que Dieu doit souvent user de sévérité envers nous; car les vaisseaux de terre doivent être brisés, pour que la lumière qu'ils renferment brille au dehors.

Où trouver, demandera-t-on peut-être, la force pour répondre à l'obligation sous laquelle nous sommes? Nous ne la trouverons qu'en étant occupés de Christ dans la gloire. «Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit» (2 Corinthiens 3: 18). Etant ainsi transformés, l'image de Christ rayonnera en nous; et nous refléterons la gloire par laquelle nous sommes changés.

Ce n'est donc pas seulement par figure de langage qu'il nous est dit que nous avons été crucifiés avec Christ; que nous avons dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau, etc. Toutes ces choses sont de solennelles réalités devant Dieu, tout comme notre position bénie en Christ. Ce que nous étions par nature et dans la chair, tout cela a disparu dans la croix de

Christ. Christ seul reste, et il est notre vie, et c'est lui seul qui doit être manifesté dans notre marche de tous les jours. Comment pourrions-nous jamais apprécier assez l'honneur qui nous est fait! Et si nous nous associons en quelque mesure à l'affection de Dieu pour Christ, comme nous le louerons d'avoir fait de nous, tels que nous sommes, des instruments pour représenter son Christ au milieu des ténèbres de ce monde!

3° Christ est notre vie, et c'est ce qui sera manifesté bientôt. C'est à ce fait que se rapporte cette déclaration de l'Écriture: «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire» (Colossiens 3: 3, 4). La vie est cachée maintenant, mais quand Christ paraîtra, elle sera publiquement révélée, — et cela avec Christ en gloire. Nous pouvons cependant remarquer ici deux degrés, sur chacun desquels nous dirons quelques mots.

Nous avons d'abord la résurrection ou la transmutation de nos corps. Car la puissance de vie en Christ ressuscité est telle, que les corps des saints, soit vivants, soit couchés dans le tombeau, seront changés de manière à perdre toute trace de leur mortalité. C'est pourquoi l'apôtre, parlant de la résurrection des croyants, dit: «Il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce mortel revête l'immortalité. Or quand ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite. La mort a été engloutie en victoire» (1 Corinthiens 15: 53, 54). La vie découlant de Christ régnera victorieusement; et ainsi sera consommée notre rédemption. Notre Seigneur lui-même fut le premier à annoncer cette précieuse vérité. Il dit à Marthe: «Moi, je suis la résurrection et la vie: celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra; et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra point, à jamais» (Jean 11: 25, 26). Il distinguait ainsi les deux classes de saints, ceux qui seraient morts avant, et ceux qui seraient vivants à son retour. Les premiers ressusciteront, et les derniers ne mourront pas, selon cette parole de l'apôtre: «Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés» (1 Corinthiens 15: 51; voyez aussi 1 Thessaloniens 4: 13-18). C'était cette espérance qui tenait l'apôtre au-dessus des circonstances qui l'entouraient. «C'est pourquoi nous ne nous lassons point, mais si même notre homme extérieur dépérit, toutefois l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour;» et après avoir comparé notre légère tribulation d'un moment avec le poids éternel de gloire qui est réservé à ceux qui regardent aux choses éternelles, il dit: «Car nous savons que si notre maison terrestre, qui n'est qu'une tente, est détruite, nous avons un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main, éternelle, dans les cieux. Car aussi, dans cette tente, nous gémissons, désirant avec ardeur d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel, si toutefois, même en étant vêtus, nous ne sommes pas trouvés nus. Car aussi nous qui sommes dans la tente, nous gémissons, étant chargés, non pas que nous désirions d'être dépouillés, mais nous désirons d'être revêtus, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie» (2 Corinthiens 5: 1-4). Comme quelqu'un l'a très bien dit: «Il voyait en Christ glorifié une puissance de vie capable d'engloutir et de détruire toute trace de mortalité, car l'élévation de Christ en gloire était en même temps le résultat de cette puissance, et la manifestation de la part que posséderont dans le ciel ceux qui sont à lui. C'est pourquoi l'apôtre désirait non d'être dépouillé, mais

revêtu, afin que ce qui était mortel en lui fût absorbé par la vie, que la mortalité qui caractérisait sa nature terrestre disparût devant la puissance de vie qu'il voyait en Jésus, et qui était sa vie. Cette puissance était telle qu'il n'était pas nécessaire qu'il mourût».

Cette consommation aura lieu quand le Seigneur viendra pour nous prendre à lui. Cela est dit expressément: «Le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel; et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous, les vivants, qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur» (1 Thessaloniens 4: 16, 17). C'est alors qu'il «transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir toutes choses» (Philippiens 3: 21).

Christ donc est notre vie, mais ce fait ne sera pas pleinement consommé avant le matin de la résurrection. Maintenant, nous pouvons nous réjouir en sachant que nous avons la vie éternelle, et que, comme c'est en Christ que nous l'avons, elle est à nous pour toujours; mais alors nous perdrons toute trace de mortalité et de corruption, car «Christ a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile» (2 Timothée 1: 10). Mais nous ne pouvons nous faire qu'une idée bien faible de tout cela; et pourtant, il est permis d'élever les yeux vers les lieux où est Christ pour le voir glorifié, pour nous rappeler que, s'il est mort, il ne meurt plus, la mort n'a plus domination sur lui, et en le contemplant, nous sommes autorisés par la parole de Dieu à dire: Nous serons comme lui, car Dieu nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères. Et comme tout est par grâce, à Dieu appartient toute louange.

En second lieu, il y aura, comme nous l'avons déjà dit, le déploiement de cette vie avec Christ dans la gloire. C'est un complet contraste avec notre condition présente, contraste qui est souvent présenté sous d'autres aspects dans les Ecritures. «Bien-aimés, écrit Jean, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté (ou: n'est pas encore manifesté); nous savons que quand il sera manifesté (ou: quand il est manifesté), nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est» (1 Jean 3: 2). Ce sera un contraste complet avec notre condition présente. Nous sommes dès maintenant enfants de Dieu; mais alors sera manifesté ce que nous serons, en tant que nous serons comme Christ. Ainsi encore, c'est la mort maintenant pour tout ce qui concerne ce monde: Dieu dit que nous sommes morts, et nous nous tenons nous-mêmes pour morts. Mais alors, quand nous paraîtrons avec Christ en gloire, il sera manifesté qu'il est notre vie, et que nous sommes un avec lui dans cette vie éternelle. Alors nous régnerons en vie par un seul (Romains 5: 17).

Or nos relations ne seront jamais changées. Comme Christ est notre vie maintenant, il le sera dans toute l'éternité. Nous pourrons dire à toujours: «Par dévers toi est la source de la vie; en ta lumière nous verrons la lumière» (Psaumes 36: 9). Alors toutes les larmes seront essuyées, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées (Apocalypse 21: 4). Car la mort, le dernier ennemi, aura été détruite avant cela. Il y aura donc pour tous les saints de Dieu une jouissance constante et complète de cette

vie plus abondante qu'ils reçoivent de Celui qui est mort, qui est ressuscité, et qui est maintenant vivant à toujours. Quel contraste avec nos circonstances actuelles! La mort plane sur toute la scène; et nous avons toujours à porter la mort de Jésus. La mort plane donc sur nous aussi bien que sur tout ce qui nous entoure. Alors régnera la vie et rien que la vie, la vie à jamais.

O Sauveur, ô vrai Dieu, toi la vie éternelle,
Fontaine qui jaillit, toujours fraîche et nouvelle,
Et qui, du roc frappé, déborde pour la foi,
L'âme trouve la vie en s'approchant de toi.

Mais j'ai soif: du désert les sables me consomment;
Chaque matin les cieux embrasés se rallument;
Ma vie est défaillante... Ah! pour l'entretenir,
A la source éternelle il me faut revenir.

Mais enfin je mourrai... Non, la voix souveraine
Déjà m'appelle au seuil du glorieux domaine;
Des coteaux éternels j'atteindrai les sommets,
Car Jésus est ma vie, et je vis à jamais!

Chapitre 6 - Christ, notre nourriture

Christ est notre nourriture. Voilà une autre face sous laquelle il se présente à nous; elle était préfigurée dans l'économie lévitique, car les sacrificateurs reçurent les instructions les plus minutieuses et les plus précises sur les sacrifices, ou les portions de sacrifices, dont ils pouvaient disposer pour se nourrir (voyez Lévitique 7). Mais il y avait des différences. Dans certains cas, toute la famille du sacrificateur pouvait user de ce privilège (6: 18; 7: 6, etc.), et ces cas préfigurent spécialement le privilège actuel qu'ont les croyants de se nourrir de Christ. Notre Seigneur lui-même y invite ses disciples: «Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel, dit-il: si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; or le pain aussi que moi je donnerai, c'est ma chair, laquelle moi je donnerai pour la vie du monde. Les Juifs disputaient donc entre eux, et disaient: Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger? Jésus donc leur dit: En vérité, en vérité, je vous dis, que si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes... Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Comme le Père qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis à cause du Père, celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi», etc. (Jean 6: 51-57).

Il est question ici de manger la chair du Fils de l'homme, de boire son sang, et de se nourrir de Christ lui-même; mais en comparant ce passage avec d'autres, nous trouvons que, d'une manière générale, nous sommes appelés à nous nourrir de Christ sous trois aspects différents: comme agneau pascal, comme manne, et comme blé du pays; car il est à peine besoin de dire

que ce sont là des types de Christ. Dans le passage cité de l'évangile de Jean, nous avons Christ présenté principalement comme la manne (Jean 6: 32, 33, 48-50, etc.), mais aussi comme l'agneau pascal (comparez verset 4 avec verset 53, etc.); mais c'est dans les épîtres que nous trouvons ce qui concerne le troisième type, le blé du pays (Josué 5: 11).

1° Nous considérerons d'abord Christ comme agneau pascal pour la nourriture de son peuple. Reprenons l'histoire d'Israël: nous y trouvons qu'ils célébrèrent la pâque en Egypte (Exode 12), dans le désert (Nombres 9), et dans le pays (Josué 5). On se demande: Quand nous nourrissons-nous de Christ comme agneau pascal? On a dit quelquefois que nous ne le faisons qu'au commencement, lorsque convaincus de péché, nous craignons l'approche de Dieu comme Juge; et que, dès que nous avons obtenu la délivrance, nous cessons de nous nourrir de lui de cette manière. S'il en était ainsi, pourquoi Israël a-t-il célébré la pâque dans le désert et dans le pays? Je crois donc que nous ne cessons jamais de célébrer la pâque; et, en outre, que l'endroit où nous nous nourrissons ainsi de Christ *dépend de notre état d'âme*.

Tout croyant a expérimenté ce que c'est que de se nourrir en Egypte de l'agneau pascal. Réveillés par l'Esprit de Dieu, alarmés par le jugement suspendu sur nous, à l'abri de la condamnation à cause du sang répandu, avec quelle joie nous nous sommes nourris de l'Agneau qui avait satisfait aux droits de la sainteté de Dieu, en portant nos péchés sur le bois! Sans doute, nous l'avons mangé avec des herbes amères, car alors nos péchés se présentaient à nous selon l'estimation de Dieu; nous avions les reins ceints, les souliers aux pieds et le bâton à la main, car l'Egypte était déjà devenue moralement un désert pour nous, et nous n'attendions qu'un mot du Seigneur pour commencer notre pèlerinage. C'était un temps mémorable, car c'était pour nous le commencement des mois, le premier mois de l'année de notre vie spirituelle.

Tout croyant a passé par cette expérience, mais il est à craindre que bien des personnes ne mangent l'agneau rôti toute leur vie en Egypte. Ne connaissant pas la délivrance par la mort et la résurrection de Christ, peut-être même pas la paix avec Dieu, comme appartenant à tous ceux qui sont abrités par le sang, ils ne se nourrissent que d'un Christ qui, par sa mort, leur a ouvert le chemin vers un Dieu juge; et par conséquent ne connaissent pas Dieu comme leur Père dans le Christ Jésus. Un pareil état d'âme est bien regrettable; car il est le résultat ou d'un faux enseignement, ou d'un manque de foi en la plénitude de la grâce de Dieu.

Israël hors d'Egypte célébra ensuite la pâque dans le désert, et il lui fut ordonné de la célébrer «selon tous ses statuts et selon toutes ses ordonnances» (Nombres 9: 3). Le désert est le lieu où se trouve tout croyant considéré comme pèlerin. Le monde est devenu un désert pour lui, il y passe comme n'en étant pas, parce qu'il attend le retour de son Seigneur. Comment donc dans le désert se nourrit-il de Christ comme de l'agneau qui a été égorgé? C'est par la participation en grâce à la puissance de la mort et de la résurrection de Christ, que nous avons été retirés du pays ennemi, délivrés du pouvoir de Satan, et rachetés pour Dieu. Dans le désert, nous célébrons la pâque comme un mémorial de notre délivrance d'Egypte; nous y voyons Christ descendant jusque dans la mort: lui qui non seulement a subi, en le traversant jusqu'au bout, le jugement que nous méritions, mais a aussi anéanti toute la

puissance de l'ennemi, en détruisant celui qui avait le pouvoir de la mort, en nous délivrant de la maison de servitude, et en nous donnant la liberté des enfants de Dieu et la capacité de le servir. Dans le désert donc, nous mangeons l'agneau pascal comme des pèlerins et des étrangers qui connaissent la délivrance, mais qui ne sont pas encore parvenus au pays dont le Seigneur a parlé. Ainsi, comme pèlerins, non seulement nous apprécions (selon notre foi) ce sang précieux, trouvant nos délices à en contempler l'efficace qui nous met à l'abri de toute accusation de la part de l'ennemi, mais de plus nous jouissons de la mort de Christ en elle-même, en vertu de notre mort (et de notre résurrection) en lui, qui nous ont introduits dans une nouvelle position, d'où nous pouvons considérer la mort et le jugement comme étant bien loin derrière nous.

Dans le pays de Canaan, la pâque prit encore un autre caractère, caractère qui correspond aussi à la position du croyant actuel. Il est évident que, pour l'Israélite qui avait passé le Jourdain, elle devait avoir une signification bien plus complète que lorsqu'il était encore dans le désert. Ce devait être pour lui le souvenir non pas simplement de la délivrance à la fois de l'Égypte et de son esclavage, mais d'un salut *accompli*. Car s'il était dans le pays promis, c'était à cause de l'effusion du sang. Ce fait montrait d'ailleurs la fidélité de Dieu qui avait accompli tout ce qu'il avait promis: «Car il ne tomba pas un seul mot de toutes les bonnes paroles que l'Éternel avait dites à la maison d'Israël; mais tout ce qu'il avait dit arriva» (Josué 21: 45). En d'autres termes, c'est sur le sang de l'agneau pascal que repose l'accomplissement des desseins de Dieu; et pour ceux qui avaient passé le Jourdain, le sang devait avoir bien plus de valeur, si du moins ils avaient les yeux ouverts, que lorsqu'ils traversaient encore le triste désert.

Encore maintenant il en est ainsi. Notre position correspond tout à fait à celle d'Israël dans le pays de la promesse; en effet, non seulement Dieu nous a vivifiés ensemble avec le Christ, mais il nous a ressuscités ensemble, et *nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus* (Ephésiens 2: 6). C'est la position de tout croyant devant Dieu; l'occupons-nous? Cette question dépend d'une autre: Connaissions-nous la mort et la résurrection *avec* Christ, aussi bien *qu'en* lui et *par* lui? Avons-nous traversé le Jourdain aussi bien que la mer Rouge? C'est notre privilège; nous ne devrions nous donner aucun repos jusqu'à ce que, par la grâce de Dieu, nous sachions que nous sommes assis en esprit dans les lieux célestes. Mais si nous sommes là, nous ne pouvons pas nous passer de la pâque. D'un autre côté, mieux nous saisissons le caractère de la position dans laquelle nous sommes introduits, plus les richesses de la grâce de Dieu nous sont révélées, et plus nous regardons avec joie à la croix, à la mort de Celui dont le sang précieux seul a pu nous donner accès dans les lieux célestes, Mais nous nourrir maintenant de Christ aura surtout le caractère de communion avec Dieu dans la mort de son Fils. Alors nos yeux seront ouverts, non pas tant pour découvrir les bénédictions qui nous ont été acquises par cette mort, que pour voir comment elle a pleinement glorifié Dieu dans tous ses attributs. Nous ferons la fête avec Dieu (si nous pouvons parler ainsi) quand nous célébrerons la pâque dans les lieux célestes; et nos âmes seront ainsi maintenues dans l'adoration et la louange; en un mot, l'adoration des

rachetés assis dans les lieux célestes, et se nourrissant de l'Agneau immolé, est la plus haute expression du culte. Car nous sommes assis là en paix devant Dieu, déjà en possession de notre place et en sa présence; c'est seulement alors que, nous pouvons avoir communion avec ses pensées et avec sa joie dans la mort de son Fils.

Nous voyons donc que nous jouissons de Christ comme de l'agneau pascal, à tous les degrés de notre expérience; mais le lieu dans lequel nous le faisons, que ce soit l'Egypte, le désert, ou le pays de la promesse, dépendra de l'état de notre âme. Et sans doute, quand nous sommes réunis pour nous rappeler la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne, ceux qui sont dans le désert et ceux qui sont arrivés dans le pays, peuvent se trouver l'un à côté de l'autre. Ils se nourrissent également de la mort de Christ, se souviennent de lui comme mort, quelle que soit la différence qui puisse exister dans la manière dont ils le saisissent, l'apprécient, ou le connaissent. Dans le ciel, nous contemplerons cette mort avec une adoration toujours croissante; car le sang de l'Agneau sera le sujet qui occupera les saints glorifiés pendant l'éternité.

2° Christ, comme la Manne, est aussi la nourriture de son peuple. La manne diffère de l'agneau pascal, en ce qu'il n'en est question que dans le désert. La manne ne fut donnée que lorsque Israël eut été conduit au delà de la mer Rouge (voyez Exode 16); et elle cessa dès le lendemain du jour où ils mangèrent du blé du pays: «Les enfants d'Israël n'eurent plus de manne, mais ils mangèrent du crû de la terre de Canaan cette année-là» (Josué 5: 12). C'était donc la nourriture du désert pour Israël; de même Christ est la manne du croyant, ou sa nourriture dans le désert. Mais il y a ici une distinction à faire. L'histoire d'Israël voyageant à travers le désert, passant le Jourdain et s'emparant du pays, est typique; nous savons qu'ils ne pouvaient être qu'à un endroit à la fois; le croyant, lui, est en même temps dans le désert et dans les lieux célestes. Quant au service, quant au témoignage à rendre à Christ ici-bas, et comme un pèlerin qui attend le retour du Seigneur, il est dans le désert; mais sa position devant Dieu, comme uni à Christ glorifié, est toujours dans les lieux célestes: s'il l'occupe, c'est une autre question. Supposant donc qu'il connaisse sa place, il a besoin de la manne et du blé du pays en même temps. En d'autres termes, il a besoin de se nourrir de Christ de deux manières différentes. Il n'est jamais en Egypte, quelles que soient ses expériences; car ce serait nier la réalité de sa délivrance par la mort et la résurrection de Christ. Une âme réveillée peut être en Egypte, mais un croyant — j'entends celui qui a été amené dans la vraie position du chrétien par l'Esprit qui habite en lui — en a fini pour toujours avec l'Egypte, car le monde est devenu pour lui un désert moral; et c'est pendant qu'il est dans le désert qu'il se nourrit de Christ comme manne.

Qu'est-ce donc que la manne pour le chrétien? C'est Christ dans l'incarnation, un Christ humilié. «Jésus leur dit: En vérité, en vérité, je vous dis: Moïse ne vous a pas donné le pain qui vient du ciel, mais mon Père vous donne le véritable pain qui vient du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel,... afin que quelqu'un en mange et ne meure point. Moi, je suis le pain vivant qui est descendu du ciel: si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; or

le pain aussi que moi, je donnerai, c'est ma chair, laquelle moi je donnerai pour la vie du monde» (Jean 6: 32, 33, 50).

Christ était ainsi la manne en tout ce qu'il était dans la chair; elle exprimait ce qu'il était, soit comme nous faisant connaître le Père, soit comme homme parfait. Sa grâce, sa compassion, sa sympathie, sa tendresse et son amour, sa douceur et son humilité, sa patience, son indulgence, son exemple, toutes ces choses se trouvent dans la manne que Dieu nous a donnée pour nourriture pendant notre séjour dans le désert.

Il nous est toujours présenté sous ce caractère de la manne, dans les épîtres qui traitent spécialement du chemin que les saints ont à parcourir dans le désert: «C'est pourquoi, nous aussi, ayant une si grande nuée de témoins qui nous entoure, rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu. Car considérez celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes» (Hébreux 12: 1-3). Nous sommes donc exhortés à nous nourrir de Christ comme de la manne, pour nous soutenir au milieu des épreuves, des difficultés et des persécutions, que nous rencontrons en traversant le désert. Pierre aussi, qui écrit à ceux de la dispersion du Pont et de la Galatie, etc., nous présente toujours Christ sous cet aspect: «Car quelle gloire y a-t-il, si, souffletés pour avoir mal fait, vous l'endurez; mais si, en faisant le bien, vous souffrez, et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu, car c'est à cela que vous avez été appelés; car aussi Christ a souffert pour vous, *vous laissant un modèle afin que vous suiviez ses traces*, etc.» (1 Pierre 2: 20-24. Voyez aussi chapitre 3: 17, 18). L'apôtre Paul aussi nourrit les saints de manne. Nous en avons un exemple dans Philippiens 2: 5-9 (quoiqu'il y ait bien plus encore dans ce passage); et c'est une manne bien précieuse: «Etant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix». Mais c'est dans les évangiles que la manne se trouve surtout, et qu'on peut la recueillir pour les besoins de chaque jour; car c'est là que nous voyons se développer cette vie merveilleuse, la vie de Celui qui fut l'homme parfait et en même temps Dieu manifesté en chair.

Il y a deux choses à remarquer quant à la manière de recueillir la manne et à la manière de l'employer. Les Israélites *sortaient hors du camp* pour en recueillir chaque jour une certaine mesure (Exode 16: 4). Pour nous, il nous faut *descendre* dans le même but. Je veux dire que, à moins que nous ne connaissions notre position dans les lieux célestes, et ce que c'est en réalité que se nourrir du blé du pays, nous ne pourrions pas nous nourrir de la manne. C'est ce qui est présenté d'une manière remarquable dans le ministère de l'apôtre Paul: il commença avec Christ dans la gloire. Il en doit être de même pour nous. Si nous connaissons notre union avec un Christ glorifié, notre position en lui devant Dieu, nous pouvons trouver nos délices à nous nourrir de Christ comme manne. Dans l'ordre des temps, la manne vient avant le blé du pays. Mais pour le croyant, c'est l'ordre inverse, par la simple raison que Dieu l'a interverti dans la présentation de Christ aux âmes. Nous prêchons comme Paul l'a fait un Christ dans la

gloire, et quand nous le saisissons ainsi, alors, et, pas avant, nous pouvons, en traversant le désert, trouver notre nourriture dans un Christ humilié. Ils éprouvent une grande perte et, par conséquent, de la faiblesse, ceux qui n'entendent jamais parler de Christ dans la gloire; qui ne savent rien de lui, sinon qu'il a habité ici-bas en chair lorsqu'il fut fait à la ressemblance des hommes.

La seconde remarque a été bien souvent répétée, c'est que l'on ne pouvait pas *faire provision* de manne. «Que chacun en recueille autant qu'il lui en faut pour son manger» (Exode 16: 16); et si quelqu'un en recueillait davantage, — à moins que ce ne fût pour le jour du sabbat, — cette manne se gâtait. Chers amis, nous devons nous nourrir continuellement de Christ, jour par jour, heure par heure; et nous ne recevons pas plus qu'il ne faut pour le moment présent. C'est ainsi que nous restons dans une continuelle dépendance, et que nos yeux sont constamment dirigés sur Christ. «Comme le Père qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis à cause du Père, de même celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi» (Jean 6: 57).

3° Il nous reste à considérer Christ comme blé du pays. Dans le passage déjà cité de Josué 5: 10-12, nous avons la pâque, la manne et le blé du pays mentionnés ensemble, et ce fait rend l'interprétation simple et claire. Si donc la manne nous représente Christ dans l'incarnation, le blé du pays, puisque le pays représente les lieux célestes, c'est Christ dans la gloire. Et dans les épîtres, celles même où les croyants sont regardés comme vivant sur la terre (Colossiens; Philippiens; 2 Corinthiens), et non pas comme assis dans les lieux célestes en Christ (Ephésiens), le blé du pays nous est présenté comme la vie et la force de nos âmes, comme la nourriture qui nous est propre; car, quoique encore ici-bas, nous sommes unis à Christ là où il est.

Prenons d'abord les Colossiens: «Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu; pensez aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu» (Colossiens 3: 1-3). A la vérité, nous trouvons ici «*les choses qui sont en haut*», mais il est évident que ce terme signifie toute la sphère de bénédictions dont Christ dans la gloire est le centre, — en un mot, les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes, dont nous sommes rendus participants, et qui sont toutes résumées en Christ. Voilà donc ce qu'est le blé du pays, le fruit du pays de Canaan, la nourriture proprement et l'aliment de ceux qui sont morts et ressuscités avec Christ.

La même vérité nous est présentée dans Philippiens 3. Que trouvons-nous là, si ce n'est un Christ glorifié remplissant l'âme de l'apôtre, et suffisant pleinement à son cœur? Ainsi, si nous avons la manne dans le chapitre 2, nous avons certainement le blé du pays dans le chapitre 3. On peut citer encore 2 Corinthiens 3: 18. «Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit». Cela nous fait aussi comprendre de quelle importance est pour nous l'attente constante de Christ. Elle nous attire à la personne du Christ

glorifié, elle unit nos coeurs à lui et remplit nos âmes du désir ardent de voir ce temps où nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est (1 Jean 3: 2).

Tous ces passages, et beaucoup d'autres, nous montrent Christ dans la gloire comme le blé du pays; c'est la nourriture dont nous ne pouvons pas nous passer; elle donne plus de force aux saints que toute autre. C'est un aliment céleste pour un peuple céleste; et c'est seulement quand nous nous en nourrissons, que nous pouvons être fortifiés dans le Seigneur et dans la puissance de sa force (Ephésiens 6: 10), que nous pouvons combattre avec l'ennemi pour la possession de notre héritage, pour nous en emparer, veux-je dire; que nous pouvons nous soumettre volontairement à tout, en communion avec les souffrances de Christ, étant rendus conformes à lui dans sa mort, si, en quelque manière que ce soit, nous pouvons parvenir à la résurrection d'entre les morts (Philippiens 3), quand nous serons glorifiés avec Celui qui a été la force et la nourriture de nos âmes.

Il faut remarquer aussi que nous n'avons pas de puissance pour manifester Christ ici-bas si nous ne sommes pas occupés de lui en gloire (*). Nous devrions toujours l'avoir devant nous dans cette position; et ce sera le cas si, enseignés par le Saint Esprit, nous pouvons lui dire: «Toutes mes sources — les sources de ma joie — sont en toi». Et c'est ce que lui-même désire, car il dit à ses disciples, en parlant de l'Esprit de vérité qui devait venir: «Celui-là me glorifiera... Tout ce qu'a le Père est à moi; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend du mien, et qu'il vous l'annoncera» (Jean 16: 14, 15).

(*) Voyez au chapitre 10, d'autres développements sur ce sujet.

Se nourrir de Christ, être occupé de lui, voilà donc l'alpha et l'oméga de la vie chrétienne; être occupé de sa mort, — de cette mort qui est le fondement non seulement de notre rédemption et de notre délivrance, mais aussi du rétablissement de toutes choses; être occupé de lui dans son incarnation, quand, quoique Fils, il apprit l'obéissance par les choses qu'il a souffertes, quand, comme homme obéissant et dépendant, il trouva sa nourriture à faire la volonté du Père et à achever son oeuvre, et qu'ainsi il glorifia Dieu dans tous les détails de cette vie sainte; et, surtout, être occupé de lui dans la gloire, comme homme glorifié, de lui, le centre de tous les conseils de Dieu et qui fait l'objet de tous ses délices, en qui son coeur prend plaisir. C'est ainsi, en étant occupés de Christ, en nous nourrissant de lui, en le contemplant, que, dans la puissance de l'Esprit, nous jouissons de la communion avec Dieu; étant ainsi rendus capables d'entrer dans ses pensées au sujet de son Fils, et même de partager ses affections pour Celui qui est maintenant assis à sa droite. En réalité, c'est là la source de tout progrès, de toute force et de toute bénédiction! Satan le sait bien, aussi cherche-t-il toujours à nous occuper d'autre chose, à détourner nos pensées pour les porter sur des objets terrestres. Il nous importe donc d'être vigilants, de maintenir nos coeurs et nos consciences en éveil, afin que nous puissions découvrir et juger tout à la fois sans ménagement tout ce qui pourrait séduire nos âmes et les détourner de la contemplation de Christ.

Seigneur Jésus, précieux Sauveur! sois si constamment devant nos âmes, et manifeste-toi de telle sorte à elles dans ta grâce et dans ta beauté, que, attirant toutes nos affections, notre désir soit véritablement de n'avoir rien, de ne voir rien, et de ne connaître rien que toi;

car en toi habite corporellement toute la plénitude de la divinité, et nous sommes parfaits en toi!

Et moi, Seigneur, face à face,
O dis, quand pourrai-je voir
Les merveilles de ta grâce,
La clarté de ton pouvoir?

Le haut vol de l'âme humaine,
Le plus pur entendement,
Ici-bas touchent à peine
Au bord de ton vêtement.

Et dans la bouche des anges
Et des saints glorifiés,
Les plus sublimes louanges
Ne s'élèvent qu'à tes pieds!

Chapitre 7 - Christ, notre souverain Sacrificateur

La sacrificature du Seigneur Jésus Christ était préfigurée, dans beaucoup de détails, d'une manière frappante par celle d'Aaron, quoiqu'elle fût d'un ordre différent. C'est ainsi que, dans la consécration d'Aaron, nous trouvons qu'il diffère de ses fils en un point. Ils étaient tous ensemble lavés d'eau, puis Moïse, après avoir revêtu Aaron des vêtements sacerdotaux, «versa de l'huile de l'onction sur sa tête, et il l'oignit pour le consacrer» (Lévitique 8: 6-12). Lorsqu'il est seul, séparé de ses fils, il est oint sans du sang; tandis qu'après, ensemble avec ses fils, l'aspersion du sang précède l'onction de l'huile (Lévitique 8: 13-30). La raison de cette différence est évidente. Aaron avec ses fils préfigurent l'Eglise comme famille de sacrificateurs; mais Aaron tout seul est un type de Christ; voilà pourquoi il devait être oint sans du sang, pour faire ressortir cette vérité que son grand antitype était innocent, sans souillure, séparé des pécheurs (Hébreux 7: 26), et n'avait en conséquence pas besoin de sang, puisqu'il était sans tache, ni tare, qu'il était saint devant Dieu.

Mais, à un point de vue, il était impossible qu'Aaron représentât Christ. Lavé d'eau, il devenait une figure de Sa pureté, mais il ne pouvait, sinon officiellement, préfigurer sa dignité personnelle. En conséquence, dans l'épître aux Hébreux, où le sujet de la sacrificature du Seigneur est traité spécialement, la première chose sur laquelle est appelée notre attention, c'est la dignité de sa personne. C'est par là que s'ouvre l'épître: «Dieu ayant autrefois, à plusieurs reprises et en plusieurs manières, parlé aux pères par les prophètes, à la fin de ces jours-là, nous a parlé dans le Fils» (Hébreux 1: 1), et ensuite nous avons toute l'énumération de ses gloires personnelles. Il est Fils, héritier et créateur (verset 2); ensuite, il est le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance, soutenant toutes choses par la parole de sa puissance; celui qui, ayant fait par lui-même la purification des péchés, est assis

à la droite de la majesté dans les hauts lieux (verset 3). Comparé avec les anges, on voit qu'il a hérité d'un nom plus excellent qu'eux (verset 4), car il est le Fils, le Premier-né (versets 5, 6). C'est à lui qu'appartient comme Dieu le trône de justice; il est oint d'une huile de joie au-dessus de ses compagnons (versets 8, 9); puis est signalée son éternelle divinité comme Créateur de toutes choses, et sa place à la droite de Dieu, pendant qu'il attend jusqu'à ce que ses ennemis deviennent le marchepied de ses pieds (versets 10-14). Dans le chapitre suivant, il est présenté comme Fils de l'homme — héritier de toutes choses; comme un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort, et couronné de gloire et d'honneur (Hébreux 2: 9); puis, parce que cela était convenable pour la gloire de Dieu, il est présenté comme le chef du salut pour son peuple, consommé par les souffrances (verset 10), participant au sang et à la chair (verset 14); rendu semblable à ses frères, afin qu'il fût un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur dans les choses qui concernent Dieu, pour faire propitiation pour les péchés du peuple (verset 17).

Voilà ce qui caractérise la personne de notre souverain Sacrificateur. Il est Dieu, et il est homme; c'est pourquoi quand les anges, quand Moïse, ou Josué, ou Aaron, lui sont comparés, ils pâlisent et disparaissent devant sa gloire. Et sans doute, ceci renferme un enseignement pour nous. Nous ne pouvons trop penser à l'oeuvre et à l'office de notre souverain Sacrificateur, mais la première chose que le Saint Esprit nous présente, c'est sa personne. Car c'est le caractère de sa personne qui l'a qualifié pour son office, et l'a rendu capable de l'accomplir. S'il n'avait pas été Dieu aussi bien qu'homme, il n'aurait pas fait propitiation pour les péchés du peuple; et s'il n'avait pas été homme aussi bien que Dieu, il n'aurait pu, par sa mort, rendre impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, ni délivrer ceux qui, par la crainte de la mort, étaient pendant toute leur vie assujettis à la servitude; et il n'aurait pas pu être consommé par les souffrances (Hébreux 2: 10, 14). C'est sa personne donc qui donne toute assurance quant à son office; et c'est pourquoi l'Esprit de Dieu a voulu assurer et fortifier nos coeurs, en nous faisant connaître les gloires et les dignités qui le distinguent, avant de diriger notre attention sur les fonctions de sa sacrificature.

Nous avons maintenant à considérer ceux pour lesquels il agit comme sacrificateur. Il faut être bien précis sur ce point; d'abord, parce que c'est une question vitale; et secondement, parce qu'il règne beaucoup de confusion là-dessus. Combien de cantiques, par exemple, dans les recueils généralement répandus, parlent de Christ comme s'il était un sacrificateur pour tous sans exception! En est-il ainsi? Rien n'est plus loin de la vérité. L'analogie avec la sacrificature juive aurait dû prévenir une telle erreur, car Aaron accomplissait son office de sacrificateur non pas pour tous les hommes, mais seulement pour le peuple d'Israël, pour ceux qui se trouvaient dans une relation particulière et connue avec Dieu. Il est vrai que, parmi ceux-ci, il s'en trouvait qui étaient nés de nouveau, et d'autres qui ne l'étaient pas; mais ce n'est pas le point à considérer. Israël comme peuple était racheté; tous également avaient été retirés de l'Egypte et conduits au travers de la mer Rouge; et tous donc étaient sauvés en type. Ainsi Israël préfigure ceux qui sont maintenant sauvés, — le peuple de Dieu sur la terre; et, en conséquence, Christ ne remplit l'office de sacrificateur que pour les croyants, pour ceux qui

sont siens, pour un peuple racheté, bien que, traversant le désert comme Israël dans les anciens jours, ils soient regardés comme des pèlerins et des étrangers en route vers le repos de Dieu. C'est ainsi que, dans le premier chapitre des Hébreux, verset 3, il est dit: «Ayant fait par lui-même la purification des péchés». Il nous est encore dit «qu'il convenait pour lui, à cause de qui sont toutes choses, et par qui sont toutes choses, que, *amenant plusieurs fils à la gloire*, il consommât le chef de leur salut par des souffrances. Car et celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler ses frères, etc.» (Hébreux 2: 10, 11). Les mots que nous avons soulignés désignent clairement ceux pour lesquels il agit. Nous trouvons encore d'autres désignations, comme celles-ci par exemple: «frères saints», «participants à l'appel céleste», «ceux qui s'approchent de Dieu par lui» (Hébreux 7: 25), c'est-à-dire ceux qui s'approchent de Dieu pour le culte, ceux qui ont le droit d'entrer à travers le voile dans les lieux saints, par le sang de Jésus (Hébreux 10: 19-21). Il s'acquitte ainsi de son office seulement pour ceux qui ont été rachetés, qui ont été sanctifiés par le sang, dont les péchés sont ôtés, et qui, en conséquence, n'ont plus conscience de péchés; en un mot, pour les sanctifiés qui ont été rendus parfaits à perpétuité par l'offrande de Christ (Hébreux 10: 14). Il ne peut pas y avoir de méprise là-dessus; c'est se tromper soi-même — erreur fatale! — de penser, comme on l'enseigne souvent, que nous allons auprès du souverain sacrificateur pour obtenir le pardon de nos péchés. La parole de Dieu n'enseigne rien de semblable, la vérité est que nous n'allons pas du tout au sacrificateur, mais que nous nous approchons de Dieu *par le sacrificateur*, sur le fondement du pardon de nos péchés.

Voyons maintenant comment il est qualifié pour l'office qu'il accomplit. Nous avons vu que, s'il n'avait pas été Dieu et homme, il n'aurait pas pu l'accomplir; et maintenant, nous nous proposons de faire remarquer quelques autres traits qui nous sont présentés dans cette épître. Nous lisons: «Nul ne s'arroe cet honneur; sinon en tant qu'il est appelé de Dieu, ainsi que le fut aussi Aaron. De même aussi le Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour être fait souverain sacrificateur, mais celui-là l'a glorifié qui lui a dit: «Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré» (Psaumes 2: 7). Comme il dit aussi dans un autre endroit: «Tu es sacrificateur éternellement, selon l'ordre de Melchisédec» (Psaumes 110: 4); — qui, durant les jours de sa chair, ayant offert avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé à cause de sa piété, quoiqu'il fût Fils, a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes; et ayant été consommé, il est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent, étant salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec» (Hébreux 5: 4-10).

Ce qui le distingue essentiellement d'après cette portion de l'Écriture, c'est l'appel divin. Nul homme ne s'arroe cet honneur; Christ ne le fait pas non plus. Et c'est ce qui remplit le croyant de joie, que celui qui est notre Sacrificateur, celui par qui nous nous approchons de Dieu, a reçu de Dieu lui-même son appel. Il est donc agréable à Dieu, oui, infiniment agréable. C'est Dieu qui l'a ainsi qualifié pour son office, et cela détruit à jamais les prétentions que pourrait élever tout sacerdoce humain. Il est vrai que tous ceux qui font partie du peuple de Dieu sont sacrificateurs, — ils sont une sainte sacrificature (1 Pierre 2: 5). Mais si quelqu'un

s'arroge le droit d'agir ainsi en faveur d'autres croyants, il doit pouvoir prouver qu'il a reçu son office de Dieu lui-même. Le Seigneur Jésus l'a fait et dans des circonstances solennelles; car, dit l'auteur de l'épître aux Hébreux, en comparant le sacerdoce de Jésus Christ avec le sacerdoce lévitique: «Ceux-là sont devenus sacrificateurs sans serment, mais celui-ci l'est devenu avec serment, par celui qui a dit de lui: Le Seigneur l'a juré, et ne s'en repentira pas: Tu es sacrificateur pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédec» (Hébreux 7: 21). Au fond, il est question ici de trois choses: de sa gloire personnelle, il était Fils de Dieu; de la gloire de son office, il était sacrificateur à toujours selon l'ordre de Melchisédec; et enfin, il tenait son office de la volonté divine.

Mais nous passons maintenant à un autre ordre de qualifications qu'il acquit dans les jours de sa chair, quand il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. Quoiqu'il fût Fils de Dieu, il était ici-bas comme homme; de là la souffrance à laquelle il est fait allusion, quand il est dit qu'il offrit avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort (Hébreux 5: 7). Dans un chapitre précédent, il nous est dit qu'il a souffert lui-même, étant tenté (Hébreux 2: 18); et encore qu'il fut semblable à nous en toutes choses, — si l'on en excepte le péché, et ainsi il apprit par sa propre expérience ce que c'était que de souffrir; — étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés (Hébreux 2: 18). Il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes (Hébreux 5: 8); car étant Fils de Dieu, il ne savait pas ce que c'est que d'obéir, jusqu'à ce qu'il «prît la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes; et étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix» (Philippiens 2: 7, 8). Tout ce donc qu'il souffrit, il le souffrit dans l'obéissance: il accomplissait la volonté de Dieu (Hébreux 10), et il l'a accomplie parfaitement, selon la perfection des pensées de Dieu. C'est pourquoi, quand il cria dans son angoisse à Celui qui pouvait le sauver de la mort, il fut exaucé à cause de sa piété: Dieu répondit au cri de Celui qui le glorifiait ainsi dans sa parfaite obéissance.

Mais le point essentiel à remarquer ici, c'est que, passant par cette angoisse et cette agonie amères par obéissance à la volonté de Dieu, «il fut consommé». Comment? Non pas moralement, puisqu'il était toujours parfait, toujours Celui en qui Dieu prenait son bon plaisir; mais il fut consommé quant à ce qui devait le *qualifier pour son office*, et ainsi il devint l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent, et Dieu le proclama souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec. Qu'il est précieux pour nous de savoir qu'il peut être touché par le sentiment de nos infirmités, sympathiser avec nous dans nos faiblesses et nos peines, et que, par conséquent, connaissant parfaitement tous nos besoins et tout ce qui nous concerne, il peut en parler à Dieu. Ceux qui nous entourent peuvent ne pas nous comprendre, et nous affliger en nous refusant leur sympathie; mais lui, jamais, car il a suivi le même chemin et connaît tous les pas que nous faisons. Béni soit son nom!

D'autres points, comme la valeur du sacrifice qu'il a offert une fois et la perpétuité de sa sacrificature (Hébreux 7: 23, 24, 26, 27; 9: 24-28), seront abordés ailleurs. Ce qui a été dit est

suffisant pour montrer combien notre souverain sacrificateur est admirablement qualifié pour l'office qu'il remplit en notre faveur en la présence de Dieu.

Ce qui va nous occuper maintenant, c'est le sacerdoce de Christ. Deux ou trois remarques préliminaires serviront à éclaircir le sujet. D'abord, la scène où il l'exerce est le ciel, et non la terre. C'est ce que nous avons déjà fait remarquer. Au commencement de l'épître, il nous est présenté comme «assis à la droite de la majesté dans les lieux très-hauts» (Hébreux 1: 3). Et encore: «. Nous avons un tel souverain sacrificateur qui s'est assis à la droite du trône de la majesté dans les cieux, ministre des lieux saints et du vrai tabernacle, que le Seigneur a dressé, non pas l'homme;... si donc il était sur la terre, il ne serait pas sacrificateur, puisqu'il y a ceux qui offrent des dons selon la loi» (Hébreux 8: 1, 2, 4). On demande quelquefois si ce ne fut pas comme sacrificateur qu'il fit la propitiation pour les péchés du peuple? C'était bien le sacrificateur qui la faisait, mais c'était seulement parce que ce qu'il était en lui-même ne peut pas être séparé de ce qu'il faisait. Ce n'était pas une partie des fonctions du sacrificateur d'égorger la victime, ainsi nous pouvons dire que ce n'était pas un acte sacerdotal de la part de Christ, quoiqu'il fût le sacrificateur qui l'accomplit. Les passages déjà cités montrent clairement qu'il ne commença réellement son office de sacrificateur qu'après s'être assis dans les lieux très-hauts.

En second lieu, il est, comme nous l'avons vu, sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec. Mais la sacrificature de Melchisédec se rapporte au millénium, comme le nom lui-même l'indique. «Premièrement, étant interprété roi de justice, et puis aussi roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix» (Hébreux 7: 2). Ce n'est donc qu'après avoir quitté la place qu'il occupe maintenant à la droite de Dieu, — et il ne le fera qu'après être venu chercher les siens avec lesquels il reviendra comme roi de justice (le vrai David) et roi de paix (le vrai Salomon), — qu'il entrera dans les fonctions de sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec. L'ordre de sa sacrificature subsiste, mais, tant que dure la présente dispensation de grâce, tant qu'il demeure en dedans du voile déchiré, son office, comme sacrificateur, répond plutôt à celui d'Aaron.

Il reste encore à faire une remarque préliminaire. La base de sa sacrificature, c'est le sacrifice qu'il a offert une fois: «Ayant fait par lui-même la purification des péchés, il s'est assis, etc.» (Hébreux 1: 3). «Qui n'est pas journellement dans la nécessité, comme les souverains sacrificateurs, d'offrir des sacrifices, d'abord pour ses propres péchés, ensuite pour ceux du peuple; car cela, il l'a fait une fois pour toutes, s'étant offert lui-même» (Hébreux 7: 27). «Et non avec le sang de boucs et de veaux, mais avec son propre sang, il est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle» (Hébreux 9: 12). Son intercession comme sacrificateur est donc basée sur l'éternelle valeur de cette seule oblation qu'il a offerte sur la croix. En conséquence, comme sacrificateur, il n'a rien à faire avec nos péchés. C'est un point aussi important qu'il est incontestable. Il est important, comme renversant le fondement sur lequel repose le sacerdoce ecclésiastique et humain. Séparer le ministère des prêtres romains ou anglicans de la question des péchés, ce serait le ruiner; et cependant, il ressort clairement de l'enseignement de toute l'épître aux Hébreux, que CHRIST

COMME SACRIFICATEUR N'A PLUS RIEN A FAIRE AVEC NOS PECHES. Ainsi il a fait par lui-même la purification des péchés, avant de s'asseoir à la droite de la majesté dans les hauts lieux. Il a fait propitiation pour les péchés du peuple, avant d'entrer dans son office de sacrificateur (Hébreux 2: 17). Il avait obtenu une rédemption éternelle avant d'entrer dans les lieux saints (Hébreux 9: 12). Il fut offert une fois, pour porter les péchés de plusieurs (Hébreux 9: 28). Ceux qui s'approchent de Dieu par lui, sont regardés comme n'ayant plus aucune conscience de péchés (remarquez qu'il n'est pas dit *péché*, mais *péchés*), comme ayant été rendus parfaits pour toujours par une seule offrande; leurs péchés et leurs iniquités ne seront plus rappelés (Hébreux 10: 1-18). C'est là assurément une vérité fondamentale du christianisme, que puisque Christ a porté nos péchés, ayant souffert une fois, lui juste, pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu (1 Pierre 3: 18), Dieu ne se souvient plus jamais des péchés des croyants. Comme ils ont été expiés par le précieux sang de Christ, il ne peut plus en être question; et ainsi seulement, nous pouvons nous présenter devant Dieu, nous avons la liberté d'entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, d'être au dedans du voile déchiré comme adorateurs (Hébreux 10: 19-22); et c'est pour nous comme tels, seulement comme tels, que Christ exerce son office sacerdotal.

Nous en venons maintenant à considérer en quoi consiste cet office, et nous remarquons:

1° Qu'il est là devant Dieu pour nous: «Car le Christ n'est pas entré dans des lieux saints faits de mains, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu» (Hébreux 9: 24). Il est notre représentant devant Dieu. Il en était de même d'Aaron. Ainsi nous lisons: «Et tu prendras deux pierres d'onyx, et tu graveras sur elles les noms des enfants d'Israël. Il y aura six de leurs noms sur une pierre, et les six autres noms seront sur l'autre pierre, selon l'ordre de leur naissance...

Et tu mettras les deux pierres sur les épauettes de l'éphod, afin qu'elles soient des pierres de mémorial pour les enfants d'Israël; car Aaron portera leurs nom sur les deux épaules devant l'Eternel pour servir de mémorial». Nous avons des directions semblables relativement au pectoral, qui était orné de douze pierres, «et il y aura de ces pierres selon les noms des enfants d'Israël, douze selon leurs noms... Et Aaron portera sur son coeur les noms des enfants d'Israël au pectoral de jugement, quand il entrera dans le lieu saint, afin qu'il serve continuellement de mémorial devant l'Eternel» (Exode 28: 9-29). C'est de la même manière que le Seigneur Jésus nous porte sur son coeur et sur ses épaules en présence de Dieu; il maintient là nos droits par son intercession. Le coeur est un emblème des affections, et les épaules un emblème de la force. Nous apprenons donc, qu'en vertu de la valeur infinie de son sacrifice, il peut et veut nous faire subsister en présence de Dieu, et qu'ainsi son intercession pour nous a tant de puissance, que nous pouvons dire:

Notre cause ne peut manquer de triompher,
C'est toi qui la défends et tu dois l'emporter.

Quelle consolation pour nous qui traversons le désert, de regarder en haut et de voir notre grand souverain sacrificateur nous portant devant Dieu; quelle grâce de pouvoir nous

rappeler, dans toute notre faiblesse et notre tiédeur, que sa puissance et ses affections sont en exercice en notre faveur par son intercession; et que, par conséquent, il s'agit là, non pas de ce que nous sommes, mais de ce qu'il est, Lui.

Quelle confiance nous devrions avoir et aurons, en effet, lorsque nos yeux ne sont pas dirigés sur nous-mêmes, mais sur notre souverain sacrificateur! Si un croyant pauvre, faible et malade, est tourmenté par le doute et tenté par Satan, parce qu'il ne peut ni penser ni prier, qu'il regarde en haut et qu'il se souvienne que, quoiqu'il ne puisse pas prier, Christ a pris sa cause en main et qu'il intercède pour lui. Oh! quelle douceur inexprimable de savoir que je suis porté sur le coeur et sur les épaules de Christ, — un coeur qui renferme tant d'amour que beaucoup d'eaux ne pourraient l'éteindre, et que les fleuves mêmes ne le pourraient noyer (Cantique de Salomon 8: 7), et des épaules si fortes qu'il est dit de lui qu'il soutient toutes choses par la parole de sa puissance (Hébreux 1: 3). Et le fait même qu'il est présent pour nous devant Dieu, est le témoignage éternel que nos péchés sont effacés pour toujours.

2° C'est par Christ, notre souverain sacrificateur, que nous recevons miséricorde au trône de la grâce, et que nous trouvons grâce pour avoir du secours au moment opportun (Hébreux 4: 16). Le souverain sacrificateur, tel qu'il nous est présenté ici, est en relation avec un peuple dans le désert (voyez Hébreux 3 et 4); et nous, de même, considérés dans nos rapports avec la sacrificature, nous sommes en chemin pour le repos de Dieu, comme Israël l'était pour Canaan. Pendant notre pèlerinage, Dieu emploie sa Parole pour juger tout ce qui pourrait détourner nos coeurs du sentier de la foi, et nous pousser à chercher un lieu de repos dans le désert. C'est pourquoi l'apôtre dit: «Appliquons-nous donc à entrer dans ce repos-là, afin que personne ne tombe en imitant une semblable désobéissance. Car la parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et elle discerne les pensées et les intentions du coeur. Et il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui, mais toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire» (Hébreux 4: 11-13). Mais il y a un autre secours, un secours d'un caractère différent, pour nous aider dans notre passage à travers le désert, c'est la sacrificature... Nous avons un souverain sacrificateur qui a traversé les cieus, comme Aaron a passé par les diverses parties du tabernacle, — Jésus, le Fils de Dieu. Il a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché; de sorte qu'il peut sympathiser avec nos infirmités. La Parole met en lumière les intentions du coeur, juge la volonté, et tout ce qui n'a pas Dieu pour son objet et sa source. Alors, quelle que soit notre faiblesse, nous avons sa sympathie. Christ naturellement ne veut rien de mauvais. Il fut tenté en toutes choses, à part le péché, qui n'était mêlé à rien dans sa vie. Mais je ne demande pas de la sympathie pour le péché qui est en moi; je le déteste, je désire qu'il soit mortifié, jugé sans miséricorde. C'est ce que fait la Parole. Je cherche de la sympathie pour ma faiblesse et mes difficultés, et j'en trouve dans la sacrificature de Jésus. Ayant donc un tel souverain sacrificateur qui a souffert lui-même, étant tenté, et qui ainsi connaît nos infirmités, nous sommes encouragés à nous approcher du trône de la grâce, «afin que nous recevions

miséricorde et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun» (Hébreux 4: 16).

3° Nous avons accès auprès de Dieu par l'efficace toute puissante du sang de Christ, et aussi parce qu'il est là comme notre souverain sacrificateur (Hébreux 10: 19-22). Nous pouvons dire plus encore; notre place est au dedans du voile déchiré, en vertu du sacrifice qui a effacé nos péchés pour toujours; et comme nous avons un souverain sacrificateur établi sur la maison de Dieu, nous pouvons nous approcher de Dieu «avec un coeur vrai, en pleine assurance de foi, ayant les coeurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'eau pure» (Hébreux 10: 21, 22). La place où est Christ est le lieu où nous rendons culte, c'est-à-dire en dedans du voile déchiré; mais nous ne pourrions être là, s'il n'y était pas comme notre souverain sacrificateur, ayant obtenu pour nous une rédemption éternelle.

4° C'est par lui, en qualité de sacrificateur, que nos louanges et nos adorations montent à Dieu: «Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom» (Hébreux 13: 15). Quelle grâce ineffable que nous ayons un tel sacrificateur, qui sait distinguer ce qui a de la valeur de ce qui n'en a pas et qui, en conséquence, ne permettra pas que rien de ce qui est étranger à sa sainteté lui soit présenté. Les prêtres de l'ancienne alliance devaient examiner toutes les offrandes et rejeter celles qui étaient défectueuses, afin que rien de ce qui ne répondait pas aux conditions voulues de Dieu ne fût brûlé sur l'autel. Christ, notre souverain sacrificateur, fait de même à l'égard de nos sacrifices de louanges. C'est une grande consolation pour nous, quand nous pensons à notre ignorance et à notre faiblesse; sans doute, nous devrions posséder nous-mêmes le discernement des sacrificateurs, et ne pas excuser nos manquements quand nous offrons à Dieu nos louanges; mais cependant, c'est un grand encouragement pour nous de savoir que rien ne sera présenté à Dieu, que ce qui aura été reçu et offert pour nous par notre souverain sacrificateur. Il sait comment employer le couteau du sacrificateur, pour retrancher tout ce qui ne pourrait être agréé de Dieu (voyez Lévitique 1: 14-17).

5° Nous pouvons ajouter que sa continuelle présence devant Dieu, comme notre souverain sacrificateur, nous donne l'assurance que nous serons portés dans toutes les difficultés, et entièrement sauvés. «Il peut sauver entièrement (à tous égards, complètement), ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux» (Hébreux 7: 25). Etant mort une fois, il ne meurt plus; il est vivant pour toujours; et ainsi, il a une sacrificature immuable. Ayant donc pris en main notre cause, il ne l'abandonnera jamais; et en conséquence le fait que son office ne finit point et que rien n'interrompt sa puissante intercession, nous garantit d'une manière absolue que nous ne périrons pas dans le désert; que si Josué n'a pas donné le repos à Israël (il reste un repos pour le peuple de Dieu), le Seigneur Jésus nous y introduira sûrement en vertu de sa sacrificature, puisqu'il a été victorieux de la mort et qu'il vit à toujours.

Nous avons maintenant esquissé ce qui a trait à la sacrificature de Christ; et sûrement, en méditant sur le caractère et l'office de Christ comme sacrificateur, nos coeurs seront remplis d'adoration et de reconnaissance envers Dieu, de ce que, dans sa grâce, il a pourvu si

merveilleusement à tout ce qui nous était nécessaire pendant notre passage à travers le désert. Il a donné à Israël un Moïse, un Aaron et un Josué, mais il nous a donné son Fils bien-aimé, le Seigneur Jésus, le resplendissement de sa gloire et l'image empreinte de sa personne, l'assurance pleine et absolue qu'il nous introduira dans toute la gloire qu'il a réservée pour nous en Christ.

Quel effet devrait donc produire sur nous la contemplation de Christ comme notre souverain sacrificateur? «Ayant donc un grand souverain sacrificateur qui a traversé les cieux, dit l'apôtre, Jésus, le Fils de Dieu, tenons ferme notre confession» (Hébreux 4: 14). Il dit encore: «Retenons la confession de notre espérance sans chanceler» (Hébreux 10: 23); il parle aussi de Christ, notre espérance, qui est au dedans du voile comme une ancre sûre et ferme (Hébreux 6: 18-20). Confiance, — confiance en lui, hardiesse et persévérance, voilà donc quel devrait être en nous le résultat de la contemplation de Christ. Il est là devant Dieu, comme notre souverain sacrificateur; c'est pourquoi tenons-nous fermes, sachant que, en dépit de notre faiblesse et de nos infirmités, de la force, de l'activité et de la haine de nos ennemis, à travers tous les dangers et toutes les difficultés du désert, nous entrerons en possession et en jouissance du repos éternel de Dieu.

L'homme parfait qui sur la terre
A marché,
Suivant sa route solitaire
Sans péché,
Maintenant dans le sanctuaire
Est caché.

Mais, ô Père, son sacrifice
Désormais,
Le consacre dans son office;
A jamais
Melchisédec, Roi de justice,
Roi de paix.

L'Esprit divin nous le dévoile,
Mais Celui
Qui vient, apparaîtra sans voile.
Aujourd'hui,
Frères, peut-être son étoile
Aura lui.

Chapitre 8 - Christ, notre avocat

C'est la première épître de Jean qui nous donne tous les enseignements que nous avons sur l'oeuvre de Christ comme avocat. Non qu'il n'y ait autre part des ombres et des figures de

cette oeuvre, mais nous n'avons pas ailleurs de déclarations directes à ce sujet. Paul parle de Christ, comme étant à la droite de Dieu pour faire intercession en notre faveur (Romains 8: 34); et, sans doute, le mot intercession renferme l'idée de l'oeuvre de Christ comme avocat et sacrificateur; mais l'apôtre Paul ne mentionne pas directement cet office de Christ. L'office d'avocat occupe donc beaucoup moins de place dans les Ecritures que la sacrificature, sujet qui remplit la plus grande partie de l'épître aux Hébreux. Ce n'est pas néanmoins un sujet de peu d'importance. Bien loin de là, il n'en est guère qui nous intéresse davantage et qui réclame plus d'attention de la part des enfants de Dieu. Car l'oeuvre de Christ comme avocat est ce dont nous avons besoin pour nos péchés de chaque jour. Ainsi, après avoir exposé la réalité de notre position dans la lumière, puisque Dieu est dans la lumière, — c'est la place de tout vrai croyant, — l'apôtre dit: «Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité. Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur et sa parole n'est pas en nous. Mes enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas; et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste; et lui est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier» (1 Jean 1: 8-10; 2: 1, 2).

C'est donc pour les péchés des croyants que Christ exerce son office d'avocat, rien ne pourrait être plus clair. Dans les versets 6 et 7 du chapitre 1, nous avons les deux classes mises en opposition: ceux qui marchent dans les ténèbres, qui ne sont pas sauvés, qui n'ont pas de communion avec Dieu, quels que soient leurs droits et leurs prétentions, car Dieu est lumière, et il n'y a en lui aucunes ténèbres (verset 5); et ceux qui ont reçu le témoignage des apôtres concernant la vie éternelle qui était auprès du Père et qui leur a été manifestée. Par là, ils sont en communion avec ceux qui ont apporté le message, et leur communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ (1 Jean 1: 1-3). Mais si nous avons communion avec Dieu, nous marchons dans la lumière, comme lui-même est dans la lumière, c'est-à-dire que notre place et notre sphère sont dans la lumière — ce qui est vrai de tous les croyants; et nous avons communion l'un avec l'autre, car ce n'est que dans la communion avec le Père et avec le Fils que nous pouvons avoir communion nous-mêmes l'un avec l'autre, «et le sang de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de tout péché» (1 Jean 1: 7).

Cette dernière déclaration a besoin d'être bien comprise, sinon nous ne pouvons saisir la nature de l'intercession de Christ. Elle ne signifie pas, comme on l'a si souvent dit, que le sang de Christ est constamment appliqué pour purifier continuellement le croyant; en un mot, que c'est le sang qui nous purifie de nos péchés de tous les jours. S'il en était ainsi, quel besoin aurions-nous de l'oeuvre de Christ comme avocat? En outre, ce serait une contradiction absolue avec l'enseignement d'autres passages. Ainsi, dans Jean 13, le Seigneur dit positivement à Pierre qu'ayant été une fois lavé (plongé, leloum™nov), il n'a plus besoin que de se laver (niyasdai) les pieds, et qu'ainsi il était tout net (Jean 13: 10). Ainsi encore, dans l'épître aux Hébreux, il est dit: «Par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux

qui sont sanctifiés» (Hébreux 10: 14). C'est une vérité fondamentale du christianisme que tous ceux qui, par la foi, ont part à l'aspersion du sang de Christ, sont pour toujours nettoyés de tout péché, et qu'en conséquence il n'y a pas lieu à une seconde application du sang. C'est là le fond de l'argumentation dans Hébreux 9 et 10. Nous y lisons que «Christ n'est pas entré dans des lieux saints faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu, — ni, non plus, afin de s'offrir lui-même plusieurs fois, ainsi que le souverain sacrificateur entre dans les lieux saints chaque année avec un sang autre que le sien (puisque, dans ce cas, il aurait fallu qu'il souffrit plusieurs fois depuis la fondation du monde); mais maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice» (Hébreux 9: 24-26). Ce passage montre le contraste entre les sacrifices anciens, qui devaient être répétés, et le sacrifice unique de Christ, entre la valeur temporaire des premiers et la valeur éternelle du second. Il en résulte que les péchés de ceux qui sont au bénéfice du sang de Christ sont pour toujours effacés devant Dieu; car Christ a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs (Hébreux 9: 28). Aussi le chapitre suivant prouve abondamment que les péchés du croyant sont effacés pour toujours; qu'il n'a plus conscience des péchés, puisqu'il a été rendu parfait à perpétuité par une seule offrande de Christ; et en conséquence, le Seigneur dit: «Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités» (Hébreux 10: 1-17). Il est essentiel pour nous d'être au clair là-dessus, car c'est assurément un des points fondamentaux de notre foi.

La vérité est donc que Jean ne parle pas de l'application du sang (ce qui ne s'accorderait pas avec cette vérité que nous n'avons plus conscience des péchés), mais de son efficace. Ce qui le caractérise, c'est qu'il purifie de tout péché, c'est-à-dire qu'il a cette propriété, tout comme quelquefois nous disons, pour prendre un exemple, le poison tue, — c'est la nature du poison de tuer. De la même manière, la qualité essentielle ou la propriété du sang, c'est de purifier du péché.

Ainsi compris, le rapport est aussi beau qu'il est évident. «Dans la lumière, comme il est dans la lumière». Comment, serions-nous tentés de nous écrier, est-il possible de subsister là? Ayant conscience, comme nous l'avons, des souillures contractées chaque jour et des péchés dans lesquels nous tombons souvent, nous pourrions redouter l'éblouissante lumière de la sainteté de Dieu. Aussi avons-nous besoin de nous rappeler que, si nous pouvons subsister devant Dieu, c'est uniquement et entièrement à cause de la valeur purifiante du sang, et parce que ce sang est toujours là devant les yeux de Dieu pour répondre à tout ce qui pourrait être exigé de nous.

Après avoir établi la vérité relativement à la place que nous occupons en présence de Dieu, l'apôtre nous rappelle notre condition pratique. Nous ne pouvons pas dire que «nous n'avons pas de péché», car ce serait nous séduire nous-mêmes et méconnaître le fait que le péché est en nous, mais non sur nous, jusqu'à ce que nous délogions pour être avec Christ, ou qu'il vienne pour nous prendre avec lui; car la vieille nature est et demeure incurablement mauvaise et corrompue. Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, etc. (ce passage sera expliqué plus loin). Nous ne pouvons pas non plus

dire que nous n'avons pas de péché; si nous le faisons, nous ferions Dieu menteur, car il dit que tous ont péché, sa parole ne serait donc pas en nous. L'apôtre continue en disant: «Mes enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas». Il n'y a donc pas pour le croyant de nécessité de pécher. C'est une vérité à laquelle il faut absolument tenir, et sur laquelle on ne saurait trop insister. «Mais si quelqu'un a péché, nous avons un avocat», et par là l'apôtre montre, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, comment Dieu a pourvu à tout ce qui concerne les péchés quotidiens de ses enfants. En avançant dans l'étude de notre sujet, nous verrons en quoi consiste l'oeuvre que Christ accomplit comme avocat, et comment il l'applique à nos âmes.

Le nom d'avocat, donné au Seigneur Jésus, ne se trouve dans aucun autre passage de l'Écriture. Lui-même l'applique au Saint Esprit. «Je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, pour être avec vous éternellement» (Jean 14: 16, 26; 15: 26; 16: 7). Le mot traduit ici par consolateur est le même qui est rendu par «avocat», dans l'épître de Jean. C'est par *ἐκκλητοζ*, mot difficile à traduire si l'on veut lui conserver toute sa signification. Le mot «avocat» semble avoir été choisi pour faire ressortir le fait que Christ est chargé de nos intérêts auprès du Père, et que notre cause lui a été confiée, comme à Celui qui a pris la direction de tout ce qui nous concerne pour maintenir notre communion avec le Père; c'est pourquoi, quand nous péchons, il plaide pour nous, et nous amène par le ministère de la Parole et par le Saint Esprit à nous juger nous-mêmes et à confesser notre péché, en sorte que, selon ce qui est dit dans 1 Jean 1: 9, notre péché peut être pardonné et notre communion rétablie. Christ est notre *Paraclet* (avocat) en haut; et le Saint Esprit est notre *Paraclet* (consolateur) en bas; il habite en nous, et ses actes sont en rapport avec ceux de notre avocat auprès du Père; il est chargé de nos intérêts en bas, comme Christ l'est en haut.

La différence entre l'intercession et la sacrificature se présente sous deux points de vue. Le sacrificateur agit *auprès de Dieu*; l'avocat *auprès du Père*. L'avocat a affaire *avec le péché*; le sacrificateur avec nos infirmités (Hébreux 4: 15), jamais avec les péchés. Il est vrai qu'il a fait propitiation pour nos péchés (Hébreux 2: 17); et sans doute, c'était le sacrificateur qui faisait cette propitiation, — mais ce n'était pas une fonction de son office, c'était bien plutôt parce que ce caractère est inséparable de sa personne. La propitiation qu'il a faite est le fondement sur lequel il commence à exercer l'office de sacrificateur, aussi bien que celui d'avocat. C'est pourquoi, l'épître aux Hébreux commence par ces mots: «Ayant fait par lui-même la purification des péchés, il s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux» (Hébreux 1: 3). Ce n'est donc que quand il eut pris cette place, qu'il commença ses fonctions comme sacrificateur. S'il était sur la terre, il ne serait pas sacrificateur (Hébreux 8: 4).

Il en est ainsi de Christ comme avocat. Il n'entre proprement dans son office que quand il s'assied à la droite de Dieu; et cet office repose sur une double base: son oeuvre et sa personne. Il est la propitiation pour nos péchés, — c'est là le fondement, la base sur laquelle repose son office comme intercesseur auprès du Père. Et quel fondement que celui-là! Il nous rappelle que Christ a fait pour toujours la purification de nos péchés, que le sang qu'il a répandu, Dieu l'a accepté comme une pleine et complète expiation pour tous nos péchés; que,

par conséquent, basée sur ce fondement, son intercession est toujours efficace. Mais il est Jésus Christ le juste; et ceci nous rappelle ce qu'il est personnellement en lui-même, c'est-à-dire celui qui répond à tous les droits de Dieu, selon toutes les exigences de son immuable sainteté, qui l'a glorifié dans tous les attributs de son être; celui qui, par conséquent, répond complètement à la perfection de ce Dieu qui veut la vérité dans le coeur, et qui l'a trouvée dans l'homme qui est assis à sa droite.

Christ donc, agissant comme notre intercesseur, a pour Dieu un droit irrésistible, soit par sa personne, soit par son oeuvre. Mais ceci n'exprime pas complètement ce qui est dans le coeur de Dieu lui-même. Ce n'est pas assez de dire qu'il ne peut pas récuser les droits de notre avocat, car sûrement son coeur prend plaisir à entendre l'intercession de Christ et à y répondre; car en vertu de ce que Christ est et de ce qu'il a fait, il est libre d'agir en justice selon son coeur plein d'amour, et de pardonner quand nous confessons nos péchés. Sans doute, en nous rappelant cela, nos âmes seront restaurées quand nous aurons été vaincus par le tentateur.

Il y a deux aspects de l'oeuvre de Christ comme notre avocat. «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père». C'est l'aspect de son oeuvre par rapport à Dieu; nous y voyons que Christ, comme notre avocat, ainsi que cela a été expliqué plus haut, prend notre cause en main, et intercède auprès du Père en notre faveur. Ce n'est donc pas sa présence seule qui le constitue notre avocat, mais plutôt son active intercession pour nous quand nous sommes tombés dans le péché. C'est ce qu'il nous a montré à propos de Pierre, quand il lui dit: «Simon! Simon! voici Satan a demandé à vous avoir, pour vous cribler comme le blé; mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point» (Luc 22: 31, 32). Je sais que ce passage est souvent cité comme se rapportant à la sacrificature et, dans un sens, on peut l'admettre; mais, pour parler plus exactement, il se rapporte à l'oeuvre de Christ comme avocat, puisque c'est à propos non d'une infirmité, mais du péché de Pierre que Jésus parle ainsi. Quand nous disons: «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père», nous parlons de Celui qui plaide activement pour nous, quand nous sommes dans les circonstances qui réclament son intercession.

D'un côté donc, l'oeuvre de Christ comme avocat est relative au Père. D'un autre côté, elle est un service à notre égard, ce service étant l'effet de son intercession. Pour comprendre ce côté de l'oeuvre, ouvrons le chapitre 13 de Jean; car, tandis que 1 Jean 2 nous parle de l'avocat Lui-même, Jean 13 nous donne le résultat de son action, nous dit comment elle s'applique à nos besoins aussi bien que l'objet en vue duquel elle s'exerce. La première chose à remarquer, c'est que ce ministère de Christ découle de son coeur plein d'amour. «Or, avant la fête de Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue pour passer de ce monde au Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin» (Jean 13: 1). Ces mots: «il les aima jusqu'à la fin», ne signifient pas simplement, nous avons à peine besoin de le dire, qu'il les aima jusqu'à la fin de son séjour ici-bas. Ils ont un sens bien plus profond. Ils parlent de la perpétuité de son amour pour les siens; et ils sont là pour montrer que son amour est la

source du ministère qu'il exerce constamment en notre faveur, maintenant qu'il est loin de nous dans la gloire.

Ensuite, nous voyons l'objet de son ministère symbolisé par le lavage des pieds de ses disciples. «Et pendant qu'ils étaient à souper, le diable ayant déjà mis dans le coeur de Judas Iscariote, fils de Simon, de le livrer, — Jésus, sachant que le Père lui avait mis toutes choses entre les mains, et qu'il était venu de Dieu, et s'en allait à Dieu, se lève du souper et met de côté ses vêtements; et ayant pris un linge, il s'en ceignit» (13: 2-4). Ainsi Jésus est assis à table au milieu des siens; la pensée de son départ se présente à son âme, et la place aussi qu'il occuperait après comme homme; car il savait que le Père lui avait remis toutes choses entre les mains, et qu'il était venu de Dieu et s'en allait à Dieu (Jean 13: 3). Il se lève du souper et il le fait pour enseigner à ses disciples qu'il ne pouvait pas rester plus longtemps avec eux au lieu où ils étaient; et ayant mis de côté ses vêtements, il prit un linge, et s'en ceignît — c'était l'oeuvre d'un serviteur. «Puis il verse de l'eau dans un bassin, et se met à laver les pieds des disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. Il vient donc à Simon Pierre; et celui-ci lui dit: Seigneur, me laves-tu, toi, les pieds? Jésus répondit et lui dit: Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite. Pierre lui dit: Tu ne me laveras jamais les pieds. Jésus lui répondit: *Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi*» (Jean 13: 5-8). Ces dernières paroles nous font connaître le but de ce lavage des pieds. Nous avons vu qu'en se levant du souper, le Seigneur enseignait à ses disciples qu'il ne pouvait pas demeurer plus longtemps avec eux dans le lieu où ils étaient; et maintenant il leur montre comment il les rendrait propres à être avec lui dans le lieu où il allait. Jean dit: «Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ» (1 Jean 1: 3). C'est ainsi que le Seigneur enseigne aux siens comment il les rendrait propres pour cette communion et comment il les y maintiendrait. Le but du lavage des pieds est donc de rendre les siens capables de jouir de cette communion avec lui, et aussi avec le Père, dans le lieu où il allait entrer, c'est-à-dire dans la gloire.

Mais nous avons encore autre chose. Pierre ne comprend pas ces paroles: «Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi» (Jean 13: 8), c'est pourquoi il s'écrie: «Seigneur, non pas mes pieds seulement, mais aussi mes mains et ma tête. Jésus lui dit: Celui qui a tout le corps lavé, n'a besoin que de se laver les pieds; mais il est tout net» (Jean 13: 9, 10). Cette déclaration est la clef pour l'intelligence du sujet, et demande en conséquence une sérieuse attention.

1° Comme nous l'avons déjà remarqué, le Seigneur enseigne ici que, sauf les pieds, il n'y avait pas besoin d'être lavé une seconde fois. Ils étaient lavés, et cela ne devait pas se répéter, car ils étaient tout nets. C'est ce qui était préfiguré à la consécration des sacrificateurs. Aaron et ses fils étaient lavés avec de l'eau, — type de la nouvelle naissance que produit la parole de Dieu par la puissance du Saint Esprit, — avant qu'ils fussent revêtus de leurs vêtements sacerdotaux (Exode 29: 4); et cela ne se renouvelait pas pour eux; mais il y avait une cuve d'airain dans laquelle ils lavaient leurs mains et leurs pieds, quand ils entraient au tabernacle pour leur service sacerdotal (Exode 30: 17-21). Nous ne pouvons trop insister sur ce point, que le croyant une fois lavé l'est pour toujours, qu'il demeure net en tout point. Autrement, nous

ne serions pas qualifiés pour nous présenter devant Dieu, car s'il se trouvait une seule tache sur nous, nous ne pourrions entrer au dedans du voile déchiré.

2° Ils étaient tout nets, et pourtant leurs pieds avaient besoin d'être continuellement lavés. Les pieds signifient la marche, et la pensée est que, quoique par notre position nous jouissions constamment de la faveur de Dieu, dans notre marche à travers la scène de ce monde nous contractons constamment de la souillure. Elle ne peut en rien porter atteinte à la position que nous avons en vertu de ce que Christ est et a fait; nous sommes dans la lumière comme Dieu est dans la lumière; cependant, cette souillure trouble, interrompt notre communion. C'est pourquoi nous avons besoin que nos pieds soient lavés pour que notre communion soit rétablie, pour que nous puissions jouir de tout ce qui nous appartient dans la position où nous sommes, par la grâce de notre Dieu.

On demandera peut-être en quoi consiste la souillure que nous pouvons ainsi contracter. Rapprochant, comme nous l'avons fait, ce passage de celui que nous avons déjà vu dans 1 Jean 2, nous ne pourrions que répondre: c'est le péché. «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat» (1 Jean 2: 1). On a souvent soutenu, il est vrai, que ces souillures ne sont pas nécessairement liées avec le péché; mais ne perd-on pas de vue ce que Dieu est dans sa sainteté? En outre, quoi d'autre peut souiller que le péché? Nous n'oublions pas le fait que, dans l'Ancien Testament, un nazaréen, par exemple, pouvait accidentellement être souillé par le fait que quelqu'un venait à mourir subitement auprès de lui (Nombres 6: 9). Mais la mort est le fruit du péché, et le nazaréen venait en quelque sorte sous son pouvoir, quoique son contact en pareil cas pût sembler entièrement fortuit. Et, de tous les cas semblables, il ressort cet enseignement que la sainteté est en complète opposition avec le péché et la mort. (Voyez d'autres cas où l'on pouvait contracter de la souillure, dans Nombres 19). On se trompe souvent en considérant la souillure cérémonielle comme une exacte illustration de la souillure morale, tandis que la première n'est qu'un type ou une ombre de la seconde. On pourrait en venir à de dangereuses conséquences, en soutenant que nous pouvons être souillés indépendamment du péché, car rien d'autre que le péché ne peut priver le croyant de la présence de Dieu; et le fait même que nos pieds ont sans cesse besoin d'être lavés, nous dit clairement que nous avons encouru une souillure, — peut-être d'une manière inconsciente, mais aux yeux de Dieu elle ne peut venir que de la source souillée du péché qui communique la souillure. Nous pouvons être sûrs que chaque fois que notre communion est interrompue, nous avons contracté une souillure, et cela par le péché dans quelque-une de ses formes diverses. C'est là ce qui rend nécessaire pour nous l'activité incessante de notre Seigneur et Sauveur, agissant comme notre avocat auprès du Père.

3° Nous avons maintenant à répondre à cette question: Comment le Seigneur lave-t-il les pieds des siens? Il nous est dit dans le récit de l'évangile, qu'il versa de l'eau dans un bassin et qu'il lava les pieds de ses disciples, etc. L'eau est un symbole bien connu de la Parole. Ainsi, dans cet évangile même, le Seigneur dit qu'un homme doit être né d'eau et d'esprit. Pierre parle de ceux qui sont régénérés «non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu» (1 Pierre 1: 23. Voyez aussi

Jacques 1: 18). La Parole, voilà donc ce que le Seigneur a voulu dire en parlant de l'eau. Le Psalmiste dit: «Par quel moyen un jeune homme rendra-t-il pure sa conduite?» et il répond lui-même: «C'est en y prenant garde selon ta Parole» (Psaumes 119: 9). Paul parle même plus directement, quand il emploie ce terme: «le lavage d'eau par la Parole», et cela en rapport avec la purification, — quoiqu'il soit ici question de l'Eglise et non du croyant individuellement (Ephésiens 5: 26). Il est donc bien évident que, lorsque le Seigneur employa l'eau, il voulait faire comprendre, qu'après son départ, il laverait les pieds des siens par le moyen de la Parole; ce qui se rapporte à leur marche de tous les jours. Comment donc la Parole opère-t-elle dans ce cas? Quand nous péchons, le Seigneur, comme nous l'avons vu, prend notre cause en main devant le Père. Il s'acquitte de son office d'avocat. Le résultat pour nous, c'est que l'Esprit de Dieu commence, au temps voulu de Dieu, à agir en nous, pour nous rappeler le péché, pour appliquer la Parole à nos consciences et produire en nous, par là, le jugement de nous-mêmes qui nous porte à confesser notre péché; et Dieu est alors fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité (1 Jean 1: 9); et ainsi notre communion est rétablie.

Voilà comment agit notre avocat; nous en avons un exemple frappant dans un des évangiles; il s'agit encore de Pierre. Le Seigneur l'avait averti du danger qui le menaçait, mais l'avertissement à peine entendu avait été bientôt oublié; et, à plusieurs reprises, ce disciple dévoué nia qu'il eût jamais connu Christ. Quel horrible péché! S'en repentira-t-il? Non, s'il est laissé à lui-même; et il ne se serait jamais repenti, si le Seigneur n'avait agi en grâce à son égard. Le chant du coq même qui lui avait été donné comme un signe, ne lui rappela pas son péché. Mais à ce moment, le Seigneur *se tournant regarda Pierre*. «Et Pierre se ressouvint de la parole du Seigneur, comme il lui avait dit: Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. Et Pierre étant sorti dehors, pleura amèrement» (Luc 22: 61, 62). Il en est ainsi encore maintenant. Quand nous tombons dans le péché, nous ne nous repentirions jamais si Christ n'intervenait, dans sa grâce, comme notre avocat. Il veille par son intercession, comme il le fit pour Pierre en le regardant, à ce que le Saint Esprit nous rappelle notre péché par le moyen de la Parole, et que, réveillés dans notre conscience, nous soyons amenés à nous juger nous-mêmes, à confesser notre péché pour qu'ainsi nous rentrions en communion avec le Père et son Fils Jésus Christ. Et n'oublions jamais que s'il peut agir ainsi, c'est à cause de la propitiation qu'il a faite de nos péchés par sa mort. Pierre avait de la répugnance à laisser le Seigneur lui laver les pieds. Ah! oui, le Seigneur devait s'abaisser, — il devait en venir même à la mort de la croix, — il fallait qu'il subît toute la colère de Dieu comme juge, pour qu'il pût faire propitiation pour nous, et sur ce fondement nous garder tout le long de notre pèlerinage terrestre. Quel amour et quelle grâce! Nos coeurs ne devraient-ils pas s'écrier continuellement: Béni soit son nom!

Il faut remarquer encore une fois, que Christ n'attend pas notre repentance pour agir comme avocat. L'Ecriture dit: «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père» (1 Jean 2: 1). Notre repentance, comme je l'ai déjà fait observer, est la conséquence de l'oeuvre de notre avocat. Combien cette pensée élève notre conception de sa grâce, de sa

tendresse et de son amour. Quand quelqu'un a péché contre nous, nous attendons en général des signes de repentir avant de faire des avances à l'offenseur. Il n'en est point ainsi pour notre bien-aimé Seigneur. Aussitôt, — et même avant, comme dans le cas de Pierre, — que nous avons péché, il nous porte sur son coeur devant le Père, il plaide pour nous jusqu'à ce qu'il nous donne la grâce qui nous restaure.

Mais si, d'un côté, il nous est rappelé que nous sommes débiteurs de la grâce, gardons-nous d'oublier, de l'autre, notre responsabilité à l'égard de notre prochain, responsabilité qui a sa source dans l'oeuvre que Christ accomplit pour nous comme avocat. «Quand donc il eut lavé leurs pieds, il reprit ses vêtements, et s'étant remis à table, il leur dit: Savez-vous ce que je vous ai fait? Vous m'appelez maître et seigneur, et vous dites bien; car je le suis; si donc moi, votre Seigneur et votre maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné un exemple, afin que, comme je vous ai fait, moi, vous aussi, vous fassiez de même. En vérité, en vérité, je vous dis, que l'esclave n'est pas plus grand que son seigneur, ni un envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites» (Jean 13: 12-17). Nous devons imiter notre avocat; car si nous nous réjouissons du service qu'il accomplit pour nous comme tel, il ne faut jamais oublier l'obligation que nous avons de nous servir les uns les autres. N'avons-nous pas à nous adresser, à ce sujet, bien des questions propres à atteindre nos consciences? Avons-nous autant la connaissance de nos obligations que celle de la doctrine du service de Christ pour nous? Ah! si nous étions sincères, combien de fois n'aurions-nous pas à confesser que nous avons failli en cela! Puisse le Seigneur, qui veut que nous nous réjouissons de plus en plus dans la pensée qu'il nous lave les pieds, nous donner l'humilité, la grâce et l'amour, pour nous laver les pieds les uns aux autres!

O divin Avocat, fondé sur ta personne,
Sur ta croix, proclamant mes péchés expiés,
Je trouve un libre accès au Père qui pardonne;
Et le Fils éternel que la gloire couronne
S'abaisse jusqu'à moi pour me laver les pieds.

Chapitre 9 - Christ, notre objet

Du moment que nous sommes réveillés par l'Esprit de Dieu, Christ nous est présenté comme notre objet. Ainsi, quand le geôlier de Philippes, travaillé par l'Esprit de Dieu, et sous l'impression de ce qu'il avait entendu et des événements de cette nuit mémorable, vint se jeter aux pieds de Paul et de Silas, et leur dit: «Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé?» — ils lui dirent: «Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta maison» (Actes des Apôtres 16: 29-31). Ceci s'accorde avec les propres paroles du Seigneur: «Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle» (Jean 3: 14, 15). Et l'on en saisit la raison. Quand le pécheur arrive à comprendre sa culpabilité, Dieu apparaît à son âme comme un juge, comme un Dieu saint, dont il n'a pas satisfait les droits, et sous le juste jugement duquel il est

par conséquent tombé. C'est pourquoi il n'a besoin que de trouver un moyen d'échapper, soit à son état, soit à la condamnation sous laquelle il gémit; et comme il ne le trouve qu'en Christ, Christ est le premier objet sur lequel se portent ses yeux. Paul expose cette vérité en détail dans l'épître aux Romains. Il dit: «Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu, — étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice à cause du support des péchés précédents dans la patience de Dieu, afin de montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus» (Romains 3: 23-26). Voyant ainsi Christ, qui lui est présenté dans toute l'efficacité de son oeuvre expiatoire, et croyant, — recevant le témoignage de Dieu à son sujet, témoignage de ce que Christ est, et de ce qu'il a fait, — le pécheur (désormais croyant) est justifié et affranchi de sa culpabilité, à l'abri de toute accusation qui s'élevait contre lui, et «il a la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ» (Romains 5: 1). Il a en outre beaucoup de choses; mais maintenant nous appelons seulement l'attention sur le fait que, regardant avec foi à l'objet présenté à son âme au jour du besoin, il est sauvé. En a-t-il fini alors avec Christ? Loin de nous cette pensée! car, en étudiant les Ecritures, on verra que l'objet sur lequel ses yeux se dirigèrent, quand il n'était qu'un pécheur coupable, est le même qui se présente à lui, après que, par la grâce de Dieu, il a été sauvé. Oui, l'objet vers lequel se tourne le pécheur pour être délivré du fardeau de ses péchés, est celui qui doit attirer les regards du saint dans sa marche et pendant toute l'éternité.

Nous nous proposons donc de recueillir quelques exemples, pour montrer que les yeux du croyant sont toujours dirigés sur Christ, comme seul objet digne de remplir nos coeurs.

1° Tout comme il est l'objet de la foi pour le salut du pécheur, il est pour les saints l'objet de la vie de leur foi. Paul dit: «Je suis crucifié avec Christ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi; et ce *que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu*, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20). C'est-à-dire, en ne relevant que les mots soulignés, que l'apôtre ici-bas n'avait que le Fils de Dieu pour objet de sa foi. C'est ainsi encore que le Seigneur lui-même, parlant à ses disciples affligés devant la perspective de son prochain départ, leur dit: «Que votre coeur ne soit point troublé; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi» (Jean 14: 1). Il leur enseigne ainsi que, quoique sur le point de les quitter, et quand il serait hors de leur vue, ils devaient croire en lui, l'avoir pour objet de leur foi, comme déjà ils avaient cru en Dieu; et là-dessus il leur décrit le lieu où il allait. C'était la maison du Père, une maison où se trouvaient plusieurs demeures dans lesquelles il leur préparerait une place, anticipant ainsi le moment où il reviendrait les prendre. En attendant, ils devaient être occupés de lui, l'avoir devant eux comme leur objet.

Combien il est doux et précieux d'avoir les yeux constamment fixés sur Christ, de le savoir occupé de nous dans la maison du Père. Les nuages peuvent obscurcir notre horizon et les épreuves abonder, mais Lui, lui dans tout son amour, lui dans tout ce qu'il est pour nous devant Dieu, rien ne peut le dérober aux regards de notre foi; et la lumière, la joie et la paix, découlent toujours de sa présence.

Mais il y a plus encore. Non seulement il est l'objet de notre foi, mais il la soutient; nous vivons par lui en tant que notre objet. C'est ainsi qu'il dit: «Comme le Père qui est vivant, m'a envoyé, et que moi, je vis à cause du Père, de même celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi» (Jean 6: 57). Se nourrir de Christ, comme cela a été dit dans un précédent chapitre, ce n'est autre chose que se l'approprier constamment par la foi, lui et tout ce qu'il est; c'est dépendre entièrement de lui comme étant la source de la vie; comme les aliments soutiennent et nourrissent nos corps, ainsi Christ soutient et nourrit nos âmes. C'est ainsi qu'il est notre objet et que nous vivons par la foi, suivant cette parole de l'épître aux Hébreux: «Le juste vivra de foi» (Hébreux 10: 38). En lui est la source de la vie, et la foi est le canal qui nous relie à la source, et par lequel l'Esprit fait couler la vie. Nous vivons donc par la foi en Christ, et par la dépendance de Christ.

2° Christ est aussi notre objet dans le service; il est la fin et le but de toute notre vie. C'est ainsi que Paul dit: «L'amour du Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité». Nous trouvons une expression plus forte encore dans une autre épître: «Pour moi vivre, c'est Christ» (Philippiens 1: 21). Paul était en prison quand il disait cela, et cependant il s'oubliait si complètement lui-même, qu'il pouvait se réjouir dans la vive attente et dans l'espérance qu'il ne serait confus en rien, mais qu'avec toute hardiesse, alors comme toujours, Christ serait magnifié dans son corps, soit par la vie, soit par la mort (Philippiens 1: 20). Voilà le fondement de sa confiance: «Pour moi vivre, c'est Christ». C'était le seul objet de sa vie; tout ce qu'il faisait dans le vaste champ de son activité se rapportait à Christ. Personne peut-être ici-bas ne s'est approché plus que lui du modèle que notre bien-aimé Sauveur nous a donné. Car Christ ne cherchait pas à se complaire à lui-même, mais il faisait toujours ce qui plaisait au Père. Sa nourriture était de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé, et d'accomplir son oeuvre (Jean 4: 34; 8: 29). L'apôtre met d'une manière bien remarquable cette vérité en rapport avec la mort de Christ. «Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur» (Ephésiens 5: 1, 2). Sans doute, il aimait l'Eglise et s'est donné pour elle, mais c'est Dieu qui était l'objet toujours présent à son âme; c'est la gloire de Dieu qu'il recherchait, et qui fut le motif déterminant de sa mort; car il est devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (Philippiens 2: 8).

Il devrait en être ainsi de nous. Christ seul devrait être l'objet de notre vie, de nos pensées, de nos sentiments, de nos plans, de nos occupations, en un mot de toute notre activité. Nous sommes siens, car il nous a rachetés par son précieux sang, et c'est parce qu'il veut que nous soyons siens, que nous devons vivre non pour nous-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour nous. Quel moyen pratique de nous éprouver, cette pensée nous fournit! Je me propose ceci ou cela. Est-ce pour Christ? Je désire quelque chose. Est-ce pour Christ? J'ai quelque service à accomplir. Est-ce pour Christ? Puis-je regarder tout ce qui est dans mon habitation et dire de tout ce que je vois: C'est pour Christ? Ainsi: pour *Christ*, voilà un principe

que nous pouvons appliquer à notre vie de tous les jours, un principe qui devrait être pour nous le fil directeur, le mobile souverain de toutes nos oeuvres et de tous nos actes, un principe qui compte pour rien le moi, l'homme, et qui nous fait agir uniquement en vue de Christ.

3° Christ nous est encore présenté comme un objet à posséder. C'est ce qui est développé dans Philippiens 3. Au commencement du chapitre, l'apôtre énumère les avantages qu'il avait comme Juif, comme homme en la chair, et qui étaient le fondement de sa confiance comme tel: «Si quelque autre s'imagine pouvoir se confier en la chair, moi davantage: moi, circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu des Hébreux; quant à la loi, pharisien; quant au zèle, persécutant l'assemblée; quant à la justice qui est par la loi, étant sans reproche» (Philippiens 3: 4, 5, 6). Il avait ainsi tout ce qui pouvait élever l'homme naturel à ses yeux, devant Dieu. Au point de vue moral, religieux et ecclésiastique, il avait tout, humainement parlant. Bien plus. Lui qui écrivait sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu, peut dire que, quant à la justice qui est par la loi, il était sans reproche. Comme le jeune homme qui demandait au Seigneur Jésus: «Quel bien ferai-je pour avoir la vie éternelle?» et qui, renvoyé aux commandements, répliqua: «J'ai gardé toutes ces choses», il pouvait aussi ajouter: «Que me manque-t-il encore?» (Matthieu 19: 16-20). Mais quand ce même Saul, dans son zèle, persécutant l'Eglise, était en chemin pour Damas, il vit le Seigneur, ce même Jésus que Saul avait rejeté avec toute sa nation, mais qui était maintenant ressuscité d'entre les morts et glorifié; alors Saul, à la lumière de la gloire qui brillait autour de lui, apprécia, à leur juste valeur, les choses qu'il regardait jusque-là comme précieuses, — il vit qu'elles n'avaient aucune valeur, et put ainsi dire, par la grâce de Dieu: «Les choses qui pour moi étaient un gain, je les ai regardées, à cause du Christ, comme une perte. Et je regarde même aussi toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes, et je les estime comme des ordures, *afin que je gagne Christ*» (Philippiens 3: 7, 8). Maintenant qu'il a découvert l'or fin, il ne voit en tout ce dont il s'était orgueilleusement glorifié, qu'un clinquant de mauvais aloi; son seul désir est de posséder Christ, c'est-à-dire de l'avoir pour son gain. Tout ce qui avait été précieux à ses yeux disparaît, Christ seul reste, et c'est Christ seul qu'il désire maintenant posséder, non seulement comme fondement de sa confiance devant Dieu, mais aussi comme sa possession à toujours. Car Christ avait gagné son coeur, et le coeur ne peut jamais avoir de repos jusqu'à ce qu'il ait atteint l'objet de ses affections.

Mais comme c'était un Christ dans la gloire que Paul avait ainsi vu et désiré, c'était seulement dans la gloire qu'il pouvait le posséder. Toute la carrière de l'apôtre dépendait désormais de ce fait. Le coeur et les yeux fixés sur son objet, il dit: «Je poursuis le but, cherchant à le saisir; vu aussi que j'ai été saisi par le Christ Jésus» (Philippiens 3: 12) (cherchant à prendre possession de ce par quoi j'ai été possédé). Et, dans l'énergie de son âme, brûlant d'ardeur, il ajoute: «Frères, pour moi, je ne pense pas moi-même l'avoir saisi; mais je fais une chose: oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant, je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus» (Philippiens

3: 13, 14). C'était le prix vers lequel son coeur tendait maintenant, et, comme un coureur, il hâtait ses pas vers le but, et les différents objets de la scène qui l'entourait passaient devant lui sans qu'il y prit garde, ou n'étaient vus que confusément, car ses yeux étaient fixés sur Christ glorifié, et il ne pouvait voir autre chose que cette lumière glorieuse. C'était l'objet qui possédait son coeur qui dirigeait sa vie, et se présentait à lui au bout de la carrière qu'il parcourait, tandis qu'il attendait le Sauveur, le Seigneur Jésus Christ, qui transformerait le corps d'abaissement de son serviteur en la conformité du corps de sa gloire; et alors Paul serait semblable à son objet et avec lui pour toujours.

Tel est aussi l'objet placé devant les yeux du croyant. Examinons-nous à la lumière de ce passage qui nous montre l'énergie, l'ardent désir, la brûlante affection de l'apôtre. Demandons-nous, en présence de Dieu, si Christ possède nos coeurs au point que nous ne désirions aucun autre objet. Consentirions-nous à tout perdre plutôt que lui? On entend souvent cette prière, et peut-être nous-mêmes l'avons-nous présentée, que nos coeurs puissent être fixés sur Christ. Mais lui-même a dit: «Là où est votre trésor, là sera aussi votre coeur» (Matthieu 6: 21). Si donc nos coeurs ne sont pas fixés sur lui, c'est parce qu'il n'est pas suffisamment notre trésor. Si nous voulons que nos coeurs soient détachés du monde et de ce qui y est, commençons par Christ. La contemplation de ses diverses affections, de sa grâce ineffable et de son immuable amour, attirera nos coeurs et les enflammera d'un saint amour pour lui; il s'emparera de toutes nos affections qui seront concentrées sur lui. Nous disons souvent que Jésus suffit seul à remplir nos esprits et nos coeurs, et rien n'est plus vrai; mais quand nous parlons ainsi, la question est de savoir si nous réalisons la chose pratiquement. Est-ce que vraiment nous n'avons besoin de rien d'autre que de Christ? Si nous étions privés de toute autre chose, pourrions-nous dire que Christ nous suffit? Ce sont des questions auxquelles nous devons répondre. Si Christ nous suffit, aucun objet ne viendra solliciter nos regards; et alors nous soupirerons après le moment où, semblables à lui, nous le verrons tel qu'il est et serons avec lui pour toujours.

Nous verrons resplendir ta face
A toujours.

Toi seul auras toute la place
A toujours,
Dans des coeurs ravis de ta grâce
A toujours.

Et dans l'assemblée innombrable
A toujours,
A son Chef glorieux semblable
A toujours,
Seigneur, tu seras admirable
A toujours.

4° Christ est aussi placé devant nous comme un objet auquel nous devons être rendus conformes; pensée qui est déjà renfermée dans ce que nous venons de considérer. Elle est aussi clairement exprimée dans un autre passage. Il nous est dit que: «Dieu nous a prédestinés à être *conformes à l'image de son Fils*, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères» (Romains 8: 29). Jean aussi y fait allusion, quand il dit «Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; nous savons que, quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (1 Jean 3: 2). Mais c'est Paul qui présente cette vérité sous sa forme la plus précise. Dans sa seconde épître aux Corinthiens, il met en opposition le ministère de la justice avec celui de la condamnation, et, en parlant de la position glorieuse dans laquelle sont maintenant les croyants, il dit: «Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Corinthiens 3: 18). Il fait allusion à Exode 34, où nous lisons que Moïse, après être descendu de la montagne où il avait été avec le Seigneur quarante jours et quarante nuits, fut obligé de mettre un voile sur sa face pour cacher la gloire dont elle resplendissait, parce qu'Aaron et tous les enfants d'Israël craignaient de s'approcher de lui: «Ainsi Moïse acheva de leur parler. (Or il avait mis un voile sur sa face). Et quand Moïse entra vers l'Eternel pour parler avec Lui, il ôta le voile jusqu'à ce qu'il sortît du tabernacle» (Exode 34: 28-34). Moïse seul, sous cette dispensation, entra devant le Seigneur à face découverte; mais maintenant nous tous, oui nous tous qui sommes croyants, contemplons la gloire du Seigneur à face découverte.

La vérité est donc que tous les croyants sont dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière, et là ils contemplent à face découverte la gloire du Seigneur. Christ dans la gloire est l'objet auquel ils regardent. C'est ce que nous voyons d'une manière bien remarquable dans la mort d'Etienne. «Mais lui, étant plein de l'Esprit Saint, et ayant les yeux attachés sur le ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite de Dieu» (Actes des Apôtres 7: 55). Ceci nous montre que les cieux sont ouverts pour tous les croyants. Etienne voit donc par la foi, à face découverte, sans aucun intermédiaire, un Christ glorifié, debout à la droite de Dieu. Car, à la mort de Christ, le voile fut déchiré, fait qui montrait que l'expiation accomplie par sa mort était agréée de Dieu comme une pleine et complète satisfaction aux droits de sa sainteté, en sorte que Dieu pouvait maintenant, dans sa grâce et dans son amour, aller au-devant du pécheur et l'amener à lui par la foi en Christ, pour habiter en sa présence immédiate dans le lieu très saint. Telle est la position de tous les enfants de Dieu.

Cependant, faisons attention à une chose. C'est un fait incontestable que cette position appartient à tous les croyants; mais c'est une autre question, question très importante, de savoir si nous l'occupons. Nous sommes introduits dans cette position par l'oeuvre de Christ, par sa mort et sa résurrection, et c'est ainsi notre précieux privilège d'être toujours occupés de Christ comme notre objet. C'est ce que Dieu veut, car il désire que nous partagions sa joie, en contemplant la face de Celui qui, pour le glorifier, est devenu obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix. Occupons-nous donc la place dans laquelle nous avons été introduits par la grâce de notre Dieu, et avons-nous communion avec lui quant à l'objet qui

remplit son coeur? Il n'y a peut-être pas aujourd'hui de plus grand danger, que de savoir parfaitement ce qu'est notre position, sans chercher à la réaliser pratiquement. Mais si nous nous glorifions de notre position en négligeant notre marche, nous tombons dans le même piège que les Juifs au temps du Seigneur. Il y a donc lieu de se demander bien sérieusement si nos yeux, comme ceux d'Etienne, sont toujours tournés en haut, pour voir la gloire du Seigneur.

Mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est que le Christ que nous contemplons comme notre objet, est le modèle auquel nous devons être rendus conformes. Dieu, selon les desseins de sa grâce infinie et pour montrer combien l'oeuvre de Christ lui est agréable, veut que nous soyons semblables à Celui qu'il a glorifié. Déjà maintenant nous pouvons dire: «Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4: 17), c'est-à-dire que nous sommes ici-bas déjà aussi agréables à Dieu que Christ qui est à sa droite. Mais le temps vient où nous serons transformés à sa ressemblance, quand nos pauvres corps seront rendus conformes à son corps glorieux. Quelle grâce, que tels que nous étions et tels que nous sommes, nous puissions élever nos yeux à Christ en gloire en disant: Nous lui serons semblables!

Comment, pouvons-nous demander, ce changement s'opère-t-il en nous? Ce même passage nous donne la réponse: «Or, nous tous, *contemplant*, à face découverte, la gloire du Seigneur, *nous sommes transformés* en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Corinthiens 3: 18). Christ dans la gloire est, d'une part, le modèle auquel nous devons être rendus conformes et, d'autre part, en le contemplant, la puissance du Saint Esprit est le moyen par lequel s'opère cette transformation. Que c'est simple! Nous contemplons et sommes transformés — transformés en la même image de gloire en gloire, — car il y a progrès, — comme par le Seigneur en Esprit. Nous recevons l'empreinte de celui que nous regardons; les rayons de la gloire qui resplendit de sa face sur nous, pénètrent en nous, et nous transforment moralement en l'image de notre Seigneur.

Mais nous avons une responsabilité. L'objet est devant nous; nous sommes devant lui à face découverte, et c'est la puissance divine seule qui peut nous former à sa ressemblance; mais il a plu au Seigneur de faire dépendre de notre contemplation, l'activité de cette puissance, par l'Esprit. Qui donc ne voudrait pas avoir les regards tournés en haut, cherchant à saisir tous les rayons de gloire qui émanent de l'objet que nous contemplons, désirant ardemment de croître dans la conformité avec lui? Et voilà le secret pour croître dans la grâce, c'est la constante contemplation de Christ sur le trône du Père. Et n'oublions pas que ce que nous obtenons ainsi, n'est autre chose qu'une ressemblance croissante avec lui. Nous n'aurons la conformité complète, Jean nous l'apprend, que quand nous le verrons comme il est. Il n'y a donc pas de perfection ici-bas, puisque la mesure de la sainteté, c'est Christ dans la gloire, et qu'il ne se reposera pas jusqu'à ce que nous soyons parfaits comme lui.

Puissions-nous, avoir toujours les yeux fixés sur notre objet, afin que nous puissions croître chaque jour à la ressemblance de Celui auquel nous devons être rendus conformes!

5° Puisqu'il est l'objet de Dieu, il est aussi le nôtre; car notre communion est avec le Père, aussi bien qu'avec le Fils (1 Jean 1: 3). Quand il était sur la terre, deux fois une voix vint du ciel, disant: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé». Il était les délices de Dieu, et Dieu trouvait en lui son bon plaisir. Avant de quitter ce monde, il dit: «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne» (Jean 10: 17). Par l'oeuvre qu'il a accomplie sur la croix, y glorifiant Dieu quant à la question du péché, et posant le fondement sur lequel Dieu pouvait, sans forfaire à la justice, sauver le croyant et réconcilier toutes choses avec lui-même (Colossiens 1: 20), il s'est acquis, pour ainsi dire, un nouveau droit sur Dieu. C'est pourquoi, avant de monter sur la croix, il dit, par anticipation: «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même; et incontinent il le glorifiera» (Jean 13: 31, 32). Or Dieu l'a fait, et Christ, l'homme glorifié, est maintenant à la droite de Dieu, car Dieu prenait plaisir à reconnaître ainsi le droit que son Fils avait sur lui, et, à marquer ainsi le prix qu'il attachait à l'oeuvre accomplie. C'est là qu'est assis Celui qui est l'objet du coeur de Dieu, aussi bien que le centre de la gloire, et Dieu se réjouit en Celui seul qui l'a honoré, qui l'a glorifié dans tous ses attributs; et il nous invite à participer à sa joie. Nous sommes appelés à partager avec Dieu ses pensées et ses affections au sujet de son Fils bien-aimé. Il suffit au coeur de Dieu; certes, il suffit aussi au nôtre; et si les yeux de Dieu le contempent, nos regards peuvent bien aussi se concentrer sur lui.

Il est profitable pour tous, de considérer cet aspect de la vérité. Non seulement Christ est un Sauveur qui répond à tous nos besoins, mais il répond aussi au coeur de Dieu, — lui, l'homme selon le coeur de Dieu; et Dieu veut que nous estimions et que nous apprécions comme lui, Celui qui a renoncé à tout pour la gloire de son Père. «C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père» (Philippiens 2: 9-11).

Or tout comme il est notre objet maintenant, il le sera durant l'éternité. Nous serons toujours avec le Seigneur. Lui-même sera avec nous, lui, l'Agneau qui a été immolé; alors, comme maintenant, cet Homme — car il ne déposera jamais l'humanité qu'il a une fois prise — remplira nos regards et nos coeurs sans partage. Quel immense champ pour l'étude et la contemplation que ses vertus infiniment variées! Nous verrons sa face et ne serons jamais las d'admirer sa beauté! Nous entendrons sa voix; oh! comme nous serons suspendus à tout ce qui sortira de ses lèvres! Tout ce que nous verrons et entendrons remplira nos coeurs de délices infinies, et notre joie à toujours sera de nous prosterner à ses pieds dans l'adoration et la louange. Seigneur, en attendant ce jour, détourne nos yeux de tout ce qui pourrait nous dérober ta vue, et que toi-même tu attires et occupes complètement tout notre être!

De la Divinité plénitude ineffable!
De puissance et d'amour trésor inépuisable!
Fils éternel!
Gloire du ciel!
O Jésus, dans ta paix, ton Eglise chérie

Chapitre 10 - Christ, notre modèle

Une des vérités qui nous sont le plus familières, c'est que Christ a été pour nous un modèle pendant sa vie ici-bas. Plusieurs passages le disent très clairement, et cette vérité se trouve renfermée dans presque chaque livre du Nouveau Testament. Pierre, parlant des devoirs des serviteurs, dirige leurs regards sur Christ qui, dit-il, «nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces» (1 Pierre 2: 21). C'est ainsi encore que l'apôtre Jean dit: «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché» (1 Jean 2: 6). Et encore, dans l'épître aux Hébreux, après avoir énuméré un grand nombre d'hommes de foi de l'ancienne alliance, l'auteur continue ainsi: «C'est pourquoi, nous aussi, ayant une si grande nuée de témoins qui nous entoure, rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui nous est proposée, fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui lui était proposée, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu. Car considérez Celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes» (Hébreux 12: 13). Le sens de ce passage est souvent faussé par les lecteurs superficiels, à cause de l'insertion du mot *notre*, faisant le Seigneur Jésus l'auteur et le consommateur de notre foi. C'est perdre tout à fait l'enseignement du Saint Esprit. La vérité qui nous est présentée ici, c'est que le Seigneur Jésus est un exemple parfait de foi; que, comme homme, il est notre exemple dans la vie de la foi. C'est ce que l'on comprendrait plus vite, si l'on considérait ces deux termes, le chef (ἡγεμὸν) et le consommateur (τελειωτὴν) de la foi, c'est-à-dire celui qui conduit dans le chemin de la foi, qui commence et marche à la tête, et qui le complète; tout le long du chemin, depuis le commencement à la fin, il est le parfait exemple de la foi, comme il est l'homme obéissant et dépendant. C'est pourquoi nos yeux doivent toujours être fixés sur lui, regarder à Jésus, considérer son exemple, afin d'être soutenus en marchant sur ses traces. Notre Seigneur a souvent présenté la même vérité. Elle est renfermée dans tous les passages où il parle de ce qui est requis des disciples. Par exemple: «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix, et me suive» (Matthieu 16: 24). Il est vrai que la pensée dominante ici, c'est la condition pour être ses disciples; mais le suivre, qu'est-ce autre chose que, dans l'obéissance à sa parole, le reconnaître comme son Seigneur et marcher sur ses traces?

Il est donc parfaitement clair que notre bien-aimé Seigneur, dans sa vie terrestre, est pour nous un modèle; et nous désirons étudier ce sujet, non seulement pour en faire comprendre l'importance, mais pour montrer sur quoi il repose et le moyen de le réaliser dans la vie pratique.

Tout ceci repose sur le fait qu'il fut véritablement homme ici-bas. Avant son incarnation, il s'était présenté à Dieu en disant: «Voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté» (Hébreux 10: 7). Et c'est la note dominante dans toute sa vie, venant, non pas pour faire sa volonté, mais la

volonté de Celui qui l'a envoyé (Jean 6: 38). C'est ce qu'il a fait parfaitement et sans interruption, de Bethléem au Calvaire. Ses pensées, ses sentiments, ses actes, tout en lui était conforme à la volonté de Dieu. Pour la première fois, depuis la chute, Dieu trouva la vérité au dedans d'un homme, de Celui qui seul répondit à tout ce qu'il demandait, de sorte que Dieu pouvait se reposer en lui en faisant de lui ses délices. Quelle joie pour le coeur de Dieu de pouvoir regarder en bas sur cette scène, où tous avaient manqué et s'étaient fourvoyés, où nul n'était bon, non pas même un seul, de voir Christ au milieu de difficultés inouïes, exposé à toute la malice des hommes et de Satan, répondant toujours en perfection à ses désirs, et de le contempler, glorifiant Dieu sur la terre dans toutes les circonstances et tout le long de sa vie! En lui donc, à la fin, Dieu a trouvé l'homme qui fut absolument en toutes choses selon son coeur, qui seul a réalisé ses propres pensées et répondu à l'idéal de son propre Esprit — L'HOMME PARFAIT. Dans toutes les circonstances: dans ce qu'il fut à l'égard de Dieu et à l'égard de l'homme; dans ce qu'il fut en présence des amis ou des ennemis; dans les peines, les persécutions, ou les tentations; dans toutes les situations possibles, soit en particulier, soit en public, en toutes choses en un mot, dans toutes les manifestations de sa vie ici-bas, il fut notre modèle; car tout était pour lui une occasion de manifester ce qu'il était comme homme obéissant et dépendant; c'est pourquoi il révéla ce que Dieu attend de tous ceux qui sont siens. Si donc je désire savoir ce que Dieu veut que je sois, je dois regarder à Christ et suivre ses pas dans son sentier à travers ce monde.

Admettant donc cette vérité que Christ est notre modèle, il est important de bien distinguer à quelle classe il s'adresse. Une méprise ici serait fatale, et a été une cause de naufrage pour bien des âmes. Les Unitariens, par exemple, font consister tout le devoir de l'homme dans l'imitation de la vie de Christ. La réaliser, disent-ils, c'est le sûr moyen d'arriver dans une éternité bienheureuse; et bien des livres, l'Imitation de Jésus Christ, de Thomas à Kempis, entre autres, reposent plus ou moins sur le même principe, qu'il est possible à l'homme naturel de marcher sur les traces du Seigneur Jésus. Nous avons à peine besoin de dire qu'une pareille doctrine ignore tout ce qui concerne les relations de l'homme avec Dieu, aussi bien que la question du péché et de la corruption de l'homme par la chute d'Adam. Ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu (Romains 8: 8). Voilà la déclaration que quelques-uns ignorent, ou à laquelle ils ne croient pas, et cela à leur propre perte. Quelle présomption pour un pêcheur sous la condamnation, éloigné de Dieu, ennemi de Dieu par sa nature (Romains 8: 7), de se croire capable de marcher sur les traces du Saint de Dieu! Cela nous montre le pouvoir de Satan, pour tromper et entraîner à leur ruine les hommes qui lui prêtent l'oreille. C'est ainsi qu'il induisit Pharaon et ses armées à croire qu'ils pourraient suivre Israël à travers la mer Rouge, et tous également tombèrent comme du plomb dans les eaux profondes. Il en est de même maintenant: Satan pousse les hommes à s'imaginer que, par leurs efforts, ils peuvent imiter Christ et arriver enfin à une justice qui supporte la présence de Dieu, et trompés ainsi, ils périssent pour toujours. Il est donc bien important d'indiquer exactement les caractères qui sont nécessaires pour suivre l'exemple de Christ.

1° Avant tout, il faut que nous ayons la même nature. Christ est devenu homme; c'est un dogme fondamental du christianisme. Quand l'accomplissement des temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, etc. (Galates 4: 4). Il est né dans ce monde aussi bien que nous; mais il ne faut jamais oublier les paroles que l'ange dit à Marie: «L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-haut te couvrira de son ombre; *c'est pourquoi aussi la sainte chose qui naîtra de toi sera appelée Fils de Dieu*» (Luc 1: 35; voyez aussi Matthieu 1: 18-20). Christ, sans doute, a eu part à la chair et au sang (Hébreux 2: 14), et fut en conséquence vrai homme aussi bien que vrai Dieu, mais on ne peut pas dire qu'il prit *notre nature*, qu'il devint os de nos os et chair de notre chair. Ce serait dire qu'il avait une nature pécheresse; comment ainsi pourrait-il être l'Agneau de Dieu, l'Agneau sans défaut et sans tache? Ce serait miner les fondements de l'expiation et, en conséquence, du christianisme. Non; il fut toujours saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs (Hébreux 7: 26), tandis que, par nature, nous étions enfants de colère.

Comment nous serait-il donc possible, à nous, dans la chair desquels il n'y a rien de bon, d'imiter la vie de Celui qui fut absolument saint? Le léopard ne peut pas changer ses taches ni l'Ethiopien sa peau, pas plus que l'homme naturel le caractère de la chair dans laquelle il est né. Il faut donc, tout d'abord, être né de nouveau, comme le Seigneur lui-même le dit à Nicodème: «En vérité, en vérité, je te dis: Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair, est chair; et ce qui est né de l'Esprit, est esprit. Ne t'étonne pas de ce que je t'ai dit: Il vous faut être nés de nouveau» (Jean 3: 5-7). Donc, jusqu'à ce que nous soyons nés de nouveau par la foi au Seigneur Jésus, par la puissance du Saint Esprit, nous ne pouvons suivre Christ. Soyons bien au clair sur ce point; car parler autrement, ce serait séduire les âmes et les mettre en péril. Si nous n'avons pas la même nature, il ne peut y avoir de similitude dans la vie. Il peut exister une ressemblance extérieure entre l'action d'un homme naturel et une action de Christ; mais cela ne constitue pas aux yeux de Dieu une imitation de son exemple. Pour cela, il faut que la nature des deux actions dans leur motif, leur caractère et leur but, soit la même. Nous pouvons attacher des roses à un groseillier, mais elles ne sont pas pour cela produites par cet arbrisseau. Ainsi en est-il des actions; pour être celles de Christ, elles doivent être produites (elles ne peuvent absolument pas l'être autrement) par ceux qui ont une nouvelle nature, une nature comme la sienne. En d'autres termes, nous devons être comme Christ (quant à la nature) avant de pouvoir l'imiter.

2° Ce n'est pas assez d'avoir la nature, il faut encore la puissance. La nouvelle nature seule, considérée dans le croyant, a pour caractère la faiblesse même; c'est pourquoi je puis réellement être né de nouveau, être un enfant de Dieu, et cependant être absolument incapable de faire un seul pas pour suivre Christ. C'est ce que nous voyons en Romains 7. Celui dont le cas y est dépeint, dit: «Ce n'est pas ce que je veux, que je fais; mais ce que je hais, je le pratique» (Romains 7: 15). Quelle confession! Et cependant il nous est dit qu'il prend plaisir à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur (Romains 7: 22), montrant ainsi qu'il avait une nouvelle nature, qu'il était né de nouveau. Ce qui lui manquait donc encore, c'était la puissance. Et comment pouvait-il l'obtenir? La chose indispensable avant tout, pour cela,

c'était la délivrance, c'est-à-dire de savoir que le péché avait été jugé, que les coupables étaient graciés aussi bien que la peine du péché ôtée, que, par la mort et la résurrection de Christ, il était sorti de sa condition adamique pour entrer dans une nouvelle position en Christ, de sorte que, ayant l'Esprit de Dieu demeurant en lui, il n'était plus dans la chair mais dans l'Esprit (Romains 8: 9). L'Esprit demeurant en nous est la seule puissance qui nous rende capables d'imiter Christ. Et c'était aussi la puissance de Christ. «Jésus étant plein de l'Esprit Saint», lisons-nous dans Luc, «s'en retourna du Jourdain et fut mené par l'Esprit dans le désert... Et il retourna en Galilée dans la puissance de l'Esprit» (Luc 4: 1-14). Lui-même dit: «Si je chasse les démons par l'Esprit de Dieu...» (Matthieu 12: 28), et Pierre, parlant du Seigneur, dit: «Comment Dieu a oint Jésus de l'Esprit Saint et de puissance, lui qui a passé de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance; car Dieu était avec lui» (Actes des Apôtres 10: 38). A moins donc que nous n'ayons le Saint Esprit, nous sommes sans force pour marcher comme Christ a marché; car la nature, comme nous l'avons vu, et même la nouvelle nature laissée à elle-même, est incapable de le suivre.

3° Il y a une autre condition. Je puis être né de nouveau, avoir l'Esprit de Dieu, et cependant n'être pas imitateur de Christ. J'ai tout ce qu'il faut pour cela, mais l'Esprit de Dieu n'agit pas nécessairement par le fait qu'il habite en moi. Tout croyant porte avec lui un grand obstacle, c'est la chair, la vieille nature; car, quoique elle ait été jugée dans la mort de Christ, et que, par conséquent, judiciairement Dieu ne la voie plus, elle est encore en nous, en opposition avec les désirs et les aspirations du nouvel homme. Satan le sait, et, si nous ne sommes pas vigilants, trouve là le moyen d'empêcher nos progrès et même de nous faire tomber. Paul dit à ce sujet: «Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair. Car la chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair; et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez» (Galates 5: 16, 17). La chair et l'Esprit sont donc continuellement en opposition, et l'un cherche toujours à empêcher l'autre. Quand la chair veut agir, l'Esprit fait opposition; et quand l'Esprit voudrait agir, la chair entrave. Ainsi l'un cherche toujours à annuler la volonté de l'autre, afin que soit l'un soit l'autre, n'obtienne pas ce qu'il désire. Il se peut donc, quoique je sois qualifié, comme je l'ai déjà dit, pour imiter l'exemple de Jésus, que j'en sois dans le fait empêché, et il en doit être ainsi si je permets à la chair de se montrer.

Une condition, c'est donc que nous ne laissons pas la chair agir, mais qu'elle soit tenue à la place où Dieu l'a mise — sous le jugement, dans la mort de la croix. C'est pourquoi Paul dit: «Si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si, par l'Esprit, vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez. Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu» (Romains 8: 13, 14). Un autre passage achèvera de rendre le sujet parfaitement clair: «Portant toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps» (2 Corinthiens 4: 10). La chair donc, c'est-à-dire tout ce qui est de la vieille nature, doit être maintenue sous le pouvoir de la mort, sous la constante application de la croix, de la mort de Jésus. C'est l'Esprit de Dieu qui nous donne l'énergie nécessaire, pour que rien de ce qui est nous-mêmes, la mauvaise nature ou la chair, ne se

montre, mais uniquement la vie de Jésus. Car c'est seulement quand le moi est jugé, que nous pouvons manifester cette vie; et, dans la proportion où la chair se montre, cette manifestation est perdue ou affaiblie. Il faut donc accepter de mourir, si nous voulons imiter Christ. C'est ce qu'il dit lui-même: «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix, et me suive» (Matthieu 16: 24). Il faut que le moi soit abandonné, et la croix, la mort, acceptée, avant que nous puissions suivre Jésus. Puissions-nous recevoir cet enseignement!

4° Nos yeux doivent aussi être fixés sur Christ, et sur Christ là où il est. Nous pourrions avoir tous les caractères dont nous avons déjà parlé, et aller au-devant d'une chute certaine, si nos yeux ne sont pas fixés sur Christ. Prenons l'exemple si connu de Pierre marchant sur la mer. Quand il vit Jésus marchant sur l'eau: «Seigneur, lui dit-il, si c'est toi, commande-moi d'aller à toi sur les eaux. Et il dit: Viens. Et Pierre, étant descendu de la nacelle, marcha sur les eaux pour aller à Jésus. Mais voyant que le vent était fort, il eut peur; et comme il commençait à enfoncer, il s'écria, disant: Seigneur sauve-moi» (Matthieu 14: 25-31). Au commencement, Pierre marchait sur l'eau, comme le Seigneur lui-même; mais du moment où ses yeux cessèrent de regarder Christ, pour se porter sur les difficultés au milieu desquelles il se trouvait, il commença à enfoncer.

Il en est ainsi de nous. Nous ne pouvons pas suivre l'exemple de Christ, si nos yeux ne sont pas fixés sur Lui. Mais, nous l'avons dit, c'est à Christ, là où il est maintenant, que nous devons regarder, et non là où il a été une fois. Pierre, naturellement, regardait à un Christ vivant qui était devant ses yeux; et nous, c'est aussi à un Christ vivant que nous regardons, mais à un Christ vivant, assis maintenant dans la gloire à la droite de Dieu. Expliquons-nous. Paul dit: «Or nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Corinthiens 3: 18). Nous recevons donc ici cet enseignement, comme nous l'avons vu déjà dans le dernier chapitre, que pour croître et être transformés peu à peu à l'image de Christ, il faut que nos yeux soient fixés sur lui, sur la gloire du Seigneur. Nous regardons par la foi, et les rayons de cette gloire, tombant sur nos âmes, nous transforment moralement et par l'oeuvre du Saint Esprit, en l'image de Celui que nous regardons. Ici se présente un autre point à remarquer. C'est seulement en étant occupés ainsi, que nous recevons la puissance pour porter toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus (2 Corinthiens 4: 10). Nous atteignons par là deux choses: nous croissons à la ressemblance de Christ, et nous tenons la chair sous la puissance de la mort. Christ est ainsi nécessairement manifesté; en d'autres termes, nous suivons son exemple. Car l'imitation de Christ doit venir du dedans et non du dehors. Suivant le principe établi plus haut, nous devons être comme Christ, avant de pouvoir l'imiter; c'est pourquoi la conformité à sa volonté dans notre marche, dépend du degré de notre ressemblance avec lui.

Si l'on se souvenait de cela, on s'éviterait bien des déceptions et des méprises. Car on verrait alors que, marcher comme Christ a marché, n'est le résultat d'aucun effort que nous puissions faire, mais que cette marche doit découler de ce que nous sommes. Comme

cela ressort admirablement de l'histoire du martyr d'Etienne! «Mais lui, étant plein de l'Esprit Saint, et ayant les yeux attachés sur le ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite de Dieu; et il dit: Voici, je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu» (Actes des Apôtres 7: 55, 56). C'est ainsi que cette scène nous est racontée; mais son témoignage ne fit qu'exciter la fureur de ses persécuteurs: «Et criant à haute voix, ils bouchèrent leurs oreilles, et d'un commun accord ils se jetèrent sur lui. Et l'ayant poussé hors de la ville, ils le lapidèrent... Et ils lapidaient Etienne qui priait et disait: Seigneur Jésus, reçois mon esprit. Et s'étant mis à genoux, il cria à haute voix: Seigneur, ne leur impute point ce péché. Et quand il eut dit cela, il s'endormit» (Actes des Apôtres 7: 57-60). Maintenant, si nous comparons ce récit avec celui de la mort de Jésus tel qu'il nous est fait dans Luc, nous trouverons de remarquables rapports entre ces deux scènes. Christ aussi prononça deux invocations. Quand il était sur la croix, il s'écria: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font», et aussi: «Père, entre tes mains, je remets mon esprit» (Luc 23: 34, 46). A ne considérer même les choses que superficiellement, on est frappé de cette ressemblance. Pourquoi Etienne marcha-t-il si exactement sur les traces de son Seigneur? Etait-ce parce qu'il avait appris que le Seigneur avait prononcé de telles paroles, et qu'il voulait suivre son exemple? Ç'aurait été une imitation de nulle valeur, ou plutôt une véritable contrefaçon. Non; il était absorbé dans la contemplation de la gloire du Seigneur, et il en résultait qu'il était transformé à son image, et ainsi il s'exprimait nécessairement de la même manière. Voilà le secret de toute conformité à Christ dans notre marche. Si nous regardons à ce que Christ fut ici-bas, et que nous disions: Il a fait ceci ou cela, et que nous voulions en conséquence faire la même chose, nous nous exposerons à des chutes. Mais si nous avons les yeux en haut, fixés sur Jésus là où il est maintenant, nous porterons partout avec nous la mort de Jésus dans nos corps; l'Esprit de Dieu n'est pas contristé, et rien ne l'empêche d'agir au dedans de nous comme puissance de transformation, et il nous conduira nécessairement sur les traces de notre grand Modèle, parce que son sentier a été celui de l'homme parfait.

Il en est de même dans le domaine naturel. Supposez qu'un artiste veuille reproduire un des grands chefs-d'oeuvre de la peinture, comment commencera-t-il? Ira-t-il se mettre dès l'abord à copier le tableau? Point du tout; son premier soin sera de l'étudier pour en imprégner son esprit; et alors, quand il a saisi la pensée, la forme et le coloris de son modèle, il peut le reproduire. C'est ce qui faisait dire à Milton «Celui qui veut écrire un poème héroïque, doit d'abord vivre comme un héros». Voilà le vrai principe pour réaliser l'imitation de Christ; plus nous serons occupés de lui dans la gloire, plus nous reproduirons fidèlement sa vie dans notre marche.

Mais on me dira: Ne devons-nous pas imiter la vie de Jésus ici-bas? Certainement; car quelle plus grande joie pour le croyant que celle de le suivre dans sa carrière terrestre, d'étudier tous les détails qui nous en sont rapportés, d'écouter ses paroles, de le suivre dans toutes ses circonstances, de remarquer comment il se conduisait avec ses amis et ses ennemis, de le voir dans la retraite, dans ses rapports avec ses disciples, surtout avec ceux qu'il pouvait admettre dans son intimité, de nous trouver avec lui dans cette bienheureuse famille de

Béthanie! Voilà autant de choses auxquelles il nous sera toujours doux de penser, peut-être même dans la gloire. Mais ce n'est pas ainsi que nous sommes rendus capables de marcher sur ses traces; cela ne peut être obtenu qu'en le contemplant par la foi là où il est maintenant, à la droite de Dieu. Nous nous nourrirons de lui (comme cela a été développé dans un autre chapitre), tel qu'il fut ici-bas; car la manne représente un Christ abaissé, un Christ au milieu de toutes les circonstances de sa vie terrestre. Il est infiniment doux pour nous de faire descendre Christ dans notre vie de tous les jours, de jouir de sa grâce, de sa tendresse, de sa sympathie, en suivant son exemple. Mais quelque précieux que tout cela soit pour nous, nous répétons que, si nous voulons marcher comme il a marché, nous ne le pouvons qu'en étant occupés de Lui dans la gloire.

Il ne faut pas oublier certains usages que nous pouvons apprendre de cette contemplation de Christ comme notre modèle. Son exemple est notre mesure, et rien ne peut donc être plus avantageux pour nous que de nous mesurer par ce modèle, pour découvrir nos défauts et nos manquements. C'est à ce sujet que Pierre, exhortant les serviteurs à endurer patiemment les souffrances qu'ils éprouvent en faisant le bien, ajoute ces mots: «Vous avez été appelés à cela; car Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces, lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel il n'a pas été trouvé de fraude; qui, lorsqu'on lui disait des outrages, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se soumettait à celui qui juge justement; lequel lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts aux péchés, nous vivions à la justice, et par la meurtrissure duquel vous avez été guéris» (1 Pierre 2: 21-24). L'apôtre leur présente ici Christ comme leur modèle, afin qu'ils puissent voir à cette lumière en quoi ils manquent, et être encouragés à marcher sur ses traces.

L'auteur de l'épître aux Hébreux introduit de la même manière cette pensée, comme un encouragement propre à soutenir ceux qui pouvaient avoir à souffrir de la persécution; car, après les avoir exhortés à courir la course qui est devant eux, fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et s'est assis à la droite du trône de Dieu, il dit: «Car considérez celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, en étant découragés dans vos âmes. Car vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché» (Hébreux 12: 3, 4). Ce mot *considérez* a une force particulière dans ce passage, il signifie établir une analogie, faire une comparaison entre Christ et vous-mêmes. Vous pouvez être presque accablés sous le poids de vos épreuves et des persécutions; mais comparez vos circonstances avec les siennes; suivez-le dans sa course, et contemplez-le à la fin mourant comme un martyr (car c'est bien là l'aspect de sa mort que ce passage nous présente) pour la cause de la justice. Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang (comme il l'a fait); vous n'avez pas encore été martyrs, en combattant contre le péché. Que son exemple vous encourage donc et vous fortifie! apprenez de lui à souffrir et à être fidèles, même jusqu'à la mort.

Le Seigneur a donné le même genre d'instructions à ses disciples. Il leur rappelle que si le monde les haïssait, il l'avait haï avant eux; «s'ils m'ont persécuté, leur dit-il, ils vous persécuteront aussi; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre» (Jean 15: 18-20). Le sentier du disciple est celui de son Seigneur; c'est pourquoi son exemple doit être notre modèle et notre mesure. Mais répétons une fois de plus que, si nous ne pouvons trop souvent et avec trop de soin suivre notre bien-aimé Sauveur dans sa course à travers le monde, pour apprendre ce que doit être notre marche, pour reconnaître nos manquements, et pour y puiser encouragement et consolation, c'est seulement en ayant les yeux fixés sur lui là où il est maintenant, que nous pourrons marcher sur ses traces. Puisse-t-il toujours attirer et absorber nos regards, afin que nous puissions aussi refléter son image dans notre marche et dans nos voies!

Chapitre 11 - Christ, notre paix

Il est aussi intéressant que profitable pour nous, d'étudier les voies de Dieu à l'égard de ce monde. A moins que nous n'ayons l'intelligence de la vérité dispensationnelle, telle qu'elle s'y montre, il nous est impossible de comprendre le passé, le présent, ou l'avenir, — la dispensation de la loi, la nature du christianisme, et le millénium. C'est dans l'épître aux Ephésiens, que nous trouvons pleinement développés les conseils de Dieu quant à la dispensation actuelle, ou plutôt, quant à la place qu'il a donnée dans la souveraineté de sa grâce, à ceux qui croient dans le Christ Jésus. Quelques-unes des différences qui séparent les Juifs des gentils, sont aussi indiquées, mais seulement pour rappeler qu'elles sont complètement abolies dans la dispensation actuelle. C'est en rapport avec ce fait que Christ est appelé notre paix, parce que des deux, — c'est-à-dire Juifs et gentils, — il en a fait un, ayant détruit le mur mitoyen de clôture (Ephésiens 2: 14). C'est pourquoi, si nous voulons comprendre tout le sens de cette déclaration, nous devons considérer ce qui caractérise cette épître.

Dans le premier chapitre, versets 1-14, sont exposés les conseils de Dieu pour la bénédiction des saints individuellement; et ensuite, relativement à la suprématie universelle de Christ. Nous sommes bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ (en opposition avec Israël, dont les bénédictions étaient temporelles et terrestres); «selon qu'il (le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ) nous a élus en lui avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour, nous ayant prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de la gloire de sa grâce, dans laquelle il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé» (Ephésiens 1: 3-6). Ensuite, il nous est dit que Dieu nous a «fait connaître le mystère de sa volonté, selon son bon plaisir, lequel il s'est proposé en lui-même, pour l'administration de la plénitude des temps, savoir de réunir en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre» (Ephésiens 1: 9, 10). Puis nous avons une distinction qui est souvent répétée dans la suite: «En qui nous avons aussi été faits héritiers,... afin que nous soyons à la louange de sa gloire, nous qui avons espéré à l'avance dans le Christ,

en qui *vous* aussi vous avez espéré, etc.» (Ephésiens 1: 11-13). Le nous et le vous sont caractéristiques; le premier se rapporte aux Juifs qui avaient cru, et le dernier aux gentils. Car, après avoir rappelé aux gentils croyants que, en Christ, après qu'ils avaient cru, ils étaient aussi scellés du Saint Esprit de la promesse, il dit: (Le Saint Esprit) «qui est les arrhes de *notre* héritage» (ici Juifs et gentils ensemble), etc.

Nous avons ici, dans ce passage, dans cette courte déclaration des conseils de Dieu, les traits essentiels de la dispensation actuelle, — la réunion des Juifs et des gentils, — toutes leurs distinctions nationales effacées en Christ. Cette vérité conduit l'apôtre à une prière, dans laquelle il parle de Christ, comme exalté à la droite de Dieu dans les hauts lieux. Il nous montre Christ ressuscité d'entre les morts, selon l'opération de la puissance de la force de Dieu; «et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination, et au-dessus de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir. Et il a assujetti toutes choses sous ses pieds, et l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'Eglise, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous» (Ephésiens 1: 19-23).

Si la première partie du chapitre nous a parlé des conseils de Dieu au sujet des croyants individuellement, quant à la place qu'il veut leur faire occuper près de lui et avec lui, la dernière traite de ses conseils, relativement à Christ comme chef du corps, et de la place occupée par le corps uni avec lui. Car l'apôtre ne nous a pas plus tôt montré notre chef dans les lieux très-hauts, que, dans le chapitre suivant, il nous enseigne comment les croyants sont unis à Christ glorifié. Mais avant de le faire, parce que c'est le conseil souverain de Dieu, et pour célébrer sa grâce et son amour, pour montrer que Dieu agissait selon son propre cœur, selon ce qu'il est en lui-même, et selon sa volonté souveraine, il dépeint la condition passée des gentils et des Juifs. Rien de plus frappant que la manière dont il commence cette partie de son sujet. Il venait de parler de l'Eglise comme corps de Christ, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous. Telle est l'Eglise, vue selon la perfection des conseils de Dieu; mais elle est composée de ceux qui, une fois, étaient Juifs et gentils, et elle existe à présent sur la terre. Aussi, descendant de la tête aux membres, il parle ainsi: «Et vous (gentils), lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés, dans lesquels vous avez marché autrefois, selon le train de ce monde, selon le prince de l'autorité de l'air, de l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance; parmi lesquels, *nous* aussi, nous avons *tous* (Juifs aussi bien que gentils) conversé autrefois dans les convoitises de notre chair, accomplissant les volontés de la chair et des pensées; et nous étions par nature des enfants de colère comme aussi les autres» (Ephésiens 2: 1-3). Telle est la peinture de la condition passée des membres du corps de Christ, — peinture si sombre, qu'elle n'est pas relevée par un seul rayon de lumière. Morts dans vos fautes et dans vos péchés, sans une seule pensée, un seul désir, un seul élan vers Dieu, car ce qui régnait, c'était la solitude et le silence effrayant de la mort. Mais c'étaient des hommes vivant sur la terre, et leur marche ici-bas est décrite en ces termes: «Vous avez marché selon le train de ce monde, selon le chef de l'autorité de l'air,... accomplissant les volontés de la chair» (Ephésiens 2: 2, 3). Tel est l'homme! Aussi est-il ajouté, — et comment

nous en étonner? — que nous étions par nature des enfants de colère. (Ephésiens 2: 3). Certainement, il nous est bon d'étudier cette description pour apprendre ce que nous étions, ce que l'homme est, et ce que nous méritions. Il n'y a pas une seule chose dont nous puissions répondre devant Dieu. Nous étions entièrement corrompus et sous la puissance du péché, de Satan et de la mort.

Mais que s'est-il passé pour que ceux dont la misérable condition est ainsi décrite, en aient été tirés pour être associés à un Christ glorifié? Les versets suivants nous donnent la réponse: «Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, etc.» (Ephésiens 2: 4-6). C'était Dieu qui agissait selon ce qu'il était, riche en miséricorde, qui intervenait au milieu de notre condition misérable et sans ressource; et il intervenait, comme le montre le premier chapitre, selon ses conseils éternels, et comme nous le lisons ici, à cause du grand amour dont il nous a aimés. Nous voyons ainsi, que la source de toutes nos bénédictions est le coeur de Dieu; et ce n'est que dans la rédemption que nous pouvons le voir pleinement révélé. Dieu entra en scène à cause de ce qu'il était comme Dieu; et (remarquons le contraste) «alors même que nous étions morts dans nos fautes», il a voulu nous rappeler qu'il n'y avait rien que du mal en nous, et rien que du bien en lui.

Dieu donc, mû par son propre coeur, selon sa propre nature, quand nous étions dans une telle condition, nous a vivifiés ensemble avec Christ. Christ, donc, a dû mourir. Et c'est ce qui a fait que Dieu a pu agir en miséricorde et en amour envers nous; car, jusqu'à ce qu'il eût été glorifié sur la croix par la mort de Christ, dans tous ses attributs, il ne pouvait se révéler comme un Dieu de grâce et d'amour. Mais il y a un trait particulier à remarquer, en rapport avec Christ, tel qu'il nous est présenté ici. Ce n'est pas un Christ mourant, c'est un Christ mort que nous avons devant nous. De même, dans le premier chapitre, le pouvoir dont il est question était manifesté en Christ, quand Dieu le ressuscita *d'entre les morts*. Nous ne le voyons pas, dans les Ephésiens, descendant dans la mort, mais nous le voyons mort. Et c'est là un des caractères principaux de cette épître, Juifs et gentils, également, sont vus, non pas vivant dans leurs péchés, comme dans les Romains, mais morts; et alors nous avons ce miracle de grâce, Christ descendant dans leur condition, couché parmi les morts, au même rang qu'eux; car, puisque nous sommes ici sur le terrain de la nouvelle création, tout recommencent c'est au moment où l'on voit Christ mort, et les gentils aussi morts (mais dans leurs péchés), que Dieu, dans son infinie miséricorde et à cause de son grand amour dont il nous a aimés, entre en scène et nous vivifie (Juifs et gentils) ensemble avec Christ. L'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons, est, par conséquent, «selon l'opération de la puissance de sa force qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts, et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, etc.» (Ephésiens 1: 19, 20). Car le corps est déjà regardé comme complet, parce qu'il est le fruit des conseils de Dieu; c'est pourquoi, chaque membre du corps est considéré comme ayant été vivifié avec Christ et en même temps que lui. Christ lui-même est

venu d'abord, et est entré dans notre condition mortelle. Sa mort a ôté toutes les barrières qui s'opposaient à l'accomplissement des conseils de Dieu, en a posé, le fondement, a mis son coeur en quelque sorte en liberté d'agir, et immédiatement eut lieu cette merveilleuse manifestation du pouvoir divin, qui agit au milieu de la scène où Christ se trouvait avec les membres de son corps, pour le tirer de la mort, et le faire asseoir à la droite de Dieu dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté et autorité et puissance, et domination, et de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir; et ce même pouvoir nous a vivifiés ensemble avec Christ.

Mais il y a plus. L'apôtre, avant d'aller plus loin, nous rappelle que c'est par grâce que nous sommes sauvés; par rien d'autre, assurément, que la pure et souveraine grâce; mais il veut que cette connaissance produise dans nos coeurs des actions de grâce à Dieu. Il ajoute alors: «Et il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble (Juifs et gentils) dans les lieux célestes, dans le Christ Jésus». Ainsi, le pouvoir qui nous a vivifiés ensemble avec Christ, nous a ressuscités ensemble, nous a transportés en haut, et nous a fait asseoir dans le Christ Jésus, dans les lieux célestes, et cela maintenant, tandis que, quant à nos corps, nous sommes encore sur la terre; tout cela, «afin qu'il montrât, dans les siècles à venir, les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2: 7). De pauvres pécheurs, d'entre les gentils et d'entre les Juifs, désobéissants et contredisants, sont placés dans la position où est Christ, par le pouvoir qui l'a ressuscité d'entre les morts, et l'a mis à la droite de Dieu, pour montrer dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce. Une Marie Madeleine, un brigand crucifié, compagnons du Fils de Dieu dans la gloire, seront de vivants témoignages de cette grâce.

Après nous avoir ainsi montré l'accomplissement des conseils de Dieu, et nous avoir révélé les perfections de la nouvelle création, dans laquelle nous sommes introduits déjà maintenant, en tant qu'unis à Christ, comme il écrit à des gentils, il leur rappelle leur condition passée et les moyens par lesquels ils ont été amenés à la jouissance de leurs magnifiques et précieux privilèges, aussi bien que de la position qu'ils occupent sur la terre avec les croyants juifs. «C'est pourquoi, dit-il, souvenez-vous qu'autrefois vous, les nations dans la chair, qui étiez appelés incirconcision, par ce qui est appelé la circoncision faite de main dans la chair, vous étiez en ce temps-là sans Christ, sans droit de cité en Israël, et étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance, et étant sans Dieu dans le monde» (Ephésiens 2: 11, 12). Telle était leur condition comme gentils, en opposition avec celle d'Israël; car tandis que, comme le montre le commencement du chapitre, ils étaient par nature enfants de colère aussi bien que les gentils, cependant, comme peuple sur la terre, élu selon la volonté souveraine de Dieu, ils avaient des avantages (voyez Romains 3: 2; 9: 4, 5), auxquels les gentils n'avaient ni titre, ni droit. «C'est pourquoi, vous (les gentils) étiez sans Christ». Le Messie, comme tel, ne fut jamais promis aux gentils; ils étaient sans droit de cité en Israël, et ainsi étrangers à ses privilèges et à ses bénédictions. «Mais maintenant, continue Paul, dans le Christ Jésus, vous qui étiez autrefois loin (manière ordinaire de désigner les gentils, voyez Actes des Apôtres 2: 39), vous avez été approchés par le sang du Christ. Car c'est lui qui est NOTRE PAIX, qui des

deux en a fait un, et a détruit le mur mitoyen de clôture, ayant aboli dans sa chair l'inimitié, la loi des commandements qui consiste en ordonnances, afin qu'il créât les deux (Juifs et gentils) en lui-même, pour être un seul homme nouveau, en faisant la paix; et qu'il les réconciliât tous les deux en un seul corps à Dieu par la croix, ayant tué par elle l'inimitié. Et il est venu, et a annoncé la bonne nouvelle de la paix à vous, qui étiez loin (les gentils), et la bonne nouvelle de la paix à ceux qui étaient près (les Juifs)» (Ephésiens 2: 13-17).

Avant tout, c'est une chose frappante de voir la place que l'Esprit de Dieu se plaît toujours à donner au sang de Christ. Ici, comme partout ailleurs dans les Ecritures, il est le fondement de tout, la base sur laquelle repose l'accomplissement de tout, selon le plan de Dieu. Car, en vérité, c'était grâce au sang de Christ donnant sa vie (la vie est dans le sang), que Dieu a été libre (si l'on ose employer cette expression) de laisser agir son cœur dans l'oeuvre de la rédemption, parce qu'elle répondait à tous les droits de sa sainteté, et le glorifiait dans tout ce qu'il est, de sorte que maintenant, il est glorifié dans le salut de tous ceux qui croient en Jésus. Ainsi les pécheurs d'entre les gentils ont été rapprochés par le sang de Christ; car, ayant fait la paix par le sang de sa croix (Colossiens 1: 20), il peut réconcilier à Dieu ceux qui étaient autrefois étrangers et ennemis, quant à leur entendement, dans les mauvaises oeuvres (Colossiens 1: 21).

Cette vérité fraie le chemin à cette autre: que Christ est notre paix. Il est notre paix, non pas seulement avec Dieu maintenant, mais entre Juifs et gentils, et il le devient par cette même mort sur la croix qui a été la base de la réconciliation des uns avec les autres; car, par là, il a détruit le mur mitoyen de clôture qui séparait les Juifs de tous les autres peuples de la terre. C'était Dieu qui les avait ainsi mis à part pour lui-même, et placés sous ses lois et son gouvernement; mais nous savons qu'aussitôt ils violèrent sa loi et transgressèrent ses commandements, de sorte que la loi devint un ministère de condamnation et de mort. La mort de Christ répond seule aux droits de Dieu sur les Juifs et sur les gentils; car il a pris sur lui toute notre responsabilité et, par là, il a détruit le mur mitoyen qui les séparait, puisque les uns et les autres doivent maintenant être sauvés, non par des oeuvres de loi, mais sur le principe de la foi. «Ayant aboli dans sa chair l'inimitié, la loi des commandements qui consiste en ordonnances, afin que des deux il fit un homme nouveau en lui-même (les Juifs et les gentils étant, dans la même foi, unis par le Saint Esprit envoyé du ciel), en faisant la paix; et qu'il les réconciliât tous les deux en un seul corps à Dieu, par la croix, ayant tué par elle l'inimitié» (Ephésiens 2: 15, 16). C'est pourquoi, sur le fondement de ce qu'il avait accompli sur la croix, il peut venir proclamer la paix aux Juifs et aux gentils; car tous, étant justifiés par la foi, avaient la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ.

Le fait qu'il est notre paix, est donc en rapport avec le corps de Christ. Dans la dispensation précédente, Israël était un peuple séparé; dans le millénium, Israël aura encore une position distincte et prééminente, mais maintenant toutes les distinctions sont abolies. «Il n'y a ni Juif, ni Grec; ni esclave, ni libre; il n'y a ni mâle, ni femelle; car vous tous, vous êtes un dans le Christ Jésus» (Galates 3: 28; Colossiens 3: 11). Ceci était préfiguré déjà dans la vocation de l'apôtre, à qui était spécialement confié le ministère du corps de Christ. En

racontant sa conversion devant Agrippa, il dit comment lui est apparu le Seigneur, qui lui a dit: «Lève-toi et te tiens sur tes pieds: car je te suis apparu, afin de te désigner pour serviteur et témoin des choses que tu as vues et de celles pour la révélation desquelles je t'apparaîtrai, en te retirant du milieu du peuple (des Juifs) et des nations, vers lesquelles je t'envoie maintenant» (Actes des Apôtres 26: 16, 17). Il est ainsi regardé comme n'ayant aucune nationalité, ayant été pris du milieu des Juifs et des gentils, pour être comme une sorte de type du ministère qu'il exerçait.

C'était la chose nouvelle qui, dans d'autres générations, n'avait pas été donnée à connaître aux fils des hommes (Ephésiens 3: 5), et qui ne devait être communiquée — quoiqu'elle fût l'objet des conseils de Dieu de toute éternité, — qu'après la réjection de Christ. Les Juifs savaient par leurs prophètes que les gentils eux aussi seraient bénis par le moyen du Messie; mais que les nations seraient cohéritières, d'un même corps, et coparticipantes de la promesse de Dieu dans le Christ Jésus par l'évangile (Ephésiens 3: 6), c'est ce qu'ils ne comprenaient pas; et quand la vérité leur fut annoncée, elle excita une vive opposition de leur part. Mais tel était le dessein de Dieu, et son dessein fut accompli en Christ; et c'est pourquoi nous pouvons dire: «C'est lui qui est notre paix, qui des deux en a fait un, et a détruit le mur mitoyen de clôture». Il a d'abord fait la paix par le sang de sa croix (Colossiens 1: 20); ensuite, il est venu et a prêché la paix tant aux gentils qu'aux Juifs (Ephésiens 2: 17); puis il a réconcilié avec Dieu ceux qui croient (Ephésiens 2: 13; Colossiens 1: 20, 21); et de plus, il a fait la paix entre Juifs et gentils, «en créant les deux en lui-même pour être un seul homme nouveau» (Ephésiens 2: 15). Nous pouvons donc dire dans le sens le plus large, que Christ est NOTRE PAIX.

Cette vérité, dans son aspect spécial, a des conséquences qu'il faut indiquer pour compléter le sujet.

Après avoir montré comment Juifs et gentils sont réunis pour ne faire plus qu'un corps en Christ, l'apôtre parle d'autres positions et d'autres relations qui en découlent. La bonne nouvelle de la paix est annoncée à ceux qui étaient loin et à ceux qui étaient près, «car par lui nous avons, les uns et les autres, accès auprès du Père par un seul Esprit» (Ephésiens 2: 17, 18). Quel contraste avec ce qui existait auparavant! Dans la dispensation précédente et jusqu'à la mort de Christ, les Juifs seuls, de tous les peuples de la terre, avaient accès, par le moyen de leur souverain sacrificateur, auprès de Dieu. Mais maintenant que le voile est déchiré, et que Christ est monté au ciel, tous ceux qui croient, soit Juifs, soit gentils, sont scellés du Saint Esprit de la promesse qui est aussi l'Esprit d'adoption, par lequel ils crient: Abba Père! (Romains 8: 15). Les uns et les autres ont donc accès auprès du Père par un seul Esprit. Ils sont dans la même relation avec Christ; ils ont le même Esprit, ils sont également enfants de Dieu; c'est pourquoi tous sont dans la même proximité de Dieu, et jouissent du même privilège de s'approcher de Lui.

Cela conduit à d'autres bénédictions: «Ainsi donc vous n'êtes plus étrangers, ni forains, mais concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu, ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin; en qui tout

l'édifice, bien ajusté ensemble, croit pour être un temple saint dans le Seigneur; en qui aussi vous êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 19-22). Comme toutes les distinctions et tous les privilèges sont abolis dans le corps de Christ, il en est de même de leurs relations avec Dieu pendant leur carrière terrestre. Tous sont sur le même pied, en sorte que l'un ne peut s'élever au-dessus de l'autre. Les gentils ne sont plus «étrangers ni forains», mais ils sont, avec les Juifs, concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu.

L'apôtre indique ensuite deux traits qui caractérisent les saints comme corps et unis à Christ sur la terre. Ces traits sont de la plus haute importance. D'abord, il est dit, qu'étant édifiés ensemble sur le même fondement, tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur (Ephésiens 2: 21). Remarquez cette expression: «croît pour être un temple saint». Il n'est donc pas encore complet, mais il s'édifie, et se continuera jusqu'au retour du Seigneur, quand toutes les pierres vivantes seront à la place qui leur est destinée. Comme le temple de Salomon, qui était bâti de pierres qu'on avait amenées toutes préparées, de sorte qu'en bâtissant la maison, on n'entendit ni marteau, ni hache, ni aucun outil de fer (1 Rois 6: 7), l'érection de ce temple avance silencieusement; chaque pierre préparée d'avance, est ensuite placée sur le fondement, à la place qui lui est assignée. Car Dieu lui-même est l'architecte, et son oeuvre reste invisible aux hommes; mais quand elle sera achevée, elle recevra de sa main le sceau de la perfection. Jean dit: «Et un des sept anges qui avaient les sept coupes, qui avaient été pleines des sept dernières plaies, vint et me parla, disant: Viens, je te montrerai l'épouse de l'Agneau, la femme. Et il m'emporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la ville, la sainte Jérusalem, descendant du ciel, d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu; et son luminaire était semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspe cristallin» (Apocalypse 21: 9-11). C'est le temple achevé et parfait; car, après avoir vu les nouveaux cieux et la nouvelle terre, Jean vit cette même cité descendant du ciel, d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari. «Et j'ouïs une grande voix venant du ciel, disant: Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes» (Apocalypse 21: 2, 3). Quel merveilleux privilège d'être une pierre dans le temple de Dieu, ce temple dans lequel la gloire de Dieu resplendira éternellement! C'était une bénédiction toute particulière pour les Juifs d'avoir le temple de Jérusalem, la place où Dieu habitait entre les chérubins, où il se manifestait à son peuple dans la nuée glorieuse. Mais ce sont les croyants qui maintenant forment le temple, et qui sont ainsi le lieu où Dieu demeure éternellement.

Bien plus, dès maintenant sur la terre, ils forment l'habitation de Dieu par l'Esprit (Ephésiens 2: 22). Nous ne parlons pas ici de ce qu'on pourrait appeler les différentes phases de la maison de Dieu dans cette dispensation, et nous ne nous arrêtons pas sur la différence entre la maison telle que Dieu la bâtit, et celle dont la construction est confiée à la responsabilité, de l'homme (1 Corinthiens 3: 10-17). Ce qui est présenté dans cette épître, c'est seulement le fait que les croyants de cette dispensation sont la maison de Dieu, que Dieu habite réellement sur la terre, puisque nous sommes édifiés ensemble en Christ pour être son

habitation par l'Esprit. Il y a donc sur la terre un lieu de bénédiction, c'est la sphère qu'occupe le Saint Esprit et où il habite. Tout ce qui est en dehors de cette sphère est sous la puissance de Satan; et ainsi, c'est un bien grand privilège d'être dans l'habitation de Dieu sur la terre.

Tels sont quelques-uns des traits distinctifs de la dispensation actuelle, quelques-unes des conséquences qui découlent du fait que Christ est notre paix. Puisse-t-il nous donner de comprendre plus complètement dans quelle position merveilleuse il nous a placés, position qui repose sur la rédemption qu'il a accomplie, sur sa séance à la droite de Dieu, et sur la présence du Saint Esprit sur la terre.

Chapitre 12 - Christ, notre chef

Ce mot de chef, ou tête, appliqué à Christ dans l'Écriture, a différents sens. En premier lieu, il est le chef (tête) de tout homme (1 Corinthiens 11: 3); puis il est donné pour être chef (tête) sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps (Ephésiens 1: 22); et enfin, il est le chef (tête) du corps, de l'assemblée. (Colossiens 1: 18). Le premier passage établit sa seigneurie sur tous les hommes, car il a autorité sur toute chair; le second, sa suprématie universelle sur toutes choses, et le troisième, ses relations spéciales avec l'Église. Il est entré dans toutes ces gloires en vertu de la rédemption, et par conséquent comme homme. On ne peut trop insister sur cette vérité: qu'il occupe cette place merveilleuse, qu'il hérite de ces diverses dignités, comme homme, - l'homme qui, sur cette terre, fut une fois rejeté et crucifié, mais qui est maintenant exalté à la droite de Dieu.

C'est ce qui est expliqué à un certain point de vue dans Hébreux 2. L'apôtre dit: «Car ce n'est point aux anges qu'il a assujéti le monde habitable à venir, duquel nous parlons; mais quelqu'un a rendu ce témoignage quelque part, disant: Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui, ou le fils de l'homme que tu le visites? Tu l'as fait un peu moindre que les anges; tu l'as couronné de gloire et d'honneur, et l'as établi sur les oeuvres de tes mains. Tu as assujéti toutes choses sous ses pieds. Car en ce qu'il lui a assujéti toutes choses, il n'a rien laissé qui ne lui soit assujéti; mais maintenant, nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujétiées. Mais *nous voyons Jésus*, qui a été fait un peu moindre que les anges, à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur, en sorte que, par la grâce de Dieu, il goûtât la mort pour tout». C'est donc comme Fils de l'homme que, d'après l'Écriture, le Seigneur Jésus est appelé à dominer sur toutes choses. «Car», dit Paul, «Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté selon son bon plaisir, lequel il s'est proposé en lui-même pour l'administration de la plénitude des temps, savoir de réunir en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre, en lui».

C'est aussi comme homme, comme l'homme glorifié assis à la droite de Dieu, que Christ est le chef de son corps, l'Église. «Et il est le chef du corps, de l'assemblée, lui qui est le commencement, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne, lui, la première place» (Colossiens 1: 18). C'est donc comme le ressuscité, le premier-né d'entre les morts, qu'il occupe cette place; car il est à peine nécessaire de faire remarquer que, quand il est parlé de lui en rapport avec la résurrection, c'est toujours comme homme qu'il est

considéré. Il suit de là que l'Eglise ne pouvait exister avant qu'il eut pris sa place à la droite de Dieu; car, avant que la tête fût dans le ciel, l'Eglise n'aurait pu se former ici-bas. C'est ce qui paraît hors de doute, si nous lisons cet autre passage: «Car de même que le corps est un, et a plusieurs membres, mais que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit» (1 Corinthiens 12: 12, 13). Il est bien intéressant de remarquer que, dans la comparaison du corps et des membres, l'apôtre ne dit pas: ainsi aussi est l'Eglise, mais: ainsi aussi est le Christ. Le Christ, c'est donc un terme qui comprend la tête dans le ciel et les membres sur la terre; et le verset suivant nous en donne l'explication: «Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps» (verset 13). Le corps ne pouvait donc être formé avant que Christ fût monté au ciel et que le Saint Esprit fût descendu. C'est ainsi, qu'après sa résurrection, notre Seigneur dit aux siens: «Vous serez baptisés de l'Esprit Saint dans peu de jours» (Actes des Apôtres 1: 5). Cette promesse s'accomplit le jour de la Pentecôte; et ce jour-là, quoique la vérité relative au corps n'eût pas encore été révélée, le corps de Christ fut formé. Alors, par le baptême de l'Esprit, les croyants furent unis avec un Christ glorifié, pour ne faire avec lui qu'un seul corps, — pensée merveilleuse, et grâce plus merveilleuse encore! C'est le caractère de la dispensation actuelle que les croyants, en qui le Saint Esprit habite, sont membres du corps de Christ; il est la tête et eux les membres (voyez Romains 12: 4, 5; Ephésiens 4: 1-16, etc.).

Quand donc nous parlons de Christ comme de notre tête, il ne s'agit pas d'une relation individuelle, mais d'une relation que nous partageons avec tous les croyants qui ont reçu le Saint Esprit. Comme donc nous sommes tous ensemble unis à Christ, nous sommes aussi unis les uns aux autres, membres de son corps et, par conséquent, membres l'un de l'autre. Quelle pensée solennelle que celle-là! et cependant, quelle consolation, quelle force cela donne, d'être réellement unis et d'une manière vivante, avec Christ à la droite de Dieu, et d'être aussi unis d'une manière vivante avec tous les croyants! Et cette double pensée caractérise nos deux responsabilités comme membres du corps de Christ, — notre responsabilité envers Christ comme chef, et notre responsabilité envers tous les croyants comme étant avec nous membres de ce corps. Il y aura profit pour nous à considérer l'une et l'autre.

1° Christ est notre chef. L'Eglise donc est soumise à Christ (Ephésiens 5: 24). Sans doute, il n'est pas nécessaire d'insister sur une vérité aussi évidente. Quelle joie c'était pour le coeur de Dieu, de donner à Christ cette place élevée, en montrant ainsi quel cas il faisait de l'oeuvre accomplie par son Fils dans sa vie et dans sa mort! «Il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux» (Philippiens 2: 8-10). Si donc nous avons communion avec le coeur de Dieu, quelle joie pour nous de reconnaître à Christ cette position de suprématie! De plus, quand nous considérons de quel intérêt est pour nous la place qu'il occupe; que toutes les bénédictions dont nous jouissons découlent de lui, en tant qu'il est

assis là-haut, et en vertu de l'oeuvre qu'il a accomplie; quand nous considérons que c'est par son amour et par son ministère qu'il nous conserve les bénédictions acquises par lui; comment, en un mot, nous lui devons tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons et espérons recevoir, nos coeurs pourraient-ils ne pas trouver leur joie à reconnaître sa seigneurie et à se soumettre à sa volonté! Mais que voyons-nous en réalité? Interrogeons les faits qui se passent autour de nous. Y a-t-il une rivalité de zèle pour obéir au chef de l'Eglise? Non, mais, au contraire, la suprématie de l'homme et de sa volonté dans l'Eglise. Prenez toutes les dénominations de la chrétienté qui existent, vous verrez que plus ou moins elles reposent sur des constitutions d'hommes, et qu'elles sont soumises à des lois d'hommes; que *la seigneurie de Christ est au fond pratiquement ignorée*. C'est avec douleur que nous le disons; et nous avons la confiance que les personnes pieuses de toutes les dénominations s'associeront à notre sentiment. Mais s'il nous est si pénible de constater l'action de la volonté propre chez les membres de son corps, que doit-il éprouver, Lui, qui est le chef du corps? Sans doute qu'il faut faire une large part à l'ignorance, ignorance de la vérité relativement au corps, et ignorance des Ecritures. Le fait cependant demeure. Ah! si nous en comprenions toute la gravité, en pensant à Christ et à son propre coeur, nous serions remplis de honte et portés à nous humilier en nous condamnant nous-mêmes.

Si Christ est notre chef, notre responsabilité à son égard est celle d'une obéissance complète et sans réserve. Car c'est la tête qui doit gouverner, diriger le corps, et non le corps la tête. Comment peut-on connaître la volonté, du chef? Par la parole de Dieu, où un simple coup d'oeil nous montrera quel soin il a pris à nous la communiquer. Non seulement il nous a révélé sa volonté, mais, par le Saint Esprit, il nous a donné de la comprendre (Jean 14: 20; 16: 13, 14; 1 Corinthiens 2, etc.). Nous sommes donc sans excuse si nous restons dans l'ignorance. Mais on entend quelquefois dire: N'a-t-il pas laissé complètement à notre discernement le soin d'arranger pour le mieux tout ce qui concerne le culte et le gouvernement de l'assemblée? Voilà ce que l'on avance continuellement pour justifier les divisions qui existent dans l'Eglise de Dieu. Mais un moment de réflexion suffit pour montrer la futilité de cette assertion. Considérez toutes les dispensations de Dieu à l'égard de l'homme, que voyez-vous? Que l'homme a complètement manqué dans tout ce qui a été confié à sa responsabilité. C'est ce qui a eu lieu avec Adam dans le paradis, avec Noé dans la terre renouvelée, avec Israël sous la loi, avec la sacrificature, et même l'Eglise, et cela malgré les directions et les commandements les plus précis. Et cependant, on soutient gravement que le Seigneur nous a laissés libres d'agir à notre guise! La tête laisserait les membres du corps agir indépendamment les uns des autres, à leur gré, comme il leur semble bon? Impossible! Cherchez dans les Ecritures, et vous serez bientôt obligés de confesser que le Seigneur n'a jamais rien laissé à notre sagesse, mais a pourvu à tout ce qui peut se présenter, de sorte qu'en toute situation, dans toutes les circonstances, l'Eglise pût avoir la direction assurée de sa volonté toujours infaillible. Voilà en quoi nous avons manqué: nous avons négligé l'étude des Ecritures. Et, il ne faut jamais oublier que tout croyant est responsable de connaître la volonté de son Seigneur. Il est vrai que, quand il traitera avec ses serviteurs, il fera une distinction entre ceux qui sont volontairement désobéissants et ceux qui le sont par ignorance

(Luc 12: 47, 48). Toutefois, la responsabilité subsiste; et toute âme pieuse, qui désire connaître la volonté du Seigneur, peut la trouver dans la parole de Dieu. «Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu, ou si je parle de par moi-même» (Jean 7: 17).

Toute notre responsabilité envers notre chef se résume ainsi en un seul mot: obéissance. Tel donc il était, soumis à son Père, pendant son séjour sur la terre, tels nous le sommes à son égard. Il ne faisait jamais sa volonté; car il est descendu du ciel non pour faire sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'a envoyé (Jean 6: 38); et il nous a laissé un exemple, afin que nous suivions ses traces. Nous éviterions bien des difficultés et bien des peines, si nous nous souvenions que ce qui caractérise un chrétien, c'est qu'il n'a pas de volonté. La volonté est liée au vieil homme, et le croyant a rejeté le vieil homme qui a été crucifié avec Christ (Colossiens 3: 9; Romains 6: 6). Il doit donc être gouverné par la volonté d'un autre, savoir celle de Christ. C'est une responsabilité plutôt individuelle, mais quand nous parlons de la responsabilité des membres du corps de Christ, cela signifie qu'ils doivent, comme assemblée, être soumis, c'est l'Eglise qui est soumise à Christ. Soit dans l'assemblée, soit dans notre marche individuelle, nous devons être dans l'obéissance, c'est-à-dire que tout doit être sanctionné et réglé par la parole de Dieu.

Et quel parfait repos de n'avoir pas de volonté, d'être dans l'obéissance! Il ne peut y avoir de conflit là où il n'y a pas de volonté, la paix et l'harmonie en seront la conséquence naturelle. L'obéissance ferait cesser toutes les divisions qui existent, ce serait une réponse à la prière de notre bien-aimé Seigneur, qu'ils soient un (Jean 17: 21). Et quel est, parmi les enfants de Dieu, celui qui ne le désirerait? Quel est celui qui ne soupire pas continuellement d'être séparé ici sur la terre de tant de membres du corps de Christ? Gardons-nous donc de l'accepter comme une triste nécessité, mais chacun pour soi-même, reconnaissons notre responsabilité, et cherchons en toutes choses à être soumis à la volonté de notre Chef, et ensuite, à en amener d'autres à la jouissance de ce même repos béni, afin qu'on nous voie tous, ce que nous sommes réellement, un en Christ.

2° Notre responsabilité n'est pas moins grande par rapport à ceux qui sont membres avec nous du corps de Christ. Car, comme nous l'avons vu, le même Esprit qui nous unit à Christ comme à notre chef, unit aussi tous les membres en un tout vivant. Paul, écrivant aux Ephésiens, et leur parlant des dons que Christ, séant à la droite de Dieu comme chef de l'Eglise, répand sur les siens, ajoute: «Mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ; duquel tout le corps, bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même, en amour, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure» (Ephésiens 4: 15, 16). La prospérité, la bénédiction, et l'accroissement de tout le corps, dépendent ainsi de l'harmonie et de l'activité de chaque membre. Cependant c'est dans une autre épître, qu'il est parlé spécialement de notre responsabilité vis-à-vis les uns des autres. Il en a déjà été question à propos de la formation du corps par le baptême de l'Esprit (1 Corinthiens 12: 13). Ensuite, l'apôtre insiste sur deux points: premièrement, que le corps n'est pas un membre, mais

plusieurs (verset 14); et secondement que, quoiqu'il y ait plusieurs membres, il n'y a pourtant qu'un corps. D'un côté donc, nous devons maintenir la diversité des membres, et, de l'autre, l'unité du tout. Ensuite, il entre dans quelques détails sur les rapports des membres entre eux, et sur leur responsabilité réciproque.

Tout membre a besoin des autres membres: «L'oeil ne peut pas dire à la main: Je n'ai pas besoin de toi; ni encore la tête, aux pieds: Je n'ai pas besoin de vous; mais bien plutôt les membres du corps qui paraissent être les plus faibles, sont nécessaires» (1 Corinthiens 12: 21, 22). Tous sont donc nécessaires l'un à l'autre. Nous le savons bien pour ce qui regarde le corps humain; si nous avons perdu, même pour un temps seulement, l'usage du moindre de nos membres, que d'inconvénients il en est résulté aussitôt, et comme tout notre corps en a été affecté! C'est de la même manière que l'Esprit de Dieu nous fait sentir les besoins de chaque membre du corps de Christ. Et ce sentiment devrait régner dans tous nos rapports fraternels. Nous ne pouvons être indépendants l'un de l'autre; et l'état actuel de l'Eglise n'est que la conséquence de l'oubli de cette vérité. Notre propre prospérité — la prospérité de tous — demande que nous partagions les besoins les uns des autres, tandis que souvent, hélas! nous nous accordons pour différer, et pour nous séparer les uns des autres, par gain de paix. Ce que Dieu a uni, — nous pouvons bien le dire aussi du corps de Christ, — que personne ne le sépare; et nous ne pouvons être trop reconnaissants que cette unité ne puisse être détruite, quoique, extérieurement, elle ne soit pas maintenue. Nous ne devons d'ailleurs jamais oublier notre responsabilité; et, sans doute, nous aurions plus d'action sur les âmes encore ignorantes de cette précieuse vérité, si elles nous voyaient plus affligés à leur sujet; ne sont-elles pas nécessaires à la gloire du Chef, pour maintenir l'unité du corps sur la terre, et pour la bénédiction de tous ses membres? Comme les membres d'une famille sont affligés de l'absence de quelques-uns d'entre eux, et ne peuvent être heureux jusqu'à leur retour, ainsi devrions-nous être affectés à la pensée que tant de saints s'en vont, suivant leur propre chemin, sans s'inquiéter de leur responsabilité envers ceux qui sont avec eux membres du corps de Christ.

Et, qu'on le remarque bien, il n'est pas question ici de dons, mais de membres du corps. Quelle responsabilité nous incombe à tous, quelque insignifiants que nous soyons, ou que d'autres nous estiment! Quel que je sois, je suis nécessaire à tous les saints. Chacun a besoin de moi, et j'ai besoin de tous. Nos besoins mêmes — pour ne rien dire de la pensée de Christ — devraient donc nous rapprocher, et empêcher toutes les divisions sectaires, que la volonté de l'homme et la malice de Satan ont introduites dans l'Eglise de Dieu. Demandons à Dieu que cette vérité soit placée sur le coeur de tous les saints, et, avec une telle puissance, qu'elle puisse les délivrer de tout ce qui est si diamétralement opposé à la volonté du Seigneur, et les amener ensemble sur le terrain de l'unité du corps de Christ.

Secondement, — et ceci résulte de la communauté de nos besoins, — il faut qu'il y ait des soins mutuels. L'apôtre dit: «Et ceux que nous estimons les membres les moins honorables du corps, nous les environnons d'un honneur plus grand; et les moins honnêtes sont les plus parés au dehors. Mais nos membres honnêtes n'en ont pas besoin; mais Dieu a composé le corps de

telle manière, qu'il a donné un plus grand honneur à ce qui en manquait, afin qu'il n'y ait point de division dans le corps, mais *que les membres aient un égal soin les uns des autres*» (1 Corinthiens 12: 23-25). On voit parfaitement ici, que notre responsabilité découle de ce que Dieu a fait. Il a organisé le corps, en en faisant concourir toutes les parties pour le bien de l'ensemble, et nous devons agir selon son but pour conserver ce qu'il a fait, étant ainsi avec lui en communion de pensées et de désirs. Nos propres corps, qui sont aussi l'oeuvre de ses mains, nous enseignent notre devoir en ceci. Nous entourons de nos plus grands soins, les membres les plus faibles, et les autres membres leur viennent en aide de toutes leurs forces. Tous sont intéressés aux soins des plus faibles, et il en devrait être ainsi dans l'Eglise de Dieu. N'y a-t-il pas danger pour nous d'oublier cette vérité, si nous faisons attention surtout aux membres du corps qui sont en évidence, — aux dons brillants, — en négligeant les membres du corps que nous estimons moins honorables? Et il n'est point du tout rare de voir, que les assemblées qui ont les dons les plus distingués sont spirituellement les plus faibles. Car elles sont en danger de perdre le sentiment de leur dépendance du Chef, aussi bien que de leur dépendance mutuelle, et de trop regarder aux dons qui attirent leur admiration. Les dons peuvent ainsi facilement devenir un piège pour les enfants de Dieu, et ils le deviennent toujours, quand ils prennent d'une manière indue la première place, voilant ainsi les principes sur lesquels repose l'assemblée de Dieu, ou quand, en quelque mesure, ils se placent entre l'assemblée et le Seigneur. Nous avons reconnu cette vérité, que les membres du corps qui semblent les plus faibles sont aussi nécessaires que les autres; maintenant gardons-nous d'oublier que tous les membres du corps ont droit aux mêmes égards de notre part.

Ce serait un avantage pour nous et pour les autres, de nous demander si, réellement et pratiquement, nous reconnaissons notre devoir et notre responsabilité à cet égard. Une tendance manifeste chez beaucoup d'entre nous, c'est de former de petits cercles dans l'Eglise de Dieu, et il est à craindre que ces petits cercles ne soient une affaire de sympathie humaine, plutôt que de communion spirituelle. On comprend que ceux qui sont le plus près de Christ soient portés à se rapprocher aussi les uns des autres, comme le font d'ailleurs ceux qui se trouvent éloignés de Christ. Cela est vrai, mais la responsabilité dont il est question ici, repose sur le fait que tous sont également membres de Christ, en sorte que j'ai à m'occuper des autres simplement parce qu'ils sont membres du corps comme moi. C'est ce que nous enseignent les relations de famille. Les parents ont soin de leurs enfants parce qu'ils sont leurs enfants, et non parce que ceux-ci répondent à des préférences particulières. C'est ainsi que nous devons avoir le même soin les uns des autres, par le fait que nous sommes tous également membres du corps. C'est pourquoi, notre responsabilité s'étend bien au delà de ceux qui sont réunis sur le principe du corps. Il y aura, sans doute, plus d'occasions de montrer notre amour à ceux avec lesquels nous servons le Seigneur, mais le devoir n'en existe pas moins égal à l'égard de tous, car nous devons les reconnaître comme membres de Christ, lors même qu'eux ne nous reconnaissent pas comme tels. Nous devons reproduire les affections de Christ, et son coeur embrasse tous ceux qui sont siens.

Nous avons enfin des sympathies mutuelles. «Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui» (1 Corinthiens 12: 26). Nous pouvons souffrir avec les autres de deux manières différentes. Nous le faisons, en quelque sorte, nécessairement, tout comme, par exemple, tout notre corps souffre des souffrances du moindre de ses membres. Il en est ainsi du corps de Christ, si un membre se laisse aller à la tiédeur, retourne en arrière, ou tombe en tentation, tous les membres, quoique peut-être d'une manière inconsciente, en seront affectés. L'état de l'ensemble est celui de chacun des membres en particulier. Si, par exemple, vous versez quelques gouttes seulement d'eau froide dans un bassin d'eau chaude, la température de la masse en sera aussitôt abaissée. Il en est ainsi de l'Eglise. Qu'il y ait un membre seulement dans l'assemblée, dont le coeur soit froid, elle en sera tout entière affectée; tous souffriront par le fait de sa présence.

Mais il y a encore une manière de souffrir, plus active et liée à notre responsabilité, à ce titre nous nous devons les uns aux autres. Qu'il est précieux de voir, et, grâce à Dieu, ce n'est pas rare, la sympathie de toute l'assemblée entourer un de ses membres souffrant! Et quant au résultat pratique, comme cette manifestation de sympathie lie les coeurs ensemble! N'est-ce pas une manière aussi de manifester ce que Christ est, lui-même, car Il n'est pas un sacrificateur qui ne puisse compatir à nos infirmités. Puissions-nous ne laisser échapper aucune de ces occasions, non seulement parce que nous sommes appelés à souffrir avec ceux qui souffrent, mais aussi parce que nous avons à manifester la grâce de Christ, qui a pris nos infirmités et porté nos maladies.

L'autre côté de la responsabilité est plus difficile: «Si un membre est glorifié, tous les membres se réjouissent avec lui». Le Seigneur a conféré un honneur spécial à quelque membre du corps, en lui accordant quelque distinction particulière, ou en lui confiant quelque service à accomplir. Tous doivent se réjouir de ce que l'un d'eux est honoré, glorifié, et assurément, si l'unité du corps est pratiquement conservée, cette parfaite sympathie existera. C'est ce que nous voyons se réaliser dans une famille. Si quelqu'un de ses membres a obtenu quelque avancement, ou un témoignage spécial d'approbation du Souverain, toute la famille en est honorée, et se réjouit avec celui de ses membres qui a reçu la distinction. Il en devrait être ainsi dans l'Eglise de Dieu. Mais est-ce trop de dire que, de ce côté-là, la sympathie est plus rare que quand il s'agit de compatir à des souffrances? Nous sommes de si misérables créatures que, au lieu de nous réjouir avec le frère que le Seigneur a honoré, nous trouvons dans ce choix du Seigneur matière à envie et à jalousie. De tels sentiments ne devraient pas même être nommés parmi les saints, et cependant, hélas! sont-ils rares au milieu de nous? Nous avons tous besoin de veiller sur nous-mêmes; car nous savons ce qu'est la chair, — et elle est encore en nous, — afin que nous puissions nous juger sans ménagement, quand nous tombons en faute. Oui, c'est un devoir pour nous de nous réjouir avec le membre qui est honoré. Le Seigneur compte tellement sur l'unité de nos sentiments, qu'il attend que nous la montrions. On pourrait citer ici Jean-Baptiste, qui pourtant ne savait rien du corps de Christ. Ses disciples lui dirent: «Rabbi, celui qui était avec toi au delà du Jourdain, à qui tu as toi-même rendu témoignage, voilà, il baptise, et tous viennent à lui. Jean répondit et dit: Un homme ne

peut rien recevoir, à moins qu'il ne lui soit donné du ciel. Vous-mêmes, vous me rendez témoignage que j'ai dit: Ce n'est pas moi qui suis le Christ, mais je suis envoyé devant lui. Celui qui a l'épouse, est l'époux; mais l'ami de l'époux, qui assiste et l'entend, est tout réjoui à cause de la voix de l'époux; cette joie-ci qui est la mienne, est accomplie. *Il faut que lui croisse, et que moi je diminue*» (Jean 3: 26-30). Quelle grâce de ne penser qu'à Christ, et pas à soi; d'entrer dans sa joie et de se réjouir de sa joie! C'est là précisément la disposition que nous devons cultiver, et c'est en l'exprimant que nous montrons à qui nous appartenons, c'est-à-dire à Christ, que nous suivons dans le sentier de l'humilité et du renoncement qui caractérisa toute sa vie terrestre. Alors, nous n'aurions pas de difficulté à nous réjouir quand un membre est honoré.

Toutes les responsabilités que nous avons considérées, découlent de notre union avec Christ, et du fait qu'il est notre chef. Puissions-nous nous réjouir de plus en plus des relations dans lesquelles nous avons été introduits, par la grâce de Dieu, et être toujours trouvés dans la confession pratique que nous sommes membres du corps de Christ, et aussi membres les uns des autres, tendant à garder l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix!

En tant que membres de son corps, nous connaissons maintenant Christ comme notre chef. Il reviendra bientôt pour nous prendre à lui. Et ceux qu'il réunira ainsi autour de lui, ceux qui ont été ses membres sur la terre, seront alors l'épouse, l'Eglise qu'il a aimée, et pour laquelle il s'est donné, «afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par la parole; afin qu'il se présentât l'assemblée glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable» (Ephésiens 5: 26, 27). C'est de cette Eglise que Jean parle, quand il dit: «Et je vis la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari» (Apocalypse 21: 2). Les mille ans sont passés, et elle possède encore la beauté impérissable de l'épouse; car, en vérité, elle a été enveloppée dans la gloire de Dieu (Apocalypse 21: 10); elle est ainsi, pendant toute l'éternité, la vraie compagne de l'Agneau. Quel honneur alors d'être membre du corps de Christ! et quelle grâce précieuse qu'il nous ait mis dans cette position si bénie! Quel sujet de reconnaissance et d'adoration pour nous, de reconnaître Christ comme notre chef!

Chapitre 13 - Christ, notre espérance

Nous ne trouvons qu'une fois, dans l'Ecriture, cette expression: Christ, notre espérance. «Paul, apôtre de Jésus Christ, selon le commandement de notre Dieu Sauveur, et du Christ Jésus, notre espérance» (1 Timothée 1: 1). Mais, quoique le mot lui-même ne soit pas répété, l'idée se retrouve dans presque chaque livre du Nouveau Testament, et presque à chaque page de quelques livres. Car ce qui caractérise tout chrétien, c'est l'attente du Seigneur Jésus qui reviendra, selon sa promesse, pour nous prendre auprès de lui, afin que là où il est, nous y soyons aussi avec lui (Jean 14: 3). Il appartient donc à notre position, pendant que nous sommes laissés dans ce monde, d'attendre Christ, parce que c'est à sa venue que nous entrerons en possession de tous les fruits de notre rédemption. C'est alors que nos corps seront aussi rachetés (Romains 8: 23); «il transformera le corps de notre abaissement en la

conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses» (Philippiens 3: 21). «Car nous avons été sauvés en espérance» (Romains 8: 24). Nous recevons «la fin de notre foi, le salut des âmes» (1 Pierre 1: 9); mais nous regardons en avant, vers le moment où nos corps seront aussi délivrés du pouvoir de la mort et du tombeau; car Dieu nous a «prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères» (Romains 8: 29).

C'est donc le propre de notre condition présente, d'attendre la venue de notre Seigneur, car c'est à son retour seulement que notre bénédiction sera pleinement accomplie. Il est notre espérance, parce que c'est lui-même que nous attendons pour la consommer. Mais c'est lui-même que nous attendons, parce que Celui qui nous a rachetés est Celui qui est le tout de nos coeurs. Ainsi, en dehors de toute autre considération, Christ est notre espérance, — Christ dans sa venue, — parce que nous désirons être avec l'objet de nos affections. Nous entrons ainsi en communion de désirs avec lui; car si nous l'attendons et si nous désirons être avec lui, il attend lui aussi le moment où le désir de son coeur sera accompli, et où il nous aura avec lui (Jean 17: 24).

Nous verrons, si nous y faisons attention, que pendant sa vie au milieu de ses disciples, il les préparait toujours pour ce retour, et les exhortait à veiller dans cette attente. Quelquefois il présentait cette vérité, l'espérance de son retour, en leur rappelant leur responsabilité comme serviteurs: «Bienheureux est cet esclave-là, que son maître, lorsqu'il viendra, trouvera faisant ainsi» (Matthieu 24: 46); et encore: «Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées; et vous-mêmes soyez semblables à des serviteurs qui attendent leur seigneur, quand il s'en reviendra des noces, afin que, quand il viendra et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt. Bienheureux sont ces esclaves-là que le maître, quand il viendra, trouvera veillant» (Luc 12: 35-37). Quelquefois il présentait sa venue, comme introduisant ceux qui l'attendaient dans la plénitude de la bénédiction, pour qu'ils fussent avec lui à toujours. Par exemple, dans le passage déjà cité, quand ses disciples étaient plongés dans le chagrin à la pensée de son prochain départ, il dit: «Que votre coeur ne soit pas troublé; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit; je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 1-3). Le Seigneur se présente ici à ses disciples affligés qui l'entourent, non seulement comme l'objet de leur foi pendant qu'il serait séparé d'eux, et comme celui qui les quittait pour leur bien, pour leur préparer une place, mais aussi comme l'objet de leur espérance, car il devait revenir pour les prendre à lui.

L'enseignement que nous donnent les épîtres est tout à fait le même. L'apôtre dit des Thessaloniens: qu'ils s'étaient «tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et *pour attendre des cieux son Fils*» (1 Thessaloniens 1: 9, 10). Ce passage est extrêmement important, puisqu'il montre, sans contredit, que la venue de Christ n'était pas une vérité d'un ordre élevé communiquée seulement à ceux qui étaient particulièrement spirituels, ni une vérité spéciale adoptée par une classe particulière, mais une partie

essentielle du christianisme de ces premiers croyants. Remarquons aussi que c'était la première épître de Paul, et qu'elle était écrite par conséquent à de tout jeunes croyants; et c'est à ces convertis qu'il rappelle que, par leur conversion, ils ne s'étaient pas seulement tournés vers Dieu, mais qu'ils avaient aussi été amenés à attendre le Fils de Dieu. Sa venue était leur espérance.

Nous trouvons le même langage dans les autres épîtres. Quelques citations suffiront. Ecrivant aux Corinthiens, l'apôtre dit: «De sorte que vous ne manquez d'aucun don de grâce, pendant que vous attendez la révélation de notre Seigneur Jésus Christ» (1 Corinthiens 1: 7); aux Philippiens: «Notre bourgeoisie est dans les cieus, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ» (Philippiens 3: 20). Jacques aussi dit: «Usez donc de patience, frères, jusqu'à la venue du Seigneur» (Jacques 5: 7), et, dans le dernier chapitre de la Bible, le Seigneur lui-même annonce trois fois son prochain retour, (Apocalypse 22: 7, 12, 20).

Mais c'était Paul spécialement, qui était chargé de révéler cette vérité comme l'espérance de l'Eglise; et il le fait, en entrant dans des détails précis dans sa première épître aux Thessaloniens. Il dit: «Or, nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment, afin que vous ne soyez point attristés comme les autres qui n'ont pas d'espérance. Car si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus avec lui» (1 Thessaloniens 4: 13, 14). Il explique ensuite comment les saints reviendront avec Jésus, à son apparition; car s'ils reviennent avec lui, il faut nécessairement qu'ils aient été avec lui auparavant, et l'apôtre est spécialement chargé de développer ce mystère. Il ajoute donc: «Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur: que nous les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis. Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange, et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous, les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles», (1 Thessaloniens 4: 15-18). Deux choses ressortent évidemment de ce passage: d'abord, que le Seigneur reviendra pour prendre les saints, aussi bien ceux qui se sont endormis que ceux qui pourraient être vivants sur la terre, au moment de son apparition; ensuite que, quand il reviendra sur la terre, ses saints seront avec lui (voyez aussi Colossiens 3: 4).

Il y a une autre classe de passages, dans lesquels nous sommes exhortés à attendre plutôt l'apparition que la venue de Christ. Un de ces passages a déjà été cité (1 Corinthiens 1: 7). Nous en ajoutons un autre: «La grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans ce présent siècle sobrement, et justement, et pieusement; attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, etc.» (Tite 2: 11-13). Il y a une raison pour cela. On trouvera que, quand les croyants sont considérés comme responsables sur la terre, dans le service, par exemple, c'est l'apparition qui est l'objet principal, plutôt que la venue. C'est ainsi que Paul dit à Timothée: «Je t'ordonne de garder ce

commandement sans tache et irrépréhensible jusqu'à l'apparition de notre Seigneur Jésus Christ» (1 Timothée 6: 14). On a voulu conclure de ce passage et d'autres semblables, que l'Eglise sera laissée ici-bas jusqu'à la venue du Seigneur pour le jugement, et qu'elle aura à passer par la grande tribulation dont le Seigneur parle dans Matthieu 24. C'est une complète erreur, comme on l'a vu par le passage déjà cité (1 Thessaloniens 4: 13-18). Le fait est qu'il est parlé de l'apparition en rapport avec la responsabilité, parce que, comme la terre a été le lieu où s'est accompli le service, la terre aussi doit être le témoin de la récompense. C'est pourquoi, dans la seconde épître aux Thessaloniens, nous voyons que l'apôtre, après avoir développé, dans la première, ce qui fait proprement l'espérance de l'Eglise, savoir la venue de Christ, et parlant aux mêmes saints des persécutions et des tribulations qu'ils enduraient, dirige leurs pensées vers le temps où ils auraient du repos dans la révélation du Seigneur Jésus du ciel, avec les anges de sa puissance, «quand il viendra pour être, dans ce jour-là, glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru» (2 Thessaloniens 1: 4-10). Ceci ne contredit pas cette vérité, que la venue du Seigneur pour ses saints est l'objet de notre espérance. C'en est plutôt le complément.

C'est ce qui sera plus évident encore si nous montrons que rien, d'après les Ecritures, ne vient s'interposer entre nous et le retour du Seigneur, qu'il peut revenir à un moment quelconque pour prendre les saints qui l'attendent. Si nous savions qu'un seul événement dût nécessairement se passer avant que nous fussions réunis avec lui, sa venue ne serait pas notre espérance immédiate. Dans ce cas, nous devrions regarder d'abord à l'événement ou aux événements annoncés, et après cela seulement, nous pourrions attendre la venue du Seigneur. Deux ou trois passages montreront que c'est notre privilège d'attendre constamment et en tout temps le retour du Seigneur.

Après la résurrection de notre Seigneur et avant son ascension, dans une de ses entrevues avec ses disciples, Pierre lui dit, en parlant du disciple que Jésus aimait: «Seigneur, et celui-ci, que lui arrivera-t-il?» Jésus lui dit: «Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Toi, suis-moi», (Jean 21: 21, 22). Maintenant, sans nous arrêter sur la signification particulière de ces paroles relativement à Jean, il est clair que s'il eût dû s'écouler entre le départ du Seigneur et son retour, un long espace de temps pour que certains événements pussent s'accomplir, le Seigneur n'aurait pas pu parler ainsi. Citons encore un passage de la première épître aux Corinthiens. L'apôtre dit au sujet de la résurrection du corps: «Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés» (1 Corinthiens 15: 51); il dit aussi dans le passage de 1 Thessaloniens 4: 15, dont nous avons déjà parlé: «Nous les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur». On a fait beaucoup de raisonnements ingénieux sur ces passages, pour obscurcir cette vérité que Paul ne voyait rien qui pût empêcher le retour du Seigneur durant sa vie. S'il avait su qu'une longue suite d'événements prophétiques ou des jugements eussent dû s'accomplir auparavant, il n'aurait pas pu se ranger, comme il le fait en disant nous, parmi ceux qui pouvaient ne jamais mourir.

Mais on objecte que le Seigneur lui-même a, dans d'autres passages, annoncé à ses disciples une longue suite d'événements avant son retour; et Matthieu 24 est volontiers cité

par ceux qui cherchent à obscurcir cette précieuse espérance de l'Eglise. Eh bien! que trouvons-nous là? Après avoir décrit un temps de grande tribulation, le Seigneur dit ce qui suit: «Et, aussitôt après l'affliction de ces jours-là, le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera pas sa lumière, et les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors, paraîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel. Et alors, toutes les tribus de la terre se lamenteront et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, avec puissance et une grande gloire. Et il enverra ses anges avec un grand son de trompette; et ils assembleront ses élus, des quatre vents, depuis l'un des bouts du ciel jusqu'à l'autre bout» (Matthieu 24: 29-31). Et l'on s'empresse de conclure que, si c'est une description du retour du Seigneur pour son Eglise, il doit s'écouler jusque-là un temps peut-être considérable. Mais, est-ce que vraiment il est question de l'Eglise dans ce passage? Ce chapitre lui-même nous fournit plusieurs raisons qui nous empêchent de le croire. Dans le quinzième verset, le Seigneur donne un signe: «Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation, dont il a été parlé par Daniel le prophète, établie dans le lieu saint (que celui qui lit comprenne), alors, etc.». Ce signe, comme doivent le reconnaître tous ceux qui prendront la peine de lire la prophétie de Daniel, se rapporte exclusivement au temple de Jérusalem, temple qui devait être rebâti plus tard. Le Seigneur les engage à prier pour que leur fuite n'arrive pas en hiver, *ni un jour de sabbat*, prière que ne pourrait guère présenter un chrétien, puisque le sabbat, c'est-à-dire le septième jour, le samedi, est pour lui absolument comme un autre jour de la semaine. De plus, si, selon qu'il est dit au verset 23, quelqu'un venait dire à un croyant: Voici, le Christ est ici; ou: Il est là! comment celui-ci pourrait-il le croire? Ne répondrait-il pas: «Christ est à la droite de Dieu?» Mais rien n'était mieux calculé pour tromper les Juifs, qui attendaient avec impatience l'avènement du Messie. En vérité, on ne peut se refuser à admettre que tout le chapitre s'applique aux Juifs qui, en ce temps, seront à Jérusalem et en Judée. On peut le prouver d'une manière plus évidente encore. Examinez l'ordre des événements racontés dans le passage cité. Après la tribulation, le soleil sera obscurci, etc., et *alors* paraîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel; et alors toutes les tribus de la terre se lamenteront et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, etc., et ce n'est *que quand tous ces événements auront eu lieu*, qu'il enverra ses anges avec un grand son de trompette pour rassembler ses élus, etc. Mais, *si cela s'applique à l'Eglise, elle ne serait donc rassemblée qu'après son apparition*. Mais que dit Paul? «Quand Christ, qui est votre vie, sera manifesté, *alors vous aussi, vous serez manifestés* avec lui en gloire» (Colossiens 3: 4). Les deux passages ne peuvent donc pas s'appliquer à la même chose, car ils se contrediraient. Ce qui est dit dans Matthieu 24, est différent de ce que nous trouvons dans Colossiens 3, et ne peut donc évidemment s'appliquer à l'Eglise, mais bien au résidu juif qui sera rassemblé de la manière décrite, quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire.

En Apocalypse 19, nous trouverons encore une preuve à l'appui de cette vérité: «Et je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc; et celui qui était monté dessus appelé, fidèle et véritable; il juge et combat en justice. Et ses yeux étaient comme une flamme de feu; et sur sa tête, il y avait plusieurs diadèmes; et il portait un nom écrit que nul n'a connu que lui seul. Et il était vêtu d'une robe teinte dans le sang; et son nom s'appelle la parole de Dieu»

(Apocalypse 19: 11-13). C'est une description de la venue du Seigneur en jugement, comme le montre la suite; en d'autres termes, de son apparition. C'est à ce moment qu'il revient *avec* ses saints. La Parole le dit d'ailleurs: «Et les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur» (verset 14). Qui sont ceux-ci? Leur vêtement est distinctif et fournit la réponse: «Les noces de l'Agneau sont venues et sa femme s'est préparée. Et il lui a été donné d'être vêtue de fin lin éclatant et pur, car le fin lin, ce sont les justices des saints» (Apocalypse 19: 7, 8). Les armées donc qui suivaient sur des chevaux blancs, sont les saints; mais si ce sont des saints, ils doivent avoir été avec Christ, avant qu'il sorte pour exercer le jugement à son apparition. Ceci est en parfait accord avec la déclaration de Paul: «Quand le Christ qui est votre vie sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire» (Colossiens 3: 4).

Il est donc bien clair que le Seigneur revient pour prendre les siens avant de paraître pour le jugement, et que, par conséquent, il n'y a pas d'événements qui doivent nécessairement se placer entre nous et la venue du Seigneur. Cela pourrait déjà se conclure de ses paroles: «Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin» (Apocalypse 22: 16), car l'étoile de l'espérance qui brille là-haut dans les cieux est le héraut et l'avant-coureur de ce jour qui vient, l'étoile vers laquelle nous nous tournons dans les heures sombres que nous traversons ici-bas, attendant d'être recueillis pour jouir avec lui de ses gloires célestes. «Celui qui rend témoignage de ces choses, dit: Oui, je viens bientôt». Heureux ceux qui peuvent répondre de tout leur coeur: «Amen! viens, Seigneur Jésus» (Apocalypse 22: 20).

Tel est l'enseignement de la parole de Dieu, que beaucoup font profession de reconnaître. Mais c'est une chose de maintenir une doctrine, et une autre de vivre dans la puissance de cette doctrine, pour être possédé par la vérité qu'elle exprime et y conformer notre vie. Retenir la doctrine que le Seigneur peut revenir d'un moment à l'autre, et vivre comme si ce monde était notre patrie, être rempli de ses préoccupations et de ses plaisirs, ou être engagé dans des choses qui ne conviennent pas à Celui que nous professons d'attendre, c'est renier pratiquement notre espérance et même faire de la grâce de Dieu une occasion de laisser agir la volonté propre et de se complaire à soi-même. Il convient que tous ceux qui croient que le Seigneur est à la porte se jugent eux-mêmes, et leur coeur, et leurs voies, à la lumière de la Parole, afin qu'ils puissent être dans un état conforme à leur attente, et répondant à la présence de Celui que nous espérons bientôt voir face à face, pour être avec lui à toujours. Voyons maintenant, par quelques exemples, quel effet cette bienheureuse espérance doit produire sur notre marche et sur nos actes.

La parabole des dix vierges (Matthieu 25), montre que, quelle que soit la profession que nous faisons, nous ne sommes pas prêts pour la rencontre du Seigneur, si nous n'avons pas de l'huile dans nos vaisseaux; et l'effet du cri: «Voici l'époux», fut de réveiller les sages et les folles, quant à leur condition et à leurs besoins. Mais chacun comprendra que ceux-là seuls qui sont nés de nouveau par la Parole et le pouvoir du Saint Esprit, peuvent être prêts pour la venue du Seigneur. Il y avait autre chose encore. Le cri était: Sortez à sa rencontre. Ceci rappelle un autre passage. Après nous avoir dit que, quand Christ sera manifesté, nous lui

serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est, Jean ajoute ceci: «Et quiconque a cette espérance en lui, se purifie comme lui est pur» (1 Jean 3: 2, 3). L'effet d'une attente de Christ, vivante et réelle, sera de nous mettre à part et de produire en nous une séparation croissante. Si nous l'avons présent à nos âmes, et si nous regardons à lui à toute heure, notre désir sera vraiment d'être loin de tout ce qui déplaît à ses yeux, et d'être occupés de ce qui réjouit ses regards. C'est pourquoi nous pouvons mesurer la réalité et l'intensité de notre espérance, par l'action qu'elle exerce sur nos coeurs et sur nos vies, pour les maintenir dans une atmosphère de séparation. Comment, si nous nous attendons à tout moment à voir la face de Christ, pourrions-nous nous livrer à une chose innocente en elle-même, mais qui ne serait pas positivement pour Christ? Non, si nous l'attendons, nous n'aspirerons qu'à être trouvés tels qu'il veut que nous soyons, en sorte que, sevrés de toutes les choses terrestres et de tout ce qui pourrait attacher nos coeurs à la scène par laquelle nous passons, nous puissions n'avoir rien à quitter que le désert lui-même, quand il descendra des cieux avec un cri de commandement, avec une voix d'archange et avec la trompette de Dieu!

Nous pourrions ainsi tenir nos lampes prêtes et allumées. Toutes les vierges s'étaient endormies, et quand elles se réveillèrent de leur coupable assoupissement, leur première pensée fut pour leurs lampes. «Alors toutes les vierges se levèrent et apprêtèrent leurs lampes». Elles ne s'en étaient pas inquiétées jusqu'alors, mais aussitôt qu'elles entendent ce cri: «Sortez à sa rencontre», elles s'assurent si leurs lampes sont prêtes, pour aller au-devant de lui. Mais ces lampes auraient dû être prêtes et briller au milieu des ténèbres toute la nuit; et si les vierges avaient réellement attendu l'époux, il n'en aurait pas été autrement. Qu'en est-il de nous qui faisons profession d'attendre le Seigneur? Notre lumière brille-t-elle? Brille-t-elle d'une manière invariable au milieu des ténèbres qui nous entourent? La lumière, c'est Christ. Est-ce que c'est lui que nous reflétons? «Une ville située sur une montagne ne peut être cachée. Aussi n'allume-t-on pas une lampe pour la mettre ensuite sous un boisseau, mais sur un pied de lampe; et elle luit pour tous ceux qui sont dans la maison» (Matthieu 5: 14, 15). De la même manière si, par la grâce de Dieu, Christ est en nous, c'est pour qu'il soit manifesté. «Car c'est le Dieu qui a dit à la lumière de resplendir des ténèbres, qui a relui dans nos coeurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ» (2 Corinthiens 4: 6).

Paul fait différentes applications de cette vérité: «Ne vous inquiétez de rien, le Seigneur est près» (Philippiens 4: 5, 6). Il veut donc que nous soyons sans aucune inquiétude, dans l'attente de sa venue. Il emploie la même vérité pour fortifier le coeur des saints (1 Thessaloniens 4: 18). Et qu'est-ce qui peut consoler le coeur de ceux qui ont perdu quelqu'un des leurs, comme l'attente de Christ? Car, même pendant que le corps de nos bien-aimés est là gisant dans la maison, ou pendant qu'on les porte au tombeau, le Seigneur peut revenir; nous sommes autorisés à l'espérer; et alors ils seront réveillés du sommeil de la mort, et nous-mêmes nous serons transmués; alors ensemble, avec eux, nous serons ravis dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur (1 Thessaloniens 4: 17).

L'apôtre Jacques exhorte à la patience, en se fondant sur la même pensée (Jacques 5: 7, 8). L'attente du retour du Seigneur est ainsi un réconfort, pour la fatigue, les difficultés et les épreuves de notre pèlerinage dans le désert.

Le Seigneur lui-même emploie continuellement cette pensée de l'incertitude du temps de son retour, comme un motif à la fidélité. Il se représente lui-même dans la parabole, comme s'en allant dans un pays éloigné pour recevoir un royaume et revenir, il donne les talents à ses serviteurs et leur dit: «Trafiquez jusqu'à ce que je vienne» (Luc 19: 12, 13). Il dit encore: «Qui est donc l'esclave fidèle et prudent, que son seigneur a établi sur les domestiques de sa maison pour leur donner la nourriture dans le temps qu'il faut? Bienheureux est cet esclave-là, que son maître, lorsqu'il viendra, trouvera faisant ainsi. En vérité, je vous dis qu'il l'établira sur tous ses biens. Mais si ce méchant esclave-là dit en son coeur: Mon maître tarde à venir; et qu'il se mette à battre ceux qui sont esclaves avec lui, et qu'il mange et boive avec les ivrognes; le seigneur de cet esclave viendra au jour qu'il ne l'attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas, et il le coupera en deux, et lui donnera sa part avec les hypocrites; là seront les pleurs et les grincements de dents» (Matthieu 24: 45-51).

Voilà quelques exemples de l'usage pratique de cette vérité que Christ viendra prendre les siens. Un examen de tous les passages qui traitent de ce sujet, montrera que cette pensée est mêlée à tous les détails de la vie et de la marche chrétienne.

Etre privé de cette espérance, c'est perdre un des plus puissants motifs à la sainteté que nous donnent les Ecritures. Bien plus, c'est perdre, comme nous l'avons déjà remarqué, une partie intégrante du christianisme; c'est pourquoi le chrétien qui n'a pas compris cette vérité de la venue du Seigneur, ne sait pas ce qu'est la position dans laquelle il a été introduit, non plus que la plénitude de la grâce de Dieu. Est-ce que la venue de Christ, — Christ lui-même revenant, — est votre espérance, cher lecteur? Quelle autre perspective pourrait, au même degré, réjouir le chrétien? Voir Celui que nous aimons sans l'avoir vu! Etre comme lui et avec lui pour toujours! Sûrement, si nos coeurs répondent, même dans la plus faible mesure, à ce qu'il est pour nous et à son amour; nous soupirons après le moment où il aura la joie de prendre les siens à lui, et où notre joie sera consommée dans la possession éternelle de l'objet de nos affections.

Puisse le Seigneur amener encore beaucoup de ses saints à la connaissance de cette vérité; et quant à ceux qui l'attendent, puissent-ils, par sa grâce, la maintenir vivante et forte en faisant, sous son influence sanctifiante, chacun de leurs pas à travers le désert!

Notes détachées recueillies aux conférences de Vevey du 3 au 7 novembre 1884 - Apocalypse 1 – 3

ME 1885 page 16 - ME 1886 page 39

Le chapitre 1 est une introduction. Les chapitres 2 et 3 donnent le jugement que le Seigneur porte sur l'Eglise responsable:

Le jugement de Dieu commence par sa propre maison; vient ensuite le jugement du monde. En général, l'Apocalypse est un livre de jugements. Les épîtres donnent l'exposé des choses qui concernent notre vocation, comme les évangiles nous donnent l'histoire du Seigneur dans ce monde: Messie, Serviteur, Fils de l'homme et Fils de Dieu. Mais ici, c'est une prophétie, «une révélation de Jésus Christ, que Dieu lui a donnée pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt». Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent. Dieu traite les saints ainsi dans tous les temps; c'est pourquoi nous trouvons peu avant le jugement de Sodome et de Gomorrhe: «Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire?»

Ainsi le Seigneur veut nous faire connaître ses pensées, il veut nous initier à ce qu'il va faire! Les choses ne peuvent pas toujours durer comme elles sont; Dieu interviendra dans la scène présente, et ce sera en jugement, «l'oeuvre étrange de l'Eternel», une oeuvre bien différente de l'évangile. Eh bien, de cela Dieu a parlé à l'avance, et c'est cette révélation qui est mise devant nous!

L'Apocalypse est une révélation que Dieu a donnée à Jésus Christ, pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt; mais elle n'a pas apporté dans le canon des Ecritures la révélation de choses qui fussent ignorées jusque-là. Elle est donnée aux saints du Nouveau Testament, parce que le temps est proche. L'Apocalypse s'occupe de sujets déjà mentionnés dans les Ecritures et y apporte des développements; mais ces sujets avaient été révélés par l'Esprit de Christ qui était dans les prophètes. Voir, pour exemple, le prophète Daniel, tandis que les écrits de Paul, qui présentent la révélation du «mystère caché en Dieu» dès les siècles (Ephésiens 3: 9), ont complété la révélation de Dieu. C'est pourquoi cet apôtre nous dit, dans l'épître aux Colossiens, que l'administration de Dieu lui a été donnée pour «compléter la parole de Dieu», savoir le mystère qui avait été caché dès les siècles et dès les générations, mais qui a été maintenant manifesté à ses saints.

Apocalypse 1

«Le témoignage de Jésus Christ» (verset 2) est l'esprit de prophétie; mais ici évidemment relatif au sujet de l'Apocalypse: «toutes les choses qu'il a vues». On remarquera au verset 3, la bénédiction spéciale qui est attachée à la lecture de ce livre.

(Versets 4, 5). Celui qui donne la salutation, c'est le Christ. Il est vu premièrement dans son être éternel: «Celui qui est, qui était, et qui vient;» ensuite comme venu dans le monde: en première création, «le témoin fidèle», en seconde, «le premier-né des morts», et «prince des rois de la terre». Les sept esprits (plénitude) sont devant son trône. Non le Consolateur, mais l'Esprit de Dieu en rapport avec le trône.

«Premier-né des morts». Historique: Christ est sorti du sépulcre, ayant vaincu la puissance de Satan et de la mort. Implique la participation d'autres personnes aux privilèges de cette résurrection, à laquelle est liée l'existence et la gloire de l'Assemblée. «Premier-né d'entre les morts». La résurrection pour la gloire: Christ, premièrement, les saints ensuite. Les autres morts sont laissés dans le sépulcre jusqu'au jugement. — Premier-né exprime un titre à l'héritage. En Israël, le droit du premier-né était la double portion. Dans le cas de David, Dieu, par élection, a institué héritier du trône un autre fils que l'aîné, Salomon: «Je ferai de lui le premier-né» (Psaumes 89: 27).

Dans l'épître aux Colossiens, Christ est le premier-né premièrement de toute la création. La création, proprement dite, est son héritage. La chose formée appartient évidemment à Celui qui l'a faite. Il est aussi «le premier-né d'entre les morts». Il tient la première place en nouvelle création. Il est «le chef du corps de l'assemblée, afin qu'en toutes choses, il tienne, lui, la première place» (1: 18). Il y a du profit pour nos âmes à étudier l'ensemble des choses réunies sur la personne de Christ: sa gloire, comme personne divine, son abaissement et son élévation, comme homme. Eussent-ils connu et cru les vérités que cela embrasse, les Juifs ne seraient pas restés à court quand le Seigneur leur a demandé: «Le Christ, de qui est-il fils?» La déité et l'homme apparaissent sans cesse en Christ dans l'évangile. Sur la nacelle, il dormait: c'est l'homme; il commande aux flots de se calmer et ils obéissent: voilà Dieu.

Remarquons ces mots: «grâce et paix». C'est délicieux. Avant la tempête qui va se déchaîner sur la terre, des saints, déjà dans la paix de Dieu, reçoivent de la part de Celui qui vient en jugement cette salutation rassurante: Grâce et paix à vous!

Au chapitre 5, nous trouvons l'expression «rois et sacrificateurs». Les 24 anciens présents sont à l'unisson des pensées divines. Ils célèbrent l'Agneau rédempteur et l'oeuvre qu'il a accomplie pour Dieu.

L'époque actuelle est caractérisée par l'appel de l'Eglise qui est quelque chose d'unique dans le plan de Dieu. C'est une classe de saints unis à Christ glorifié dans le ciel. Jean-Baptiste était le plus grand de l'économie qui prenait fin; le plus petit dans celle où nous sommes est plus grand que lui.

(Verset 6). «Un royaume», ceux auxquels la salutation s'adresse. Le Royaume est devenu «Royaume des cieux», depuis que le Christ est monté au ciel; c'est quelque chose qui n'existait pas avant l'époque actuelle, et qui ne caractérise que cette époque. L'expression, dans [Hébreux 12](#): «Vous êtes venus», s'applique au fait que nous sommes arrivés à cette sphère nouvelle à laquelle ressortit tout ce qui est énuméré. L'expression «vécurent» (chapitre 20: 4), signifie non pas avoir part à la vie ordinaire, mais «ressuscitèrent».

(Verset 7). On voit un caractère de l'économie prochaine dans ces mots: «tout oeil le verra».

(Verset 8). Le Seigneur possède les titres de la déité dans l'Ancien Testament: «Seigneur, Dieu, Tout-Puissant». — «Seigneur» est le mot du Nouveau Testament pour «Eternel». Dans [Daniel 7: 22](#), il est l'Ancien des jours.

Au même chapitre de ce prophète, on voit (verset 9) des trônes dressés; dans l'Apocalypse, ces trônes sont occupés (4: 4).

L'introduction du nom du Seigneur Jésus réveille aussitôt dans les saints les étreintes de l'amour de Christ, et reçoit de leur part la réponse spontanée exprimée dans les versets 5 et 6: «A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père; — à lui la gloire et la force aux siècles des siècles! Amen».

Le verset 7 donne un caractère de l'économie à venir: «Tout oeil le verra».

(Verset 8). Christ réunit les trois noms sous lesquels Dieu s'est révélé dans l'Ancien Testament.

(Verset 9). Jean se voit comme étant dans la tribulation avec les fidèles. Avoir part à «la patience de Jésus», veut dire: attendre patiemment avec lui. Le Seigneur est assis à la droite de Dieu, et il attend le moment de recevoir le royaume. Il le reçoit du Père. C'est sa gloire comme serviteur. Il attend; nous attendons avec lui. La tribulation, le royaume et la patience de Jésus sont liés ensemble: d'abord, la tribulation et le royaume (comparez 2 Timothée 2: 12); puis, l'espérance du royaume; elle donne lieu à la patience.

(Verset 10). Jean est en esprit dans la journée «dominicale», c'est-à-dire dans le jour seigneurial, — un dimanche, — le premier jour de la semaine.

Si l'on excepte les trois premiers chapitres et les trois derniers, l'Apocalypse révèle les événements qui précéderont le jour du Seigneur. Au chapitre 19, verset 11 et suivants, le Seigneur apparaît en gloire et puissance; c'est le jour du Seigneur; mais beaucoup de jugements auront précédé.

(Versets 12-16). Le Seigneur revêt ici les attributs d'un juge, — ceux de l'Ancien des jours, non les attributs du service sacerdotal. Cet aspect du Seigneur est spécial à l'Apocalypse.

Il y a une responsabilité pour les individus, une aussi pour les assemblées. Ici, nous trouvons le Seigneur prenant connaissance de la conduite qu'on a tenue, eu égard à la responsabilité, à ce double point de vue. Ce que lui a opéré est et demeure, c'est parfait; mais ce qu'il confie à la responsabilité dégénère bientôt dans les mains de l'homme. Qu'il y ait une responsabilité des assemblées, c'est évident. Entre plusieurs devoirs, nous sommes invités à être soigneux à garder l'unité de l'Esprit. Dieu a formé l'assemblée dans l'unité ici-bas; mais ce qui incombe aux saints, c'est la responsabilité de la garder comme il l'a formée; et Dieu juge d'après ce qu'il a donné, et selon la gloire dans laquelle il nous introduira, à l'apparition de notre Seigneur Jésus Christ. Mais l'homme a fait défaut, comme toujours, sous la responsabilité. Le déclin n'a pas tardé, la vérité n'est pas demeurée, l'unité non plus.

(Versets 17, 18). Jean tombe comme mort. Ce n'est pas un état d'âme; Jean éprouve, devant la gloire du Juge, la faiblesse de l'homme dans un corps d'infirmité. Le Seigneur le rassure. Celui dont la gloire est la cause de son trouble, est en même temps sa ressource.

(Versets 19, 20). Jean reçoit l'ordre d'écrire:

1. les choses qu'il a vues (le Seigneur Juge);
2. les choses qui sont (les sept églises);
3. les choses qui seront après celles-ci (voyez chapitre 4: 1).

Un mot sur l'ange de l'Assemblée. On peut y voir le personnel représentatif de l'assemblée. Dans la Parole, les anges ont, en effet, une place représentative: «Leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux». Il y a, dans les assemblées, un personnel qui a, de la part de Dieu, charge de service dans l'assemblée. Il est le premier responsable. Un père confie, en son absence, le soin des cadets aux deux aînés. A son retour, il trouve la maison bouleversée. La première faute est peut-être celle des cadets, mais c'est aux aînés que le père s'en prend, tout d'abord, quoique le trouble soit la faute de tous.

Apocalypse 2

Il est admis parmi les interprètes sérieux de la parole de Dieu, que les sept églises présentent un tableau historique de l'état de l'Eglise sur la terre, depuis les jours de Jean jusqu'au moment du jugement du Seigneur. Nous le croyons aussi. Autrement, s'il s'agissait d'assemblées spéciales, le Seigneur n'aurait-il parlé que de sept, quand il y en avait un très grand nombre sur la terre?

Les sept églises présentent un ensemble qui offre le tableau d'un déclin de la bénédiction première, d'un état de chute, d'un mal progressif qui rencontrera le jugement de Dieu. C'est le développement historique de l'Eglise sur la terre, considérée au point de vue de son témoignage et de sa responsabilité, à laquelle elle a failli comme en tout ce qui a été confié à l'homme. Elles n'en sont pas moins, pendant qu'elles existent, les sept lampes qui constituent le témoignage de Dieu sur la terre, — témoignage non individuel, mais collectif.

A Ephèse, on peut remarquer le premier déclin, et cela, déjà au temps de Jean: on avait abandonné le premier amour.

(Verset 2). Le Seigneur reconnaît le bien qui reste: «Tes oeuvres, et ton travail, et ta patience». Mais encore ici se remarque le déclin, car ces qualités ne sont plus ornées de la grâce qui les produit, comme on le voit dans 1 Thessaloniens 1: 3: «Votre oeuvre de foi, votre travail d'amour, et votre patience d'espérance». Le ruisseau coule encore, mais la source ne communique plus. Ces caractéristiques de la vie chrétienne qui appartiennent premièrement au chrétien, vu comme individu, ont aussi leur expression dans l'ensemble, et le Seigneur y regarde, comme nous le voyons ici.

Le Seigneur reconnaît aussi la fidélité qu'on montrait à l'égard de la conduite et de la doctrine: on se gardait pur. L'assemblée d'Ephèse ne supportait pas les méchants, et elle avait éprouvé ceux qui se disaient apôtres, et les avait trouvés menteurs.

Le Seigneur s'est présenté ici comme Celui qui tient les sept étoiles dans sa droite; il tient dans sa main la direction et la puissance d'administration dans l'assemblée. Plus tard, comme avec Sardes, c'est moins immédiat: il a les sept étoiles, mais il ne dit pas qu'il les tienne dans sa main.

Le nombre sept: «sept lampes», «sept étoiles», représente l'unité d'arrangement, — un arrangement relatif à Dieu, — non le nombre douze.

En s'adressant aux assemblées, le Seigneur se présente à chacune dans des attributs spéciaux, appartenant à ceux qu'il revêt dans le premier chapitre. Il le fait ainsi surtout avec les quatre premières. Ces attributs sont relatifs à la condition morale des assemblées. Ils expriment ce qu'il est pour chacune, en autorité et en ressources.

Il y avait encore beaucoup de bien dans l'assemblée de Dieu sur la terre; mais le mal travaillait à s'étendre. On voit dans l'épître aux Philippiens ce premier travail de l'extension du mal: Evodie et Syntiche n'avaient pas une même pensée dans le Seigneur. Tous cherchaient leurs propres intérêts. Et il y avait parmi les saints une catégorie de gens qui marchaient en ennemis de la croix de Christ, et desquels Paul parlait en pleurant. Que peuvent faire quelques hommes pieux, quand ils sont débordés par les progrès d'un mal qui va sans cesse grandissant?

Il y a, ainsi qu'on le voit dans les sept assemblées, un trait spécial de la foi et de la vie chrétienne, pour lequel il faut tenir ferme et vaincre, car c'est ce qui est attaqué dans chaque état particulier, mais d'une façon différente.

A Ephèse, on ne supportait point les *méchants*, et à l'égard de ceux qui se disaient *apôtres*, on les avait éprouvés et trouvés menteurs.

Quand le mal a pénétré dans une assemblée, et que les premiers avertissements et soins ont été sans fruit, il ne reste plus que l'autorité pour se purifier du mal, et l'autorité de Christ dans l'assemblée est effective.

Quand une assemblée est contrainte de prononcer un jugement, on doit se soumettre à sa décision, parce que c'est à elle que Dieu a donné l'autorité de juger dans ces matières, et non pas aux individus. Tous doivent se soumettre, même celui qui n'aurait pas compris; le moment, d'ailleurs, vient toujours où Dieu met toutes choses en lumière. L'assemblée n'est jamais un tribunal, mais il y a des cas où Dieu fait que les choses suivent leur propre cours, sans que l'assemblée intervienne activement. Ainsi, en 1 Jean 2 et 4, les faux docteurs sont sortis d'eux-mêmes: «Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres; car s'ils eussent été des nôtres, ils fussent demeurés avec nous, mais c'est afin qu'ils fussent manifestés comme n'étant aucun d'eux des nôtres» (1 Jean 2: 19). Ils avaient évidemment rencontré dans l'assemblée des hommes qui pouvaient leur faire face.

C'est un devoir pour l'assemblée de ne pas laisser la chair se donner carrière, et de faire connaître qu'elle «ne veut pas abandonner ce qu'elle a entendu dès le commencement».

Ephèse a abandonné «son premier amour». Il faut remarquer la portée du reproche: ce n'était pas une exhortation à avoir de l'amour, mais à revenir au passé, en se repentant.

Le Seigneur juge en cela d'après ce qu'il a donné au commencement. Pensons-y (comparez Jérémie 2: 2).

L'amour de Christ! Quand nous avons été convertis, nous avons nous aussi goûté ce premier amour; rien ne nous coûtait en fait de sacrifice... Plus tard, le combat est venu, et des expériences humiliantes de soi, peut-être aussi un peu de fatigue et de lassitude. Et après, moins d'élan, trop de calme: l'amour en souffre.

En général, quand il s'agit de discipline, s'il est question d'un scandale on trouve tout le monde d'accord à le juger, mais peut-être pour plusieurs, le motif c'est l'honneur du rassemblement, ou, comme on dit, «du témoignage», plus que l'honneur du Seigneur lui-même. Si le premier amour était là... le Seigneur serait le premier objet de la pensée.

Une épouse qui faiblit dans ses sentiments peut ne pas négliger sa maison quand même, et tenir tout en ordre; mais le mari ne tarde pas à s'apercevoir de ce qui est survenu au logis, et il le ressent. Si Christ a sa place dans les coeurs, le témoignage ne sera pas «nous», mais la vérité; ce ne sera plus l'honneur de l'assemblée, mais le Seigneur lui-même qui sera en cause et pour lequel on agira, en demeurant toujours dans sa dépendance. Malheureusement, nous ne sommes pas assez simples; pour faire notre chemin, il nous faut devenir humbles et avoir conscience que nous sommes peu de chose. Un frère estimé a dit: «Nous avons le privilège de nous considérer nous-mêmes avec un mépris silencieux».

Souvenons-nous que nous n'avons pas à créer un système, mais à marcher dans le chemin que le Seigneur a préparé pour nos temps et dans lequel il nous a fait entrer — un chemin d'obéissance et de dépendance. Nous regardons dans le passé, et nous y voyons la bénédiction du commencement, tout en ayant conscience du degré auquel elle est réduite à

présent; mais ayant conscience aussi de la grâce qui sait ouvrir un chemin à la foi dans les jours désastreux, et qui déploie ses ressources pour y conduire et soutenir les saints.

Comment peut-on comprendre l'expression: «Je viens à toi?» C'est le Juge qui parle. Il est prêt à agir. C'est le ton de l'Apocalypse de dire les choses comme s'accomplissant bientôt. A Daniel, il fut dit: «Scelle la vision, car elle est pour beaucoup de jours» (Daniel 8: 26); et à Jean: «Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre; le temps est proche» (Apocalypse 22: 10). De fait, l'assemblée d'Ephèse n'existe plus aujourd'hui. La lampe a été ôtée de son lieu.

La discipline a-t-elle à rencontrer, non le scandale, mais une mauvaise doctrine ou des principes subversifs du droit de Christ, cela devient plus difficile. Le devoir qui serait évident pour tous, ne l'est pas pour les faibles. Ceux-ci demandent pourquoi on fait une question de ces choses, et ils seraient disposés à passer sur un mal si peu apparent. La fausse doctrine égare la foi, et cause du ravage dans l'état moral de ceux qui la reçoivent. Elle atteint non seulement un individu, mais assez promptement l'assemblée: c'est le levain qui fait lever toute la pâte. Bientôt, l'assemblée qui laisse faire sera méconnaissable. Il faut y apporter de la vigilance. Les actes mauvais sont quelque chose, certainement; mais aujourd'hui, ce n'est guère que cela que l'on consent à redresser, et l'on passe facilement sur une doctrine qui défigure la personne de notre Sauveur. Evitons ces deux maux.

Chaque adresse se termine par un avertissement et par une promesse. Il faut des oreilles, et il faut s'en servir: on doit prêter attention. Avertissement et promesse s'adressent individuellement. A Ephèse, la promesse est: «A celui qui vaincra, je lui donnerai de manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu». Compensation de la souffrance éprouvée durant le temps du combat pour la fidélité à Christ. Paul acceptait le combat; il savait qu'il n'y perdrait rien au jour de Christ. Il avait confié son dépôt au Seigneur pour ce jour-là. Alors, il trouvera en lui le fruit mûr de l'arbre de vie. Toute souffrance n'est pas celle qui nous vient des ennemis de l'évangile. Il y a aussi, pour le serviteur de Dieu, une part de souffrance au milieu des saints. Paul exhorte Timothée à prendre courage et à endurer cette souffrance.

(Verset 7). Christ est lui-même le fruit du paradis de Dieu, la vie en exubérance. L'arbre de vie en Eden fut barré à l'homme pécheur; il est retrouvé en Celui en qui la vie a été manifestée et qui est lui-même «le Dieu véritable et la vie éternelle» (1 Jean 5: 20). Déjà maintenant, l'enfant de Dieu jouit des fruits de cette vie, sauf la gloire et le plein développement que la gloire amènera. En Christ, nous sommes devenus participants de cette vie céleste et devenus célestes nous-mêmes. Nous en jouissons maintenant, quoi que nous soyons dans le temps de la responsabilité. Mais cette grâce même est la cause pour laquelle nous avons une responsabilité. Elle demeure toujours.

(Versets 8-11). Dans les temps de persécution, il faut rassembler toutes ses forces et accepter de mourir plutôt que de renier le Seigneur. Mais lui se présente alors aux saints sous un caractère en rapport avec l'état de choses au milieu duquel ils se trouvent. Il est *le premier et le dernier* — c'est le caractère divin de Christ, il est celui qui subsiste et subsistera à jamais; quel appui dans la persécution. Mais de plus, remarquons-le, — il est *celui qui a été mort et qui a repris vie*, — c'est soit caractère humain dans des circonstances analogues à celles qu'ils ont à traverser. S'ils doivent mourir, ils ont affaire à Celui qui a été mort aussi, mais qui a repris vie. Il a passé par où ils ont à passer — ils auront part à la vie où il est entré.

Ephèse a montré le déclin, le relâchement, que la main de Dieu intervient pour arrêter, et la tribulation arrive. Mais l'épreuve est limitée, mesurée dans sa durée par le Seigneur lui-même. C'est 10 jours, 1260 jours, il les a comptés. Avec la tentation, il fait aussi l'issue afin qu'on la puisse supporter; «étant maintenant affligés pour un peu de temps par diverses tentations, si cela *est nécessaire*». Marc 9: 49, nous explique le but moral de la tribulation: «Chacun sera salé de feu, et tout sacrifice sera salé de sel». Les saints sont une offrande présentée à Dieu, comme autrefois les Lévites. Or il était dit: «Tu ne laisseras point manquer sur ton offrande de gâteau le sel de l'alliance de ton Dieu; sur toutes tes offrandes, tu présenteras du sel». Le sel empêche la corruption. Il ne faut pas que la corruption se mêle à ce qui est présenté à Dieu. Les saints y sont exposés; le mal est toujours près de se glisser en eux, et «chacun sera salé de feu». Le feu de la tribulation est nécessaire pour prévenir et arrêter le mal. Mais s'il s'agit de «feu» pour les méchants, ce n'est plus «préservation», c'est «jugement».

En général, si la persécution purifie, elle n'édifie pas. En effet, toutes les forces de l'âme sont alors concentrées sur une seule chose: demeurer fidèles, quelle que soit l'épreuve. Le temps manque, pour ainsi dire, pour sonder la vérité. On reste attaché à ce que l'on en a saisi et qui est devenu le bien le plus précieux pour l'âme. On ne voit peut-être pas tout ce qui se rattache à Christ et qui découle de lui, mais le coeur a saisi sa personne; on ignore peut-être beaucoup les merveilleuses vérités révélées dans l'Écriture, mais c'est la parole de Dieu, et l'on souffre et l'on donne sa vie pour la parole de Dieu et pour Christ. C'est toujours la vérité qui, agissant sur l'âme, produit un bon état subjectif. Quand la persécution est l'effet d'un témoignage rendu à Dieu selon la vérité, elle nous rejette sur le Seigneur. Autrement, on court risque de se prévaloir de ce que l'on a souffert. On n'a pas à la rechercher, c'est le témoignage fidèle qui la produit. Le Seigneur a dit: «Quand on vous persécutera dans cette ville, fuyez dans l'autre;» c'est ce que faisaient les apôtres.

(Versets 12-17). Quand l'Église a oublié sa vocation céleste et son caractère d'épouse de Christ, le méprisé et le rejeté des hommes, quand elle a glissé dans le monde et qu'elle a accepté l'alliance avec le monde et sa protection, le Seigneur se présente à elle comme «Celui qui a l'épée aiguë à deux tranchants», cette même épée avec laquelle il exécutera le jugement

sur le monde rebelle (Apocalypse 19). L'épée aiguë à deux tranchants est «la parole de Dieu vivante et opérante... atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles; et elle discerne les pensées et les intentions du coeur». L'Eglise, en oubliant sa vocation céleste, a perdu le sentiment de la vérité; elle s'est placée là où est le trône de Satan, et par suite laisse subsister, sans les juger, des doctrines perverses qui l'entraîneront plus loin dans le mal. De là vient l'avertissement: «Repens-toi donc, autrement je viens à toi promptement, et je combattrai contre eux avec l'épée de ma bouche». C'est la parole du Seigneur qui juge les fausses doctrines en même temps que la mondanité.

Quand la tribulation, l'épreuve, n'a pas eu pour effet de ramener au premier amour, l'Eglise tombe dans la mondanité. Elle s'allie avec le monde. Il est vrai qu'il peut y avoir encore une certaine fidélité à retenir le nom de Christ et la foi, et que même, au milieu du mal, il y aura de fidèles témoins qui vont jusqu'à donner leur vie (préparant pour ainsi dire le résidu), mais le caractère de séparation qui aurait dû toujours distinguer l'Eglise, est perdu.

Dès que la mondanité se glisse dans l'Eglise, elle perd sa force pour juger le mal. De là vient que si à Ephèse il y avait des Nicolaïtes, Ephèse haïssait leurs oeuvres (le mal n'était pas encore érigé en doctrine); s'il y avait de faux apôtres, Ephèse les discernait et les jugeait; s'il y avait des méchants, elle ne pouvait les supporter. Mais à Pergame, le monde est dans l'Eglise, et nous voyons le mal prendre la forme de doctrines tenues par des personnes; les unes tiennent la doctrine de Balaam, les autres celle des Nicolaïtes. La conscience n'était pas seulement éteinte, mais elle était corrompue par un tel enseignement. Il n'y avait ni discernement spirituel, ni force morale, car le discernement et la force n'existent que dans la communion avec Christ; or peut-elle exister là où la mondanité prévaut? Il n'y a point de communion entre Christ et Bélial. Toutefois là où, dans l'ensemble, il n'y avait point eu de force pour agir, on trouve le témoignage individuel, la fidélité jusqu'à la mort, suivant l'exhortation adressée à Smyrne. Le Seigneur, si l'ange de l'assemblée de Pergame, le représentant responsable de cette assemblée, ne se repent, prendra lui-même sa cause en main, car il est fidèle; il combattra, non contre Pergame, mais contre eux, les auteurs de mauvaises doctrines; toutefois, quelle humiliation quand l'Eglise, qui aurait dû être la colonne et le soutien de la vérité, oblige le Seigneur, par manque de fidélité, à intervenir lui-même.

«Tu n'as pas renié *ma foi*;» à Philadelphie c'est «*mon nom*». Le premier est plus général; le second plus intime. Dans Ephèse, Smyrne, Pergame et Thyatire, nous voyons les progrès successifs du mal, malgré les avertissements et les épreuves, jusqu'à ce que le résidu seul soit reconnu du Seigneur. A la fin on trouve Sardes, Philadelphie et Laodicée, qui marchent concurremment. On peut les considérer comme naissant successivement, mais ensuite marchant simultanément jusqu'à la fin; tandis que les trois premières, Ephèse, Smyrne, Pergame, qui ont paru successivement sur la scène, disparaissent, et sont suivies par Thyatire,

où elles aboutissent, et où se forme le résidu dont l'histoire se trouve dans les trois dernières églises. Thyatire va aussi jusqu'à la fin.

Quand la force morale n'existe plus pour parer au mal, au lieu de recourir aux ressources laissées par le Seigneur, on organise des conciles, des synodes, des réunions de délégués, etc. On montre ainsi que l'on a perdu de vue deux choses importantes à garder entre toutes: l'une, l'action de l'Esprit dans l'assemblée; l'autre, son action dans l'individu. Si on ne les avait pas oubliées, ces deux choses, on n'aurait jamais pensé à rien organiser. Que dit Paul, dans la prévision des temps fâcheux et du mal qui allait s'introduire: «Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier». Voilà la ressource pleinement suffisante, et non une organisation quelconque. Mais on a laissé de côté ces paroles, et le remède qu'on a voulu employer a été pire que le mal, car on s'en rapporte à des hommes au lieu de compter sur l'action de Dieu et de s'attacher à sa Parole. La seule ressource est alors que le Seigneur intervienne. «Il vient promptement», et combat contre ceux que l'Eglise laisse faire. Ce n'est pas la venue du Seigneur pour rassembler les siens, ni sa venue en gloire; c'est son intervention et l'exercice de son pouvoir dans l'Eglise.

«A celui qui vaincra». Il s'agit pour le fidèle de vaincre et non de se laisser aller quand bien même le mal empire. «Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus». «N'aie pas honte du témoignage de notre Seigneur». «Prends ta part des souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ». Voilà les exhortations de Paul à son enfant bien-aimé. Et au temps de l'apôtre Jean, quand Diotrèphe aimait à être le premier et ne recevait pas les apôtres, disant même de méchantes paroles contre eux, etc., dans ce temps difficile, que dit l'apôtre à Gaïus? Non seulement: n'imité pas le mal, — mais aussi: imite le bien. Pour vaincre, il ne suffit pas de s'abstenir du mal, de se tenir à part, mais il faut l'activité et l'énergie qui font accomplir le bien.

«La manne cachée», dont le type est la manne placée dans une cruche d'or devant l'Eternel dans l'arche, c'est Christ connu dans son humiliation sur la terre, mais maintenant dans la gloire, «caché en Dieu». Celui qui aura vaincu, alors que l'Eglise tombait dans la mondanité et laissait s'introduire les doctrines perverses, celui qui aura marché fidèlement dans la séparation d'avec le monde et le mal, en suivant un Christ humilié, rejeté et crucifié, celui-là aura la jouissance de Christ dans la gloire; la jouissance éternelle de ce qui fait les délices de Dieu dans le ciel. Et déjà maintenant, dans une mesure, nous en jouissons, car notre communion est avec le Père, dans son appréciation de ce qu'a été Christ, qui faisait toujours ce qui plaît à Dieu.

Le «caillou blanc» implique l'idée d'approbation, mais d'approbation secrète, individuelle, connue de la personne seule qui en jouit. C'était autrefois ce qui indiquait le vote en faveur de quelqu'un. Le «nouveau nom» est un nom en rapport avec cette approbation. Cela veut dire qu'individuellement l'âme reçoit de Christ une assurance intime qu'elle lui appartient, ce qui produit une joie connue de l'âme seule, et qu'un autre ne saurait partager ni comprendre. Comme quelqu'un l'a dit: «Vous ne pouvez jamais connaître ma joie particulière en Christ, et je ne puis non plus jamais goûter la vôtre...» «Un nouveau nom que personne ne connaît sinon celui qui le reçoit», ce nom n'aurait pas de signification pour tout autre que celui à qui il est donné. Christ se révèle à l'âme de telle manière qu'un étranger ne se mêle pas avec sa joie.

(Versets 18-29). Ce qui caractérise tout particulièrement Thyatire, c'est l'existence d'un résidu distingué de la masse et désigné par ces mots: «Je vous dis à vous, *aux autres* qui sont à Thyatire». Tout devient plus personnel.

Thyatire est l'état de la chrétienté caractérisé par le papisme: c'est là ce qui donne à la chrétienté sa couleur jusqu'à la fin, jusqu'à la venue du Seigneur, c'est là ce qui est l'église pour le monde. C'est l'Eglise responsable, mais corrompue et corrompant, et dans laquelle apparaît un résidu séparé de la masse. En fait, c'est ce qui a toujours existé, même aux jours les plus sombres du moyen âge. Dieu a toujours eu ses témoins.

Jésabel, son enseignement, ses séductions et ses prétentions caractérisent l'état de choses à Thyatire, qui est responsable en la laissant agir. A Pergame, quand il est question de la doctrine de Balaam, c'est quelque chose d'individuel; «tu en as qui tiennent», ce n'est pas un état. Mais quand l'énergie spirituelle a fait défaut, que le mal n'a pas été jugé, que l'exhortation «repens-toi» est restée sans effet, alors le mal s'établit et devient un état, c'est ce que symbolise la femme Jésus: «Elle enseigne, et égare mes esclaves en les entraînant à commettre la fornication et à manger des choses sacrifiées aux idoles;» c'est la doctrine de Balaam, tenue d'abord par quelques-uns, maintenant enseignée.

Jésabel est la reine persécutrice, qui pousse le roi, son mari, à sévir contre les saints. Ici, elle se dit prophétesse, exprimant la pensée de Dieu, — elle enseigne, prétendant avoir le Saint Esprit et avoir seule l'autorité d'exposer, d'expliquer la Parole, — elle fait égarer «mes esclaves», ceux qui reconnaissent Christ comme Seigneur, sur lesquels il a des droits, — elle les entraîne dans la mondanité et la corruption de la superstition.

En Thyatire, le mal est grand; c'est un système corrompu et corrupteur, devenu ainsi une source d'iniquité. Jésus est «*mère*»; elle en assume le titre et même celui de «*sainte mère*;» elle a des enfants formés suivant ses principes. De plus, il y en a qui s'associent et se sont associés à elle dans ses voies d'iniquité. La patience de Dieu s'est exercée en vain à son égard,

elle ne *veut* pas se repentir; elle veut persister dans son système. Le mal étant si grand, le jugement annoncé est particulièrement solennel: «une grande tribulation». — «Je ferai mourir de mort ses enfants». Le chapitre 17: 1-7, nous fait voir Jésabel dans son plein développement, devenue Babylone, «avec laquelle les rois de la terre ont commis fornication, etc.», et le chapitre 18 nous montre sa fin.

Le Seigneur retarde l'exécution du jugement pour s'occuper du résidu selon le principe: «Ainsi a dit l'Eternel: Comme quand on trouve dans une grappe du vin à épreindre, et qu'on dit: Ne la gête pas, car il y a en elle de la bénédiction, j'en ferai de même à cause de mes serviteurs, afin que le tout ne soit pas détruit» (Esaïe 65: 8).

Jésabel et ses partisans accusent «les autres». C'est toujours Elie accusé de troubler Israël. Ils les accusent d'être séduits et conduits par Satan. L'Eglise, comme corps visible, prétendait avoir l'Esprit de Dieu et sa parole, elle affirmait devoir et vouloir maintenir l'unité, en s'appuyant sur les rois, et les vrais saints qui se séparaient d'elle, étaient par elle accusés de connaître et suivre les profondeurs de Satan. Mais comme toujours, le Seigneur se met en avant pour justifier les siens, ils n'ont pas la doctrine de Jésabel et «n'ont pas connu les profondeurs de Satan...» ce que les ennemis des saints disent contre eux, Lui le nie, et ainsi il les approuve. De plus, il les encourage: «Je ne vous impose pas d'autre charge», ils ont assez à porter des accusations et des persécutions de leurs ennemis. «Seulement, ce que vous avez», peu de chose peut-être comme connaissance, mais dans ce peu ils ont été fidèles, «tenez-le ferme». Et alors, il présente au résidu souffrant l'unique ressource et la consolation, savoir sa venue, — son apparition en gloire, et ce qui la précède: «l'étoile du matin». — «L'étoile du matin», c'est Christ dans son caractère céleste, brillant au sein des ténèbres pour ceux qui veillent; c'est Christ, la portion céleste et éternelle de l'Epouse, en contraste avec son caractère comme «soleil de justice», comme Christ, connu du monde quand, ayant exercé le jugement, il remplira tout de sa gloire. Les siens partageront avec lui cette gloire: «Je lui donnerai autorité sur les nations; et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vases de poterie, selon que moi aussi j'ai reçu de mon Père;» mais la gloire ne leur enlèvera pas la part la plus précieuse, la part pour leur coeur — «l'étoile du matin». C'est là pour eux la consolation, ce qui sépare du monde et élève au-dessus de lui. Ils avaient déjà l'amour et la foi, Christ y ajoute l'espérance.

Nous trouvons au verset 22, «ses oeuvres», celles de Jésabel; au 23, «vos oeuvres», celles des individus, dont ils sont responsables; au 26, «mes oeuvres» celles de Christ. «Ses oeuvres», comme caractérisant l'état public et général de la chrétienté en rapport avec Jésabel, et formant contraste avec «mes oeuvres», caractérisant l'état chrétien dans sa perfection. «Vos oeuvres», l'état individuel entre les deux.

Il faut remarquer un changement entre les trois premières et les quatre dernières assemblées quant à l'ordre dans lequel sont présentées l'exhortation à écouter et la promesse faite aux vainqueurs. Dans les trois premières, l'exhortation vient d'abord, dans les autres, c'est la promesse. D'où vient ce changement? D'abord, dans les quatre dernières, le Seigneur s'adresse à un résidu, c'est plus individuel. Ensuite, on peut penser que le Seigneur met à la fin ce qui doit rester le plus présent à l'esprit de ceux qui écoutent. L'injonction est plus pressante — la fin est proche. C'est ainsi que, dans la vie ordinaire, on met à la fin (et même en post-scriptum) ce que l'on estime avoir le plus d'importance, ce que l'on désire qui ne s'oublie pas. Ainsi le Seigneur, terminant son exhortation aux siens, dit: «Or ce que je vous dis, à vous, je le dis à tous: Veillez» (Marc 13: 37).

Apocalypse 3

Un fait important à remarquer, c'est la différence des caractères sous lesquels le Seigneur se présente aux quatre premières et aux trois dernières assemblées. Dans les premières, ces caractères sont ceux dont nous le voyons revêtu au premier chapitre; dans les autres, il revêt des caractères tout nouveaux. Au début, nous nous trouvons devant l'ordre de choses régulier: le Seigneur marche au milieu des sept lampes d'or et tient les sept étoiles dans sa main droite. A Smyrne, quand les saints sont persécutés jusqu'à la mort, il est le premier et le dernier, celui qui a été mort et qui a repris vie. A Pergame, où des doctrines perverses s'introduisent et sont tenues par plusieurs, il a l'épée aiguë à deux tranchants sortant de sa bouche — sa Parole. A Thyatire, menacée du jugement, il est celui dont les yeux sont comme une flamme de feu, pénétrant tout et sondant les coeurs et les reins; et de plus, celui dont les pieds sont semblables à de l'airain brillant, symbole de la fermeté et de la perfection du jugement divin dans son application à l'homme. Tous ces caractères se trouvent dans la personne du Seigneur Jésus, du Fils de l'homme, tel qu'il est décrit par Jean dans le premier chapitre, et ils s'appliquent à l'état de choses dans les phases diverses où l'Eglise est présentée. Toutefois, déjà en Thyatire, nous voyons le Seigneur désigné par un titre qui n'est pas mentionné dans le premier chapitre: «Voici ce que dit le *Fils de Dieu*», et il est remarquable de voir ici ce titre du Seigneur Jésus, qui est celui sur lequel l'Eglise est fondée (voyez Matthieu 16). Quand l'Eglise extérieure, responsable, est arrivée au plus bas de sa chute, il est bien précieux pour le résidu de se rappeler qu'il y a une chose contre laquelle ne sauraient prévaloir les portes du hadès, la puissance de la mort et de Satan, parce qu'elle est fondée sur le Fils du Dieu vivant, sur la puissance immuable de la vie de Dieu, dans son Fils, en Celui qui a été «déterminé Fils de Dieu en puissance... par la résurrection des morts».

Mais à des besoins nouveaux correspond comme une révélation nouvelle de Christ, et c'est ce que nous voyons à Sardes et dans les deux églises suivantes. Sardes est, pour ainsi dire, un commencement nouveau qui rappelle Ephèse, mais qui n'est pas Ephèse. Sardes est une chose qui surgit dans la masse corrompue qui va jusqu'à la fin et qui porte le nom d'église. Aussi n'est-ce pas l'ordre régulier du commencement, qui s'y trouve devant nos yeux. Le Seigneur n'est pas vu tenant dans ses mains les sept étoiles et marchant au milieu des sept

lampes d'or; mais il α , il possède les sept étoiles et les sept esprits, la plénitude d'autorité et de puissance spirituelle pour le gouvernement. Et ainsi, dans un état de mort, toute ressource pour la foi est en lui.

Jusques et y compris Thyatire, on a le tableau de l'église historique jusqu'à la fin. Ce qui vient après n'est donc pas une suite, mais quelque chose qui se produit dans l'église et va aussi jusqu'à la fin, coexistant avec Thyatire. A Thyatire, le mal est mûr; toutefois, le moment de juger n'est pas venu, eu égard à la patience de Dieu, et, pour la chose nouvelle introduite, nous voyons qu'en Christ se trouve toute ressource. En un jour de bataille, un général d'armée prend un corps de troupes en mains et fait une action d'éclat; — c'est ce que Christ fait depuis Sardes, et c'est ce qui explique le caractère différent des trois dernières assemblées.

La grâce ne peut se replier sur elle-même et rester inactive. Aussi voyons-nous de temps à autre des réveils. Il y en a eu, sans nul doute, dans le moyen âge; il s'y trouvait çà et là des résidus fidèles. Dieu, comme il le fait toujours, était avec ceux qui comptaient sur lui. Il agissait en grâce envers eux et prenait soin d'eux, comme il le dit: «Je vous dis à vous... aux autres qui sont à Thyatire, je ne vous impose pas d'autre charge; mais seulement ce que *vous avez, tenez-le ferme* jusqu'à ce que je vienne». Nous ne sommes responsables que de ce que nous avons; c'est ce qu'il faut tenir ferme.

Sardes, ce nouveau commencement, présente le résultat entre les mains de l'homme — résultat parvenu jusqu'à nous — de ce que Dieu avait opéré aux jours de la Réformation: «Tu as le nom de vivre et tu es mort;» de même qu'Ephèse, ayant perdu le premier amour, est aussi ce qu'entre les mains de l'homme était devenu ce que nous voyons en Actes 2. Ce qui a surgi dans la chrétienté à cette époque, a été une oeuvre remarquable bien qu'incomplète; c'est ce qu'est devenu le résidu, en définitive nous en faisons partie.

Les trois dernières épîtres sont l'histoire de ce résidu et présentent en même temps l'histoire de la fidélité du Seigneur, en attendant qu'il vienne. L'oeuvre que nous y voyons opérée, dépend de l'action souveraine et spéciale du Seigneur Jésus Christ, qui ouvre à la fidélité un chemin et qui soutient dans ce chemin ceux qui y marchent.

«Celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles». — C'est la seigneurie de Christ, et l'action de l'Esprit par laquelle il gouverne.

Christ est le *Seigneur* qui a autorité sur l'Eglise; Il a aussi la plénitude de l'Esprit. Telles sont les ressources pour Sardes, quoi qu'il arrive. C'est ce que le Seigneur présente pour la foi, au milieu de la mort et de la mondanité. Si, dès l'abord, on s'en était tenu à ces ressources, marchant ainsi par la foi sous l'autorité et la plénitude de l'Esprit qui sont dans le Seigneur, le déclin ne serait pas arrivé. Mais le déclin étant là, un fait accompli, toutefois les ressources demeurent.

Il faut un temps de paix extérieure pour que la piété se développe et que la connaissance de la vérité s'approfondisse. Dans la persécution, quand toutes les forces de l'âme sont tendues pour résister jusqu'à la mort, il est difficile que le développement dans les choses spirituelles s'accomplisse; mais quand l'orage est passé, on se retrouve pour ainsi dire, on apprend dans la tranquillité à connaître la position que Dieu nous a donnée devant lui, quelles sont les richesses insondables de sa grâce, et quelle est la sagesse infiniment diverse de Dieu dans ses desseins et ses voies, et l'on jouit de cette lumière spirituelle qui découvre les choses merveilleuses de Dieu. Mais rappelons-nous, d'un autre côté, qu'il doit y avoir un rapport constant entre la lumière que nous possédons et notre marche dans la dépendance de Dieu. Notre responsabilité croît en mesure de la lumière que nous avons reçue.

L'expression «les sept esprits» correspond au trône, est en rapport avec le gouvernement de Dieu. Au chapitre premier, nous avons «les sept esprits qui sont devant son trône;» au chapitre 4, «sept lampes de feu brûlant devant le trône, qui sont les sept esprits de Dieu;» au chapitre 5, l'Agneau a «sept yeux qui sont les sept esprits de Dieu, envoyés sur toute la terre». Dans tous ces passages, ce n'est pas la personnalité et l'unité de l'Esprit qui nous sont présentées, ce n'est pas le seul Esprit formant et animant le seul corps et l'unissant à la Tête dans le ciel; mais nous y voyons la plénitude et la perfection de son action dans le gouvernement de Dieu sur la terre. Le commencement du chapitre 11 d'Esaië l'explique. En parlant du gouvernement du Messie, il est dit de lui: «Et l'Esprit de l'Eternel reposera sur lui; l'Esprit de sagesse et d'intelligence; l'Esprit de conseil et de force; l'Esprit de connaissance et de crainte de l'Eternel». C'est la distribution des diverses opérations de l'Esprit dans l'unité — c'est la perfection d'administration répondant à la nature de Dieu — *sept* représentant la perfection selon Dieu.

Trois choses constituent la promesse faite au vainqueur, en rapport avec la condition de Sardes. Il y a dans Sardes un résidu que le Seigneur ne confond pas avec la masse qui n'a à attendre qu'un jugement semblable à celui du monde, ou plutôt dont le jugement se confond avec celui du monde. Ce sont des individus que le Seigneur connaît. Leur caractère consiste dans une marche chrétienne, un état pratique manifesté au milieu de la mondanité de la masse professante. «Ils n'ont pas souillé leurs vêtements» par le contact avec le monde (voyez Jacques 1: 27; Apocalypse 19: 8), et ils marcheront avec le Seigneur en vêtements blancs. Le vainqueur dans cet état de choses sera vêtu de vêtements blancs. Ce qui lui a été donné de maintenir, peut-être dans l'obscurité de sa vie humble, sera alors manifesté. En second lieu, au milieu de ceux qui avaient le nom de vivre, mais qui étaient morts, eux avaient la vie de Dieu; c'était le principe intérieur et caché de leur marche en dehors de la souillure du monde, et le Seigneur dit de chacun d'eux: «Je n'effacerai pas son nom du livre de vie», du livre de la profession publique correspondant au «nom de vivre». En troisième lieu, pour vaincre il a fallu

n'avoir pas honte, au milieu d'une profession religieuse associée avec l'esprit et les pratiques du monde, de confesser Christ rejeté et crucifié; et Christ confessera le nom du vainqueur, le reconnaîtra publiquement devant son Père et devant ses anges.

«Souviens-toi comment tu as reçu et entendu». On est responsable de ce qui nous a été confié. Au chapitre 7 des Actes, Etienne adresse aux Juifs ce reproche: «Vous qui avez reçu la loi par la disposition des anges, et qui ne l'avez point gardée». Les protestants d'aujourd'hui oublient leur origine — «comment ils ont reçu et entendu». Ils oublient qu'ils ont «reçu» d'abord la grâce — la doctrine du salut par grâce — annoncée par la parole que les réformateurs ont fait *entendre*, et que Dieu leur avait enseignée par sa Parole — la Bible — cachée au plus grand nombre jusqu'au temps de la Réformation, tenue dans l'obscurité par le clergé romain, et maintenant entre les mains de tous. Ils oublient que, de même qu'autrefois, la Bible est aujourd'hui la seule règle, la seule autorité, le seul guide, et combien ont perdu de vue la grande doctrine proclamée autrefois — la justification par la foi! Ils sont responsables de ce qu'ils ont reçu et entendu, Et nous, qui avons pris notre chemin en dehors de ce que l'homme a établi, pour suivre le chemin tracé par cette Parole, nous devant qui ont été remises en lumière tant de précieuses vérités que la parole de Dieu renferme, ne sommes-nous pas plus responsables encore?

La responsabilité est en rapport avec le gouvernement de Dieu. On hérite de ses devanciers, et la responsabilité est d'autant plus grande qu'on a reçu davantage. A Sardes, malgré tout ce qui avait été «reçu et entendu», le mal s'était introduit — un mal plutôt négatif — une profession extérieure qui ne correspondait à aucune vie intérieure et qui ne séparait en aucune façon du monde, de sorte que les vêtements étaient souillés par le contact avec le monde. Aussi le Seigneur menace-t-il Sardes en ces termes: «Je viendrai sur toi comme un larron, et tu ne sauras point à quelle heure je viendrai sur toi». C'est le jugement du monde (voyez 1 Thessaloniens 5: 1-4).

Le vêtement blanc promis, c'est la justice des saints — la justice pratique manifestée. C'est la manière dont une personne sera vue dans la compagnie qui entourera le Seigneur: «Ils marcheront *avec moi* en vêtements blancs». Un dignitaire dans les jours d'apparat est entouré d'un cortège, d'un corps d'élite qui l'accompagne; c'est l'idée ici.

L'oeuvre de la Réformation a été une oeuvre mélangée; les rois et les princes se sont mis de la partie, et ainsi a été accomplie une oeuvre que le Seigneur n'a pas trouvée parfaite devant Dieu. Avant cette époque, il y avait eu ici et là de petits réveils écrasés aussitôt; mais quand les grands de la terre sont intervenus, la chose a pris de grandes dimensions, au moins extérieurement. Mais au milieu des foules qui embrassaient la Réforme, il n'y avait qu'un petit nombre qui avaient réellement la vie, et bientôt ce petit nombre avec les réformateurs et les prédicateurs fidèles furent débordés. La mort avec une froide orthodoxie envahit tout. Sans

doute, le Seigneur a permis cette intrusion des pouvoirs politiques, pour donner plus de consistance à l'oeuvre de la Réforme sur la terre, et de plus, il faut se souvenir que ce n'était pas au sein du paganisme que surgissait cette oeuvre; ce grand réveil avait lieu dans la chrétienté, où le clergé dominait et s'était arrogé un pouvoir despotique même sur l'autorité séculière.

(Versets 7-12). Philadelphie présente «un réveil dans le réveil»; la réforme dans la réforme. Le rideau tombe, puis s'ouvre sur une nouvelle scène. «Je viens bientôt» est une des choses qui la caractérisent, mais il faut connaître le Seigneur pour aller avec joie au-devant de lui, au lieu de le voir venir «comme un voleur». Historiquement, Philadelphie correspond au temps où, ayant «peu de force», l'assemblée est fidèle «à la parole de la patience» de Christ.

En rapport avec cela, le Seigneur se présente comme «le Saint et le Véritable»; c'est l'expression sommaire de sa personne: le Saint, «la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu» (Luc 1: 35); caractère en rapport avec son humanité, en même temps qu'il rappelle une marche de séparation; — «le Véritable» — Il est le Dieu véritable et la vie éternelle» (1 Jean 5: 20), caractère qui répond à sa divinité et qui, en même temps, rappelle la «doctrine du Christ».

Pourquoi «la clef de David?» La clef, c'est l'autorité, la puissance pour avoir accès à une chose, pour donner l'accès ou l'interdire. L'assemblée «a peu de force»; comment s'ouvrirait-elle, se frayerait-elle un chemin? Comment se garantirait-elle contre tout ce qui l'entoure et lui est hostile? Mais elle a affaire à Celui qui possède l'autorité et la puissance absolues, «qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul n'ouvrira». Il a la haute main, et fait servir son autorité à protéger les siens au milieu de tout ce qui est contraire. Le Seigneur exerce une action dans le monde, mais à présent il met son autorité à la disposition de l'Eglise. Il a ouvert devant elle une porte que personne ne peut fermer.

C'est la clef «*de David*». Toutes les promesses, «les grâces assurées», promises à David, sont accomplies en Lui (voyez 1 Chroniques 17: 11-14, pour ces promesses). Le royaume existe dès à présent: il est «justice, paix et joie, par le Saint Esprit». Jean-Baptiste en annonçait l'approche; le Seigneur aussi l'a prêché et en a donné les clefs à Pierre, qui ouvrit aux Juifs et aux gentils l'entrée dans le royaume (voyez Actes des Apôtres 2; 10). Il est vrai qu'il n'est pas établi, aujourd'hui, en puissance et en gloire, tel que les trois apôtres en eurent une vue anticipée lors de la transfiguration (Luc 9). Le Roi ayant été rejeté, est au ciel, caché en Dieu, et le royaume est en mystère, mais il n'en existe pas moins, puisque le Roi vit. Quand Christ apparaîtra, le royaume sera manifesté. Nous avons de cela une figure dans le cas de Joas. Durant six ans, après avoir échappé au massacre, il fut caché dans la maison de l'Eternel. Bien qu'une étrangère dominât en Israël, il n'en était pas moins le vrai roi du royaume. La septième année, le souverain sacrificateur Jéhoïada le montra au peuple; il fut manifesté comme Christ le sera, et alors le faux roi, l'antichrist, sera renversé (2 Rois 11).

Autrefois, le Seigneur avait confié les clefs à Pierre. Pierre n'a pas eu de successeurs pour tenir les clefs après lui, comme certains voudraient le dire, et tout ce qui a été confié à l'homme a manqué. Mais le Seigneur ne manque pas; il a pris lui-même et il tient la clef de David (comparez Esaïe 22: 22), et l'on peut compter sur lui. Combien cela est consolant, alors que tout semble aller à la dérive! Mais il faut la foi. Un frère estimé de tous disait: «Le moment vient où l'on ne pourra pas aller, si l'on ne peut marcher sur les eaux comme Pierre». La chair n'aime pas cela; elle aime à voir, à avoir ses aises, une marche facile; mais on n'est pas plus malheureux si on la contrarie — on est avec le Saint et le Véritable. Il est et sera avec ceux qu'il a engagés dans le chemin. C'est sur lui qu'il faut compter et non sur les choses établies, car tout est bouleversé. Excepté le Seigneur, rien ne reste. «Si les fondements sont détruits, que fera le juste?» Regarder à lui, s'attendre à lui, et l'on pourra marcher en dehors de tout autre appui. Rien ne peut remplacer la foi. L'expérience en est délicieuse. Quand tout est perdu... voilà que tout s'éclaircit; les nuages se dissipent et le ciel devient serein. Alors, on trouve le temps et la force de rendre grâces à Dieu pour sa fidélité, éprouvant que «le sentier du juste est comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi». On apprend alors ce que c'est que d'être «fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire, pour toute patience et constance, avec joie, rendant grâces au Père» (Colossiens 1: 11, 12).

Quelque naturel qu'il soit à l'homme de se circonscrire, il faut se garder de se faire un cercle fermé où l'on serait séparé de tous les autres chrétiens d'une manière systématique. En restant attaché à la vérité, il faut que le *coeur* soit ouvert à tous.

Tu as peu de force». Au commencement, il y avait de la puissance; nous le voyons par les oeuvres qui s'accomplissaient, aussi bien que dans le jugement du mal. Aujourd'hui, le déclin et la ruine sont là, et il y a peu de force. Le Seigneur ne peut mettre son sceau, par des oeuvres de puissance, là où se trouve la ruine dont l'homme est responsable; ce serait mettre son sceau sur le mal. Mais, pour les fidèles, Christ a la force et lui-même a mis une porte ouverte devant ceux-là mêmes qu'il a vus avec «peu de force».

«Tu as gardé ma parole», «la parole de ma patience», et la promesse suit aussitôt comme conséquence et encouragement. «Parce que tu as gardé», «je te garderai». Dans l'Ancien Testament, les promesses se rapportaient à des bénédictions terrestres et servaient à soutenir et à encourager le croyant. Maintenant, ce n'est pas vers la terre qu'il est appelé à tourner les yeux. «Je te garderai de l'heure de l'épreuve;» non au milieu de l'épreuve, mais de l'épreuve elle-même; tu ne seras pas là. Où donc sera-t-il? Dans le ciel, où Jésus nous aura recueillis près de lui. Il vient chercher, pour les y introduire, ceux qui ont part à l'oeuvre accomplie par sa mort. Aussi est-il frappant de voir la cène du Seigneur nous présenter ces deux éléments du christianisme: «Vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne». C'est cette venue

qui est placée devant nous comme sujet de joie et d'encouragement. Les saints de l'Ancien Testament qui sont endormis, attendent aussi, de même que ceux de l'économie actuelle. Ils auront part aussi à la première résurrection (voyez Hébreux 11: 39, 40).

«Celui qui, vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu». Contraste frappant entre la faiblesse constatée: «tu as peu de force», et ce que le Seigneur fait de ceux qui sont dans cet état: «une colonne», symbole de force, d'une force qui soutient. Cela va bien avec «Celui qui ferme et nul n'ouvrira, qui ouvre et nul ne fermera» L'Eglise aurait dû être «la colonne et le soutien de la vérité». Elle a manqué. Au milieu de ce qu'elle est devenue, Dieu suscite un faible résidu ayant peu de force, et, dans le temple de son Dieu, le Seigneur dit qu'il sera une colonne. Si l'homme manque à sa responsabilité, Dieu ne manque point à ses desseins; ils s'accompliront.

Le Seigneur ne reconnaît pas grand-chose à Philadelphie. Il y avait plus à Thyatire, à qui il est dit: «Je connais tes oeuvres, et ton amour, et ta foi, et ton service, et ta patience, et tes dernières oeuvres qui dépassent les premières». A Philadelphie, le Seigneur dit seulement: «Je connais tes oeuvres», sans les énumérer. «J'ai mis devant toi une porte ouverte», ajoute-t-il; le service est facile, quand la porte est ouverte; il ne faut pas beaucoup de force, en effet, quand Celui qui a la clef de David ouvre le chemin devant nous. «Tu as peu de force», il n'y a point là l'énergie des martyrs, ni celle de Paul ou de Pierre; il y a juste assez de force pour profiter de la porte ouverte par le Seigneur. On voit à Philadelphie plutôt quelque chose de négatif; s'il y a un côté positif, c'est le moins que l'on puisse demander: «Tu as gardé ma parole et tu n'as pas renié mon nom». Il y avait là du bien au milieu du mal qui avait tout envahi, «la synagogue de Satan», ceux «qui se disent être Juifs et ne le sont pas;» on gardait la parole du Seigneur quand elle était méconnue; on ne reniait pas son nom, quand sa personne était attaquée, mais le Seigneur ne s'appesantit pas sur les oeuvres accomplies qu'il dit simplement connaître; mais c'est *Lui-même* qui se présente à ceux qui ont peu de force, avec les mains et le coeur remplis de tout ce qui peut soutenir et encourager. En effet, malgré cette faiblesse, ou plutôt, à cause de cette faiblesse, c'est la seule assemblée à laquelle soient faites des promesses actuelles: «J'ai mis devant toi une porte ouvert», «je te garderai;» c'est-à-dire que ces promesses sont pour le chemin, déjà maintenant, tandis que, dans les autres épîtres, elles sont toutes pour l'avenir.

«Tu as peu de force» c'est plutôt une sorte d'approbation. Il y avait quelque chose; peu, c'est vrai, mais juste assez pour profiter de ce que le Seigneur leur donnait. Quand tout est en déroute, c'est beaucoup que de garder ce qui est de Dieu, et ce fait même, d'avoir peu de force, oblige à se replier sur Celui en qui réside toute force: «Dieu a parlé une fois;... deux fois j'ai entendu ceci, que la force est à Dieu». «Peu de force», on n'est pas même dans la condition des jeunes gens, en 1 Jean 2: 14: «Vous êtes forts». Toutefois, rappelons-nous qu'ici il s'agit de la position ecclésiastique.

(Verset 9). «Je donne» indique un moment futur par rapport à nous. «La synagogue de Satan», — le système établi qui fonde sa religion sur des ordonnances légales et non sur Christ.

On ne peut qu'être frappé de voir combien, dans le protestantisme, — et dans certaines dénominations plus qu'en d'autres, — la loi et le culte juif ont une grande place: commandements écrits et lus en public, liturgies et autres choses semblables, la lettre s'y montre. Dès que ce n'est plus l'action de l'Esprit qui règle les actes de culte, le judaïsme est là: «Nous sommes la circoncision, nous qui rendons culte par l'Esprit de Dieu», dit l'apôtre.

Le Seigneur gardera de l'épreuve les fidèles, ceux qui ont gardé la parole de sa patience, c'est-à-dire qu'il la leur fera éviter. Et comment? Par sa venue. Les saints sont vus dans la conjoncture de sa venue. «Je viens bientôt», dit-il. Mais il a patience, et ils gardent «la parole de sa patience», l'attendant, le désirant, mais ayant patience comme lui, ayant communion avec lui dans sa patience. «Je viens bientôt;» au lieu de fuir comme Adam devant Dieu, la pensée de la venue du Seigneur remplira nos coeurs de joie et nous nous attachons à cette précieuse vérité. Elle est, ou devrait être, une réalité vivante, bien qu'une espérance encore. A l'époque précédente, aux jours de la réformation, cette vérité — la venue du Seigneur pour les siens — n'avait pas été remise en lumière. Il s'agissait alors de détruire l'erreur mortelle de Rome, savoir un salut par les oeuvres, et d'établir la grande vérité fondamentale, le salut gratuit par la foi en Christ; actuellement, ce qui est présenté aux saints (sans laisser de côté cette précieuse vérité qui doit toujours être saisie la première par le pécheur) c'est l'Eglise — la venue de Christ — et les saints unis à lui dans le ciel; en un mot, la vocation céleste de l'Eglise et le retour de Christ.

«Tu as gardé *ma parole;*» il y a eu les paroles des prophètes, puis Dieu nous a parlé dans le Fils (Ἰησοῦς), et enfin nous avons les paroles de Christ par l'Esprit, les vérités qui se rapportent à la vocation céleste. «Tu as gardé ma parole», est un fait d'une importance capitale. Cela nous est montré par ce que dit Jésus, en Jean 14: 23: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole» — la parole de Christ. Au chapitre 17: 6, il dit: «Et ils ont gardé ta parole», — la parole du Père; comme aussi au verset 8: «Je leur ai donné les paroles que tu m'as données, et ils les ont reçues», — le Père parle par le Fils devenu un homme. Ensuite, au verset 14: «Moi, je leur ai donné ta parole», et au verset 17: «Ta parole est la vérité». C'est Jésus communiquant aux disciples ce qu'il a reçu du Père. Mais au verset 20, ce sont les apôtres qui deviennent les canaux de la pensée divine: «Ceux qui croient en moi par *leur parole*». Nous avons donc ici la Parole en témoignage, soit de la part de Dieu, soit des disciples, et croire en Jésus par cette parole, la recevoir et la garder, est le grand point.

Lors de la Réformation, Dieu a donné aux hommes qu'il employait comme instruments pour cette oeuvre, de voir et de présenter les grands traits du christianisme essentiels pour le

salut; dans le grand réseau des vérités qui le composent, il a fait mettre en évidence ce qui pouvait être supporté à ce moment, ce qui était nécessaire.

Plus tard, il donne plus. Prenons, par exemple, le sujet de la justice de Dieu. Il ne faut pas limiter la justice de Dieu au fait que Dieu sauve et justifie le pécheur qui croit en Christ, mort pour lui sur la croix — c'était le grand point annoncé par les prédicateurs au temps de la Réformation, et c'était bien ce qu'il fallait et qui pouvait être compris. Mais la justice de Dieu est plus que cela. Elle consiste en ce que Christ, dans son obéissance jusqu'à la mort, ayant parfaitement glorifié Dieu, étant fait péché sur la croix, et ayant subi toutes les conséquences de cette place qu'il avait prise, et ainsi accompli l'oeuvre de la rédemption, Dieu a manifesté sa justice en ressuscitant Christ d'entre les morts, et en le plaçant à sa droite. Dieu a reçu Christ dans la gloire et a mis toutes choses sous ses pieds, et, en faisant cela, il a accompli un acte de justice. Comme quelqu'un l'a dit: «La gloire dans laquelle il subsiste comme homme est l'expression de la justice divine devant les principautés célestes, dans toute l'éternité; et ainsi Dieu a pu faire de nous, pour lesquels Jésus a été fait péché, ses délices pour ce qui regarde la justice, afin que nous fussions la justice de Dieu en lui». Ainsi nous ne devons pas limiter la justice de Dieu à la croix — Dieu justifiant le pécheur pour lequel Christ a souffert. La justice de Dieu s'étend aussi au résultat par rapport à Christ, c'est-à-dire au fait que Dieu a donné à son Fils la place qui lui revient pour ce qu'il a accompli. Les paroles que nous lisons en Jean 16: 8: «Quand celui-là sera venu, il convaincra le monde de péché, de justice, et de jugement... de justice, parce que je m'en vais à mon Père», signifient que le Saint Esprit envoyé sur la terre après la glorification de Christ, est une démonstration, de la part de Dieu, de sa justice, en plaçant Christ à sa droite.

Nous sommes dans la phase que représente Philadelphie, mais sommes-nous des Philadelphiens? «Celui qui vaincra», voilà celui qui aura répondu au caractère de Philadelphien ici-bas. En tout cas, au moment où nous dirions que nous sommes Philadelphie, nous serions Laodicée.

«Celui qui vaincra, je le ferai une colonne, etc.». Quel contraste avec ces paroles: «Tu as peu de force!» Boaz et Jakin, les deux colonnes du temple de Salomon, sont tombées, mais il n'en sera pas de même des colonnes du «temple de mon Dieu», comme le dit le Seigneur. Celles-là sont stables à toujours, car il ajoute: «Il ne sortira plus jamais dehors». C'est la force et la stabilité permanentes, immuables, dans lesquelles seront établis ceux qui avaient peu de force.

«Dans le temple de *mon* Dieu». Ici le Seigneur parle de lui-même comme homme, ainsi qu'il le fait dans ses paroles à Marie: «Je monte vers *mon* Père et votre Père, vers *mon* Dieu et votre Dieu». Il est là, et nous avons la bénédiction là où il est.

«J'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, etc.». J'écrirai, c'est comme une prise de possession. Tout est sien, tout est à son Dieu, tout est du ciel, voilà à qui et à quoi ils appartiennent. On a été associé avec lui sur la terre par la foi, on n'a pas renié *son* nom, faible, méprisé, ignoré du

monde, n'ayant que Christ, mais Christ étant tout pour l'âme, et maintenant on est associé avec lui dans le ciel: on est à son Dieu, on est de sa demeure, de l'Eglise, on est à lui dans la gloire céleste de la rédemption. Nous trouvons ces trois choses dans Jean 17: 6 : «*Tu me les as donnés*», dit le Seigneur des siens. *Tu*, répond au nom de mon Dieu, car le Seigneur a dit auparavant: «*Ils étaient à toi;*» «*les*», répond au nom de la cité de mon Dieu, car nous sommes la cité; et enfin «*me*», répond à mon nouveau nom, à Christ lui-même comme rédempteur, Celui qui a accompli l'oeuvre qui nous introduit auprès du Père et qui nous fait entrer dans la cité. En d'autres termes: «*Ils étaient à toi*», aussi portent-ils le nom du Dieu de Jésus; ils sont donnés à Jésus, aussi portent-ils son nouveau nom, et quant à leur ensemble ils constituent la cité.

(Versets 14-22). «L'Amen», «voici ce que dit l'Amen;» cette expression semble correspondre à ce qui est dit en 2 Corinthiens 1: 20: «Le Fils de Dieu, Jésus Christ, qui a été prêché par nous au milieu de vous... n'a pas été oui et non, mais il y a oui en lui. Car autant il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui, et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous». L'amen est Celui qui assure toutes les promesses de Dieu; en lui, elles s'accomplissent toutes au moment voulu. Quand il semble qu'il n'y a plus rien à attendre, que tout est perdu, lui, Christ, demeure pour assurer l'accomplissement de toutes les promesses de Dieu. Et de plus, quand pour l'oeil humain il n'y a plus rien, comme au temps d'Elie, «je suis demeuré moi seul», Dieu découvre encore quelque chose: c'est la grappe à laquelle restent encore quelques grains et qu'il faut garder, et il en sortira de la bénédiction. C'est le lumignon qui fume encore et qu'il n'éteindra pas, car il est fidèle et plein de patience. Quand tout manque, on retrouve tout en lui. Voyez dans Matthieu 11: Jean a douté, les villes où Jésus a prêché et a fait des miracles ne se sont pas amendées, que reste-t-il? «Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre», dit Jésus. Il voit, il découvre ce qui produit la louange dans son coeur: «Tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et tu les as révélées aux petits enfants...» «Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés». Il reste, pour le coeur de Jésus, les petits, les faibles et les affligés, et lui, à qui le Père a remis toutes choses, demeure leur ressource.

Si ce que Dieu donne, glisse, pour ainsi dire, des mains de l'homme, le Seigneur Jésus Christ, est encore sa ressource, car lui demeure. Cela donne courage et confiance. Tout se retrouve en lui. Si la création première est gâtée, voilà Christ qui devient le commencement d'une nouvelle création qui ne pourra pas être gâtée. Et c'est comme tel qu'il s'adresse à Laodicée, où l'on ne voit rien qui indique la nouvelle création. L'Eglise, dont Christ est le chef, aurait dû, sur la terre, être le témoin de cette nouvelle création; mais elle a failli, elle est retournée à la vieille création, se glorifiant des richesses de la nature humaine, alors Christ se présente comme Celui qui n'a point failli, le Témoin fidèle et véritable, le commencement de la création de Dieu, comme Celui en qui elle a commencé, dans la résurrection, et en qui elle a toute sa réalité.

On est surpris de voir Laodicée traitée comme une assemblée. Le Seigneur ne peut y reconnaître personne, pas le plus faible résidu. «*Si quelqu'un*», dit-il, «entend ma voix». A Laodicée, il y a une religion, mais tout y est pour la terre — rien pour le ciel, rien pour Christ. Il n'y a rien de la nouvelle création, car, dans la nouvelle création, Christ occupe la première place. Tout y dérive de lui et s'y rapporte à lui, mais à Laodicée, il n'a pas même la dernière place — il n'en a point, il est tenu à la porte.

«Le témoin fidèle et véritable», tel a été Christ sur la terre, et après avoir rendu son témoignage, il a été cloué sur la croix. A ce moment-là on voit manifestées, en même temps, toute la méchanceté de l'homme et la puissance de Satan. Le juste, dans la personne de Christ, souffre et meurt, et il n'y a personne qui y prenne garde. C'est ainsi que Christ a été le témoin ou martyr fidèle, pour maintenir la vérité de Dieu. Au chapitre 8 de Jean, Jésus est interrogé par les Juifs: «Toi, qui es-tu?» disent-ils. «Absolument ce qu'aussi je vous dis», répond le Seigneur. Ses paroles étaient l'expression parfaite de ce qu'il était: Je suis ce que je dis. C'est ainsi qu'il a été le témoin véritable.

Le Seigneur dit à Laodicée: «Je connais tes oeuvres, — que tu n'es ni froid, ni bouillant... Ainsi, parce que tu es tiède,... je vais te vomir de ma bouche». La tiédeur, c'est l'activité humaine dans les choses de Dieu, sans la réalité de la vie divine. Mettez un cadavre en communication avec une batterie électrique, vous verrez le cadavre se mouvoir, mais il n'a pas la vie pour cela. Aussitôt la communication interrompue entre la machine et le cadavre, celui-ci retombe ce qu'il était. La religion à Laodicée consiste à faire des choses qui ont l'apparence, mais sans réalité au fond. La conscience est endormie dans la satisfaction de ce que l'on a ou plutôt croit avoir; et il n'y a plus aucune prise. L'aiguillon ne produit aucun effet. On est satisfait, tellement qu'on dit: Je n'ai besoin de rien. Que voulez-vous présenter à de telles personnes? Christ leur manque, et cependant elles se disent riches; Christ n'a pour elles aucune saveur, elles n'ont besoin de rien, pas même de lui. Etat déplorable.

Laodicée est rejetée, vomie de la bouche du Seigneur. Telle marche, telle fin. Comme l'apôtre l'écrivait aux Philippiens, en leur ouvrant tout son coeur, en parlant de ceux qui le faisaient pleurer: «Qui sont ennemis de la croix du Christ, dont la fin est la perdition, dont le dieu est leur ventre, et dont la gloire est dans leur honte, qui ont leurs pensées aux choses de la terre» (chapitre 3: 18, 19).

On se fait de grandes illusions sur les oeuvres. Je ne parle pas ici de celles que l'on voudrait accomplir pour établir sa propre justice, mais de celles que l'on fait comme chrétiens, et que l'on préconise comme bonnes oeuvres. Il faut que les oeuvres puissent supporter le contrôle du Seigneur, l'oeil de Dieu, et pour cela qu'elles ne soient pas le résultat de notre propre choix,

de notre activité propre, mais le fruit d'un coeur soumis qui attend et suit l'ordre du Maître. Si le zèle que l'on apporte à faire quelque chose est par choix, plus que selon la direction du Maître, comment l'oeuvre pourra-t-elle recevoir son approbation? Si le bien que l'on fait, n'est pas le résultat de l'obéissance à Dieu, c'est perdu. «Les bonnes oeuvres» sont celles qui appartiennent à la nouvelle création: «Ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes oeuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles».

L'attitude et le langage de Laodicée rappellent les vierges folles. Mais ici, il y a des ressources pour la foi: «Je te conseille d'acheter *de moi*»; il est encore temps, Lui reste le même. Il peut y avoir encore à Laodicée des individus fidèles; dans tout système religieux de la chrétienté, il peut y avoir des chrétiens; mais la foi au Seigneur est souvent mêlée à tant de choses étrangères, et enveloppée de tant de ténèbres, qu'il est difficile de voir le lumignon qui fume encore.

Le Seigneur invite ici à acheter de lui, et c'est à ceux qui se disent riches qu'il s'adresse. Ils n'ont donc pas en réalité ce dont ils se vantent, et ce qu'ils prétendent avoir, ils le considèrent comme le fruit de leur propre activité: «Je me suis enrichi». Il s'agit de les ramener à la vraie source de tout: «Je te conseille d'acheter *de moi*». Si ce que l'on croit posséder ne vient pas directement de lui, de Christ, si on n'est pas allé à lui dans le sentiment de son dénuement pour le tenir de lui seul, on est encore «le pauvre et le misérable». A Laodicée la parole n'a pas été gardée; aussi quelle différence entre «tu as peu de force», la faiblesse consciente, et «je me suis enrichi», la prétention orgueilleuse. En général, la parole a peu de place chez les faiseurs d'oeuvres et parmi ceux qui disent: «Je suis riche, je me suis enrichi». Quelle action aurait-elle sur eux, quelle place lui donneraient-ils, qu'apprendraient-ils d'elle? «ils n'ont besoin de rien». Quel prix aurait-elle pour leur âme? quelle place et quel prix pourrait avoir même Christ? — ils n'ont besoin de rien. Ils croient posséder tout, mais aux yeux du Seigneur, quel triste et déplorable état! «le pauvre et le malheureux, misérable, aveugle et nu», — ils n'ont rien — ils ont besoin de tout.

A Laodicée, l'amour du Seigneur se montre pour les discipliner: «Je reprends et je châtie ceux que *j'aime*». Dans les moments les plus désespérés, Christ est toujours la ressource. Il châtie pour ramener à lui; et si, comme ici, il se *tient dehors*, ne pouvant avoir de place là où sans lui on croit n'avoir besoin de rien, dehors il est encore la ressource pour ceux qui se repentent.

Le système laodicéen s'est déjà bien dessiné dans ses contours, c'est ce qui lui attire la menace: «Je vais te vomir de ma bouche». Les moyens qui devaient amener la conversion, l'attachement entier du coeur à Christ, n'ont produit qu'une demi-conversion; ce qui devait rendre bouillant, n'a produit que la tiédeur. Combien on voit cela de nos jours! C'est la profession chrétienne avec un grand étalage d'oeuvres, mais sans la vie. On fait des chrétiens par le progrès dans la connaissance; on enseigne avec exactitude des doctrines qui entrent

dans la tête, mais restent sans action sur la conscience et le coeur. On s'est enrichi intellectuellement et l'on s'en vante, et c'est tout. La vérité et la doctrine restent une lettre morte; et que peut-on espérer si les vérités vitales, celles qui se rapportent à la personne de Christ, n'ont aucune action sur l'âme, la laissent dans la tiédeur, si elles ne stimulent pas le coeur? Mais le Seigneur, lui, ne varie pas dans son tendre amour. Quoique tenu à la porte, il y frappe. En frappant, il s'adresse à l'ensemble; si les individus répondent, «si *quelqu'un* entend sa voix», il entrera chez lui, dit-il, et il ajoute: «Je souperai avec lui et lui avec moi». C'est la communion spirituelle du Seigneur avec l'âme individuellement.

Nous sommes dans des temps de tiédeur — on dirait que les chrétiens sont des plantes étiolées qui n'ont pas cru dans le sol qui leur convient. Mais là même la grâce du Seigneur veut se déployer: si nous sommes simples de coeur, nous trouverons dans cette grâce qui découle du coeur rempli d'amour du Seigneur, assez de chaleur pour nous rendre bouillants.

Pensées

ME 1885 page 20

L'amour, c'est Dieu donnant ce qui est le plus près de Lui *pour* ce qui est le plus loin de Lui, et, dans ce but, donnant le premier pour *être fait* le second.

ME 1885 page 40

Pour briser notre *volonté*, Dieu brise souvent notre *corps*, ou notre *tête*, ou notre *coeur*, souvent deux de ces choses, parfois les trois ensemble. On dit: Il ne nous reste rien! En effet, mais le Seigneur reste pour nous glorifier en Lui, et le Seigneur reste qui se glorifie dans notre infirmité.

ME 1885 page 53

Laodicée, c'est l'activité du vieil homme pour augmenter ses ressources dans le domaine religieux.

ME 1885 page 80

L'unité de l'Esprit est la manifestation de l'unité du corps. — L'unité de l'Esprit, c'est l'unité réalisée. — Il est plus difficile de comprendre l'unité de l'Esprit que l'unité du corps. — Le corps ne peut pas se diviser (se séparer), mais il est placé sous la responsabilité sur la terre. C'est comme le fait que nul ne peut me séparer de Christ, et néanmoins je dois manifester Christ sur la terre.

Le chemin de l'obéissance et de la dépendance est le chemin du jugement spirituel (Jean 5: 30), de la connaissance (Jean 7: 17) et de la communion. (Jean 14: 23).

La *vanité* est le désir de la bonne opinion des autres, *l'orgueil* est la bonne opinion qu'on a de soi.

Satan persuade à l'homme que Dieu n'est pas assez bon pour l'aimer sans réserve, et trop bon pour le condamner.

Quel puissant ministère que celui de Paul: ministère de l'Esprit, de la justice, de la liberté et de la gloire.

ME 1885 page 120

S'occuper du mal n'est pas le moyen de connaître le bien.

ME 1885 page 140

La loi exige de l'homme pécheur qu'il ne soit pas un pécheur.

Le commandement ne produit jamais l'amour et ne change jamais la nature qui n'aime pas.

ME 1885 page 160

La mesure de la relation est toujours celle de la responsabilité.

ME 1885 page 169

Je ne sais à quoi nous sommes bons, si nous nous accommodons dans notre marche à un monde qui a rejeté Christ.

ME 1885 page 198

Tout ce qui n'est pas *de* Dieu n'est rien *pour* Dieu.

Toutes les voies de Dieu aboutissent.

ME 1885 page 240

Christ vu dans la gloire est le ressort de l'énergie pour la vie chrétienne: gagner Christ, de sorte que tout le reste est une perte. De même Christ s'anéantissant lui-même est le ressort de la marche du chrétien en grâce. Ce sont là les deux parties de la vie chrétienne, que nous ne sommes que trop portés à sacrifier l'une à l'autre. Au moins sommes-nous enclins à poursuivre l'une en oubliant l'autre. Elles brillent toutes deux d'une manière remarquable en Paul.

ME 1885 page 280

Quelle est la mesure de notre marche? Dieu lui-même. Cela semble immense, mais quand nous y pensons avec une conscience droite, nous sentons que cela doit être; car Christ est notre modèle.

Vous ne pouvez pas séparer la position de l'état si vous introduisez la résurrection, mais vous le pouvez si vous pensez seulement *au sang de Christ*. Lorsque je dis que je suis

ressuscité, je dis que j'ai une nature qui ne peut trouver son plaisir dans les choses du monde. Naturellement, le sang de Christ nous donne aussi pour cela de puissants motifs, car nous sommes «achetés à prix».

La maison du Père n'est pas la même chose que la maison de Dieu, car elle nous place dans la relation d'enfants. Quand Dieu parle de souveraineté, c'est Dieu; quand il parle de grâce, c'est le Père (voyez Jean 4: 23, 24). Le Père d'abord, ensuite Dieu; c'est la même chose en 1 Jean 1: 3-5.

ME 1885 page 300

S'il y a plusieurs corps sur la terre, il y aurait donc plusieurs têtes dans le ciel.

ME 1885 page 320

La prophétie n'est pas la loi; elle est, d'une part, le témoignage qui prédit le jugement lorsque la loi a été abandonnée, de l'autre, elle porte les regards des croyants vers de meilleures espérances et vers une délivrance future annoncée au résidu. La prophétie suppose l'apostasie, mais cette dernière peut avoir des formes et une étendue diverses. C'est pourquoi il est dit (Actes des Apôtres 3: 24): «Tous les prophètes depuis Samuel», car c'est alors qu'Ichabod fut prononcé sur le peuple.

ME 1885 page 340

Les caractères de Babylone à la fin, ceux pour lesquels elle est jugée, sont l'idolâtrie, la corruption, la mondanité et la persécution.

ME 1885 page 356

Ce n'est pas le *péché*, c'est le *monde* qui empêche les hommes de venir au grand souper. Le «grand souper» n'est pas seulement le salut; c'est la joie en commun. Une telle chose existe *maintenant*: des âmes introduites dans la paix, le repos et la joie de la présence de Dieu.

ME 1885 page 380

Le *monde* est un vaste système inauguré par la chute, pleinement caractérisé par la croix, comprenant la terre avec les objets qu'elle renferme, les hommes qui l'habitent et les principes qui les font agir, système entièrement étranger à Dieu le Père, et dont Satan est devenu le chef quand il a réussi à en chasser Christ.

En Eden, Dieu se défit de l'homme pécheur; à la croix, en tant que sa volonté était en jeu, l'homme se défit de Dieu venu en grâce.

La promesse du Père

ME 1885 page 26

«Et étant assemblé avec eux, il leur commanda de ne pas partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, laquelle, dit-il, vous avez ouïe de moi» (Actes des Apôtres 1: 4).

Dans ce chapitre premier des Actes, nous nous trouvons sur le terrain de la résurrection. C'est après avoir souffert que Jésus se trouve «vivant» au milieu des siens. Le monde, qui l'avait vu pour la dernière fois dans l'humiliation de la croix et de la mort, «crucifié en infirmité», ne devait plus le voir et ne le verra qu'au jour où il paraîtra en gloire pour le jugement. Mais comme Jésus l'avait dit à ses disciples: «Vous me verrez», — durant quarante jours, en effet, ils le virent «vivant» de cette vie de résurrection dans laquelle il était entré (*).

(*) Les paroles du Seigneur, dans Jean 14: 19: «Vous me verrez», ont cependant une portée plus étendue, tout en s'appliquant d'abord à la période de laquelle nous parlons. Par le Saint Esprit, par la foi, nous voyons maintenant Jésus là où il est (2 Corinthiens 3: 18). C'est le privilège du chrétien, tandis que le monde ne le voit pas.

Mais c'était bien le même Jésus qu'ils avaient connu, aimé et suivi durant les trois années de son ministère ici-bas; le même qui s'était montré au milieu d'eux plein de grâce et de vérité, la parole de vie, la parole faite chair, qu'ils avaient entendue, vue, contemplée et touchée, révélant l'amour divin et le Père. C'était le même qui accueillait la femme pécheresse dans la maison de Simon le pharisien, qui, lassé du chemin, venait s'asseoir au bord du puits à Sichar et demandait à boire à la pauvre Samaritaine, afin de faire jaillir dans son âme la source d'eau vive qui désaltère à jamais; le même qui, entrant dans la maison de Zachée, y apportait le salut; le même qui, rempli d'amour jusqu'au bout, disait au brigand: «Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis». Oui, c'était le même Jésus qui les avait aimés jusqu'à la fin et leur disait: «Voyez mes mains et mes pieds, que c'est *moi-même*: touchez-moi et voyez». Et ainsi, durant les quarante jours qu'il voulut demeurer avec eux, ils purent s'assurer que c'était bien Lui, les enseignant et les aimant comme avant sa mort.

Qu'il devait être doux pour leur coeur (et ne l'est-ce pas pour le nôtre?) de voir que, dans la puissance de cette nouvelle vie, il était «le même» pour eux. Il reste avec eux durant ces quarante jours pour le bien imprimer dans leurs âmes, et ils ont ainsi pu nous l'annoncer afin que notre joie fût parfaite, comme la leur l'a été en voyant le Seigneur (voyez Jean 15: 11; 16: 22; 20: 20).

Avant de souffrir et d'aller au Père, Jésus avait voulu laisser aux siens des paroles de consolation suprême. Ces paroles qui respirent la tendresse la plus profonde, qui nous dévoilent tout le coeur du Sauveur, nous les trouvons dans les chapitres 13 à 17 de l'évangile de Jean. Quelle tristesse, quel abattement profond, remplissaient l'âme des disciples à ce moment! Judas allait le trahir et le livrer, Pierre le renierait, et Lui, sur qui reposaient toutes

leurs espérances, lui qu'ils aimaient, était sur le point de leur être enlevé; ils resteraient seuls au milieu d'un monde ennemi, exposés à toute la haine des Juifs. Tout croulait autour d'eux et leur coeur était rempli d'effroi. «Que votre coeur ne soit pas troublé», leur dit Jésus, et il place devant eux les puissantes consolations qui devaient les soutenir quand il ne serait plus là.

«Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi;», il se place d'abord devant eux comme objet de leur foi au même titre que Dieu. «Moi et le Père, sommes un», avait-il dit. «Celui qui m'a vu, a vu le Père», dit-il à Philippe. Il était homme, et, comme tel, il allait souffrir et mourir, puis être glorifié à la droite du Père, mais il était Dieu et, comme tel, il dit: «Croyez aussi en moi». Puis il laisse aux siens deux promesses: «Je reviendrai et vous prendrai avec moi», première promesse pour soutenir leur coeur par une espérance vivante et qui ne peut manquer d'être réalisée. «Je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur pour demeurer avec vous éternellement», seconde promesse dont l'accomplissement allait avoir lieu, pour suppléer à l'absence de Christ durant tout le temps de leur séjour ici-bas, et non seulement pour eux, mais aussi pour nous.

Mais ce n'était pas assez pour l'amour de Jésus. Il veut placer ses bien-aimés sous la même main qui l'avait abrité lui-même pendant qu'il marchait sur la terre. Nous le voyons souvent en prière durant sa vie ici-bas, mais ce qu'il demandait quand il épanchait son coeur dans le sein de son Père, ne nous est pas rapporté; il ne nous est pas dit non plus que ses disciples l'entendissent. Mais dans le 17^e chapitre de l'évangile de Jean, nous les voyons admis — et nous avec eux — à entendre sa prière. Il place dans les bras de son Père ceux que le Père lui a donnés, il les lui confie: «Garde-les en ton nom», demande-t-il, et cela non seulement pour ceux qui l'avaient suivi dans sa carrière terrestre, mais aussi pour nous: son coeur ne nous oubliait pas. «Je ne fais pas seulement des demandes pour eux, mais pour ceux qui croiront en moi par leur parole». Ainsi nous sommes sous l'efficace de cette prière adressée à Dieu son Père par Celui qui pouvait dire: «Je sais que tu m'exauces toujours». Précieuse sécurité!

Nous retrouvons ces choses dans le chapitre premier des Actes, sur ce terrain nouveau de la résurrection où Jésus est entré. Il rappelle aux siens «la promesse du Père, laquelle, dit-il, vous avez ouïe de moi», les anges, après son ascension, viennent leur rappeler la promesse de son retour: «Ce Jésus viendra;» et si nous lisons les quatre derniers versets de l'évangile de Luc, qui se rattachent au verset 9 du premier chapitre des Actes, nous verrons ce qui devait leur rappeler comme à nous sa prière au Père.

«Et il les mena dehors jusqu'à Béthanie, et levant ses mains en haut, il les bénit. Et il arriva qu'en les bénissant, il fut séparé d'eux, et fut élevé dans le ciel. Et eux, lui ayant rendu hommage, s'en retournèrent à Jérusalem avec une grande joie. Et ils étaient continuellement dans le temple, louant et bénissant Dieu» (Luc 24: 50-53). Il avait levé les yeux au ciel (Jean 17: 1), quand il les plaçait sur le coeur de son Père, maintenant il s'en allait vers lui, reprendre la gloire qu'il avait auprès de lui avant que le monde fût, et revêtir une nouvelle gloire comme Fils de l'homme obéissant jusqu'à la mort. Il allait s'asseoir à la droite de la Majesté dans les

hauts lieux après avoir fait par lui-même la purification de nos péchés; il allait s'asseoir là, son oeuvre parfaite étant accomplie, et être couronné de gloire et d'honneur. Mais avant d'aller prendre cette place, il veut que les siens conservent dans leurs coeurs la certitude qu'il restera toujours le même qui priait pour eux le Père et qui les avait aimés jusqu'à la fin. O précieux Sauveur, Seigneur Jésus, le même hier quand tu nous aimas jusqu'à la mort, aujourd'hui, nous aimant dans le ciel, tu nous aimeras éternellement! Que cet amour remplisse nos âmes!

«Et levant ses mains en haut, il les bénit». Ils le voyaient, rassemblés autour de lui, répandant sur eux tout ce qu'il y avait dans son coeur pour leur paix, pour leur joie, pour leur bonheur, pour qu'ils fussent soutenus et encouragés jusqu'au bout. Ils pouvaient goûter toute la grâce de cette bénédiction, eux qu'il avait amenés à Dieu pour être ses enfants, son Père étant devenu leur Père, eux participants de sa vie (Jean 20: 17, 22). «Et il arriva qu'en les bénissant, il fut séparé d'eux et levé dans le ciel». Il était loin, une nuée l'avait reçu et emporté de devant leurs yeux, mais ce qui restait gravé dans leurs coeurs d'une manière ineffaçable en attendant son retour, c'étaient ses traits empreints d'amour, «le même» qui venait de les bénir, et qui continuait de les bénir du ciel où il allait prendre place dans la gloire. Le lien formé entre lui et eux, lien de vie et d'amour, la distance ni le temps, ne le pouvaient rompre. Et il en est de même pour nous, bien-aimés. Si, par la foi, nous le contemplons dans la gloire, nous savons qu'il nous aime là, et qu'il est toujours vivant pour intercéder pour nous. S'il est entré dans le repos quant à l'oeuvre de rédemption parfaitement accomplie, il n'en reste pas moins actif dans son amour pour nous, Sacrificateur devant Dieu, Avocat auprès du Père.

Les disciples avaient saisi la réalité de la vie de Jésus en haut pour eux. Ils le savaient vivant dans le ciel, comme ils l'avaient vu vivant sur la terre. Le trouble avait disparu de leur coeur: «Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi», était devenu vrai pour eux; aussi, chose surprenante, au lieu de s'affliger de ce départ, ils s'en retournent à Jérusalem avec une grande joie; ils louent et bénissent Dieu. Ce qu'ils n'avaient pu faire auparavant, ils en sont rendus capables.

Le Seigneur leur avait dit: «Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père;» maintenant ils se réjouissent de le voir là, oui, leur coeur est rempli d'une joie ineffable et glorieuse. Et nous, bien-aimés, nos coeurs sont-ils réjouis de voir Jésus dans la gloire?

Ils s'en retournent donc à Jérusalem pour attendre la promesse du Père, après avoir reçu des anges l'assurance que l'autre promesse s'accomplirait. Pendant un moment encore, ils avaient eu devant eux l'espérance terrestre — le rétablissement du royaume pour Israël (Actes des Apôtres 1: 6). Ce rétablissement aura lieu, nous le savons, pour la gloire de Christ. Mais le temps n'était pas venu, et le Seigneur écarte cette pensée de leur esprit. Il y avait de meilleures choses que l'Esprit Saint envoyé du ciel devait leur révéler, savoir, les choses célestes. Nous nous trouvons placés, pour les connaître et en jouir, entre la première venue de Christ — ses souffrances — et sa seconde venue — ses gloires (1 Pierre 1: 11, 12). La promesse du Père, voilà ce que les apôtres avaient à attendre, pour être revêtus de puissance et devenir les témoins de Jésus jusqu'au bout de la terre.

Cette promesse est accomplie, le Saint Esprit a été envoyé, et c'est de ce fait et de ce qu'il comporte que je désire vous entretenir.

La promesse du Père n'eut pas immédiatement son accomplissement après le retour des apôtres à Jérusalem. Jésus ne leur avait pas fixé de temps pour leur attente. Ils devaient rester à Jérusalem et attendre, dans la dépendance du Seigneur, le moment assigné dans la pensée du Père. A Jérusalem devait se rendre le premier témoignage à l'ordre de choses nouveau que Dieu établissait et là, en même temps, le monde devait être d'abord convaincu de péché, de justice et de jugement (Jean 16: 8-10). Les Juifs avaient rejeté Jésus comme Messie, mais Jésus avait prié pour eux (Luc 23: 34), et maintenant le témoignage du Saint Esprit au grand salut premièrement annoncé par le Seigneur, allait leur être donné par le moyen des apôtres (Hébreux 2: 3, 4). Hélas! comme nous le savons, ils le rejetèrent aussi.

Les apôtres devaient attendre le moment fixé pour l'accomplissement de la promesse du Père, mais comment attendaient-ils? «Tous ceux-ci persévéraient d'un commun accord dans la prière». Ils demandaient que la promesse s'accomplît, selon la parole du Seigneur: «Combien plus le Père qui est du ciel, donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent» (Luc 11: 13). Il était à propos pour eux de faire cette demande, en est-il de même pour nous? Avons-nous à demander le Saint Esprit? Evidemment non. Eux attendaient et demandaient que la promesse s'accomplît, mais maintenant l'Esprit est venu, comme nous le voyons au chapitre second des Actes; et il est venu pour demeurer avec nous éternellement, ainsi que l'a dit le Seigneur. Depuis sa venue, il n'est pas remonté au ciel. Bien que le monde ne le voie pas et ne puisse le voir, il est là, en nous, et dans l'Eglise, où son action est incessante; il est là, aussi réellement que Jésus sur la terre était avec les siens, et il demeurera jusqu'à ce que l'Eglise soit enlevée pour être avec le Seigneur. Demanderions-nous ce que Dieu nous a déjà donné? Ne serait-ce pas lui faire injure et dire: «La Parole dit que Dieu a envoyé le Saint Esprit pour demeurer éternellement, mais moi, je ne crois pas que la promesse soit accomplie?» Oui, elle est accomplie; la pluie de la première saison est tombée, il y a eu une première effusion du Saint Esprit, et elle dure jusqu'à ce que Christ vienne. Alors, pour une autre dispensation, aura lieu une nouvelle effusion, la pluie de la dernière saison, dont Joël décrit les merveilleux effets. Mais si nous n'avons pas à demander le Saint Esprit, nous pouvons demander à Dieu que son Esprit agisse dans sa puissance, en appliquant sa Parole aux coeurs et aux consciences; nous pouvons demander d'en être remplis, et que rien n'entrave en nous son action bénie. Mais prenons garde de conserver avec soin cette précieuse vérité: la présence du Saint Esprit sur la terre, dans les croyants et dans l'Eglise.

Après dix jours d'attente, nous voyons les prières des disciples exaucées. «Et comme le jour de la Pentecôte s'accomplissait, ils étaient tous ensemble dans un même lieu. Et il se fit tout à coup du ciel un son, comme d'un souffle violent et impétueux, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et il leur apparut des langues divisées, comme de feu; et elles se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint» (Actes des Apôtres 2: 1-4). Le Saint Esprit était venu, et, je le rappelle, pour demeurer avec eux éternellement. Il avait rempli *toute la maison* où ils étaient assis, symbole de son habitation dans l'Eglise, mais les

langues divisées, comme de feu, s'étaient posées sur *chacun* d'eux. Chaque croyant possède le Saint Esprit, c'est le privilège inhérent au christianisme. Le Saint Esprit était venu en conséquence d'une rédemption accomplie; en vertu de ce que Jésus était monté au ciel et était assis dans la gloire, et comme preuve de ce fait merveilleux. La présence de l'Esprit Saint sur la terre répondait à celle de Christ dans le ciel. «Je prierai le Père», avait-il dit, «et il vous donnera un autre consolateur, l'Esprit de vérité;» «l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom;» «le Consolateur que je vous enverrai d'auprès du Père». «Si je ne m'en vais», avait dit encore le Sauveur, «le Consolateur ne viendra pas à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai». Ainsi, ce n'était qu'autant que Christ, la rédemption une fois accomplie, serait monté en haut, que l'Esprit pouvait venir pour «rendre témoignage de lui», et en même temps contre le monde, démontrant le péché du monde qui n'avait pas cru en Christ, la justice de Dieu qui plaçait Christ auprès de lui, et le jugement qui atteignait le monde et son chef. Il fallait pour que l'Esprit vînt, que Christ eût été glorifié (Jean 7: 39). C'est ainsi que Pierre, annonçant aux Juifs, Christ crucifié, mort et ressuscité, leur dit: «Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez» (Actes des Apôtres 2: 33).

Les effets de la présence du Saint Esprit avaient été d'abord des actes de puissance — «ils commencèrent à parler d'autres langues» — ce qui avait surpris les Juifs à Jérusalem. L'apôtre en prend occasion pour leur montrer que c'était l'accomplissement premier de la prophétie de Joël, et la preuve que Dieu avait «fait Seigneur et Christ», Jésus qu'ils avaient crucifié. La puissance de l'Esprit Saint accompagnait les paroles de l'apôtre, et l'on vit l'accomplissement des paroles de Jésus: «Celui qui croit en moi, fera lui aussi, les oeuvres que moi je fais, et il en fera de plus grandes que celles-ci, parce que moi, je m'en vais au Père». Ceux qui entendaient Pierre furent convaincus de leur péché, ils furent saisis de componction en leur coeur, ils crurent et furent baptisés au nom de Jésus Christ, et à eux aussi le Saint Esprit fut donné. Son habitation en eux se manifesta, non point tant par des actes de puissance, que par une vie divine, se réalisant dans un amour qui frappait tout le peuple et gagnait les âmes à Christ. «A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous». Trois mille avaient été ajoutés au petit noyau qui existait déjà, et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés.

Le Saint Esprit était descendu pour demeurer avec eux éternellement: «eux», non seulement les apôtres, les Juifs et leurs enfants, mais aussi ceux qui étaient «loin», autant que le Seigneur en appellerait, c'est-à-dire les gentils qui viendraient à croire, Dieu brisant ainsi les bornes qui renfermaient son ancien peuple terrestre. Par la chute des Juifs, «le salut parvenait aux nations», selon les conseils de Dieu et les immenses richesses de sa grâce. Le péché des Juifs donnait occasion à la riche miséricorde de Dieu de se déployer; Christ élevé de la terre, crucifié, devait attirer à lui tous les hommes et, par sa mort, rassembler en un les enfants de Dieu dispersés.

Le don du Saint Esprit n'est donc point un privilège spécial aux premiers temps, sauf pour ce qui regarde les oeuvres de puissance. La promesse du Père nous concerne aussi. Le Saint

Esprit est maintenant sur la terre, non comme Christ y était, car le monde ne le voit pas, mais il demeure dans le croyant, il habite dans l'Eglise: nous avons à le considérer à ces deux points de vue.

En premier lieu, nous avons à nous rappeler que le Saint Esprit n'est pas venu habiter dans tout homme. Il agit pour appliquer la parole de Dieu aux coeurs et aux consciences de ceux à qui elle est présentée. Ainsi les Juifs, en refusant d'écouter Etienne, résistaient au Saint Esprit. Il agit, comme autrefois, pour produire dans les âmes la vie de Dieu, car «si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu», ce qui est vrai pour tous les temps. Mais en qui habite le Saint Esprit? Il a été envoyé après que Christ eut accompli l'oeuvre de la rédemption. Il ne pouvait venir auparavant, nous l'avons vu; et maintenant, il ne vient que sur ceux qui sont au bénéfice de cette rédemption, accomplie par le sang, c'est-à-dire ceux qui croient, à qui a été faite l'application du sang d'expiation, ceux dont les coeurs ont été ainsi purifiés par la foi (Actes des Apôtres 15: 8, 9).

Nous voyons cela en type dans le Lévitique (chapitre 14). Le lépreux reçoit d'abord l'application du sang du sacrifice, ensuite l'huile, type du Saint Esprit, est mise sur le sang. Nous voyons le même ordre dans la consécration des sacrificateurs (Exode 29: 19-21). Nous en avons un exemple dans le cas de Corneille et des autres gentils qui étaient avec lui, écoutant l'évangile que Pierre leur annonçait. Aussitôt que la rémission des péchés par le nom de Christ est mentionnée comme appartenant à quiconque croit, ceux qui écoutaient et recevaient par la foi les paroles de l'apôtre, sont baptisés du Saint Esprit. Enfin, nous trouvons la même vérité enseignée par Paul qui expose ainsi la marche de Dieu dans l'âme: «En qui vous aussi (les nations), vous avez été faits héritiers, ayant *entendu* la parole de la vérité, l'évangile de votre salut, auquel aussi ayant cru, vous avez été *scellés* du Saint Esprit de la promesse» (Ephésiens 1: 13). «Ayant cru»: en croyant, je scelle «que Dieu est vrai», je mets mon sceau sur ce que Dieu me dit dans l'évangile de mon salut (voyez Jean 3: 33), dès lors, mes péchés sont effacés, et ainsi, étant purifié par le sang de Christ, Dieu met son sceau sur moi, me donne le Saint Esprit comme gage que je lui appartiens. Comment Dieu pourrait-il mettre son sceau sur le pécheur non purifié, sur l'incrédule, sur l'inconverti, et venir habiter en lui? C'est impossible. Un seul homme a pu être scellé du Saint Esprit, sans qu'un sacrifice fût nécessaire, c'est Celui qui n'a point connu le péché, qui, à son baptême, fut oint du Saint Esprit et de puissance, parce que dès sa naissance il était le Saint, comme le dit l'ange à Marie: «L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre; c'est pourquoi aussi la sainte chose, qui naîtra de toi, sera appelée Fils de Dieu» (Luc 1: 35).

Ainsi le Saint Esprit est la part, le privilège spécial du croyant, de lui seul; bien plus, il caractérise l'état chrétien, car «si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui». C'est ce que comprenaient les apôtres. Philippe avait prêché Christ à Samarie; un grand nombre avaient cru les bonnes nouvelles touchant le royaume de Dieu et le nom de Jésus Christ; ils avaient été baptisés pour le nom du Seigneur Jésus. Que leur manquait-il pour être chrétiens? Le don du Saint Esprit. Les apôtres qui étaient à Jérusalem leur envoyèrent Pierre et Jean qui prièrent pour eux, pour qu'ils reçussent l'Esprit Saint (Actes des Apôtres 8) (*). Ils

ne jouissaient pas de ce qui caractérise le chrétien, tant qu'ils n'avaient pas reçu le Saint Esprit. Paul nous montre la même chose dans son entrevue avec certains disciples qu'il trouve à Ephèse. Quelle est la première question qu'il leur adresse? C'est celle-ci: «Avez-vous reçu l'Esprit Saint après avoir cru?», Pour lui, c'était la marque caractéristique d'un chrétien. «Nous n'avons même pas osé dire si l'Esprit Saint est», telle fut leur réponse. Combien d'âmes de nos jours ne sont pas plus avancées! Paul ne peut les laisser là; il les instruit touchant ce qui leur manquait, et eux aussi reçoivent le Saint Esprit. C'est la prérogative du chrétien.

(*) Pourquoi, contrairement à ce qui arriva à Corneille et aux nations, le Saint Esprit ne vint-il sur les Samaritains qu'à la prière des apôtres venus de Jérusalem? La sagesse de Dieu apparaît ici d'une manière merveilleuse. Les prétentions des Samaritains vis-à-vis des Juifs devaient être mises à néant (voyez Jean 4: 20-22. D'un autre côté, les prétentions orgueilleuses des Juifs à être le peuple de Dieu, maintenant qu'ils avaient rejeté Christ, étaient aussi mises de côté. Le gentil recevait le Saint Esprit, sur le même pied que le Juif: il n'y avait plus de différence (voyez Romains 3: 22, 30; 10: 12; Ephésiens 2: 17, 18).

Partout, dans les épîtres, ce fait est supposé quand il s'agit de chrétiens. Des âmes vraiment croyantes peuvent l'ignorer, faute d'avoir été enseignées, mais cette ignorance est un préjudice pour la vie spirituelle. L'habitation du Saint Esprit dans le croyant est un fait positif, pour lequel nous pouvons rendre grâces, et que l'enseignement des apôtres constate. «Avez-vous reçu l'Esprit sur le principe des oeuvres de loi ou de l'oeuvre de la foi?» demande Paul aux Galates. Il ne met pas en doute qu'ils ne l'eussent, et il rattache ce privilège à la bénédiction d'Abraham, à la justification par la foi: «Afin que nous reçussions par la foi l'Esprit promis» (3: 2, 14). «Dieu», dit-il plus loin, «a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos coeurs» (4: 6); et tout le chapitre 5 de cette épître rend ce même témoignage. Dans les Romains, l'apôtre dit: «Vous avez reçu l'Esprit d'adoption;» Jacques, parlant aux chrétiens, leur dit: «L'Esprit qui habite en nous;» et, dans la première épître de Jean, nous trouvons la même chose. Partout le chrétien est caractérisé par le fait, non seulement qu'il est pardonné, racheté, enfant de Dieu, mais qu'il a l'Esprit de Dieu. Cela ressortira davantage à mesure que nous avancerons.

Quelle grâce Dieu nous a ainsi accordée! Cela distingue le chrétien entièrement et du monde et du Juif pieux de l'Ancien Testament. Le monde ne peut recevoir le Saint Esprit, il ne le voit point et ne le connaît pas; le Juif pieux, ou d'autres fidèles qui ont vécu avant la Pentecôte, pouvaient être sous l'action du Saint Esprit, mais il n'habitait pas en eux. Le fait de l'habitation du Saint Esprit dans le croyant de cette dispensation, se lie aussi à sa nouvelle position et à son nouvel état. Il n'est plus dans la chair, mais en Christ devant Dieu; il n'est plus dans la chair, mais dans l'Esprit quant à son état normal, comme chrétien. À cette habitation du Saint Esprit en nous se rattachent ainsi des privilèges très précieux, et des conséquences très importantes en découlent. Nous les examinerons rapidement.

En premier lieu, le Saint Esprit est, nous dit Jésus, le Consolateur, celui qui nous aide, qui nous assiste durant l'absence du Seigneur. Lui, Jésus, est là-haut, notre grand souverain sacrificateur devant Dieu, intercédant pour nous; notre avocat auprès du Père, si nous avons péché. Le Saint Esprit ici-bas est en nous, pendant que nous traversons la scène de douleur d'une création qui souffre, à laquelle nous appartenons encore par nos corps et avec laquelle

nous soupignons. Il est en nous; nous avons les prémices de l'Esprit, et il nous est en aide dans notre infirmité. Nous ne savons pas, sur cette scène de souffrance, où sans cesse nos coeurs sont serrés par ce que nous voyons, entendons et sentons, ce que nous avons à demander comme il convient, mais l'Esprit lui-même intercède par des soupirs inexprimables (Romains 8).

Ensuite, le Seigneur le nomme l'Esprit de vérité. Il le promet aux apôtres comme celui qui devait les conduire dans toute la vérité, leur enseigner toutes choses, et leur rappeler toutes les choses que Jésus avait dites. Combien ils en avaient besoin! Ils étaient de pauvres hommes ignorants, illettrés, sujets à se tromper et à oublier, mais l'Esprit devait leur enseigner toutes choses, et leur rappeler ce qu'ils avaient entendu de la bouche du Seigneur, quand il était avec eux. C'est ce qu'ils nous ont transmis; quelle sécurité pour nous de savoir que c'était une personne divine qui les enseignait, et qu'ils n'étaient pas livrés aux fluctuations de leur faible mémoire. Mais ce n'était pas seulement ce qui s'était passé ici-bas relativement à Christ, à son ministère, à son oeuvre, à sa mort et à sa résurrection, que l'Esprit Saint devait leur rappeler. Il devait aussi leur dire ce qu'il avait entendu là-haut, où Christ était monté, et d'où lui, l'Esprit de vérité, venait prendre de ce qui concerne Christ en haut pour le leur annoncer; il venait déployer devant eux les gloires célestes de ce précieux Sauveur, et ainsi le glorifier (Jean 16: 13, 14). Et c'est ce que les apôtres annonçaient par l'Esprit Saint, et ce qu'ils nous ont transmis (1 Pierre 1: 12). Qui pouvait sonder les choses profondes de Dieu? Qui pouvait connaître ces choses que «l'oeil n'a pas vues, et que l'oreille n'a pas ouïes?» Qui pouvait arriver à cette sagesse de Dieu cachée, et que Dieu avait pré-ordonnée avant les siècles pour notre gloire? Tout cela n'avait pu monter au coeur de l'homme. Qui pouvait nous révéler les choses de Dieu, sinon l'Esprit de Dieu? «Dieu», dit Paul, «nous l'a révélée par son Esprit». «Nous avons reçu», dit-il encore, «l'Esprit qui est de Dieu, pour connaître les choses qui nous ont été librement données de Dieu». Et, pour nous les transmettre, l'Esprit lui-même enseignait les paroles qu'il fallait employer. Sécurité nouvelle pour nous. Ces Ecritures inspirées de Dieu, révélant les choses profondes de Dieu, nous les avons en paroles enseignées de l'Esprit. Mais si les apôtres avaient, par l'Esprit de vérité, le souvenir exact des choses que Jésus avait dites, s'ils avaient, par le même Esprit, la connaissance des choses présentes du ciel, l'Esprit leur annonçait aussi les choses à venir, comme nous le voyons dans les épîtres (voir 1 Thessaloniens 4; 1 Corinthiens 15; 2 Thessaloniens 2; 1 Timothée 3, etc.). et dans l'Apocalypse; les choses à venir, tant celles qui concernent les croyants et l'Eglise que celles qui concernent le monde.

On dira peut-être: «Tout cela était pour les apôtres». Oui, pour ce qui est de la révélation de ces choses. Mais pour qui les recevaient-ils de l'Esprit de vérité? Pour eux, sans doute, et ils étaient les premiers à en jouir; mais aussi pour ceux à qui ils annonçaient l'évangile. «Nous vous l'annonçons, afin que vous aussi, vous ayez communion avec nous». La connaissance qu'ils recevaient par l'Esprit pour nous communiquer les choses profondes de Dieu, se rattachait donc à l'accomplissement de la promesse du Père. Et maintenant nous, comment pourrions-nous comprendre ces choses divines? Est-ce par notre esprit naturel, quelque cultivé qu'il soit, par notre intelligence, si étendue et si pénétrante qu'elle puisse être?

Impossible: «L'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont une folie, et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement». Comment comprendrons-nous donc, si quelqu'un ne nous enseigne? Comme l'eunuque lisant Esaïe, les choses de Dieu nous resteraient closes. Pour les comprendre, nous avons besoin du même Docteur qui les enseignait aux apôtres. Et Jean nous dit, oui, remarquons-le bien, il le dit aux *petits enfants* en Christ, — preuve qu'eux aussi, à ce premier degré de la vie chrétienne, participent à ce privilège, — il leur dit: «Vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses... Que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous... L'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin que personne vous enseigne; mais comme la même onction vous enseigne à l'égard de toutes choses... selon qu'elle vous a enseignés, vous demeurerez en lui» (1 Jean 2). Ainsi, les choses spirituelles sont communiquées par des moyens spirituels à des hommes qui ont le Saint Esprit pour les saisir et en jouir. L'Esprit qui est en nous, le même Esprit de vérité qui était dans les apôtres, nous conduit dans toute la vérité par le moyen de la parole de Dieu. En suivant la direction de l'Esprit, nous discernons les choses de Dieu, et même toutes choses, car «celui qui est spirituel discerne toutes choses». Précieux encouragement que d'avoir un tel guide pour nous conduire à travers les ténèbres de ce siècle, afin de n'être pas emportés par les divers vents «de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer», pour n'être pas séduit par les mille formes que l'erreur revêt, même sous prétexte de vérité. Retenons ferme ce fait: nous avons l'onction qui nous enseigne, l'Esprit de vérité pour nous conduire dans toute la vérité, mais c'est par le moyen de la Parole, jamais indépendamment d'elle (1 Jean 4: 6).

Mais cet Esprit que nous avons reçu, après qu'il a produit en nous la vie de Dieu et que nous avons cru en Christ comme Sauveur, cet Esprit qui nous enseigne et nous conduit dans la vérité, est aussi en nous la puissance de la vie divine pour nous faire marcher selon cette vie, en dehors de la chair dans laquelle nous ne sommes plus, comme l'apôtre nous l'enseigne. «Or vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous». C'est donc lui qui produit en nous les saintes pensées, «les choses de l'Esprit», qui tourne nos regards vers les choses célestes, celles qui appartiennent à la vie divine et qui remplissent l'âme de paix; c'est lui qui nous remplit de ces saintes affections qui ont Dieu et Christ pour objet; nos pensées et nos coeurs étant ainsi occupés par lui de ce qui est excellent, notre vie en porte l'empreinte; il y a une sainte séparation d'avec ce qui appartient à la chair et au monde; et le fruit de la justice qui est par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu, se produit (voyez Romains 8: 1-11; Philippiens 1: 11). De plus, cette puissance de vie, qui est en nous «une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle», nous rend capables de jouir de Dieu révélé comme Père par le Fils, et de l'adorer selon sa nature en esprit et en vérité: «Nous rendons culte par l'Esprit» (Jean 4; Philippiens 3). La puissance de vie qui agit ainsi en nous maintenant dans nos corps mortels, et qui se manifeste dans notre infirmité, est aussi celle qui agira pour vivifier nos corps. «Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera vos corps mortels aussi à cause de son Esprit qui habite en vous» (Romains 8: 11). Glorieuse prérogative! Cet

Esprit qui habite en moi maintenant ensuite de l'oeuvre de Christ, et qui est en moi la puissance de la vie divine pour jouir de Dieu et de ce qu'il m'a donné, et pour me faire marcher dans la sainteté, cet Esprit ne me laisse pas, si mon corps descend dans la poussière: à cause de lui, Dieu rendra la vie à mon corps.

«Or tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu»: autre privilège. Nous sommes enfants de Dieu, nés de lui, engendrés à la vie divine par la parole de la vérité et l'action de l'Esprit; nous sommes fils de Dieu, par la foi dans le Christ Jésus, jouissant du privilège de l'adoption. Il nous y avait prédestinés selon le bon plaisir de sa volonté; comme tels, il veut que nous soyons conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. Et parce que nous sommes fils, ayant reçu l'adoption, Dieu a envoyé dans nos coeurs l'Esprit de son Fils, criant: Abba, Père! Par l'Esprit Saint qui nous a été donné, l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs. Nous avons, par l'Esprit, la conscience de cet amour et la conscience que Dieu est notre Père. Or l'Esprit ainsi reçu n'est pas un esprit de servitude; par lui, nous avons la conscience de notre affranchissement: là où il est, il y a la liberté, la liberté d'enfants auprès de leur Père; «nous avons accès auprès du Père par un seul Esprit». Et ainsi nous ne sommes plus dans la crainte, car «l'amour parfait chasse la crainte»: nous jouissons de cet amour, et par l'Esprit d'adoption qui nous donne la conscience de notre relation d'enfants, nous crions: «Abba, Père!» Dans les Galates, c'est *l'Esprit* qui crie; ici, c'est *nous*, car «*l'Esprit* lui-même rend témoignage avec *notre esprit*, que nous sommes enfants de Dieu;» les deux choses ne peuvent se séparer. La parole de Dieu me dit que, comme croyant au Fils, je suis enfant de Dieu (Jean 1: 12), que c'est la précieuse et intime relation où je suis introduit auprès de lui pour jouir de tous les privilèges d'enfant. «Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu», dit l'apôtre, et l'Esprit me fait saisir, m'approprie ce privilège, il m'en fait goûter la jouissance.

Bien-aimés, saisissons avec effusion de coeur et dans toute sa plénitude et sa réalité, cette précieuse grâce. Ne craignons pas de nous l'approprier avec tout ce qu'elle comporte d'ineffablement doux pour notre âme: être enfants de Dieu! Ne disons pas: «C'est trop grand». Oh! c'est sans doute trop grand, quand nous regardons à nous-mêmes. Mais c'est le bon plaisir de la volonté de Dieu, c'est à la louange de la gloire de sa grâce, et cela nous fait comprendre la valeur de l'oeuvre de Christ et de sa personne pour son Père, car c'est par lui que ses rachetés ont la même place que lui près du coeur du Père. Bien des croyants, fléchissant les genoux devant Dieu, lui disent avec confiance et bonheur: «Mon Père!» C'est l'Esprit en eux qui rend témoignage. Si vous leur demandez: «Etes-vous enfants de Dieu?» ils se troublent, ils hésitent, ils trouvent que ce serait présomptueux de prendre un tel titre, ils craignent d'ajouter au témoignage de l'Esprit celui de leur esprit, de sorte qu'ils ne goûtent pas le bonheur de la relation dans laquelle, par grâce, ils se trouvent. Ne craignez pas, chers amis, de prendre de la main de Dieu ce qui vous appartient. «A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom;» ne craignez pas d'ajouter le témoignage de votre esprit à celui de l'Esprit de Dieu, par lequel vous dites:

«Père!» et jouissez ainsi pleinement de votre relation d'enfants bien-aimés et de votre liberté comme tels, auprès du Père.

Mais si nous sommes enfants, nous sommes donc héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ. Nous ne jouissons pas encore de l'héritage, bien que déjà nous puissions savoir quelles sont les richesses de la gloire de cet héritage. C'est dans les cieux qu'il nous est conservé, en Christ; nous ne pouvons en être mis en possession que quand nos corps aussi participeront de la rédemption. Mais nous sommes scellés par le Saint Esprit pour le jour de la rédemption, de la délivrance finale. Ce jour nous l'attendons. Le sceau du Saint Esprit est mis sur nous comme enfants de Dieu, et l'Esprit par lequel nous avons la vie maintenant, et qui est la puissance de cette vie, est ainsi en nous les *arrhes*, le gage de cette vie en abondance que nous aurons, quand Dieu vivifiera nos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en nous. Ainsi, le Saint Esprit en nous maintenant est le gage présent que Dieu nous donne, le sceau qu'il met sur nous comme marque certaine que nous ressusciterons ou serons transformés, revêtus de corps de gloire, conformes à celui de Christ, incorruptibles, et qu'alors nous pourrions posséder, et nous posséderons, l'héritage avec notre précieux Sauveur. Quelle attente! Le Saint Esprit est là pour nous donner la certitude qu'elle ne sera pas trompée.

Un autre privilège résultant de l'habitation du Saint Esprit en nous, c'est qu'il nous unit à Christ dans le ciel. «Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui». L'apôtre vient de parler de l'union intime de l'homme et de la femme: «Les deux seront une seule chair», dit-il. Il ajoute ensuite les paroles citées qui font voir l'intimité de l'union spirituelle du croyant avec Christ, mais Christ là où il est, dans le ciel. Mais comment cette union avec le Seigneur pourrait-elle avoir lieu? Les paroles «est un seul esprit», ne nous le disent-elles pas? Notre vie, c'est Christ; elle est cachée avec lui en Dieu; or nous vivons par l'Esprit, ainsi la vie dont nous vivons par l'Esprit est celle de Christ dans le ciel. Quand Jésus eut été ressuscité et qu'il apparut à ses disciples, leur apportant la paix et la joie, «il souffla en eux et leur dit: Recevez l'Esprit Saint». De même que Dieu souffla en Adam une respiration de vie et qu'il fut fait une âme vivante, le Seigneur communique à ses disciples la vie qu'il possède après sa résurrection, et cela par le Saint Esprit, car «le dernier Adam est un esprit vivifiant». Avant de monter au ciel, il donne ses commandements aux apôtres par le Saint Esprit, dont il avait été oint comme homme à son baptême, et qui ne l'avait point quitté; puis il est exalté et reçoit du Père le Saint Esprit pour le répandre sur les siens. Et les voilà comme lui, dans le ciel, oints du même Esprit et unis à lui par cet Esprit, un seul esprit avec lui. Nous verrons plus loin d'autres conséquences de cette union, relativement à l'ensemble de ceux qui sont unis à Christ, mais quelle pensée merveilleuse pour le chrétien qu'une telle union! Quel caractère elle lui donne! Non seulement, quant à sa position devant Dieu, il est assis en Christ dans les lieux célestes et possédant la même vie, mais, par le Saint Esprit, il est uni là au Seigneur. Quels seront donc, par l'Esprit, son caractère et sa vie ici-bas, sinon un caractère et une vie célestes? Puissions-nous les réaliser! Tel qu'est le céleste, tels sont aussi les célestes. Le chrétien est un homme céleste.

D'autres conséquences découlent encore du fait de l'habitation du Saint Esprit en nous et nous en montrent la réalité. Ainsi l'apôtre dit: «Ne savez-vous pas que votre corps est le *temple* du Saint Esprit qui est en vous et que vous avez de Dieu?» Par le fait de la présence du Saint Esprit, ce pauvre corps infirme devient *un temple*, le temple de Dieu. Dieu, autrefois, a eu sur la terre un temple où il manifestait sa présence; ce temple a disparu: le peuple au milieu duquel il s'élevait, l'avait profané. Quand le Fils de Dieu devenu un homme, la Parole faite chair, était ici-bas, son corps sans souillure était le vrai temple de Dieu. Les hommes l'ont rejeté, et Dieu l'a exalté à sa droite. Mais il n'a pas cessé d'avoir son habitation ici-bas. Par son Esprit, le corps de tout chrétien est un temple. Or qu'est-ce qui doit caractériser un temple, la demeure de Dieu? C'est la sainteté: «La sainteté sied à ta maison», dit le Psalmiste. Avec quel soin ne devons-nous donc pas veiller à ce que rien de profane, rien qui souille, ne soit admis dans ce temple. «Quelle convenance y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles?» C'est pourquoi l'apôtre exhorte les saints d'Ephèse par ces paroles: «N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu». Un acte, une parole, une pensée même qui ne répond pas à la sainteté de Celui dont nos corps sont le temple, attriste le Saint Esprit. Et comme c'est par lui que nous avons communion avec Dieu et que nous jouissons de sa présence, si par négligence nous attristons le Saint Esprit, notre communion et notre jouissance sont interrompues; le Saint Esprit nous accuse au lieu d'être notre Consolateur. Combien nous avons à être vigilants! Et si nous avons manqué, bien-aimés, hâtons-nous de confesser notre manquement, pour être rétablis dans ces douces communications de la vie divine. Hélas! nombre de chrétiens se laissent aller au torrent des pensées diverses, des paroles vaines et légères, et même à des actes que ne saurait approuver l'Esprit de Dieu et qui ne sont point en harmonie avec la sainteté divine. D'abord, ils ont été avertis par la tristesse du Saint Esprit, par un certain malaise, mais au lieu de confesser leur faute, ils se sont étourdis; peu à peu ils s'habituent à cet état, la vie divine est comme étouffée, on finit par n'avoir plus que quelques formes. Et quelle est la conséquence d'une telle négligence? D'abord, on ne goûte plus les jouissances de la présence de Dieu, les réalités de la vie divine, de la communion avec Christ en haut, soit seul, soit dans l'assemblée; la langueur, le mécontentement, le manque de paix, la recherche des choses charnelles et mondaines, envahissent l'âme, et souvent arrivent ensuite des chutes honteuses. N'en est-il pas ainsi? Oh! bien-aimés, prenons garde, n'attristons pas le Saint Esprit de Dieu. Rien n'est délicat comme sa présence. Comment tolérerait-il le mal, le moindre mal? Il est l'Esprit *Saint*. S'il est en nous, c'est pour que, vivant par lui, nous marchions aussi par lui, et nous n'accomplirons pas la convoitise de la chair. Marchons par lui, mortifiant par lui les actions du corps et lui laissant produire son fruit béni sans y mettre d'entrave, nous nettoyant de toute souillure de chair et d'esprit, nous tenant soigneusement à part, en acte ou en pensée, de tout ce qui est impur ou souillé, et nous jugeant nous-mêmes. Et si nous avons péché, au lieu de passer légèrement sur l'avertissement que nous donne infailliblement le Saint Esprit, allons confesser immédiatement notre faute à Celui qui est fidèle et juste pour nous pardonner et nous purifier de toute iniquité, nous souvenant que nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ le juste. Mais, bien-aimés, soyons jaloux de maintenir saint le temple de Dieu, pour jouir de l'approbation de Celui qui y habite. A mesure que nous veillerons, nous

discernerons mieux par l'Esprit Saint, le bien et le mal, et nos sens spirituels seront de plus en plus exercés, et nous serons rendus plus capables de bannir loin de nous ce qui ne convient pas à la présence divine.

Mais si le Saint Esprit, dont la présence fait de nos corps un temple, est, par là même, comme un gardien vigilant de la sainteté qui nous sied comme rachetés de Christ et enfants de Dieu; s'il nous avertit quand nous manquons à manifester la vie de Dieu, c'est lui aussi qui agit en nous pour conduire nos pensées, pour élever nos affections en haut, vers Christ. C'est en nous dirigeant ainsi, en nous occupant de Christ dans la gloire, que l'Esprit produit son fruit en nous. La chair alors est matée, elle qui n'a rien à voir aux choses célestes, et elle n'accomplit point ses oeuvres. Sans doute, dans notre marche ici-bas, nous avons à nous nourrir du vrai pain de vie, de la manne céleste, de Christ dans son humanité ici-bas, dans sa marche parfaite. Comme aux apôtres, les choses que Christ a faites nous sont rappelées; nous voyons en lui le modèle parfait d'une vie céleste sur la terre. Mais pour avoir la puissance de marcher selon cette vie, au milieu des circonstances diverses, des influences contraires et des pièges de l'ennemi, nous avons à regarder à Christ en haut, par l'Esprit qui habite en nous et qui dirige vers lui nos pensées. C'est ainsi que nous sommes transformés selon la même image, de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur. Nous avons tous le privilège de contempler à face découverte, par la foi, la gloire où Dieu a placé Christ. Comme Etienne, qui, au milieu des Juifs, grinçant les dents de rage contre lui, le témoin de Christ, regardait en haut, et plein de l'Esprit, voyait la gloire de Dieu, et Jésus debout à sa droite, et était rendu capable de mourir comme Christ, en bénissant; comme Moïse qui, après avoir parlé avec Dieu sur la montagne, redescendait avec sa face rayonnante de la gloire devant laquelle il s'était trouvé, nous aussi, n'étant plus occupés de nous-mêmes, ni des choses extérieures, regardant par la foi et dans la puissance de l'Esprit la gloire du Seigneur, nous lui sommes moralement et de plus en plus rendus semblables; nous le reflétons toujours plus dans notre vie, nous sommes ses témoins. La lettre de Christ, écrite par l'Esprit du Dieu vivant sur les tables de chair du coeur, devient, pour ainsi dire, toujours plus lisible, pour la gloire de Christ aux yeux des hommes, dans une marche sainte, pure, avec des coeurs occupés de «toutes les choses qui sont vraies, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne renommée», devant Dieu, tout ce qui se manifestait dans la vie de Christ ici-bas; nos pensées n'étant pas vers les choses terrestres, mais en haut, «car notre bourgeoisie est dans les cieux». Bien-aimés, puissions-nous avoir à coeur de marcher ainsi; c'est notre précieux privilège, cela répond au coeur de Celui qui a demandé pour nous au Père, que nous soyons gardés du mal et sanctifiés par la vérité. Demandons d'être «remplis de l'Esprit», et que tout dans notre vie le témoigne.

Et c'est ainsi qu'un autre immense privilège se réalisera en nous et par nous: celui d'être des canaux de bénédiction. Jésus, en la grande journée de la fête des tabernacles, cria, disant: «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive». Nous avons entendu cette voix, nous sommes venus à lui, nous avons bu à cette source que son amour nous a ouverte; l'eau qu'il nous a donnée, est en nous «une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle». Oui, près de lui,

en lui, nous avons trouvé ce qui satisfait à jamais les besoins de notre conscience, de notre coeur, de notre âme tout entière, et son Esprit en nous, nous fait jouir de ces choses divines, la paix, la joie, l'amour de Dieu. Mais est-ce pour que cela reste confiné en nous? Serait-il possible que de l'abondance de ce qui remplit le coeur, la bouche ne parlât point? Non; en cela aussi, nous lui devenons semblables. «Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. (Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui)». De la profondeur des affections du coeur et par la puissance de l'Esprit, sortent comme des fleuves d'eau vive: paroles qui annoncent Christ, la paix, le salut, la joie, la consolation, l'espérance, qui sont en lui et en lui seul. Voyez André qui a trouvé Christ, voyez la Samaritaine à qui il s'est fait connaître; tous deux deviennent déjà comme des vases d'où cette eau s'épanche. Mais quand l'Esprit est venu, voyez Pierre dans son ministère, Paul dans son labeur incessant, et tant d'autres; oh! quels torrents de cette eau vivifiante ils ont répandu. Et nous-mêmes, bien-aimés, par qui avons-nous été désaltérés pour jamais? N'est-ce pas par le moyen d'un de ces canaux par lequel a coulé l'eau que nous avons bue? Le vase n'est rien, le canal n'est rien en lui-même, mais quelle grâce merveilleuse que des êtres comme nous, autrefois le canal de tant de choses impures, nous devenions celui de l'eau de la vie Ne dites pas: je suis trop petit, trop faible, «je ne sais pas parler». Jésus a dit: «Celui qui croit en moi». Croyez-vous en Jésus? Avez-vous bu de l'eau de la vie, en jouissez-vous? Avez-vous le Saint Esprit qui vous entretient des choses célestes? Ayant ce trésor dans un vase de terre, je le veux bien, mais ayant ce trésor, voulez-vous être avarés de ce que vous pouvez communiquer aux autres sans vous appauvrir; bien plus, en le communiquant vous vous enrichissez? Ne pouvez-vous dire: «J'ai trouvé», «venez voir» celui qui m'a sauvé et qui veut vous sauver? Ah! chers amis, si vous goûtez vraiment ce qu'est Christ, vous ne pourrez vous taire de Christ. La source jaillit au milieu du désert de ce monde; elle jaillit en vous pour se répandre sur vos alentours, c'est pour la gloire de Christ et pour votre bonheur. Ne l'obstruez pas par une vie mondaine, par les soucis et les préoccupations de ce monde. Si l'Esprit est attristé par vous, comment la bénédiction se répandra-t-elle par vous? Vous abandonnez un des plus précieux résultats de l'habitation de l'Esprit en vous, si vous n'êtes pas un canal de bénédiction; si Christ vous laisse ici-bas un peu de temps, c'est pour que vous arrosiez ainsi autour de vous. Mais, je le répète, pour cela il faut que ni la poussière de mort du monde, ni les cailloux des préoccupations terrestres, ne remplissent le canal. Si cela était, vous ne pourriez ni boire vous-mêmes et être réjouis, ni donner à boire aux autres. Quelle perte pour vous! Ne dites pas: C'est bon pour les ouvriers du Seigneur, pour les évangélistes. Ecoutez ce que dit la Parole: «Or en ce temps-là, il y eut une grande persécution contre l'assemblée qui était à Jérusalem; et tous furent dispersés», et remarquez ceci: «excepté les apôtres». Et, plus loin, que lisons-nous: «Ceux donc qui avaient été dispersés, allaient çà et là, annonçant la Parole». Plus loin encore: «Ceux donc qui avaient été dispersés... passèrent jusqu'en Phénicie, et à Chypre, et à Antioche, n'annonçant la parole à personne, si ce n'est à des Juifs seulement. Mais quelques-uns... étant venus à Antioche, parlaient aussi aux Grecs, annonçant le Seigneur Jésus. Et la main du Seigneur était avec eux; et un grand nombre, ayant cru, se tournèrent vers le Seigneur» (Actes des Apôtres 8: 11). Qui étaient-ils donc ceux qui furent dispersés? Etaient-ils tous des apôtres, tous des pasteurs et

docteurs, tous des évangélistes? Non, les apôtres étaient restés à Jérusalem; quand il y a un évangéliste proprement dit, il est nommé. Qui étaient-ils donc? Des âmes qui avaient cru au Seigneur Jésus, de simples croyants, qui avaient reçu le Saint Esprit, et de qui des fleuves d'eau vive découlaient en bénédiction abondante, des Aquilas et des Priscille qui, en travaillant de leurs mains, pouvaient instruire même un Apollos dans la voie du Seigneur. «Et un grand nombre, ayant cru, se tournèrent vers le Seigneur». Les fleuves d'eau vive se répandaient par ces humbles canaux, pauvres croyants persécutés, et, sous cette influence bénie de l'Esprit Saint, «le désert et le lieu aride se réjouissaient, le lieu solitaire s'égayait et fleurissait comme la rose; il fleurissait abondamment, s'égayant et chantant en triomphe». Au milieu de ce triste monde, il y avait comme un jardin de Dieu à la gloire de Christ, répandant son parfum. Bien-aimés, ne peut-il encore en être de même? Avons-nous à coeur de répandre la bonne odeur de Christ, désirons-nous pour la gloire de Christ que des âmes en grand nombre se tournent vers lui? ôtons les obstacles qui empêchent les fleuves d'eau vive de se répandre, tout ce qui attriste l'Esprit Saint; ayons nos coeurs occupés, non pas de notre pauvre moi, ni du monde, ni des choses qui sont sur la terre; soyons occupés de Lui qui veut avoir notre coeur tout entier, sans partage ni détour, et cela, non pas dans une activité fiévreuse où la chair trouve son compte, mais dans le calme saint et heureux d'une vraie communion avec Dieu par l'Esprit, alors les fleuves se répandront; nous serons comme «une fontaine dans les jardins, un puits d'eaux vives qui coulent du Liban», et dans notre pauvre monde occupé, fatigué, misérable et courant à sa perte, il y aura «comme un paradis de grenadiers et de fruits exquis, de myrrhe et d'aloès», produits par le Saint Esprit à la gloire de Christ. Ne le désirez-vous pas?

Telle est l'action de l'Esprit, tels sont ses résultats dans la vie du chrétien. Voilà ce qui découle de l'accomplissement de la promesse du Père. Saintes réalités bien peu connues et goûtées de nos jours. Le chrétien porte dans sa vie le fruit béni de l'Esprit, décrit par Paul en ces termes: «L'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance;» il jouit de la liberté en Christ devant Dieu, non pour marcher selon la chair, mais selon l'Esprit, et ainsi il réalise sur la terre la vie de Christ, maintenant que Christ est en haut. S'il prie, ce ne sont pas de vaines formules, répétées par routine ou par habitude, mais il prie par l'Esprit, en entrant toujours plus dans la connaissance de la pensée de Dieu. Il a constamment accès auprès du Père par l'Esprit. S'il rend culte, et lui seul peut le rendre, ce n'est pas par des formes, des cérémonies ou des liturgies, mais c'est encore par le Saint Esprit. Le Saint Esprit en tout est la puissance de cette vie, dans laquelle il connaît Dieu et son amour, et jouit de lui en Christ. Ravi par tout ce que l'Esprit lui présente de Dieu, le Père, et de Christ, le Bien-aimé du Père, il éclate en louanges, en adoration, en actions de grâces. Il réalise ainsi ce que le Seigneur disait à la femme samaritaine; il adore «le Père en esprit et en vérité».

Enfin, le Saint Esprit qui habite dans le chrétien comme onction qui l'enseigne, comme Consolateur qui l'aide, comme sceau de son adoption et gages de son héritage, le Saint Esprit qui produit en lui les saintes pensées et les affections divines, qui est la puissance de la vie de Christ en lui, pour la marche, le témoignage, la prière et le culte, le Saint Esprit qui conduit

maintenant son coeur en haut où est son trésor, le dirige aussi vers le moment où Christ viendra, car «l'Esprit et l'Épouse disent: Viens».

Chers amis, nous avons passé en revue quelques-unes des bénédictions qui résultent de l'accomplissement de la promesse du Père. Permettez-moi de vous demander encore une fois: les connaissez-vous, les appréciez-vous, les goûtez-vous, les réalisez-vous? Que le Seigneur bénisse pour vous et pour moi ce qu'il vient de nous rappeler! Puissions-nous boire comme de nouveau à cette fontaine rafraîchissante qui jaillit en nous en vie éternelle, et le coeur rempli par l'Esprit de tout ce qu'est le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus, de tout ce qu'est pour lui le Fils de son amour, au centre, pour ainsi dire, de cet océan de grâce et d'amour ineffables, puissent les fleuves d'eau vive se répandre à la gloire du Père et du Fils! (*)

(*) Le lecteur trouvera en page 237 du M.E. de 1887 un article faisant suite, publié sous le titre [«La promesse du Père en rapport avec l'Église»](#).

Lettre sur Jean 16: 8-11

ME 1885 page 77

Le Pape (Ardèche), 13 février 1885

Bien cher frère,

Il me serait difficile de m'étendre sur le sujet que vous me proposez; ma souffrance habituelle ne me le permet pas; je me bornerai à vous présenter quelques remarques sommaires.

Le témoignage du Christ sur la terre, et sa mort, ont des résultats, non seulement pour les individus (à salut pour les croyants, en jugement pour les incrédules), mais aussi pour l'ordre de choses général dans lequel l'homme gît loin de Dieu et qui est ici appelé *le monde*; en sorte que, ainsi qu'il est déclaré en plusieurs endroits de cet évangile, et notamment dans le passage de Jean 16: 7-11, que vous avez noté, le monde ayant refusé et rejeté le Fils de Dieu, et se trouvant par suite sous le jugement, il ne faut pas s'attendre à trouver Dieu, ni le salut, dans les choses qui constituent ce monde. Rien de Dieu ne se trouve maintenant *associé* à ce monde, bien qu'il soit encore l'objet de sa patience et de son grand support.

D'après ce passage, il y aurait un témoignage rendu à Christ après son départ, — témoignage du Saint Esprit, par lequel trois choses: péché, justice, jugement, seraient établies, certifiées, relativement à ce monde. Le Saint Esprit est descendu à Pentecôte, et depuis ce jour, il y a dans le monde ce témoignage de fait.

«Convaincra» n'a pas ici le sens usuel de «persuader»; il prend le sens judiciaire qu'il a encore de nos jours dans les tribunaux: *convaincre*, c'est-à-dire établir la preuve de la culpabilité d'un accusé.

De péché. A la suite de la réjection de Christ, le monde est judiciairement convaincu de péché, — convaincu par la présence du Saint Esprit. Il n'est pas difficile de saisir la liaison. Le Saint Esprit ne devait venir que lorsque Jésus serait glorifié (Jean 7: 39); sa présence ici-bas depuis Pentecôte est ainsi la preuve de la glorification du Fils de l'homme auprès de Dieu. Or, avant de monter auprès de Dieu, le Seigneur Jésus était sur la terre. Que s'est-il passé? Il est mort, les hommes l'ont rejeté, mais Dieu l'a ressuscité et reçu à sa droite dans les lieux très-hauts; en sorte que le Saint Esprit ici-bas, est la preuve, la *conviction*, que le monde a mis le sceau lui-même à son état de péché, en rejetant Celui qui apportait le remède à cet état, et que Dieu en a pris acte.

De justice. De la même manière, le Saint Esprit est la preuve que la justice a eu son cours, mais, dans ce cas, elle a eu son cours de Dieu à Christ. La gloire dans laquelle notre Seigneur est entré est le fruit de sa mort. Dieu a reconnu en justice, à Jésus premièrement, tout le prix de son obéissance et de son dévouement jusqu'à la mort (voir Jean 13: 32). Dieu l'a ressuscité et l'a placé à sa droite. De cette haute place, le Christ a envoyé le Saint Esprit (Jean 16: 7; Actes

des Apôtres 2: 33), et le Saint Esprit venu est sur la terre le témoin de la glorification de Christ auprès de Dieu, *en justice!* Quelle chose dans la condition de ce monde devant Dieu: Celui qu'il a méconnu et rejeté, Dieu a témoigné en justice envers lui tout l'agrément qu'il a trouvé dans sa personne, sa vie et sa mort.

De jugement. Par suite de la glorification de Christ, le jugement est déjà commencé. Il y a un premier acte de jugement. L'homme, Christ, non seulement est sorti du sépulcre vainqueur de la puissance de Satan et de la mort, et, à la suite de sa victoire, est monté prendre place à la droite de la majesté dans les lieux très-hauts; mais Dieu lui-même qui l'a élevé à cette dignité, l'a aussi établi au-dessus de toute principauté, autorité, puissance et domination. Le Christ remplit toutes choses depuis le sépulcre, jusqu'au trône de Dieu (voir Ephésiens 4: 10), et Satan subit et ce pouvoir et cette autorité. C'est déjà un acte de jugement qui atteint le prince de ce monde, et qui fixe la condition de ce monde même devant Dieu maintenant: son jugement est prononcé. Quand le Seigneur vint, ce n'était point pour condamner le monde, mais le monde l'a rejeté, et s'est placé sous le jugement. Ce jugement est inévitable, puisque le chef de ce monde est déjà jugé. Il suit de là que, s'il y a encore une ressource pour les individus, celle du salut et de la foi, comme nous l'avons déjà remarqué, il n'y en a aucune pour l'ensemble: le jugement y mettra fin. Ceux qui voient l'humanité en progrès feraient bien d'y prêter attention.

Fragments de lettres

ME 1885 page 98

Montpellier, 15 mai 1844

Bien chères soeurs,

Me voici enfin à Montpellier, ne sachant combien de temps je dois y rester. Extérieurement il n'y a pas grand-chose qui m'y retienne, mais je crois que Dieu a quelque dessein, et quoique devant me rendre sous peu dans le Gard, je ne pense pas abandonner entièrement Montpellier. Dieu, je l'espère, me conduira. J'ai toute confiance en lui, qui gouverne selon ses pensées de grâce et non pas selon celles de l'homme.

Mais en vous écrivant, c'est plutôt vous, votre soeur et votre famille, que j'ai en vue, car tout froid et peu démonstratif que je sois, vous ne pouvez pas penser qu'après tant de bonté et de soins que vous m'avez prodigués, je puisse être indifférent à ce qui vous concerne. J'ai été profondément touché des nouvelles reçues par Mlle X., sur la mort de votre pauvre neveu. J'étais prêt à me plaindre que vous ne m'en ayez rien dit, si je n'avais pas respecté l'affliction qu'un coup aussi sensible a dû produire. Mais j'ose venir vous témoigner toutes mes sympathies. Je sais que c'est le Seigneur seul qui peut réellement consoler quand il nous frappe, et la source de notre consolation est précisément le sentiment que c'est lui-même qui nous a tant aimés qui nous frappe, car ce qui vient de sa main ne peut qu'être parfait. Nous ne saurions l'expliquer; le coeur en souffre; mais c'est notre Père qui a donné la coupe à boire. C'était la seule et parfaite consolation de Jésus. On retrouve la main de quelqu'un de connu; on ne s'arrête pas aux circonstances qui nous paraissent mystérieuses; on s'en rapporte à lui; tout est changé; le coeur est attendri, ne veut pas qu'il en soit autrement; la volonté n'est pas en rébellion, et l'on se console, auprès de lui, sentant plus que jamais qu'il est notre tout. Précieuse leçon, glorieuse position, où Dieu seul peut nous placer. Jusqu'à ce qu'on en soit là, la chair se remuera; il ne faut pas s'en étonner. Alors *tout* sera noir, parce que nous voyons tout d'après nos propres coeurs, et la lumière n'est pas dans l'homme; mais si la vie de Christ est en nous, nous verrons qu'il y a du péché là-dedans; il sera mis à découvert; on sentira que l'on avait besoin d'être frappé; la soumission se produira. Nous nous disons devant Dieu: «Je me suis tu et je n'ai point ouvert ma bouche, parce que c'est toi qui l'as fait», et la paix est bientôt là. Si l'âme est déjà soumise, alors rien ne nous sépare de son amour; et la confiance dans cet amour nous donne une paix inébranlable. Chères soeurs, je peux pleurer avec vous et la famille de votre pauvre Charles, comme les Juifs avec Marie, mais je sais que Celui qui l'aime peut soutenir vos âmes. Je m'assure en lui à votre égard... Soyez assurées vous-mêmes aussi de toutes mes sympathies. Je sens que l'épreuve opérera d'une manière différente sur l'une et l'autre d'entre vous, mais notre précieux Sauveur fera son oeuvre à lui dans chacun

des siens. D'après ce que j'ai vu, il y a trois mois, j'ai pensé que Mlle M. pourrait être découragée et abattue par cette affliction. S'il en est ainsi, qu'elle se souvienne que Ses voies ne sont pas comme nos voies, et que le coeur de Jésus, de Celui qui nous frappe, a passé lui-même par toutes les épreuves par lesquelles il nous fait passer; qu'il ne peut nous faire goûter quelque chose pour notre bien, sans en avoir bu lui-même toute l'amertume jusqu'à la lie. Il sent ce qu'il fait; il souffre tout ce qu'il inflige; c'est son amour, sa connaissance de tout, qui le fait agir en toutes choses. Ayons pleine confiance en Celui qui a été tenté en toutes choses semblable à nous, à part le péché.

Votre bien affectionné frère.

ME 1885 page 214 - Darby J.N.

18...

... Je suis reconnaissant de ce que nous ayons atteint un lieu de repos après la lutte contre le mal et l'attaque de l'ennemi. Ce que je désirerais maintenant serait que, comme nous ne pouvons pas espérer une paix de longue durée, nous nous éprouvions nous-mêmes individuellement, quant à la part que nous avons prise dans la chose, pour voir jusqu'à quel point nous nous sommes servis d'armes charnelles dans notre combat.

Quoique notre objet ait été, avec justice, d'ôter le mal d'un lieu saint, mal qui était de telle nature que l'on y pouvait voir clairement une attaque sérieuse de l'ennemi contre Christ dans l'assemblée, — l'ennemi semant à droite et à gauche ses influences pour aveugler les yeux ou obstruer de diverses manières la vue des saints, afin d'empêcher qu'ils ne vissent l'un comme l'autre, cependant, comme par la grâce de Dieu, il y avait la décision de tenir ferme contre le mal, l'ennemi chercha à détourner l'attention du vrai point en question, pour la porter sur la manière d'être ou de faire de ceux qui étaient engagés dans l'action.

Comme dans la question touchant la *personne de Christ*, qui surgit il y a environ 30 ans, dans celle-ci aussi on s'est beaucoup occupé de la manière dont l'affaire a été conduite, ceux qui faisaient de cela le point capital, oubliant, semble-t-il, que dans de semblables luttes, il n'est pas étonnant que la faiblesse de la chair se manifestât. Mais qu'est-ce que cela prouve? — Précisément combien nous étions incapables de faire face à un tel assaut, et de plus que, dans l'intervalle entre la précédente attaque et celle-ci, on n'avait pas su «racheter le temps», ni rassembler ses forces, afin d'être prêts et revêtus de «toute l'armure de Dieu». — A-t-on fait assez attention à cette partie de l'armure, «la cuirasse de la justice?» — les reins ont-ils été ceints de «la ceinture de la vérité?» Y a-t-il eu cette attitude de dépendance qu'indiquent ces paroles: «prient par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, et veillant à cela?» Les circonstances présentes n'ont-elles pas montré que l'on avait manqué à cet égard? Il ne peut y avoir de réel profit pour nous à nous appesantir sur telle ou telle faute; en le faisant, nous nous assimilons insensiblement à elles. C'est quand l'on progresse dans la connaissance de ce qui est vrai et saint, que l'oeil spirituel discerne le mal et les manquements. Ainsi, dans les écrits de Jean, ce qui est du mensonge est mis en évidence par la vérité; ce qui

est des ténèbres est compris dans la lumière, et ce qui est de Satan, par ce qui est de Dieu. Je ne désire pas montrer l'erreur en disséquant des écrits, etc. J'ai la confiance que Dieu, dans sa grâce, rendra chacun capable pour lui-même, de discerner l'erreur dans une paisible communion avec Lui. Dans aucune lutte contre l'ennemi, nous ne verrons être exactement du même avis tous ceux qui sont ouvertement du côté du Seigneur. Il y a aussi une plus grande énergie de foi chez quelques-uns que chez d'autres; il y en aura moins si l'on a oublié ce qui est dit dans 2 Pierre 1: 5; et si, dans cette lutte, des frères viennent en collision, si les disputes commencent, celui qui est victorieux à la fin, se trouve cependant vaincu jusqu'à un certain point, parce que, entre frères, un conflit en lui-même est fatal *aux uns comme aux autres*, si la chair est en activité, ce qui est trop souvent le cas. L'ennemi en prend avantage. Dans le livre des Juges, lorsqu'il a semblé bon aux enfants d'Israël de marcher contre Benjamin, à cause du péché auquel cette tribu *s'était associée* en refusant de livrer les méchants au jugement, les enfants d'Israël et Benjamin sont battus tour à tour, et lorsque ceux qui ont finalement vaincu leurs frères peuvent se reconnaître, la douleur accompagne leur victoire, car *une tribu* avait été retranchée d'Israël. Dans leur zèle, ils avaient «juré à Mitspa» à son sujet. Alors ils viennent en la présence de Dieu, et s'humilient à cause de Benjamin, leur frère. Et c'est toujours ce qui a lieu quand il y a un véritable amour pour les frères; quoique l'on ait eu à s'opposer à eux, cependant, comme Dieu se repent quand il voit leur trouble, pour avoir communion avec lui, nous avons à prendre la place d'intercession pour eux en amour; car quelques erreurs que nous puissions commettre (et nous en commettons), nous ne devons pas être comme les chefs des nations, exerçant la domination et la seigneurie, mais comme des frères, sachant que ce qui réjouit le cœur du Seigneur est de nous avoir dans le droit chemin et d'en jouir, et c'est pour cela qu'il a travaillé. Et même s'il châtie, c'est dans le même but. Nous voyons combien il était prompt à accepter les confessions de son peuple (bien que les estimant à leur juste valeur) (Psaumes 78: 34-39). Comme ses voies nous sont bien montrées en Osée 14. Il y fait connaître aux Israélites, le lieu où *ils peuvent croître* — que c'est seulement en *sa présence*. Ils confessent leur péché et leur faiblesse; alors Dieu dit; «*Je serai* comme une rosée à Israël», et ensuite: «*Il fleurira* comme les lis, et il poussera ses racines comme le Liban. Ses rejetons s'étendront, et sa magnificence sera comme l'olivier, et son parfum comme le Liban» (Osée 14: 5, 6).

Puissions-nous être parmi les *sages* pour comprendre et connaître ces choses. Dieu, dans sa grâce, a donné du repos dans la lutte — l'ennemi n'est pas vaincu — mais nous avons appris combien nous étions impuissants pour tenir tête à la difficulté — combien la chair tendait à s'immiscer dans la question, et combien de choses il y avait à tenir en bride. Puissions-nous être humiliés à l'égard de tout cela, mais cependant reconnaissants envers notre Dieu, de ce qu'il n'a pas permis à l'ennemi de nous écraser, tout faibles que nous sommes (Psaumes 124: 6).

Et maintenant, laissant de côté les détails des discussions irritantes, des expressions dures, malveillantes ou profanes, que cela fût réel ou imaginaire, regardons à notre armure, de manière à être préparés pour le prochain assaut de Satan, car certainement il viendra. N'y

avait-il pas en nous de l'orgueil et de la fierté? Sans cela, notre Dieu n'aurait pas permis ce qui est arrivé. Quand il fit sortir Israël hors d'Égypte, il ne voulut pas les conduire par le pays des Philistins, afin qu'ils ne vissent pas la guerre; il les mena par un autre chemin. Quelle différence au chapitre 14 des Nombres, versets 44, 45! Ils étaient alors hautains d'esprit, et Dieu les laissa apprendre leur faiblesse dans un combat avec ses ennemis. Abraham aussi, après sa grande victoire, ayant accompli avec sa poignée d'hommes, ce que les cinq rois n'avaient pu faire, eut à apprendre qui était Celui qui l'avait rendu capable de si grandes choses, mais il l'apprend d'une manière bien plus bénie. Melchisédec s'avance avec des rafraîchissements — la force et la joie de la part du Dieu Très-haut qui avait livré ses ennemis entre ses mains. Abraham reconnaît cela, et il adore. Et alors, quand vient le moment où l'ennemi veut le pousser à s'enorgueillir et à s'enrichir de récompenses charnelles, il peut répondre, parce qu'il avait appris dans le secret: «J'ai levé mes mains au Dieu Très-haut, possesseur des cieux et de la terre». Nulle chair ne se glorifiera en sa présence; et si le conflit actuel nous a appris quelque chose de notre faiblesse, soit parce que nous nous étions exaltés dans l'idée que *nous* étions *Philadelphie*, ou que nous avons établi ici-bas une sorte d'«*organisation*», comme étant la *vraie chose*, quelque douloureuse que soit la manière dont nous l'avons appris, nous pouvons encore bénir Dieu qui ne nous a pas manqué, mais qui veut toujours nous amener à la conscience du besoin que nous avons de lui, et cela, d'une manière invariable, pour notre bénédiction et pour sa gloire.

Ne perdons donc pas notre temps en folles récriminations, mais qu'en ce désir de la bénédiction, il y ait une croissance commune dans les choses de Dieu.

Là où le péché est manifesté, il ne doit pas y avoir de *compromis* avec lui; mais, dans ces jours-ci, chacun individuellement doit se rappeler que si l'assemblée est incapable de se purifier elle-même du mal, à cause d'empêchements charnels, et d'agir selon la Parole que nous avons pour ce cas en 1 Corinthiens 5: 13, la même voix qui parle à l'assemblée, dit au saint individuellement, dans 2 Timothée 2: 19: «Que celui qui invoque le nom du Seigneur, se retire de l'iniquité». Si la chair agit dans l'assemblée de manière que le mal ne puisse être ôté, chaque individu est responsable pour lui-même envers Dieu; la question de majorité ou de minorité n'y a rien à faire. Je ne crois pas que Dieu permette que ceux qui sont fidèles restent longtemps seuls; il s'en trouvera d'autres également fidèles et vrais.

Romains 16: 17, est individuel. Le verset 20 montre le *caractère* de Dieu que je dois manifester en me séparant ou en me retirant, c'est-à-dire «la paix». Lui voit la racine du mal, et dit qu'il brisera bientôt Satan sous nos pieds, et alors viennent immédiatement ces paroles: «Que la grâce du Seigneur Jésus Christ soit avec vous». En disputant, je ne manifeste pas le Dieu de paix. Si je peux en aider d'autres, c'est bien. Certainement je n'aiderai personne en restant associé avec le mal. Ma *retraite* peut servir à exercer des âmes, et ainsi je vais en paix; mais je ne dois pas rester avec le péché. La difficulté est de garder clairs les motifs d'action; si nous entrons dans des débats, comme nous le voyons en 2 Corinthiens 12: 20, nous pouvons finir par le désordre. Afin d'être avec Dieu dans toutes ces choses, notre unique désir devrait

être de nous garder mutuellement dans un chemin droit, et d'y ramener ceux qui ont pu s'en écarter (Jacques 5: 19, 20).

ME 1885 page 439

Londres, 23 janvier 1862

... Je vous donne ces nouvelles, parce qu'il est bon que les frères s'intéressent à leurs frères, où qu'ils soient, en sorte qu'ils prient pour eux. On ne compte pas assez sur l'intervention de Dieu, [sur le fait] qu'il entend nos prières et qu'il agit, lui qui dispose de tout. Ainsi on ne lui apporte pas assez les difficultés qui surgissent dans l'oeuvre. — Que de fois j'ai trouvé qu'en lui présentant tout, il a agi en bénédiction par des moyens qu'on n'aurait pu prévoir. Seulement, il nous faut nous tenir près de lui. Jean était habitué à être près de Jésus, et quand un cas solennel arrive, il est dans le cas de lui demander une réponse, selon l'intimité de sa confiance en lui, — une confiance; nous n'avons droit à rien, mais, près de lui, on jouit des communications de son amour. Le secret de l'Eternel est avec ceux qui le craignent. Par rapport à ce que vous me dites de l'évangélisation, soit de l'appel, je suis aussi loin que possible de la pensée que ce soit une chose basse. Un excellent frère qui avait à coeur la marche des frères, me reprochait de m'y vouer trop, il y a plus de 20 ans. Je n'en ai aucun regret, bien loin de là. Je sens que d'autres frères ont plus de dons pour cela, mais c'est une joie quand Dieu m'accorde la grâce de m'occuper de cette partie de l'oeuvre. Dans ces derniers temps, cette oeuvre est de la plus haute importance. Aussi Dieu y a poussé beaucoup de monde. Chez quelques-uns, il y a quelque chose de superficiel, en sorte qu'une oeuvre qui agisse plus profondément dans les consciences devient aussi nécessaire, mais, ici au moins, c'est comme si Dieu voulait pousser les âmes dans un lieu de sûreté avant la fin. Grâce à Dieu, il y a plus de zèle chez les frères, de ce côté-là aussi; mais je crois que, dans tous les temps, la bénédiction intérieure est dans la mesure de l'esprit d'évangélisation. La raison en est très simple. C'est la présence de Dieu qui bénit, et Dieu est amour, et l'amour fait chercher les âmes. Ce n'est nullement pour mépriser ou faire négliger le soin des âmes chrétiennes. Rien de plus important à sa place, mais il me semble que les deux choses vont ensemble [là] où l'amour de Dieu se trouve. Ce n'est pas non plus pour faire négliger ce qu'on appelle les principes des frères, principes auxquels j'attache toujours plus d'importance, comme au témoignage de Dieu dans ces derniers jours. C'est la Parole qui me les a fait recevoir comme la vérité au commencement; l'expérience m'en a fait sentir l'importance pour l'Eglise tout entière, et cela aux yeux du Seigneur et comme témoignage de Dieu essentiel pour ces temps-ci. Mais Dieu aime les âmes et, si nous ne les cherchions pas, il mettrait son témoignage ailleurs. Il nous aime, je le crois; mais il n'a pas besoin de nous. Qu'il nous donne seulement de lui être fidèles, et certainement il nous bénira. Sa patience aussi est grande.

Quelques notes d'une méditation sur Jean 14

Revue par l'auteur, J.N. Darby.

ME 1885 page 116

Il y a dans les paroles de Jésus beaucoup de choses qui en sous-entendent d'autres. Il y a certaines positions dont Jésus n'a pas parlé, mais qui sont supposées dans ce qu'il dit. Ainsi ces paroles: «Je ne vous laisserai point orphelins... que votre coeur ne soit pas troublé», nous révèlent la position dans laquelle Jésus laissait ses disciples. Les consolations ne sont applicables qu'à celui qui est dans l'affliction. Il n'est pas nécessaire de chercher à consoler quelqu'un, en lui disant: «Vous ne serez plus orphelin», si cette personne ne sent pas qu'elle est dans l'isolement. Or les disciples avaient tout abandonné, tout quitté pour le Seigneur; les voilà donc sans rien, puisque Jésus va leur être ôté. Et c'est dans cette position qu'ils avaient besoin de cette parole: «Je ne vous laisserai point orphelins».

Toutes les consolations données ici aux chrétiens, supposent qu'ils n'ont rien dans ce monde. Tout ce qui les liait à celui-ci étant coupé, il ne leur reste rien que Christ, qui les a attachés à lui dans le ciel. Ils sont rassemblés ici-bas dans un intérêt commun, et Christ est avec eux. Il les a tellement identifiés avec lui, qu'il peut dire: «Parce que moi je vis, vous aussi, vous vivrez».

Souvent nous sommes misérables, en sentant l'isolement et l'abandon de tout ce qui est du monde; cela arrive quand nous n'avons pas la conscience de notre union avec Jésus. N'étant plus du monde, si nous ne réalisons pas Jésus, nous ne pouvons jouir de rien. Nous ne pouvons être heureux que si nous avons le caractère d'orphelins relativement au monde, n'ayant plus rien dans celui-ci, mais possédant Christ; et alors les consolations nous deviennent précieuses.

«En ce jour, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi; et moi en vous» (verset 20). Jésus leur donne des consolations pour le moment où le monde ne le verra plus, et où la foi seulement pourra le voir; où la communion avec lui par le Saint Esprit peut seule faire jouir de sa présence. La communion s'exerce dans la conscience que nous sommes *un* avec ce Jésus qui n'est pas du monde. Le Seigneur veut nous faire comprendre qu'il nous a donné ici-bas la même position qu'il y a eue lui-même, et que, comme pour venir dans ce monde il a quitté la jouissance immédiate qu'il avait en haut avec le Père, nous devons aussi y être orphelins; et quel est le chemin dans lequel il a joui de la communion du Père, dans lequel il demeurerait dans son amour? C'est qu'il faisait les choses que le Père lui avait commandées. C'est comme s'il nous avait dit: «Voilà le chemin que je vous trace». Le but de tout ce qu'il nous a dit est de former nos affections aux choses du ciel.

«Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime» (verset 21). Il compte sur notre amour. Nous savons quelle est notre tendance à nous détacher de lui et à

chercher d'autres affections que celles de Christ. Eh bien, les commandements ne sont que le chemin qu'il nous a tracé pour que nos coeurs ne se détournent point de lui, et pour nous exercer à regarder à lui. Cette position de dépendance nous empêche de sentir notre isolement, notre position d'orphelins. Jésus tient à notre amour, et il travaille à le développer.

Il est allé nous préparer une place dans la maison du Père, nous y serons plus tard! en attendant, nous sommes sa maison, et plus tard, nous ferons notre demeure chez lui. L'intelligence spirituelle nous fait comprendre son désir, que là où il est, nous, nous y soyons aussi, afin que nous contemptions sa gloire. Il veut que nous voyions qu'après avoir été honni, humilié, le Père l'a élevé et glorifié au-dessus de toutes choses. Et s'il nous exerce par diverses épreuves, c'est pour nous faire comprendre qu'il nous aime assez pour vouloir nous avoir avec lui, et pour nous faire participer à tout ce que le Père lui a donné, et nous rendre, propres à en jouir. Il suppose que sa gloire est un bonheur pour nous; et cela fait voir, non seulement à quel point il nous glorifie, mais surtout à quel point il tient à posséder l'affection de nos coeurs; et si quelque chose y met obstacle, il le brise. Il veut que nous sentions tellement qu'il est notre tout, que si nous ne jouissons pas de lui, nous n'avons rien. Il suppose qu'il y a tellement d'affection dans nos coeurs pour lui que, si nous ne l'avons pas, nous nous sentons orphelins. Il compte sur nos affections, et il veut que notre coeur, notre marche, notre tout, dépende de lui. C'est dans le chemin de ses commandements, dans la pratique de ce qui nous détache du monde, que nous pouvons jouir de ce qu'il est pour nous.

Fragments

ME 1885 page 119

Quelles atmosphères différentes je trouve, en ouvrant, n'importe où, l'Ancien Testament, les évangiles ou les épîtres!

Dans l'Ancien Testament, je découvre les voies de Dieu, comment il agit, son gouvernement; — j'y vois l'homme, bien que ce soit l'homme et le monde gouvernés par Dieu; j'y trouve de la piété, sans doute, mais sur cette scène.

Entre les évangiles et les épîtres même, la différence est toute aussi grande — et, à certains égards, plus importante.

Dans les épîtres et les Actes, on voit quelqu'un d'actif pour rassembler; des âmes dévouées à Christ, appréciant par-dessus tout sa personne et son oeuvre; on y voit déployée une puissance plus grande que dans Christ sur la terre (comme d'ailleurs il l'avait promis), — c'est la puissance qui rassemble, puis qui prend soin des âmes. Mais je me tourne vers l'homme — et, bien que la puissance du Saint Esprit et de la grâce soient là pour sauver et rassembler, — l'homme manque bientôt.

Mais dans les évangiles, je trouve un centre en qui mon âme se repose, qui est *lui-même*, toujours *lui-même*; à qui rien n'est semblable. Il se meut dans une scène où tout est discordant, attirant à lui-même, par sa grâce (ce que nul apôtre ne fit, ni ne pouvait faire), et brillant de sa propre perfection, jamais altérée, et inaltérable dans toutes les circonstances. C'est la chose dont tout service est occupé comme point de départ, et vers qui est attiré tout ce qui se trouve sous une influence divine, car c'est Dieu.

Je fus frappé de cela sur le vaste océan, quand, la tête fatiguée après de longues tourmentes, mes regards se portèrent sur le titre du Livre par excellence.

ME 1885 page 180

Il y a des promesses, de précieuses promesses pour le chemin à travers le désert, et la gloire au bout. Mais, sans promesses, nous connaissons Dieu en rédemption — nous nous réjouissons en ce qu'il est, par ce qu'il a fait: «Nous nous glorifions (ou réjouissons) en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation».

En ceci se trouve la parfaite bénédiction: non dans ce qu'il a donné, mais dans ce qu'il est; c'était le terrain sur lequel se plaçait la femme Syrophénicienne — la repousser eût été se renier Lui-même. Nous avons, non des promesses, mais Dieu lui-même, et cela par ce qui est manifesté et opéré en Christ. Les promesses sont des choses qui nous sont données, mais là nous avons le Donateur lui-même — c'est ce qui constitue le christianisme, dans sa nature.

ME 1885 page 390

... Si je laisse Dieu en dehors de la scène, tout est essentiellement faux, et si j'introduis Dieu, en omettant le fondement de *toute* relation présente avec l'homme tel qu'il est réellement (c'est-à-dire en état de péché), tout doit être également faux. Le péché est actuellement le fondement de toutes les voies de Dieu.

- Que voulez-vous dire? Voilà d'étranges paroles.
- N'est-ce pas le péché qui donne lieu au jugement?
- Certainement.

– Cela est tellement vrai qu'il ne saurait y avoir de jugement sans le péché, et qu'ainsi, *en soi*, le jugement ne peut être que la condamnation. Si Dieu jugeait son oeuvre telle qu'elle sortit de ses mains, il se jugerait lui-même et non l'oeuvre, ou, si vous l'aimez mieux, il se jugerait dans son oeuvre. Mais si la création s'est séparée volontairement de lui en se rebellant, alors le jugement comme tel, ne saurait être que la condamnation.

- Mais si l'homme ne fût pas tombé, n'y aurait-il pas eu de jugement?
- Qu'est-ce qui aurait été jugé?
- Je ne le sais pas.

– Et vous ne pouvez pas le savoir. Il n'y avait rien à juger, au moins si nous parlons de l'homme. Tout était alors tel que Dieu l'avait fait. Si l'homme a abandonné Dieu et est tombé dans le péché, le jugement, je le répète, doit être la condamnation. C'est sur cela qu'est fondé le christianisme: Christ est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. C'est pourquoi toute âme enseignée de Dieu dit: «N'entre point en jugement avec ton serviteur, ô Eternel; car, devant toi, nul homme vivant ne sera justifié». Mais poursuivons un peu notre sujet. N'est-ce pas à l'égard du péché que la miséricorde s'exerce?

- Naturellement.
- Et la loi, ne se rapporte-t-elle pas au péché?
- Sans doute, puisqu'elle le défend.
- Et la grâce?
- Assurément.

– Et il en est de même du salut, des jugements, de la patience ou de la vengeance divines, — tout se rapporte au péché. De là vient l'immense profondeur du développement moral de l'âme dans sa relation avec Dieu. Nul ange ne connaît Dieu comme le connaît un pécheur amené à lui; nul ange ne se trouve avec Dieu dans le même genre de relation. Là sont manifestés tous les attributs et les qualités les plus élevés de la Dèité: d'un côté, la miséricorde, la patience, la bonté, la condescendance, l'amour dans son parfait exercice, sous la forme de la grâce; de l'autre, une restauration parfaite en justice pour trouver en elle un délice parfait; en un mot, c'est la rédemption. L'intimité de l'opération de la grâce, qu'on la

considère dans l'incarnation, ou dans l'âme de celui en qui est la grâce; l'estimation du bien et du mal, par la proximité de ce qui est divin, avec le mal tel qu'il est en nous; plus que cela, la communication de ce qui est divin à quelqu'un qui, d'un côté, n'est que faiblesse, de l'autre est rempli de lui-même et de propre volonté; le besoin d'une grâce continuelle pour une créature en qui se trouvent ces deux choses, et qui a cependant la capacité de jouir du bien le plus élevé; tout cela qui n'est pas à proprement parler le christianisme, mais son opération en nous, tout cela, dis-je, présente un déploiement de la sagesse divine, un cours de choses qui purifie et élève, une connaissance de Dieu dans ce que sa nature a de plus sublime, du caractère le plus intime et qui, en même temps, appelle le plus l'adoration. C'est en la comparant avec cela que la philosophie apparaît mesquine et sèche au delà de toute expression. Elle est vide, entièrement vide.

Le christianisme, la lumière et l'amour venus au milieu des ténèbres et de l'égoïsme, atteint toutes les sources de ces dernières dans le coeur de l'homme, et détruit le moi qu'il manifeste et qu'il remplace par Dieu. Or il le fait, non par les pauvres spéculations de l'esprit humain, mais par une personne divine qui, lorsque des désirs divins sont produits en moi, me fait sortir de moi-même par des affections divines, au lieu d'exalter le moi, en produisant en lui des qualités pour être admirées et qui, à cause de cela, sont mauvaises et fausses. Le chrétien, en tant que chrétien, a des qualités divines, et parce qu'il voit, il voit seulement Dieu.

– Cela est vrai.

– Le christianisme sort de lui-même le pauvre coeur fatigué par le labeur et les lieux communs de la vie. Il révèle une personne divine, Dieu lui-même, qui est descendu jusqu'au plus petit, même jusqu'au plus vil; qui est assez saint (car il est parfait en sainteté), pour apporter l'amour dans tous les recoins du coeur de l'homme, parce que lui-même ne saurait jamais être souillé. Il éveille ainsi dans le coeur par les douleurs et les misères mêmes, le besoin de l'amour qui l'a visité et l'appelle à en jouir. Par une rédemption glorieuse et par l'expiation, il place aussi la pauvre âme qui, par l'amour, a appris à prendre plaisir à la lumière, dans la liberté qui lui permet d'en jouir, parce qu'en elle-même la lumière est sans tache, comme l'est aussi l'objet adorable de l'amour qui y a amené l'âme.

Je regarde autour de moi dans le monde, et que vois-je? Le paganisme, des hommes se prosternant devant le bois et la pierre; la chrétienté, présentant souvent des choses qui feraient honte à un païen. Et cependant, la bonté et la sagesse se manifestant au milieu de tout. Que puis-je penser? Tout est confusion. La sagesse et la bonté que je vois, me conduisent à Dieu en dépit de moi-même, et la pensée de Dieu me confond quand je vois tout le mal. Pauvre philosophie qui s'efforce de justifier le mal pour justifier Dieu. Mais quand je vois Christ, tout est expliqué. Je vois la bonté parfaite au milieu du mal, s'occupant de ceux qui y sont plongés, puis souffrant à cause du mal. Mon coeur se repose. Il a trouvé un objet qui satisfait à tous ses besoins, qui est plus que suffisant pour ses plus ardents désirs. J'ai ce qui est bon dans la bonté elle-même. Je vois ce qui s'élève au-dessus du mal qui m'oppressait. Mon coeur a trouvé le repos dans le bien, un bien qui demeure tel au milieu et au-dessus du

mal. C'est là ce qu'il me faut, et j'éprouve ainsi du soulagement, car en Christ j'ai trouvé ce qu'est la puissance sur le mal.

Je vais plus loin, et j'apprends beaucoup plus. Je suis la trace de cette personne adorable, de qui tous ont reçu du bien, et qui a poursuivi son oeuvre de bonté avec une patience infatigable. J'entends les cris d'une foule tumultueuse, je découvre les plans ténébreux d'ennemis jaloux, — l'homme ne peut supporter le bien. Je vois des juges souverains qui n'ont pas le loisir de s'occuper de ce qui est méprisé dans le monde, et qui veulent apaiser la malice des méchants en la laissant avoir son cours, et en permettant que la bonté suprême en soit la victime. Mais, en regardant de plus près, je vois mieux encore ce qu'est l'homme: il hait Dieu et le bien. Oh! quel spectacle! L'ami le plus fidèle renie, l'un des plus rapprochés trahit, les autres s'enfuient; les sacrificateurs établis pour avoir compassion de ceux qui pèchent par ignorance, plaident avec fureur contre l'innocent; le juge, en le condamnant, se lave les mains de l'avoir fait, et la bonté suprême est là, seule, entièrement seule, et a contre elle le monde — tous les hommes — dans une inimitié universelle. La lumière parfaite a manifesté les ténèbres, et l'amour parfait a fait ressortir la haine jalouse. Le moi voulait avoir son propre chemin et ne voulait pas Dieu, et la croix clôt la scène pour autant du moins qu'il s'agit de l'homme. La pensée de la chair est inimitié contre Dieu.

Mais quelle chose merveilleuse! Je trouve là ce dont j'ai besoin. N'est-ce pas là ce que je suis? Me croirai-je meilleur que mon prochain? Non, dans ce qui s'est passé là, je me vois moi-même. La vue d'un Christ rejeté m'a découvert à moi-même; les plus profonds replis de mon coeur sont mis à nu, et le moi, l'horrible moi, est là. Mais sur la croix point d'égoïsme, non, il n'y en a aucun.

L'amour infini de Dieu se lève et brille au-dessus de tout dans sa propre perfection. Tout en m'abhorrant moi-même, je puis adorer Dieu dans son amour. L'homme est rencontré dans son mal, élevé au-dessus de ce mal, mis de côté dans son mal, quelque absolu que ce mal soit en lui, — même lorsqu'on le sonde à fond. La révélation de Dieu en Christ l'a démontré parfaitement sur la croix. Là se montrait la haine de l'homme contre l'amour en Dieu; mais là se montrait la perfection de l'amour envers ceux qui le haïssaient, l'amour dans le moment et sur la scène où les hommes se montraient remplis de haine. C'était la haine parfaite de l'homme d'un côté, et de l'autre l'amour parfait de Dieu accomplissant pour celui qui le haïssait, ce qui ôtait la haine et effaçait le péché qui en était l'expression. Qu'y a-t-il de semblable à la croix? Là se rencontrent le péché de l'homme dans son expression la plus affreuse, et l'amour parfait de Dieu; le péché arrivé à son point culminant de mal, et ôté, effacé dans son acte le plus odieux. Dieu est au-dessus de l'homme, même quand celui-ci a porté son péché à l'extrême, et Dieu est au-dessus, non pas en le tolérant, mais en l'ôtant par Christ mourant en amour sur la croix. Au coup de lance du soldat romain, qui ajouta ainsi une dernière insulte à tant d'autres, à ce coup qui, s'il ne fut pas le moyen de la mort, y rendit du moins témoignage, répondirent le sang et l'eau qui exprimaient l'expiation et la purification du péché même qui les faisait jaillir. Le péché était connu et, pour avoir un coeur vrai, il faut qu'il soit connu, connu dans la lumière, — le coeur intègre en a besoin, — mais connu dans un

amour parfait, devant lequel nous n'avons nul besoin de cacher ni d'atténuer le péché; nul péché toléré, mais nul péché laissé sur la conscience; tous nos rapports avec Dieu fondés maintenant sur cette grâce qui règne par la justice.

– Scène merveilleuse, en effet, que celle qu'offre la croix. En vérité, il n'y a rien de pareil.

– En effet, rien dans le ciel ni sur la terre, excepté Celui qui fut là pour nous. Nous serons avec lui dans la gloire, mais sur la croix il fut seul. Il demeure seul dans cette gloire de la croix. Là rien ne peut lui être associé, sauf que c'est l'expression de la nature qui a été révélée et glorifiée à la croix. Cela, nous le trouvons toujours en Dieu; il est connu de cette manière. La vie éternelle est devenue ainsi l'association avec Dieu.

Des canaux de bénédiction - Mackintosh Ch.

ME 1885 page 131

«En ces jours-là, comme il y avait là une fort grande foule, et qu'ils n'avaient rien à manger, Jésus, ayant appelé à lui ses disciples, leur dit: Je suis ému de compassion envers la foule, car voici trois jours déjà qu'ils restent avec moi, et ils n'ont rien à manger. Et si je les renvoie à jeun dans leurs maisons, ils tomberont en défaillance par le chemin; car quelques-uns d'entre eux sont venus de loin. Et ses disciples lui répondirent: D'où les pourra-t-on rassasier de pains, ici, dans le désert? Et il leur demanda: Combien de pains avez-vous? Et ils dirent: Sept. Et il commanda à la foule de s'asseoir sur la terre; et ayant pris les sept pains, et ayant rendu grâces, il les rompit et les donna à ses disciples pour les mettre devant la foule; et ils les mirent devant elle. Ils avaient aussi quelques petits poissons; et ayant béni, il commanda qu'ils les missent aussi devant la foule. Et ils mangèrent, et furent rassasiés; et ils ramassèrent des morceaux qui étaient de reste, sept corbeilles. Or ceux qui avaient mangé, étaient environ quatre mille. Et il les renvoya» (Marc 8: 1-9).

Ce passage présente, relativement à un trait particulier de la mission du chrétien dans ce monde, un exemple frappant et d'une grande beauté. Nous engageons le lecteur à le méditer sérieusement. Il est d'une immense importance et d'une application universelle. Il concerne tout enfant de Dieu. Chacun de nous doit se rappeler qu'il est envoyé, dans ce monde, pour être un canal de communication entre le coeur de Christ et les diverses formes de besoins que nous pouvons rencontrer jour après jour dans notre chemin.

C'est un trait intéressant et plein de grâce de la mission du chrétien. Il est vrai que ce n'est qu'un trait entre plusieurs; mais il est d'un grand prix et d'une beauté exquise. Il est aussi éminemment pratique, ainsi que nous le verrons. Il suppose nécessairement que je suis un chrétien. Si je ne sais pas que j'ai la vie éternelle, si je doute de mon salut éternel, si je ne connais pas Christ comme mon précieux Sauveur et Seigneur, — la portion, l'objet et le repos de mon coeur, — alors m'occuper de la mission du chrétien, c'est simplement me décevoir moi-même et m'aveugler sur ma véritable condition. Un salut, et un Sauveur et Seigneur que l'on connaît et dont on jouit, sont les conditions absolument essentielles pour accomplir cette mission.

Ayant dit cela, autant pour garder le lecteur de s'illusionner lui-même, que pour empêcher que notre sujet soit mal compris, nous nous arrêterons quelques instants sur ce beau passage que nous avons cité en commençant. Veuille l'Esprit Saint le dévoiler et l'appliquer à nos coeurs!

«En ces jours-là, comme il y avait là une *fort grande* foule, et qu'ils n'avaient *rien à manger*». Tel était le cas — de grands besoins et aucune ressource apparente pour y répondre.

Mais Jésus était là, béni soit son saint nom! Il était là avec tout l'amour de son coeur et toute la puissance de sa main. Il était là, Celui qui, autrefois, avait nourri durant quarante ans dans le désert aride, un peuple de trois millions de personnes. Oui, il était là, et il aurait pu sans doute subvenir immédiatement et directement aux besoins de la multitude, sans appeler du tout à agir ses pauvres disciples incrédules et occupés d'eux-mêmes. Il aurait pu aussi faire venir du ciel des messagers angéliques pour pourvoir à ce que demandaient ces multitudes affamées.

Mais il ne fait ni l'un ni l'autre, parce que c'était le dessein de sa grâce d'employer ses disciples comme canaux de communication entre lui et la foule; et cela, non pas simplement comme instruments de sa *puissance*, ce que les anges eussent pu être, mais comme l'expression même de son *coeur*.

Et remarquons *comment* il le fait. S'il avait voulu se servir d'eux simplement comme instruments de sa puissance, il lui aurait suffi de placer dans leurs mains la manière et les moyens d'accomplir ses desseins. Mais non: il voulait faire d'eux des canaux à travers lesquels couleraient les tendres compassions de son coeur. Comment cela pouvait-il se faire? De la manière suivante: «Ayant appelé à lui ses disciples, il leur dit: Je suis ému de compassion envers la foule, car voici trois jours déjà qu'ils restent avec moi, et ils n'ont rien à manger. Et si je les renvoie à jeun dans leurs maisons, ils tomberont en défaillance par le chemin; car quelques-uns d'entre eux sont venus de loin».

Nous avons là le vrai secret de la préparation pour notre haute et sainte mission. Notre précieux Sauveur rassemble d'abord ses disciples autour de lui, et cherche à remplir leurs coeurs de ses pensées et de ses sentiments, avant de remplir leurs mains de poissons et de pains. C'est comme s'il avait dit: «Je suis ému de compassion, mais je désire que vous le soyez aussi. Je désire que vous entriez dans toutes mes pensées et mes sentiments, que vous pensiez comme moi, que vous sentiez comme moi. Je désire que vous regardiez avec mes yeux cette foule affamée, afin que vous soyez dans un état moral qui vous rende propres à être mes canaux de communication».

Cela est d'une beauté exquise. Quelqu'un dira: «Je désire être un tel canal, mais cela me semble beaucoup trop élevé, tout à fait au-dessus de moi. Comment puis-je atteindre à une telle hauteur?» La réponse est: Approchez-vous assez de Christ pour penser comme il pense, pour sentir comme il sent. Abreuvez-vous de son Esprit. C'est là, soyez-en sûr, le seul moyen d'être un canal de communication. Si je dis: «, Il faut que j'essaye de devenir un canal de communication», je parle en insensé et ne serai qu'une caricature. Mais si je m'abreuve à la fontaine du coeur de Christ, je serai rempli jusqu'à déborder; tout mon être moral sera imprégné de son Esprit, de sorte que je serai dans un état convenable pour qu'il se serve de moi, et je serai sûr de faire un juste usage des moyens, quels qu'ils soient, qu'il placera dans mes mains, c'est-à-dire que je les emploierai pour lui. Si j'ai les mains remplies de moyens, avant d'avoir le coeur rempli de Christ, je n'emploierai pas ces moyens pour lui; je m'en servirai pour ma propre gloire, et non pour la gloire de Dieu.

Frères, considérons bien cela. Examinons quelle est notre mission, et quel est le vrai secret pour l'accomplir. C'est un grand point d'avoir le coeur saisi par le fait que nous sommes appelés à être des canaux par lesquels le coeur de Christ puisse couler vers les siens et vers un pauvre monde. Cela est merveilleux, cela semble trop beau pour être vrai; mais, béni soit Dieu, cela est aussi vrai que merveilleux, Cherchons seulement à nous en pénétrer, à le croire, à nous l'approprier. Ne nous contentons pas de l'admirer comme une belle théorie, mais cherchons à ce que nos âmes en soient remplies par la puissance glorieuse du Saint Esprit.

Mais remarquez combien les disciples sont lents à répondre au désir du coeur de Christ à leur égard. C'était son dessein de grâce de les employer comme ses canaux envers la multitude, et de leur conférer cet immense privilège; mais eux, de même que nous, étaient peu capables de l'apprécier, et cela simplement parce qu'ils n'entraient pas dans ses pensées, et qu'ils ne saisissaient pas la gloire de sa personne. «Et ses disciples lui répondirent: D'où les *pourra-t-on* rassasier de pains, ici, dans le désert?» Dans une autre occasion, ils disaient: «Nous n'avons ici que cinq pains et deux poissons?» Ne savaient-ils pas, ou bien avaient-ils oublié, qu'ils avaient devant eux Celui qui a créé et qui soutient l'univers? A la vérité, il était là sous l'humble apparence de Jésus de Nazareth. Sa gloire divine était cachée à l'oeil naturel, derrière le voile de son humanité. Mais ils auraient dû mieux connaître qui il était et ce qu'il était, et savoir comment profiter eux-mêmes de sa présence glorieuse et de ses insondables richesses. Assurément, si leurs coeurs avaient saisi la gloire de sa personne, ils n'auraient jamais fait une semblable question: «. D'où les *pourra-t-on* rassasier de pains, ici, dans le désert?» Moïse autrefois avait dit: «D'où aurais-je de la chair pour en donner à tout ce peuple?» Le pauvre coeur incrédule exclut Dieu. Jéhovah demandait-il à Moïse de donner de la chair? Assurément non. Aucun homme n'aurait pu le faire, et un simple homme ne pouvait nourrir quatre mille personnes dans un lieu désert.

Mais Dieu était là. Oui, c'était Dieu qui, parlant par des lèvres humaines, avait dit: «Je suis ému de compassion envers la foule». C'était Dieu qui prenait connaissance de toutes les circonstances de chaque individu dans cette grande multitude de gens défaillants et affamés. Il savait exactement la longueur du chemin que chacun avait parcourue, et le temps précis depuis lequel chacun était à jeun. Il s'occupait des conséquences certaines de leur renvoi sans nourriture. C'est Dieu lui-même qui faisait entendre ces touchantes paroles: «Si je les renvoie à jeun dans leurs maisons, ils tomberont en défaillance par le chemin; car quelques-uns d'entre eux sont venus de loin».

Oui, Dieu était là dans toute la tendresse d'un amour qui pouvait tenir compte des plus petits détails de la faiblesse et des besoins d'une créature. Il était là aussi dans sa force toute puissante et avec ses ressources inépuisables, et pour rendre ses pauvres disciples capables d'être les dépositaires de ses pensées, les vaisseaux de sa bonté, les canaux de sa grâce. Et que leur fallait-il, afin d'être capables de remplir leur mission? Avaient-ils besoin d'être ou de faire quelque chose? Non, mais simplement de le voir et d'avoir recours à lui. Ils avaient à exercer cette foi simple, qui compte sur Dieu pour toutes choses et qui trouve toutes ses sources en lui.

Ainsi en était-il des disciples, ainsi en est-il de nous. Si nous désirons agir comme des canaux de la grâce de Christ, nous devons avoir affaire avec lui dans le profond secret de nos âmes. Il nous faut apprendre de lui; il faut nous nourrir de lui; nous devons connaître ce que signifie la communion avec son coeur; il nous faut être assez près de lui, pour avoir les secrets de sa pensée et pour manifester les desseins de son amour. Si nous voulons le refléter, il faut que nous le contemplions. Si nous voulons le reproduire, nous devons nous nourrir de lui, il faut qu'il habite dans nos coeurs par la foi. Soyons assurés de cela, que ce qui est en réalité dans nos coeurs se manifestera dans notre vie. Nous pouvons avoir une masse de vérités dans notre tête et une foule de paroles sur nos lèvres, mais si vraiment nous désirons être des canaux de communication entre son coeur et ceux qui ont des besoins sur la scène où nous passons, il nous faut habituellement nous abreuver de son amour. Il n'est pas possible de l'être d'une autre manière. «Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre» (Jean 7: 38).

Là se trouve le grand secret de tout ce qui nous occupe: «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive». Pour que les fleuves coulent, il nous faut boire. Cela ne peut être autrement.

Oh! si chaque membre de l'Église de Dieu était sous la puissance de ce grand principe, combien serait différent l'état de choses dont nous sommes témoins! Et en quoi gît l'obstacle? Nous ne sommes pas à l'étroit auprès de notre adorable Seigneur et Sauveur. C'est son désir de nous employer, juste comme il employait ses disciples dans l'occasion qui est devant nous. Il les rassemblait autour de lui, et, avec grâce, il cherchait à verser dans leurs coeurs la compassion qui remplissait le sien, afin qu'ils pussent sentir avec lui, ce qui est la qualification morale nécessaire pour agir pour lui. Nous pouvons toujours être sûrs que là où le coeur est rempli de Christ, la puissance pour agir ne fera pas défaut.

Mais, hélas! il en est de nous comme des disciples. Ils n'appréciaient pas la puissance qui se trouvait au milieu d'eux, et ils ne s'en servaient pas. Ils disaient: «D'où pourra-t-on?» alors qu'ils auraient dû dire: «Nous avons Christ». En pratique, ils ignoraient Christ, et c'est ce qui nous arrive aussi. Nous nous excusons de notre pauvreté, de notre indolence, de notre froideur, de notre indifférence, sous le prétexte que nous n'avons pas ceci, ou cela, ou autre chose; tandis que ce qui nous manque en réalité, c'est un coeur rempli de Christ, — rempli de ses pensées, de son amour, de sa bonté, de sa tendre sollicitude pour les autres, un coeur rempli de son renoncement et de son oubli de soi-même. Nous nous plaignons du manque de moyens, tandis que ce dont nous avons réellement besoin, c'est d'un bon état d'âme, — de la vraie attitude morale du coeur; et cela ne peut être produit que par une étroite intimité avec Christ, par la communion avec sa pensée, en étant abreuvé de son Esprit.

Nous voudrions que l'Église de Dieu prit sérieusement à coeur ce sujet. Nous voudrions voir chaque membre du corps de Christ agir comme un canal, par lequel sa précieuse grâce se répandît en flots de vie sur tous ceux qui l'entourent, — que chacun fût comme un ruisseau coulant avec sa vertu rafraîchissante, répandant sur son cours la verdure et la fraîcheur, et

non une eau stagnante, image si frappante d'un chrétien qui n'est pas en communion avec le Seigneur.

Veuille le Seigneur ranimer tous nos cœurs, et nous rendre propres à accomplir notre haute et sainte mission comme canaux de la précieuse grâce de Christ au milieu d'un monde qui l'a rejeté.

«Frères saints»

ME 1885 page 148

«C'est pourquoi, frères saints, participants à l'appel céleste, *considérez* l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre confession, Jésus» (Hébreux 3: 1).

«*Prenons garde* l'un à l'autre, pour nous exciter à l'amour et aux bonnes oeuvres» (Hébreux 10: 24).

Les deux passages sont l'un avec l'autre dans une relation très intime. L'auteur inspiré de l'épître y emploie un même mot qui ne se trouve que dans ces deux endroits (*). Nous sommes invités à *considérer* Jésus et en même temps tous ceux qui lui appartiennent, où qu'ils soient. Ce sont les deux grandes parties de notre oeuvre. Nous avons à nous occuper diligemment de Lui et de ce qui l'intéresse sur la terre, et ainsi nous serons délivrés de la misérable occupation de penser à nous-mêmes et à nos propres intérêts. Glorieuse délivrance, certes, pour laquelle nous ne saurions trop bénir notre libérateur.

(*) «*Considérez*» et «*prenons garde*» rendent le même mot de l'original *Şcatano™w%* qui exprime une sérieuse application de l'esprit à une chose.

Mais avant d'entrer dans l'examen des grands sujets que nous avons à considérer, arrêtons-nous un moment sur le titre merveilleux que l'Esprit Saint applique à tous les croyants, à tous les vrais chrétiens. Il les appelle «frères saints». C'est en vérité un titre d'une grande dignité morale. Il n'est pas dit que nous *devons être* saints. Non, nous le *sommes*. Il s'agit du titre, ou de la position de tout enfant de Dieu sur la terre. Sans doute qu'ayant cette sainte position par un effet de la grâce souveraine, nous devons être saints dans notre marche; il faut que notre état moral réponde toujours à notre titre. Nous ne devrions jamais nous permettre une pensée, une parole, ou une action, qui soit, ne fût-ce que dans le moindre degré, incompatible avec notre haute position comme «frères saints». De saintes pensées, de saintes paroles, de saintes actions, conviennent seules à ceux auxquels la grâce infinie de Dieu a donné ce titre.

Ne l'oublions pas. Ne disons, ne pensons jamais que nous ne pouvons maintenir une si haute position, ou vivre selon une telle mesure. La même grâce qui nous a revêtus de cette dignité, nous rendra toujours capables de la maintenir, et nous verrons, dans la suite de ces lignes, comment cette grâce agit, de quels puissants moyens moraux elle se sert pour produire une marche pratique qui soit en harmonie avec notre saint appel.

Sur quoi l'apôtre fonde-t-il cette appellation de «frères saints?» Il est de toute importance d'être au clair sur cette question. Si nous ne voyons pas qu'elle est entièrement indépendante de notre état, de notre marche ou de nos progrès, nous ne pouvons comprendre ni notre position, ni ses résultats pratiques. Nous affirmons hardiment que la marche la plus sainte qui se soit vue dans ce monde, le plus haut état spirituel qui ait été atteint, ne pourra jamais être

la base d'une position telle que celle qui est exprimée par ce titre: «frères saints». Bien plus, l'oeuvre même du Saint Esprit en nous, si essentielle qu'elle soit à chaque degré de la vie divine, ne peut nous donner droit à entrer dans une telle dignité. Rien en nous, rien de nous, rien de ce qui nous concerne, ne pourra jamais être le fondement de cette position.

Sur quoi donc est-elle fondée? La réponse se trouve en Hébreux 2: 11: «Car et celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont *tous d'un*; *c'est pourquoi il n'a pas honte* de les appeler frères». Nous avons là une des vérités les plus profondes et les plus étendues du saint volume. Nous y voyons comment nous devenons des «frères saints;» c'est en étant associés avec Celui qui pour nous descendit dans la mort, et qui dans sa résurrection est devenu le fondement de ce nouvel ordre de choses où nous avons notre place. Il est la Tête, le chef de cette nouvelle création à laquelle nous appartenons, le premier-né entre les plusieurs frères dont il n'a pas honte, parce qu'il les a placés sur le même terrain que lui et les a amenés à Dieu, non seulement selon la parfaite efficacité de son oeuvre, mais selon la parfaite acceptation et le prix de sa personne devant Dieu. «Et celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un» (*).

(*) Il est du plus haut intérêt de remarquer que c'est à «Marie de Magdala, de laquelle étaient sortis sept démons», que fut accordé le privilège d'annoncer aux disciples la bonne nouvelle de la nouvelle et merveilleuse relation dans laquelle ils étaient introduits. «Va vers *mes frères* et dis-leur: Je monte vers *mon Père* et *votre Père*; vers *mon Dieu* et *votre Dieu*». Jamais auparavant, on n'avait entendu semblable message, et, de fait, il n'aurait pu être donné auparavant. Mais maintenant, la grande oeuvre était accomplie, le combat était achevé, la victoire remportée, et le fondement du nouvel édifice était posé. Marie de Magdala fut faite le héraut du plus glorieux message que jamais oreilles humaines eussent entendu.

Paroles merveilleuses! Méditons-les, cher lecteur. Remarquez la profonde, oui, l'incommensurable différence qui existe entre «celui qui sanctifie» et «ceux qui sont sanctifiés». Le Seigneur, personnellement, d'une manière intrinsèque, dans son humanité, pouvait être celui qui sanctifie. Nous, personnellement, dans notre condition morale, dans notre nature, nous avons besoin d'être sanctifiés. Mais, — que son nom soit béni éternellement! — telle est la perfection de son oeuvre, telles sont les «richesses» et «la gloire» de sa grâce, qu'il peut être écrit: «Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde». «, Et celui qui sanctifie, et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un». Tous sont sur un même terrain, et cela pour toujours.

Rien de plus grand que ce titre et cette position. Nous sommes devant Dieu selon tous les glorieux résultats de son oeuvre parfaite et selon toute l'acceptation de sa personne. Il nous a unis à lui, dans sa vie de résurrection, et nous a faits participants de tout ce qu'il a et de tout ce qu'il est, sauf sa déité qui est incommunicable.

Faisons particulièrement attention à ce que renferme le fait que nous avons besoin d'être «sanctifiés». Cela montre de la manière la plus forte et la plus claire, la ruine totale, sans espérance et absolue, où se trouve chacun de nous. Il n'importe pas, pour autant qu'il s'agit de cet aspect de la vérité, qui nous étions ou ce que nous étions dans notre vie personnelle et pratique. Nous avons pu être raffinés, cultivés, aimables, moraux et religieux

selon l'homme; ou bien dégradés, démoralisés, dépravés, le rebut même de la société. En un mot, nous pouvions être, quant à notre état moral et notre condition sociale, aussi loin les uns des autres que les deux pôles, mais s'il s'agit du besoin d'être sanctifiés, pour le plus excellent comme pour le pire, avant que nous puissions être appelés «frères saints», il n'y a évidemment «aucune différence». Le plus vil n'a besoin de rien de plus, et le meilleur ne peut faire à moins. Nous tous et chacun de nous, nous sommes enveloppés dans une ruine commune et avons besoin d'être sanctifiés, mis à part, avant de pouvoir prendre notre place parmi les «frères saints». Et maintenant, mis à part, nous sommes tous sur un même terrain; le plus faible enfant de Dieu sur la terre fait partie des «frères saints», aussi vraiment et réellement que l'apôtre Paul lui-même. Il n'est pas question de progrès, de degré d'avancement, bien qu'il soit important et précieux de faire des progrès; il s'agit de notre commune position devant Dieu, de laquelle le «premier-né» (*) est d'une manière vivante, dans sa personne, l'éternelle et précieuse définition.

(*) Il s'agit de Christ comme «premier-né entre plusieurs frères» (Romains 8: 29), et non de Colossiens 1: 15.

Mais il est de la plus haute importance d'être bien au clair et bien fondé quant à la relation du «premier-né» avec les «plusieurs frères». C'est une vérité fondamentale, à l'égard de laquelle il ne doit y avoir ni vague ni indécision. L'Écriture est claire et positive sur ce grand point. Mais plusieurs ne veulent pas écouter l'Écriture. Ils sont si remplis de leurs propres pensées qu'ils ne prennent pas la peine de sonder les Écritures pour voir ce qu'elles disent sur ce sujet. C'est pourquoi vous en trouverez plusieurs qui maintiennent que l'incarnation est le fondement de notre relation avec le «premier-né». Ils regardent à Celui qui s'est incarné comme étant notre «frère aîné» qui, en devenant un homme, nous a unis à lui, ou s'est uni à nous.

Il serait difficile d'exprimer convenablement et d'énumérer les terribles conséquences d'une telle erreur. En premier lieu, elle renferme un blasphème positif contre la personne du Fils de Dieu; elle est la négation de son humanité absolument pure, sans péché, parfaite. Dans son humanité, il était tel que l'ange pouvait dire à la vierge Marie: «La sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu». Sa nature humaine était absolument pure. Comme homme, il n'a pas connu le péché, et il fut le seul duquel on ait pu dire cela. Il était unique, absolument seul dans cette condition. Il n'y avait pas, il ne pouvait y avoir aucune union avec lui dans son incarnation. Comment le saint et les profanes, le pur et les impurs, celui qui était sans tache et ceux qui sont souillés, auraient-ils pu être unis ensemble? C'était absolument impossible. Ceux qui pensent et disent que cela se pouvait, errent grandement, ne connaissant pas les Écritures, ni le Fils de Dieu.

Mais, de plus, ceux qui parlent d'union dans l'incarnation se rangent au nombre des ennemis de la croix de Christ. En effet, quel besoin y aurait-il de la croix, de la mort ou du sang de Christ, si les pécheurs pouvaient lui être unis dans son incarnation? Il n'y aurait nul besoin d'expiation, nulle nécessité à la propitiation, aux souffrances et à la mort de Christ comme substitut, si les pécheurs sans cela pouvaient lui être unis.

Nous pouvons voir par là qu'une telle doctrine ne peut venir que de l'ennemi. Elle déshonore la personne de Christ et met de côté son oeuvre expiatoire. Avec cela, elle renverse l'enseignement de toute la Bible à l'égard de la ruine et de la culpabilité de l'homme. En somme, elle détruit complètement toutes les grandes vérités fondamentales du christianisme et ne nous laisse qu'un système profane, sans Christ, et infidèle. C'est à quoi le diable a toujours visé; c'est ce qu'il poursuit encore, et des milliers de soi-disant docteurs chrétiens sont ses agents dans ses efforts pour renverser le christianisme. Quelle responsabilité pour eux!

Mais écoutons sur ce sujet l'enseignement des saintes Ecritures. Que signifient ces paroles sorties des lèvres de notre adorable Sauveur, et que le Saint Esprit nous a conservées: «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul?» Qui était ce grain de blé? Lui-même. Il devait mourir, afin de porter «beaucoup de fruit». Pour s'entourer de «plusieurs frères», il devait descendre dans la mort, afin d'ôter tout empêchement à ce qu'ils fussent éternellement associés avec lui sur le terrain nouveau de la résurrection. Lui, le vrai David, devait s'avancer seul contre le redoutable ennemi, afin d'avoir la profonde joie de partager avec ses frères les dépouilles, fruits de son éclatante victoire, Il y a, dans le 8^e chapitre de l'évangile de Marc, un très beau passage qui se rapporte à notre sujet. «Et il commença à les enseigner: Il faut que le Fils de l'homme *souffre* beaucoup, et qu'il soit rejeté des anciens et des principaux sacrificateurs et des scribes, et qu'il soit mis à *mort*, et qu'il ressuscité après trois jours. Et il tenait ce discours ouvertement. Et Pierre, le prenant à part, se, mit à le reprendre». Dans un autre évangile, nous voyons que Pierre lui dit: «Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera pas». Maintenant, faisons attention à la réponse du Seigneur: «Mais lui, se retournant et *regardant ses disciples*, reprit Pierre, disant: Va arrière de moi, Satan, car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes».

Cela est d'une beauté parfaite. Non seulement ce récit présente à l'intelligence une vérité, mais il fait resplendir dans le coeur un brillant rayon de la gloire morale de notre adorable Seigneur et Sauveur Jésus Christ, bien propre à remplir nos âmes d'adoration envers lui. «Se retournant et regardant ses disciples», c'est comme s'il avait voulu dire à son serviteur qui se trompait: «Si j'écoute ce que tu me suggères, si je veux m'épargner moi-même, que deviendront ceux-ci?» Précieux Sauveur! Il ne pensait pas à lui-même. «Il dressa sa face résolument pour aller à Jérusalem», sachant bien ce qui l'attendait là. Il allait à la croix pour porter là la colère de Dieu, le jugement du péché, toutes les terribles conséquences de notre condition, afin de glorifier Dieu par rapport à nos péchés, et cela, afin d'avoir la joie ineffable et éternelle de s'entourer des plusieurs frères auxquels il pouvait, sur le terrain de la résurrection, annoncer le nom du Père. «*J'annoncerai* ton nom à *mes frères*». Du milieu des terribles ombres du Calvaire, où il endurait pour nous ce que nulle intelligence humaine ne pourra jamais mesurer, il regardait en avant vers ce moment glorieux. Pour pouvoir nous appeler «frères», il devait rencontrer seul la mort et le jugement pour nous.

Pourquoi toutes ces souffrances, si l'incarnation était la base de notre union ou de notre association avec lui? (*). N'est-il pas évident qu'il ne saurait y avoir de lien entre Christ et nous,

si ce n'est sur le terrain d'une expiation accomplie? Comment ce lien pourrait-il exister, à moins que le péché fût expié, la culpabilité ôtée, et les droits de Dieu satisfaits? Cela serait tout à fait impossible. La maintenir est se détourner de la révélation divine, saper les fondements mêmes du christianisme, et c'est à quoi le diable tend, comme nous le savons bien.

(*) Nous n'avons nullement la pensée que l'union avec Christ, comme Tête du corps, soit enseignée en Hébreux 2: 11. Le développement de cette vérité se trouve autre part (Ephésiens 1: 22, 23; 5: 30). Mais soit que nous le considérons comme Tête ou chef du corps, ou comme premier-né entre plusieurs frères, l'Écriture nous enseigne clairement que la mort du Seigneur était absolument essentielle à notre union avec lui. *Point de mort, point d'union*. Le grain de blé devait tomber en terre et mourir, afin de porter beaucoup de fruit,

Nous ne poursuivrons pas davantage ce sujet. Il se peut que la grande majorité de nos lecteurs soient au clair sur ce point, et le tiennent pour une des vérités essentielles du christianisme. Mais dans un temps comme le nôtre, nous sentions l'importance de rendre à toute l'Église de Dieu un témoignage à cette vérité. Nous sommes persuadés que l'erreur que nous avons combattue — l'union avec Christ dans l'incarnation — forme une partie intégrante d'un vaste système d'infidélité et d'anti-christianisme qui domine sur des milliers de chrétiens professants, et qui fait d'immenses progrès dans toute la chrétienté. C'est la profonde et solennelle conviction que nous avons de ce fait qui nous a conduits à appeler l'attention du bien-aimé troupeau de Christ sur l'un des plus précieux et des plus glorieux sujets qui puissent occuper notre cœur, savoir, notre titre à être nommés «frères saints».

Nous nous arrêterons maintenant quelques moments à l'exhortation adressée aux «frères saints, participants de l'appel céleste». Comme nous l'avons déjà fait remarquer, nous ne sommes pas exhortés à être des «frères saints», nous sommes *faits* tels. Cette place et cette portion sont nôtres par l'effet d'une grâce infinie, et c'est sur ce fait que l'apôtre base son exhortation: «C'est pourquoi, frères saints, participants de l'appel céleste, considérez l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre confession, Jésus».

Les titres donnés ici au Seigneur le présentent à nos cœurs d'une manière bien propre à les toucher. Ils embrassent toute son histoire, depuis le moment où il était dans le sein du Père jusqu'à celui où il descendit dans la poussière du sépulcre, puis de là jusqu'au trône de Dieu. Comme apôtre, il vint de Dieu vers nous, et comme souverain sacrificateur, il est retourné vers Dieu où il est pour nous. Il vint du ciel pour nous révéler Dieu, pour déployer devant nous le cœur même de Dieu, pour nous faire connaître les précieux secrets qui étaient dans son sein. «Dieu, ayant autrefois, à plusieurs reprises et de différentes manières, parlé aux pères par les prophètes, à la fin de ces jours-là nous a parlé dans le Fils (ἕν υἱόν), qu'il a établi héritier de toutes choses, par lequel aussi il a fait les mondes, qui, étant le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance, et soutenant toutes choses par la parole de sa puissance, ayant fait par lui-même la purification des péchés, s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux».

Quel merveilleux privilège! Dieu se révélant à nous dans la personne de Christ! Dieu nous a parlé dans le Fils. L'apôtre de notre confession nous a donné la pleine et parfaite révélation

de ce que Dieu est. «Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». «C'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendît, qui a relui dans nos coeurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ».

Tout cela est d'un prix inestimable. Jésus a révélé Dieu à nos âmes. Nous n'aurions connu absolument rien de Dieu, si le Fils n'était venu et ne nous eût parlé. Mais — loué et béni soit notre Dieu! — nous pouvons dire avec toute la certitude possible: «*Nous savons* que le Fils de Dieu est venu, et il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le Véritable; et nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ. Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle». Parcourons les quatre évangiles et contemplons Celui qui nous y est présenté par le Saint Esprit dans tout l'éclat de sa souveraine grâce, de cette grâce qui brillait dans ses paroles, dans ses actes, dans toutes ses voies, et nous pouvons dire: Celui-là est Dieu. Nous le voyons allant de lieu en lieu faisant le bien, et guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable; nous le voyons guérissant les malades, nettoyant les lépreux, ouvrant les yeux des aveugles et les oreilles des sourds, nourrissant les affamés, essuyant les larmes de la veuve, pleurant au tombeau de Lazare, et nous disons: C'est Dieu. Tous les rayons de la gloire morale brillant dans la vie et le ministère de l'apôtre de notre confession, étaient l'expression de Dieu. Il était le resplendissement de la gloire divine et l'empreinte de sa substance.

Tout cela n'est-il pas infiniment précieux pour nos âmes? Avoir Dieu révélé dans la personne de Christ, de sorte que nous pouvons le connaître, nous réjouir en lui, trouver toutes nos délices en lui, l'appeler «Abba, Père!» marcher dans la lumière de sa face, avoir communion avec lui et avec son Fils Jésus Christ, connaître l'amour de son coeur, — l'amour même dont il aime le Fils! — quelle profonde bénédiction, quelle plénitude de joie! Comment louer et bénir assez le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ pour la merveilleuse grâce qu'il a déployée envers nous, en nous introduisant dans une telle sphère de bénédictions et de privilèges, et en nous plaçant dans une relation si merveilleuse avec lui-même par le Fils de son amour! Puissent nos vies le glorifier! Puisse le seul grand but et l'unique objet de nos coeurs être de magnifier son nom!

Examinons maintenant la seconde partie de notre sujet. Nous avons à considérer «le souverain sacrificateur de notre confession». Cela aussi est rempli des plus riches bénédictions pour chacun des frères saints. Celui qui, comme apôtre, est descendu de Dieu vers nous pour nous le faire connaître, est retourné vers Dieu afin d'être devant lui pour nous. Il vint nous parler de Dieu, il est retourné en haut pour parler de nous à Dieu. Il paraît pour nous devant la face de Dieu. Il nous porte continuellement sur son coeur. Il nous représente devant Dieu, et nous maintient dans l'intégrité de la position où son oeuvre expiatoire nous a introduits. Sa sacrificature est la provision divine pour notre sentier dans le désert. S'il n'était question que de notre position ou de notre titre, nous n'aurions pas besoin de sacrificature, mais pour autant qu'il s'agit de notre état actuel et de notre marche pratique, nous ne pourrions faire un pas, si nous n'avions notre grand souverain sacrificateur toujours vivant pour nous en la présence de Dieu.

Or, dans l'épître aux Hébreux nous sont présentées trois faces du service sacerdotal du Seigneur. En premier lieu, nous lisons au chapitre 4: «Ayant donc un grand souverain sacrificateur qui a traversé les cieus, Jésus, le Fils de Dieu, tenons ferme notre confession; car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché».

Lecteur chrétien, n'est-ce pas une précieuse et immense bénédiction que d'avoir, à la droite de la Majesté dans les cieus quelqu'un qui *sympathise* à vos infirmités, qui entre dans vos douleurs, qui sent pour vous et avec vous dans tous vos exercices d'âme, vos épreuves et vos difficultés? Quelle chose que d'avoir sur le trône de Dieu, un homme, un coeur humain parfait, sur qui vous pouvez compter dans toute votre faiblesse, quand vous sentez le poids du combat, en toutes choses, en un mot, à part le péché!

Quelle plume, quelle bouche d'homme, pourra décrire dignement et pleinement la bénédiction profonde qui résulte du fait d'avoir dans la gloire un homme dont le coeur est avec nous dans toutes les épreuves et les douleurs de notre sentier à travers le désert? Quelle précieuse provision! Quelle divine réalité! Celui qui a toute puissance dans les cieus et sur la terre, vit maintenant pour nous dans le ciel. Nous pouvons compter sur lui en tout temps. Il entre dans tout ce qui nous touche, comme nul ami sur la terre ne pourrait le faire. Nous pouvons aller à lui et lui dire ce que nous ne pourrions pas confier à notre plus intime ami ici-bas. Lui seul peut nous comprendre parfaitement.

Mais notre grand souverain sacrificateur peut comprendre tout ce qui nous concerne. Il a passé par toutes les douleurs et les épreuves qu'un coeur humain peut connaître. C'est pourquoi il est capable de sympathiser parfaitement avec nous, et il prend plaisir à s'occuper de nous chaque fois que nous passons par la douleur et l'affliction, quand notre coeur est brisé et accablé sous un poids d'angoisse que lui seul peut connaître pleinement. Précieux Sauveur et miséricordieux souverain sacrificateur! Puissent nos coeurs trouver leurs délices en toi, et s'abreuver plus largement aux sources inépuisables de consolation et de joie qui se trouvent dans ton tendre amour pour tous tes frères éprouvés, tentés, pleurant et souffrant ici-bas!

Le chapitre 7 des Hébreux nous montre une autre partie bien précieuse de l'oeuvre sacerdotale de notre Seigneur, savoir son incessante intervention devant Dieu en notre faveur. «De là vient aussi qu'il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux».

Quelle puissante consolation pour tous les «frères saints!» Quelle précieuse assurance! Notre grand souverain sacrificateur nous porte continuellement sur son coeur devant le trône. Tout ce qui nous concerne est dans ses mains bénies, et il ne laissera rien périlcliter. Il est vivant pour nous, et nous vivons en lui. Il nous conduira à travers tout, en sécurité, jusqu'à la fin. Les théologiens parlent de la persévérance finale des saints; l'Ecriture parle de la persévérance finale de notre divin et adorable souverain sacrificateur. C'est sur cela que nous nous reposons. Il nous a dit: «Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez». «Si, étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par *la mort de son Fils*», — le seul moyen par lequel nous

pussions être réconciliés, — «beaucoup plutôt, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie», c'est-à-dire sa vie en haut dans le ciel. Il s'est porté lui-même garant pour chacun des «frères saints», de les amener droit à la gloire à travers toutes les difficultés, les épreuves, les pièges et les tentations du désert. Béni soit à jamais son saint nom!

En Hébreux 13: 15, nous avons la troisième partie du service qu'accomplit pour nous, dans le céleste sanctuaire, notre grand souverain sacrificateur: «Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu, un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom».

Qu'il est précieux de savoir que nous avons devant Dieu quelqu'un qui lui présente nos sacrifices de louanges et nos actions de grâces! Combien cela nous encourage à lui apporter en tous temps de tels sacrifices! Il est vrai qu'ils peuvent paraître très pauvres, très maigres et très imparfaits; mais notre grand souverain sacrificateur sait comment séparer la chose précieuse de la chose vile. Il prend nos sacrifices, et les présente à Dieu dans toute la perfection du parfum de bonne odeur de sa propre personne et de son ministère. Le moindre soupir du coeur, la moindre expression des lèvres, le plus petit acte de service, monte à Dieu non seulement dépouillé de toute notre infirmité et de toute notre imperfection, mais orné de toute l'excellence de Celui qui vit à jamais en la présence de Dieu, non seulement pour sympathiser et intercéder, mais aussi pour présenter nos sacrifices d'actions de grâces et de louanges.

Tout cela est rempli d'encouragement et de consolation. Combien souvent nous avons à gémir de notre froideur, de notre sécheresse, de notre manque de vie, soit en particulier, soit en public! Il semble que nous soyons incapables d'autre chose que d'un gémissement ou d'un soupir. Eh bien, Jésus — et c'est le fruit de sa grâce — prend ce gémissement ou ce soupir, et le présente à Dieu dans toute la valeur de ce qu'il est. C'est une partie de son ministère actuel pour nous devant notre Dieu, ministère qu'il prend plaisir à accomplir. C'est sa joie de nous porter sur son coeur devant le trône. Il pense à chacun de nous en particulier, comme s'il n'avait à penser qu'à chacun de nous seul.

Cela est merveilleux, mais il en est ainsi. Il entre dans toutes nos petites épreuves, dans nos moindres douleurs, dans nos combats et nos exercices de coeur, comme s'il n'avait autre chose à faire. Chacun de nous possède l'attention et la sympathie sans partage de son coeur large et aimant, dans tout ce qui peut surgir pendant notre passage à travers cette scène d'épreuves et de douleurs. Il a passé à travers toutes ces choses. Il connaît chaque pas de la route. Nous pouvons discerner l'empreinte bénie de ses pas à travers le désert, et, regardant en haut dans les cieux ouverts, nous le voyons sur le trône, lui, l'homme glorifié, mais le même Jésus qui a marché ici-bas; les circonstances dans lesquelles il a été sont changées, mais non pas son coeur tendre, aimant, rempli de sympathie: «Le même hier, et aujourd'hui, et éternellement».

Tel est donc, bien-aimé lecteur chrétien, le grand souverain sacrificateur que nous sommes exhortés à *considérer*. Réellement, nous avons en lui ce qui répond à tous nos besoins. Sa sympathie est parfaite, son intercession est toute puissante, et nos sacrifices sont,

par lui, rendus toujours acceptables. Nous pouvons bien dire. «Nous avons tout en abondance».

Et maintenant, comme conclusion, jetons un regard sur l'exhortation: «*Prenons garde l'un à l'autre, pour nous exciter à l'amour et aux bonnes oeuvres*».

La liaison morale de ce passage avec celui qui nous a d'abord occupés, est pleine de beauté. Plus nos regards seront fixés sur lui, plus nous serons rendus propres et disposés à prendre garde à ceux qui lui appartiennent, quels qu'ils soient et où qu'ils puissent être. Montrez-moi un homme rempli de Christ, et je vous montrerai un homme rempli d'amour, de sollicitude et d'intérêt pour chaque membre du corps de Christ. Ce doit être ainsi. Il est impossible d'être près de Christ et de ne pas avoir le coeur plein des plus tendres affections pour tous ceux qui sont à lui. Nous ne pouvons le considérer, sans nous souvenir d'eux et être conduits à les servir, à prier pour eux, à avoir à leur égard de la sympathie selon notre faible mesure. Si vous entendez quelqu'un parler hautement de son amour pour Christ, de son attachement à Sa personne, du plaisir qu'il trouve en lui, et qu'il n'y ait en cette personne ni amour pour ceux qui sont de Christ, ni sollicitude à leur égard, ni intérêt pour ce qui les concerne, ni promptitude à se dépenser pour eux, ni sacrifice de soi-même par amour pour eux, vous pouvez être sûr d'être en présence d'une profession vide et sans valeur. «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous; et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères. Mais celui qui a les biens de ce monde, et qui voit son frère dans le besoin, et qui lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui? Enfants, n'aimons pas de parole, ni de langue, mais en action et en vérité». Et encore: «Nous avons ce commandement de sa part, que celui qui aime Dieu, aime aussi son frère».

Ce sont de salutaires paroles pour chacun de nous. Puisseons-nous les laisser pénétrer bien avant dans nos coeurs! Puisseons-nous, par l'action puissante du Saint Esprit, être rendus capables de répondre de tout notre coeur à ces deux pressantes exhortations: à considérer l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre profession, d'une part, et de l'autre, à prendre garde l'un à l'autre. Nous en avons besoin. Et rappelons-nous que «prendre garde l'un à l'autre» ne revêtira jamais la forme d'une curiosité indiscreète, ni d'un espionnage inexcusable; choses qui ne peuvent être regardées que comme le fléau de toute société chrétienne. Non, c'est le contraire de cela. C'est la sollicitude tendre et aimante, qui se montre d'une manière délicate dans tout service rendu à propos, fruit d'amour d'une vraie communion avec le coeur de Christ.

Quelques pensées sur le corps de Christ

«Il y a un seul corps» (Ephésiens 4: 4).

ME 1885 page 190

C'est une grande grâce de recevoir une vérité, mais il est important de la posséder telle que la Parole nous la présente, et non selon la forme que notre esprit peut lui avoir donnée.

Au milieu des saints qui professent connaître les vérités relatives au corps de Christ et y rendre témoignage, il peut sembler étrange d'avoir à poser des questions telles que celles-ci: «Qu'est-ce que le corps de Christ?» «Qu'est-ce que l'unité de ce corps?» Cependant ce que l'on entend dire parfois prouve combien plusieurs sont éloignés d'avoir compris ces faits et la place qu'ils occupent dans la Parole.

Beaucoup ont pensé, sans s'en rendre compte peut-être, que le corps de Christ est l'ensemble de tous les croyants ayant à leur tête Christ, comme seul Seigneur; de même qu'une armée a un seul chef. Mais l'expression «le corps de Christ», ne comporte l'idée ni d'une grande société d'individus, ni d'une grande armée, ni même d'une grande famille. Les croyants sont des *membres du seul corps*.

Mais comme le mot «corps» signifie aussi quelquefois un ensemble d'individus formé selon certaines conditions, ou pour un certain but, comme corps d'armée, corps législatif, et, dans l'Écriture «corps des anciens» (1 Timothée 4: 14), la parole de Dieu définit nettement ce qu'est le corps de Christ, en prenant pour exemple le corps de l'homme (1 Corinthiens 12).

L'expression «membre» s'applique aussi figurément à quelqu'un qui fait partie d'une société, d'une communauté quelconque, mais, dans les épîtres, elle n'est jamais employée qu'en rapport avec le corps de Christ. On est membre de Christ, membres l'un de l'autre. On n'est pas membre d'un troupeau, ni d'une assemblée locale; on en fait partie comme membre du corps de Christ.

Aucun écrivain sacré, sauf l'apôtre Paul, ne parle du corps de Christ, de son unité, et de l'union du corps avec sa tête glorifiée dans le ciel.

C'est dans l'épître aux Romains (chapitre 12: 4, 5), que pour la première fois il fait allusion au corps de Christ et à son unité: «Comme dans un seul corps, nous avons plusieurs membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun individuellement membres l'un de l'autre». Voilà bien le corps et ses membres, un tout indivisible, bien que composé de parties, dont aucune ne peut être séparée de l'ensemble. Ce n'est pas une corporation, une réunion d'individus dont un peut manquer sans que l'ensemble en souffre.

Ensuite, dans la première épître aux Corinthiens, au chapitre 10, Paul, parlant des éléments de la cène, dit, au verset 16, que le pain que nous rompons est la communion du

corps de Christ, c'est-à-dire du corps du Sauveur qui a été sur la croix; mais, au verset 17, il révèle une autre chose; c'est que nous qui sommes plusieurs, en rompant ensemble un même pain auquel tous nous participons, nous exprimons le grand fait de l'unité du corps de Christ sur la terre: «Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain». De même qu'il n'y a pas eu deux Sauveurs sur la croix, et qu'il n'est pas question de deux pains de la cène, il n'y a pas deux ni plusieurs corps de Christ sur la terre, mais un seul.

Et c'est ce «seul corps» de Christ sur la terre, composé de tous les rachetés, qui se trouve défini dans le chapitre 12 de la même épître, non comme une corporation, un ensemble d'individus, mais comme un corps un et indivisible, tel que le corps de l'homme, bien que composé de plusieurs membres. «Car de même que le corps est un, et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ» (verset 12). Uni au Seigneur Jésus, sa tête glorifiée dans le ciel, le corps sur la terre est appelé de son nom: «Ainsi aussi est le Christ».

Cette tête du corps, glorifiée dans le ciel, nous est montrée en Ephésiens 1: 22, 23: «Et il a assujetti toutes choses sous ses pieds, et l'a donné pour être chef (ou tête) sur toutes choses à l'assemblée, qui *est son corps*, la plénitude de celui qui remplit tout en tous» (voyez les versets 19-23; Colossiens 1: 15-20). Ce n'est donc pas une réunion d'individus sous un chef ou général, dans le ciel. Non, c'est le *corps* et la *tête*. Comme on l'a fait remarquer, l'expression «le Seigneur du corps», n'est pas dans la Parole (*).

(*) D'un autre côté, il ne faut pas méconnaître l'autorité de la tête sur le corps. Il faut les deux expressions: «Chef» et «Tête» ensemble, pour exprimer et l'union du corps avec la tête, et la supériorité de la tête sur le corps comme autorité. Le principe de la chose se trouve dans l'emploi du mot chef (tête), en 1 Corinthiens 11: 3, et Ephésiens 5: 23 — Le mot: *chef* tout seul, en rapport avec le corps de Christ sur la terre, prêterait à l'idée d'un chef de corps, d'un capitaine; et le mot: *tête* tout seul, tendrait à méconnaître le sens d'autorité; il faut donc les deux idées réunies, relativement à Christ, chef (tête) de son corps qui est l'assemblée.

Poursuivons depuis le verset 13 du 12^e chapitre de la 1^{re} épître aux Corinthiens: «Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit. Car aussi le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs. Si le pied disait: Parce que je ne suis pas main, je ne suis pas du corps, est-ce qu'à cause de cela il n'est pas du corps? Et si l'oreille disait: Parce que je ne suis pas oeil, je ne suis pas du corps, est-ce qu'à cause de cela elle n'est pas du corps? Si le corps tout entier était oeil, où serait l'ouïe? Si tout était ouïe, où serait l'odorat? Mais maintenant, Dieu a placé les membres, — chacun d'eux, — dans le corps, comme il l'a voulu. Or, si tous étaient un seul membre, où serait le corps? Mais maintenant les membres sont plusieurs; mais le corps, un. L'oeil ne peut pas dire à la main: Je n'ai pas besoin de toi; ou bien encore la tête aux pieds: Je n'ai pas besoin de vous; — mais bien plutôt les membres du corps qui paraissent être les plus faibles, sont nécessaires; et les membres du corps que nous estimons être les moins honorables, nous les environnons d'un honneur plus grand; et nos membres qui ne sont pas décents, sont les plus parés, tandis que nos membres

décents n'en ont pas besoin. Mais Dieu a composé le corps en donnant un plus grand honneur à ce qui en manquait, afin qu'il n'y ait point de division dans le corps, mais que les membres aient un égal soin les uns des autres. Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui; si un membre est glorifié, tous les membres se réjouissent avec lui». La simple lecture de ce passage, que nous citons en entier, à cause de son importance, prouve que le corps de Christ n'est pas une corporation d'individus, mais un corps aussi réellement *un* que le corps humain, qui sert de terme de comparaison: «Vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier» (verset 27). Rappelons encore une fois que l'expression *membre* n'est relative qu'au corps: membre du corps, pas d'autre chose; membre de Christ; membres l'un de l'autre.

Voilà quel est le corps dont il est aussi parlé plusieurs fois dans l'épître aux Ephésiens, et qui est naturellement «un seul corps». Seulement il est bon de remarquer que, dans cette épître, le *corps* est présenté sous deux aspects différents. Premièrement, dans le passage déjà cité du chapitre 1, verset 23, le corps de Christ est envisagé tel qu'il sera, dans son plein accomplissement dans la gloire. Là tous les membres se trouveront, pas un ne manquera. Il y aura tous ceux qui sont déjà délogés et tous ceux qui sont encore sur la terre, ainsi que tous ceux qui peuvent encore être convertis jusqu'au moment bienheureux où tous, ressuscités et transmués, seront avec le Seigneur dans la gloire, comme «son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous». Alors la tête et le corps seront glorifiés, complément l'un de l'autre. Merveilleuse grâce, merveilleuse gloire!

Mais, en attendant ce moment, le corps de Christ nous est présenté sous un autre aspect, au chapitre 4 de cette même épître. C'est le corps *sur la terre, un seul corps*, et toujours *complet*, parce qu'il se compose de tous les saints qui existent ensemble sur la terre à un moment donné, entre le jour de la Pentecôte où le Saint Esprit descendit sur la terre, et le retour du Seigneur. Qu'on le prenne au premier siècle, ou au dix-neuvième, il est toujours complet; de nouveaux membres, savoir, ceux qui sont convertis, viennent remplacer ceux qui sont recueillis auprès du Seigneur. Le personnel change, mais ce qui est dit au chapitre 4 des Ephésiens ne change jamais; c'est toujours actuel: «IL Y A UN SEUL CORPS». Nous disons: Le personnel change, mais le corps sur la terre est toujours complet, étant composé des saints qui existent ensemble sur la terre à un moment donné. Ceux qui sont délogés ne font évidemment plus partie de ce corps sur la terre; de même aussi les âmes qui ne sont pas encore converties n'y appartiennent pas; mais, dans le plein résultat dans la gloire, tous s'y trouveront. On peut remarquer en passant que, dans 1 Corinthiens 12, le corps de Christ nous est présenté sous le second aspect, c'est-à-dire sur la terre, car dans le ciel on ne souffre pas.

C'est parce qu'*il y a un seul corps sur la terre*, que l'apôtre commence ce chapitre 4 aux Ephésiens, en exhortant les saints à marcher d'une manière digne de l'appel dont ils ont été appelés, avec humilité, douceur, support dans l'amour; nous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Oui, c'est parce qu'*il y a un seul corps*, et non *afin* qu'il n'y en ait qu'un.

C'est à ce corps que le Seigneur monté en haut, a donné un ministère qui durera aussi longtemps que l'existence du seul corps sur la terre: «Il a donné... pour l'édification du *corps de Christ*, jusqu'à ce que nous parvenions tous... à la mesure de la stature de la plénitude du Christ». Et plus loin, l'apôtre ajoute: «Mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef (ou tête), le Christ, duquel *tout le corps*, bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, l'accroissement *du corps* pour l'édification de lui-même en amour».

Au chapitre 5 de la même épître, versets 29 à 32, il s'agit de l'union entre Christ et l'assemblée. «Nous sommes *membres de son corps, de sa chair et de ses os*», dit l'apôtre; et, après avoir cité Genèse 2: 24, qui parle de l'union de l'homme et de la femme, il ajoute ces paroles: «Ce mystère est grand, mais moi je parle relativement à Christ et à l'assemblée». Quelle merveille de grâce!

En Colossiens 1: 15-20, dans l'énumération que fait l'apôtre de toutes les gloires de Christ, pour montrer qu'il faut qu'en toutes choses il tienne le premier rang, nous trouvons aussi qu'il est *la tête du corps, de l'assemblée*. La tête a la première place dans le corps, l'époux tient le premier rang relativement à l'épouse.

Les choses que nous venons de passer en revue sont tout autant de faits, de vérités, qui ne se trouvent que dans les écrits de Paul, écrits d'une importance toute particulière, selon le témoignage de Pierre, dans sa seconde épître, chapitre 3, versets 15 et 16. Paroles bien sérieuses, qui nous montrent que ce n'est pas sans se porter préjudice à soi-même, que l'on tord les écrits de Paul — comme aussi les autres écritures.

L'Eglise, comme *corps de Christ*, était une chose tout à fait nouvelle, et dont il n'avait pas été parlé auparavant. Elle ne pouvait être révélée avant que le Seigneur, la tête du corps, eût été glorifié comme homme dans le ciel, et que la personne du Saint Esprit, en conséquence de l'exaltation de Christ, fût descendue sur la terre pour former ce corps, et lui donner conscience de son union avec sa tête glorifiée en haut. Aucun des douze apôtres ne pouvait connaître l'Eglise sous ce point de vue, avant que Paul eût été suscité pour le leur révéler, aussi bien qu'aux autres chrétiens (comparez Ephésiens 3: 1-12). Les anges mêmes n'ont pas connu le mystère, avant qu'il fût révélé par Paul (Ephésiens 3: 10). Paul a ainsi complété la parole de Dieu (Colossiens 1: 24-29).

Nota. — Il n'est jamais question dans la Parole d'assemblées locales comme membres du corps de Christ: «*Vous êtes le corps de Christ et ses membres chacun en particulier*». Il s'agit ici d'individus, non d'assemblées, cela est évident. Mais une assemblée locale peut être l'expression du corps de Christ dans ce lieu, comme c'était le cas à Corinthe et partout où il y avait une assemblée de Dieu.

«Dieu pour nous» - Romains 8: 26-39

ME 1885 page 230

C'est le seul passage de l'épître aux Romains qui parle des desseins et des conseils de Dieu. L'épître traite de la responsabilité de l'homme, montrant comment la grâce y a répondu à la croix de Christ, et elle se termine par des exhortations fondées sur cela. L'homme y est envisagé comme vivant sur la terre, bien que justifié et ayant Christ pour sa vie, et ainsi, comme étant mort au péché, et par conséquent affranchi, il est exhorté à se livrer lui-même à Dieu. Mais c'est dans le passage que nous avons cité, et qui termine la partie doctrinale de l'épître, c'est là seulement que l'apôtre nous présente les desseins de Dieu.

Dans la première partie du chapitre, il dit: «Il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus;» il parle de ce qui a été opéré pour nous par la mort et la résurrection du Seigneur Jésus Christ; mais ce n'est pas seulement le pardon de nos péchés, le fait qu'ils sont tous effacés: c'est la délivrance positive de la puissance du péché dans notre position en Adam; ce n'est pas seulement ce qui satisfait au juste jugement de Dieu, mais ce qui nous délivre et nous introduit en Christ dans une nouvelle position. A cela est ajoutée la présence du Saint Esprit, le Consolateur, qui en premier lieu «rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu», et secondement, «nous est en aide», pendant que nous poursuivons la course, intercédant «par des soupirs inexprimables».

Nous ne sommes pas dans la chair quant à notre position devant Dieu, mais nos corps sont encore sous l'effet du péché, et, étant dans le corps, «nous soupirons en nous-mêmes». Toutes choses autour de nous sont dans un état de corruption et de confusion; au milieu d'elles nous sommes rachetés, mais nous attendons l'adoption, la rédemption du corps.

Le chrétien ayant ainsi le pardon de ses péchés, les arrhes et la consolation du Saint Esprit, continue à apprendre que Dieu est pour lui. Nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient. Nous avons le désir spirituel du bien et, en même temps, le sentiment du mal qui nous entoure, bien que nous n'en ayons pas une intelligence assez nette; mais l'Esprit intercède en nous selon Dieu. Nous ne savons pas quelle est la meilleure chose à demander; il y a plusieurs choses auxquelles il ne peut être remédié jusqu'à ce que le Seigneur vienne, mais tandis que nous ne savons pas ce qu'il nous faut demander, nous savons que «toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu». Nous pouvons compter sur cela avec une entière assurance.

Sous ce rapport, Job est un livre remarquable. Nous y voyons comment les voies divines se poursuivent. Le trône de Dieu est dressé, et les fils de Dieu se présentent devant lui. Satan y vient aussi. Alors nous sont présentées les pensées de Dieu touchant son serviteur; «car les yeux de l'Eternel regardent çà et là par toute la terre, afin qu'il se montre puissant en faveur de ceux dont le coeur est intègre envers lui». Mais nous devons attendre le temps que Dieu

juge bon, et alors nous verrons «la fin du Seigneur», car Dieu ne cessait de faire attention à Job.

Remarquez bien que c'est Dieu qui commence. Il dit à Satan: «N'as-tu point considéré mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre, homme intègre et droit, craignant Dieu et se détournant du mal?» Dieu l'*avait considéré*. Satan répond: «Est-ce en vain que Job craint Dieu? N'as-tu pas mis un rempart tout autour de lui?» Alors Dieu lâche la bride à Satan contre Job. Il laisse Satan prendre tout ce que Job possède; ses serviteurs sont tués, ses enfants périssent, sa fortune est anéantie, et Job dit: «L'Eternel l'avait donné, l'Eternel l'a ôté: le nom de l'Eternel soit béni!» Alors Satan dit: «Peau pour peau! Tout ce qu'un homme a, il le donnera pour sa vie;» et Dieu répond: Tu peux avoir son corps, mais non point sa vie. Ainsi Satan frappe Job d'un ulcère malin, de sorte qu'il devient à la fois misérable et la risée de ses voisins. Sa femme même lui dit: «Maudis Dieu et meurs», mais en tout cela Job ne pêche pas. «Nous avons reçu le bien de la part de Dieu», dit-il, «et nous ne recevrons pas le mal?» Je remarque donc ceci: tout ce que Satan fait contre Job manque entièrement, et ne sert qu'à le justifier complètement de toute l'accusation d'hypocrisie que l'adversaire portait contre lui. Tout ce que Satan pouvait faire, il l'a fait, mais il ne put aller au delà de ce qui lui avait été permis.

Mais à présent, nous pouvons voir comme Dieu avait les yeux sur Job. Job était plein de lui-même. Il agissait bien, mais aussi il pensait bien de lui-même. Supposez que Dieu se fût arrêté là, quel aurait été l'effet produit? Job aurait dit: «J'ai été bon dans la prospérité, et maintenant je suis patient dans l'adversité», et il aurait été pire que jamais. Dieu l'avait justifié des accusations de Satan, et ses souffrances n'avaient fait que préparer le chemin à une action de Dieu plus directe et plus intime envers lui.

Les amis de Job viennent, et lui disent qu'il devait avoir été un méchant homme, que sans cela de telles choses ne lui seraient pas arrivées, que ce monde est une démonstration complète du gouvernement de Dieu. Soit que son orgueil eût été blessé par ses amis, ou que leur sympathie eût brisé son courage, comme le fait souvent la sympathie, Job est entièrement abattu et maudit le jour où il naquit. La chair se manifeste. La perte de tout ce qu'il possédait n'avait été rien, mais maintenant le mal caché est mis à nu. Cependant sa foi reconnaît le bien en Dieu, quoique la chair se montre d'une triste manière: «Voici, qu'il me tue, j'espérerai en lui», et il dit encore: «Oh! si je savais où le trouver, je viendrais où il est assis». Il ne serait pas comme vous. L'oeuvre de ses amis était achevée.

Alors arrive Elihu, qui se place sur le terrain de la providence spéciale de Dieu dans ses voies avec les siens. Il dit: «Prends garde qu'il ne t'enlève par le châtement». Enfin, quand *Dieu* lui-même se montre, Job ne dit plus: «Quand l'oeil *me* voyait, il me rendait témoignage», mais: «Maintenant mon oeil *t'a vu*, c'est pourquoi j'ai horreur de moi, et je me repens dans la poussière et dans la cendre». Il se connaît lui-même en la présence de Dieu. Tout ce que Satan avait fait n'était que pour préparer l'oeuvre que Dieu allait faire.

Nous avons donc là comme un exposé des voies de Dieu. Ce monde n'est pas maintenant une démonstration complète du gouvernement de Dieu. Dans de grandes occasions, et même

dans de petites, si l'on a des yeux, on peut voir quelquefois l'exercice de ce gouvernement. Ce fut le cas au déluge, et Israël l'éprouva lors de la destruction de Jérusalem. Même maintenant, Dieu a la haute main et fait travailler toutes choses ensemble pour le bien. Le livre de Job nous conduit derrière la scène. Nous voyons Dieu enseignant à l'homme ce qu'il y avait dans son propre coeur, lui faisant sentir son absolu néant, puis, la leçon apprise, les bénédictions temporelles suivent, car tel était dans ces jours le genre de bénédictions connues en rapport avec le gouvernement de Dieu.

L'apôtre regarde au delà de toutes ces choses, au delà des voies de Dieu durant la route que nous poursuivons, voies qui ne sont que les moyens pour accomplir ses desseins. Le monde où nous sommes est en un certain sens le monde de Satan, quoiqu'il ne puisse rien faire en dehors de ce que Dieu permet. Il pouvait dire aux Chaldéens: Allez, prenez le bétail de Job; mais combien peu ils savaient qu'en tout ils ne faisaient qu'accomplir la volonté de Dieu, que la main de Dieu était là. Toutes les voies de Dieu ont pour but l'accomplissement de ses desseins, faisant travailler toutes choses ensemble pour le bien, «car ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères». C'est là son dessein, et nous sommes, même à présent, assez rapprochés pour voir sa main et en suivre la trace, — en tout cas nous la verrons bientôt, si ce n'est pas maintenant.

L'apôtre parcourt tout le cours du dessein souverain de Dieu jusqu'à ce qu'il nous ait amené à la gloire. Il est bon de remarquer que la prédestination a toujours lieu en vue de quelque chose. Ce ne sont pas simplement les personnes qui sont l'objet de la prédestination; Dieu les a prédestinées à quelque chose — «prédestinés à être conformes à l'image de son Fils». Ensuite, l'apôtre résume tout dans ces paroles: «Que dirons-nous à ces choses? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» Non seulement je suis purifié de manière que je puis me tenir devant Dieu, mais je saisis l'immense vérité que *Dieu est pour moi*. Puisque, par Christ, je crois en Dieu, mon coeur sait que Dieu est pour moi en toutes choses. Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste. En regardant à Dieu, le coeur peut dire quant à toutes les circonstances du chemin: «Dieu est pour moi». Je puis ne pas toujours aimer ce qu'il fait, mais il est toujours pour moi. «Pas un passereau ne tombe à terre», — il n'est pas dit sans *Dieu*, mais — «sans *votre Père*». Job dit: «Béni soit le nom de l'Eternel;» et il est beau de voir sa patience et sa soumission. Mais l'apôtre va plus loin. C'est une autre chose de se «glorifier dans les tribulations». C'est une chose de dire «Il est sage et bon», et une autre de dire «Il est pour moi».

Je voudrais aussi faire remarquer un autre point. Quand le Saint Esprit raisonne avec l'homme, il ne part pas de ce que l'homme est pour Dieu, mais de ce que Dieu est pour l'homme. Les âmes raisonnent sur ce qu'elles sont en elles-mêmes, pour savoir si Dieu peut les accepter. Non, dis-je, il ne peut pas vous accepter ainsi; pour être accepté par lui, vous cherchez une justice en vous-même. Vous ne pouvez pas avoir la paix, tant que vous raisonnez ainsi, et il serait très fâcheux que vous le pussiez. Mais «Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous». Il ne nous

a aimés pour aucune autre raison que celle qu'il a trouvée dans sa propre grâce. Nous ne le connaissons pas. Le fils prodigue n'a pas connu son père, jusqu'à ce que son père se soit jeté à son cou en l'embrassant. Pour savoir comment il serait reçu, il raisonnait d'après ce qu'il était, et non pas d'après ce que son père était. Le Saint Esprit raisonne toujours en partant d'en haut, d'après ce que Dieu est, et cela produit un changement complet dans mon âme. Ce n'est pas: «j'ai horreur de mes péchés;» car je puis avoir très bien marché, mais: «j'ai horreur de moi-même». C'est ainsi que le Saint Esprit raisonne; il nous montre ce que nous sommes, et c'est une des raisons pour lesquelles il nous semble souvent très dur, et c'est à cause de cela qu'il ne donne pas la paix à l'âme; car nous ne sommes pas soulagés, jusqu'à ce que nous ayons reconnu par expérience et de coeur, ce que nous sommes. Ainsi, dans le cas de la femme Syrophénicienne, le Seigneur n'a pas l'air d'écouter, jusqu'à ce qu'elle ait avoué qu'elle n'a aucun droit à quoi que ce soit, pas plus aux promesses qu'à la justice, et jusqu'à ce qu'elle ait compris qu'il y a assez de bonté en Dieu pour lui donner ce à quoi elle n'a aucun droit; et Christ ne peut pas dire que cette bonté ne soit pas en Dieu.

Jusqu'à ce que l'âme en soit arrivée là, le Saint Esprit ne lui donne point de paix; il ne le pourrait pas, ce serait panser la blessure à la légère. L'âme doit aller, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé que la seule chose sur laquelle elle puisse se reposer est la pure bonté de Dieu, et alors: «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» Il y a ici trois choses dans lesquelles nous voyons qu'il est pour nous: Dieu est pour nous en ce qu'il donne; il a donné la meilleure chose, Celui qui est un avec lui, son Fils. Si Dieu a donné son Fils, il nous donnera assurément toutes les autres choses. Certainement, il le fera. Cela est raisonner d'après ce que Dieu est, et d'après ce que Dieu a fait. Je demande: Me donnera-t-il tout ce dont j'ai besoin? Oui, en vérité, et non seulement tout ce dont j'ai besoin, mais il me placera dans la gloire, et là, assurément, je ne manquerai de rien. Cela, c'est ce qu'il donne. S'il a donné son Fils, il donnera certainement des choses moindres.

Bien, mais mes péchés? C'est justement là que j'apprends combien l'amour est grand; la réponse est: «Qui intentera accusation contre les élus de Dieu? C'est Dieu qui justifie». Ce n'est pas que nous soyons justifiés à ses yeux, mais il justifie. Qu'importe qui condamne, si Dieu justifie. Quand je regarde à mes péchés, je saisis cette grande vérité que «Dieu est pour moi». C'est par l'oeuvre de Christ que je suis justifié, mais ici Dieu est regardé comme la source de tout.

C'est exactement la même chose que dans Zacharie, quand Joshua se tenait debout, couvert de vêtements sales. Satan l'accuse, et qu'a-t-il à dire pour sa défense? Rien. Et qui prend sa cause en main? Le Seigneur lui-même. Satan peut-il commencer à l'accuser après cela, ou remettre dans le feu le tison que Dieu en a arraché? Dieu ôte les vêtements sales; il répond à Satan et le réduit au silence comme accusateur, et cela justement quand les enfants d'Israël étaient de misérables pécheurs qui venaient de Babylone. Il dit: Donnez-lui d'autres vêtements. Et il fait la même chose avec nos péchés. Il est pour nous premièrement en donnant, puis en justifiant. Il ne nous laisse pas dans nos vêtements sales.

Alors se présente le troisième point. Quelque chose nous séparera-t-il de cet amour divin? C'est Christ qui est mort, mais plutôt qui est ressuscité, qui est aussi à la droite de Dieu». Il ne dit pas Dieu; nous retrouverons Dieu plus loin, mais ici c'est Christ, et voyez comme cela est plein de grâce. Je possède l'amour de Celui qui a passé par toutes les difficultés, toutes les douleurs du chemin. Nous n'en connaissons pas grand-chose, mais pourtant il y a des épreuves, et que trouvons-nous au milieu d'elles? L'amour divin. Christ les a toutes goûtées. Dieu est pour nous dans les épreuves. «C'est Christ qui est mort». Il est descendu même jusque dans la mort, ainsi je ne dois pas en avoir peur. Oh oui! mais il est si haut élevé maintenant! Bien, mais s'il l'est, «il est toujours vivant pour intercéder pour nous». Il a passé par toutes les choses qui éprouvent le cœur ici-bas, et il vit là-haut pour nous. Ainsi: «Qui nous séparera de l'amour de Christ?»

Il n'est pas dit: de Christ, mais: de son amour. Certainement, nous ne serons jamais séparés de Christ, mais le point ici est qu'aucune circonstance du chemin ne peut nous séparer de son amour. Il n'y en a point par lesquelles il n'ait passé. Un isolement complet dans ce monde est peut-être la chose la plus pénible qu'un homme puisse éprouver. Christ a été dans un isolement complet. Il n'a point eu de consolateurs ici-bas. A la table même, où il leur dit qu'un d'entre eux le trahirait, ils se disputent pour savoir lequel serait le plus grand. Le Dieu saint abaisse ses regards sur nous, et, dans son amour, compte les cheveux mêmes de notre tête comme Père, mais ici, c'est l'amour de Christ en ce qu'il a passé par toutes les épreuves,

«Sera-ce la tribulation, la détresse, la persécution?» Plus peut-être que des soucis; c'est la croix qui répond à la couronne. «Ou la famine, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée? selon qu'il est écrit: Pour l'amour de toi, nous sommes mis à mort tout le jour; nous avons été estimés comme des brebis de tuerie. Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés». Ainsi l'apôtre avait une écharde dans la chair; ce qui, aux yeux des hommes, et aux siens propres, était un grand empêchement à sa prédication, et le rendait méprisable dans son ministère, mais il s'en glorifiait.

Le moi était mis de côté, et cela préparait le chemin pour la puissance de Christ. Ce n'est pas qu'il ne le sentît pas, mais il dit: «Je me glorifierai dans mes infirmités, afin que la puissance de Christ demeure sur moi», et dans Romains 5: «Nous nous glorifions dans les tribulations». J'ai la clef de tout cela en sachant que Dieu est pour moi, et «qu'il ne retire pas ses yeux de dessus les justes», ainsi je puis me glorifier en cela. C'est plus que de la soumission. C'est l'intelligence des voies de Dieu dans ce monde, et la connaissance qu'il y a au-dessus de nous une providence continuelle qui fait tout concourir à notre bien. Laissons-le agir, quoique par l'épreuve; il veut nous faire du bien à la fin.

«Car je suis persuadé que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni puissances, ni choses présentes, ni choses à venir, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur». Aucune souffrance qui peut m'arriver par le moyen d'une créature, ne peut me séparer de cet amour qui est en Dieu. C'est un amour qui est divin dans sa nature et qui descend dans toutes les circonstances où je me trouve. Dieu pense à moi dans l'épreuve; il la connaît déjà à l'avance.

Christ ne pria pas pour que Satan ne criblât pas Pierre, mais pour que la foi de Pierre ne défailût point. Il devait être criblé. Pourquoi? Parce qu'il avait confiance en lui-même, et cela doit être brisé. Mais il y avait à craindre qu'il ne désespérât, et qu'il n'allât se pendre comme Judas, c'est pourquoi le Seigneur prie pour lui. Il doit être criblé, comme vous et moi, mais cela doit se faire sous le regard de Dieu, afin que nous apprenions à connaître en cela le caractère parfait de l'amour de Dieu.

Dieu est donc pour nous en donnant, pour nous en justifiant, pour nous en veillant sur nous en toutes choses. Comme il prit soin même des vêtements des enfants d'Israël quand ils traversèrent le désert, de même Dieu est pour nous en toutes choses. Si la mort se présente devant moi, Christ y a passé. Si les puissances de méchanceté sont contre moi, je possède un amour qui a été éprouvé par ces puissances et qui les a détruites. Dans ces choses mêmes, j'apprends à connaître la perfection de l'amour de Dieu. Il se montre dans les plus petites circonstances, dans le moindre détail. Je saisis avec hardiesse cette vérité que: «Si Dieu est pour moi, qui sera contre moi?» Il n'y a rien qui puisse me faire dire: Je ne sais pas s'il est pour moi ou non. Si je rencontre des difficultés et des épreuves, je dis: Eh bien! cela montre justement quelle peine Dieu prend pour moi.

Et maintenant, bien-aimés, êtes-vous arrivés à penser ainsi de Dieu? Quoiqu'elle puisse ne pas me sembler toujours agréable, pourtant pas une chose ne peut m'arriver qui ne soit pas la meilleure que Dieu puisse faire pour moi. La soumission est bonne, mais il y a plus, c'est: «En toutes choses, *rendez grâces*». Pouvez-vous le faire? Etes-vous assez près de Dieu pour lui rendre grâces pour toutes choses? Nos volontés doivent être brisées; cela est vrai; mais néanmoins nos coeurs doivent rendre grâces. Nous sentirons l'épreuve, Dieu ne veut pas que nous ne la sentions pas; ce n'est pas de l'insensibilité de ma part, quand j'arrive à comprendre cette vérité bénie que celui qui opère toutes choses suivant le conseil de sa volonté, est celui qui est pour moi. Et alors, ma volonté étant brisée, je puis avoir une telle confiance en Son amour, que je ne m'incline pas seulement, mais je rends grâces.

Le Seigneur nous donne de le connaître de telle sorte que nous puissions dire: «Je ne suis qu'un pauvre misérable pécheur, mais j'ai appris ceci: que Dieu est pour moi». Amen.

Communion

ME 1885 page 272

La prière est l'expression des besoins de l'âme, et la louange celle de sa plénitude; mais la communion est au-dessus de l'une et de l'autre. La communion avec lui est le plus grand privilège que le Créateur puisse accorder à sa créature. Un ange peut servir et louer; mais il ne connaît pas la communion. Elle est au-dessus de la terre, au-dessus du salut, au-dessus des cieux; elle m'élève à Dieu lui-même, et cela non pour le servir ou lui rendre culte à distance, mais pour que, comme un fils sur le sein de son père, j'entende sa voix, je voie son sourire, pour que je sente sa main sur ma tête, et que j'aie avec lui ces rapports qui ne peuvent exister qu'entre un père et ses fils. Or cette précieuse bénédiction est à moi pour toujours. Notre communion est avec le Père et le Fils dans l'Esprit. C'est notre part éternellement. La prière peut prendre fin, mais jamais la communion.

Qui dit communion dit qu'on a quelque chose de commun avec un autre; qu'on partage quelque chose avec lui; ce n'est pas que l'un donne et que l'autre reçoive; mais c'est que tous deux donnent et tous deux reçoivent; non pas que l'un parle et que l'autre écoute; mais que tous deux parlent et tous deux écoutent. Quand il y a communion entre deux hommes, l'un ne se place pas au-dessus de l'autre, mais, dans la chose qui les occupe, ils sont sur le même niveau, ils ont quelque chose en commun. C'est là précisément l'essence d'une vraie et heureuse communion, sa condition indispensable; quelque différente que soit leur position sociale, ils sont ici sur le même niveau, le plus grand s'abaisse, et le plus petit s'élève, jusqu'à ce que la main dans la main ils se voient face à face et que leurs cœurs se touchent.

Oh! miracle des miracles, c'est là notre position en rapport avec notre Seigneur Jésus Christ! «Dieu par qui vous avez été appelés à la *communion* de son Fils Jésus Christ notre Seigneur, est fidèle» (1 Corinthiens 1: 9).

Mais comment cela se fait-il? Est-ce bien vrai? Est-il possible que j'aie communion avec lui? moi, ver de terre, avec le Roi des rois! le premier des pécheurs avec le Seigneur de gloire, l'enfant d'Adam avec le Fils de Dieu! Oui, il en est bien ainsi. Etudions ce sujet, voyons les grandes choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment, et que le Consolateur qui est en nous, que nous avons de la part de Dieu, les fasse pénétrer dans nos âmes, de telle sorte qu'elles portent en nous les fruits bénis d'une plus grande proximité de Christ, d'une intimité plus étroite avec lui dans toutes nos pensées, et la jouissance plus constante et plus habituelle de son amour!

Mais qui est celui à la communion duquel j'ai été appelé moi, jusqu'ici pauvre pécheur perdu? Vraiment ses gloires sont innombrables et dépassent tout ce que nous pouvons imaginer. Examinons ce sujet de plus près, et exaltons la grâce qui nous rend participants de cette gloire. Il est Fils du Dieu Très-haut. Je le suis aussi (1 Jean 3: 2).

Il est héritier de Celui qui possède les cieux et la terre. Je le suis aussi, étant son cohéritier (Romains 8: 17).

Il est sacrificateur à son Dieu et Père. Moi aussi (Apocalypse 1: 6).

Il est de la sacrificature royale. Moi aussi (1 Pierre 2: 9).

Il est roi. Moi aussi (Apocalypse 1: 6).

Il a remporté la victoire. Je suis plus que vainqueur par celui qui m'a aimé (Romains 8: 37).

Est-il ressuscité et glorifié comme homme? Est-il le bien-aimé de Dieu? — La gloire que tu m'as donnée, dit-il, je la leur ai donnée;... et tu les as aimés comme tu m'as aimé (Jean 17: 22, 23).

Est-il assis à la droite de Dieu dans les cieux? Dieu « nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus » (Ephésiens 2: 6).

Sommes-nous élus avant la fondation du monde? (Ephésiens 1: 4). C'est en lui l'élu de Dieu (Luc 23: 35).

Est-il notre plénitude? Oh! révélation merveilleuse, nous sommes aussi sa plénitude (Ephésiens 1: 23).

« Dieu l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination, et au-dessus de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir. Et il a assujéti toutes choses sous ses pieds, et l'a donné pour être chef sur toutes choses ». Ah! c'est ici sans doute que je ne puis plus rester en sa compagnie? Eh bien: Il est chef sur toutes choses à *l'assemblée!* Il ne veut pas avoir cette position suprême sans nous; car Dieu nous a appelés à partager la gloire de son Fils Jésus Christ, notre Seigneur: héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ, ses *membres*, ses *compagnons* et ses *amis* (Ephésiens 1: 20-22).

Quelle gloire que celle à laquelle nous sommes appelés! Elle est encore rehaussée quand nous pensons à ce qu'est en *lui-même* celui qui nous y associe, à ce que sont ses attributs essentiels et incommunicables. Celui qui était le Prince de paix, la splendeur de la gloire de Dieu, l'image empreinte de sa personne, s'est abaissé jusqu'à nous; et puisque les enfants ont part à la chair et au sang, il y a participé, plutôt que de nous laisser périr (Hébreux 2: 14); quand la mort était suspendue sur nous, comme un juste salaire de nos péchés odieux, il est devenu obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix (Philippiens 2: 8); quand, tombés dans un état de ruine, de péché et de misère, nous étions un spectacle de dégradation pour les anges et les démons, celui qui est dans le sein du Père, la gloire des cieux, s'est anéanti, et est devenu obéissant jusqu'à la mort pour nous faire partager son trône et sa gloire, nous rendre bourgeois des cieux, et frères et soeurs, dans la maison de son Père, Oh! quel sujet d'adoration pour nous, quel sujet pour le ciel de cantiques qui s'entre-répondront éternellement à la louange de la gloire de sa grâce!

Mais est-ce dans sa gloire seulement que Dieu nous appelle à être en communion avec son Fils? Non, sans doute. Nous avons part à son affliction comme à sa joie; à ses tribulations comme à son triomphe; à son humiliation et à sa réjection comme à sa gloire; étant avec lui ici-bas, comme nous serons avec lui là-haut dans le ciel. Cette communion est divine. Il peut arriver parmi les hommes, dans les affections purement humaines, qu'on est intimement uni dans la prospérité; mais on abandonne l'affligé dans son épreuve, comme les disciples abandonnèrent le Seigneur quand ils le virent trahi; ou bien deux personnes sont unies dans une épreuve commune; mais l'une vient-elle à être délivrée, elle ne se souvient plus de l'autre, comme le grand échanson qui, une fois rétabli dans sa charge, oublia Joseph en prison (Genèse 40: 23). Il n'en est pas ainsi de notre bien-aimé Seigneur. Il nous a aimés avant la fondation du monde. Quand le péché est survenu pour notre ruine, ses desseins d'amour ont-ils changé à notre égard? Nous a-t-il oubliés? Non, mais il a pris sa place au milieu de nous dans notre état de ruine et nous a rachetés. Et maintenant qu'il est assis à la droite de Dieu, revêtu de gloire, méprise-t-il ceux qui étaient ses amis? Non, il est fidèle et ne change jamais, le même hier, avant que le monde fût; aujourd'hui, au jour de l'épreuve et de la tribulation; et pour toujours dans l'éternité, où il n'y aura plus de cris et où toutes larmes seront essuyées de nos yeux. «Il est tel ami plus attaché qu'un frère» (Proverbes 18: 24). Et cet ami, c'est le Seigneur Jésus Christ.

Suivons maintenant dans l'écriture cet autre côté de la vérité que nous venons de mentionner:

Christ est-il rejeté par le monde? Les amis de Christ le sont aussi (Jean 15: 20).

Est-il haï par le monde? Nous aussi (Jean 15: 19).

Il n'était pas de ce monde. Nous non plus (Jean 17: 16).

Son Père l'a envoyé dans le monde. Le Seigneur Jésus nous a aussi envoyés dans le monde (Jean 17: 18).

Il était la lumière du monde. Il en est de même de nous (Matthieu 5: 14).

Il portait le message d'amour à l'homme coupable et tombé. Nous aussi. Il a pris sa croix et l'a portée. Nous devons aussi le faire (Matthieu 10: 38). C'est par le chemin de la souffrance qu'il est entré dans sa gloire (Luc 24: 26). Pour nous de même (Romains 8: 17). L'apôtre dit: Comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde; et nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est (1 Jean 4: 17; 3: 2).

Il fallait qu'il fût semblable à ses frères en toutes choses, pour les rendre semblables à lui-même. «Moi qui suis témoin», dit Pierre, «des souffrances de Christ, qui aussi ai part à la gloire qui va être révélée» (1 Pierre 5: 1).

Et maintenant, pourquoi tout cela? Pourquoi le Seigneur de gloire s'est-il tant abaissé? Pourquoi nous a-t-il élevés si haut? Pourquoi nous a-t-il révélé ces vérités? Je n'hésite pas à dire que c'était pour qu'il eût communion avec nous, et nous avec lui. Nous vous annonçons ces choses, dit Jean, «afin que vous aussi vous ayez communion avec nous; or notre

communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ» (1 Jean 1: 3). Dans l'éternité, il en sera ainsi, le Seigneur Jésus trouvera toujours son plaisir en nous, ses rachetés, et nous nous réjouissons en celui qui nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang. Et cette joie mutuelle commence déjà maintenant que nous sommes dans ce corps et absents du Seigneur. Elle sera parfaite dans le ciel; mais ici-bas, nous l'avons déjà en partie, et c'est parce que je crois que c'est la chose importante par-dessus tout dans ce présent siècle mauvais, celle sans laquelle tout autre chose en nous vaut moins que rien, que j'y insiste maintenant.

Mais, remarquons-le bien, ces hautes et glorieuses vérités que nous avons examinées, tout excellentes qu'elles soient en elles-mêmes, quoiqu'elles nous fortifient, nous rafraîchissent et nous humilient, quand nous en jouissons dans la communion de Celui qui les a apportées, ne serviront qu'à nous enorgueillir, si c'est à part de Dieu que nous cherchons à les connaître ou à les sonder. Comme il est dit: «La connaissance enfle, mais l'amour édifie» (1 Corinthiens 8: 1).

C'est l'office du Saint Esprit de nous conduire, comme il est dit, dans toute la vérité. Mais qu'y a-t-il encore? Est-ce là tout? Non, il y a davantage. Le Seigneur dit: «Il rendra témoignage de moi; il me glorifiera». Et, sans aucun doute, si la vérité que nous apprenons ne nous amène pas plus près du Fils et du Père, si la lumière et la vérité qui viennent de Dieu ne nous conduisent pas à la montagne de sa sainteté, elles ne nous serviront de rien.

Voir Jésus par l'oeil de la foi et par le moyen de la vérité qui nous a été révélée à son sujet, c'est là ce qui nous sauve, et c'est aussi ce qui nous soutient tout le long de notre sentier, jusqu'à ce que nous le voyions face à face dans toute sa splendeur.

Croyez-moi, il n'y a pas de fruits portés sans cela; pas de joie dans le Seigneur, pas d'amour, pas de vraie paix, pas de sainteté; c'est la seule chose que David demandait au Seigneur et qu'il était déterminé à poursuivre. C'était celle dont notre Seigneur parlait, quand il disait: «Hors de moi vous ne pouvez rien faire»; ce qu'il appelait «la bonne part», qui ne devait jamais être ôtée à Marie assise à ses pieds et écoutant sa parole. C'est la communion. C'est-à-dire qu'il habite en nous et nous en lui; qu'il jouit de notre amour et nous du sien; qu'il entend nos paroles et, nous les siennes; qu'il sympathise à nos souffrances et nous aux siennes; que sa joie est la nôtre, et notre joie la sienne; qu'il nous attend et que nous l'attendons; qu'il est constamment occupé de nous, et que nous le sommes constamment de lui.

La prière

Mais quelqu'un dira: La communion avec le Seigneur Jésus est-elle tout cela? Depuis que je le connais, je me suis fait un devoir de le prier régulièrement, et souvent j'y ai trouvé de la consolation; mais je n'ai jamais senti ce dont vous avez parlé. Je pensais que la communion, c'était la prière, et que faire connaître mes requêtes à Dieu c'était le privilège le plus élevé qui me fût accordé; mais vous parlez de quelque chose qui me semble une bénédiction plus élevée encore. Oui, cher frère, d'autant plus élevée que le ciel l'est au-dessus de la terre, que Dieu

l'est au-dessus de l'homme. Vous vous présentez devant Dieu et passez un certain temps à vous adresser à lui, et vous avez une pleine liberté de le faire; mais c'en est fini là, et vous allez votre chemin, sans vous inquiéter si Dieu a une réponse à donner à vos prières (et sûrement il en a toujours une). Que dit le Seigneur? «Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voudrez et il vous sera fait». Si vous écoutez quand je parle, je vous écouterai quand vous parlez.

Supposez que, passant une heure avec un ami, ce dernier emploie tout le temps à me raconter une peine ou un plaisir qu'il a eu, puis nous nous séparons. J'ai joui de cette visite, qui m'a prouvé l'amitié de mon ami par la confiance qu'il m'a faite. Peut-être est-il soulagé d'avoir pu ouvrir son cœur à un autre? Ce n'était pourtant pas encore là la communion. Mais s'il avait attendu, et que j'eusse pu lui dire que j'avais passé ou que je passais encore par la même épreuve, et que je pouvais sympathiser de tout mon cœur avec lui, alors que de serremments de mains, que de regards d'affection se seraient échangés entre nous!

Maintenant, n'est-ce pas ainsi que nous agissons trop souvent avec notre Père céleste et avec notre Seigneur? Nous allons lui raconter quelques-unes de nos peines (bien rarement nos joies), et alors sans ouvrir notre Bible pour y lire sa réponse tendre et sympathique, ou la promesse qu'il nous fait de nous soutenir et de nous fortifier, nous allons à nos affaires sans être sûrs que notre Père en ait tenu compte. C'est parce que ses paroles n'habitent point en nous, que nous sommes prompts à dire: ma prière est demeurée sans exaucement; tandis que nous aurions trouvé la réponse dans notre Bible, si nous l'avions ouverte pour cela.

Nous faisons ainsi injure au cœur de notre tendre Père. Cet égoïsme (car c'est bien cela), cette négligence des réponses de Dieu n'est-elle pas la cause principale de cette sécheresse dans nos prières, dont nous avons souvent à nous plaindre? Si nous ne sommes pas poussés par le besoin, ne serait-il pas mieux de nous asseoir en silence devant le Seigneur et de nous attendre à lui, que de nous mettre à genoux et là, de passer de longs moments en vains efforts pour rappeler nos pensées errantes?

La prière est une réalité. Dieu ne fait aucun cas de la prière la plus correcte, si au moment où elle est présentée, elle n'est pas l'expression d'un besoin qu'on éprouve. Si des efforts sont nécessaires pour produire cette prière, si elle ne sort pas spontanément, si elle ne jaillit pas comme d'une source naturelle, oh! alors, soyez-en sûrs, ce n'est pas une prière agréable au Dieu qui sonde les cœurs.

Mais alors je ne devrais pas prier, direz-vous, car tel est souvent mon cas?

Priez sans cesse, telle est la parole du Seigneur, et, certainement il doit être bien sec et dur le cœur qui ne soupire pas après quelque chose de meilleur et de plus élevé.

Mais s'il en est ainsi, alors allez au Père, je vous le dis, confessez-lui tout, exposez-lui la sécheresse absolue de votre cœur, et priez-le de vous dire une parole qui rallume votre affection et réchauffe vos désirs. Dites-lui comme Samuel: «Parle, Seigneur, ton serviteur écoute», et alors, que, par la puissance de l'Esprit, il vous adresse lui-même quelque parole,

et de votre coeur s'échappera avec une puissante, irrésistible énergie, le chant de louange qui retentira de nouveau dans les parvis célestes.

Si le soleil ne verse pas ses chauds rayons sur la terre, comment les fleurs pourront-elles s'épanouir? Si la pluie ne vient pas sur la terre, comment pourra-t-elle porter du fruit pour ceux par qui elle est cultivée? Quelque constants ou énergiques que soient mes efforts, je ne pourrai porter des fruits bénis pour Dieu, à moins que je ne demeure en Jésus et que ses *paroles* ne demeurent en moi.

C'est là la différence entre la prière ou la louange et la communion; et c'est pour ne pas voir cette différence et pour ne pas agir en conséquence, que nos coeurs sont si languissants et nos fruits si misérables. Je n'hésite pas à dire que la prière est la moindre partie de la communion et que les paroles de Dieu en sont la plus grande. «Dieu est dans le ciel et nous sommes sur la terre; c'est pourquoi usons de peu de paroles».

L'amour

Mais ce n'est pas seulement dans la prière qu'il faut observer cette distinction. A ce propos, je voudrais dire quelques mots au sujet de la communion d'amour; mais le sujet est si vaste, le terrain si saint, que l'on craint d'y marcher même doucement, de peur de négliger certains côtés en en observant d'autres; essayons cependant, en demandant la lumière et la direction du Saint Esprit dont la fonction est de prendre ce qui est de Christ pour nous l'enseigner.

L'amour de Christ est infini; il passe toute intelligence. Son amour est tel que le monde n'en a jamais vu de pareil. Personne n'a un plus grand amour. Il est sans mesure et sans fin. Il ne ressemble pas à l'amour humain, dont le principal caractère est que son objet doit être aimable. L'amour de Jésus s'adresse à des êtres qui ne sont ni aimables, ni aimants. Il nous a aimés quand nous étions dignes d'être hais. Il nous a aimés en dépit de ce que nous étions. Mais parce que son amour est semblable au nôtre en ceci que, quoique la source d'une grande joie quand il est réciproque, il n'apporte que la souffrance quand il ne l'est pas, il nous a dit qu'il nous aime, et plus encore, il nous a prouvé qu'il le fait. Il nous a aimés et *s'est donné lui-même pour nous*. Alors, croyant ce qu'il nous dit et nous sachant aimés, «nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier».

Or la plus grande joie au ciel ou sur la terre est celle d'aimer. C'est là ce qui fait la joie de Christ et c'est la nôtre aussi. «Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie demeure en vous, et que votre joie soit accomplie» (Jean 15: 11). Que leur a-t-il dû? — Des paroles qui révélaient son amour insondable. «Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés; demeurez dans mon amour (Jean 15: 9). A quelle distance nous restons de ces déclarations! Comme nous sommes loin de nous les approprier franchement et sans hésitation! et ainsi le but de celui qui nous les a données est en quelque sorte manqué. C'est comme s'il y avait de la présomption pour des vers de terre comme nous, à dire simplement «amen» quand nous les entendons. Mais est-ce de la présomption? Non, car ce n'est pas à cause de quelque chose qui soit en

nous qu'il nous aime. La source en est de lui, et ce n'est pas notre amour qui la fait couler, mais la reconnaissance, l'humilité et l'amour, devraient s'unir pour nous faire dire comme l'épouse: «Qu'il me baise des baisers de sa bouche». Il désire nous parler de sa grâce, imprimer sur nos coeurs les preuves et les marques de son amour. Nous déroberons-nous à lui? Non, demeurons dans son amour selon sa Parole. Le mot demeurer dit beaucoup ici. Ce n'est pas l'expérience d'un moment ou le fruit d'une imagination enthousiaste, mais il s'agit de demeurer *habituellement*, de croître dans l'amour, de rester toujours sous son ombre bienfaisante. L'amour de Christ, c'est l'air que nous respirons, l'aliment qui nourrit nos âmes et les fortifie. Jean en parle souvent dans son épître. Il dit: «Celui qui *demeure* dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui;» et Paul dit: «Que Christ habite dans vos coeurs». Ce n'est pas une attitude comme celle de Marthe ou de Pierre, mais comme celle de Marie ou de Jean. L'âme s'appuie constamment sur les paroles qui expriment son amour et sa sympathie pour nous, et demeure dans ces choses. Nous les trouvons en grand nombre dans la Bible, surtout dans le Cantique de Salomon et dans l'évangile de Jean. Que Dieu nous accorde de les recevoir par la puissance du Saint Esprit. Mais quels coeurs légers que les nôtres!

Une faute que nous commettons, c'est de trop nous occuper de *notre* amour pour Christ, de l'observer, de nous plaindre continuellement de son peu de force et de vie, comme ferait un malade qui, tenant les fenêtres bien fermées, empêcherait à l'air pur d'entrer, en sorte qu'il respirerait continuellement l'air qu'il a vicié, et qui augmente sa faiblesse et sa maladie.

Rien ne peut réchauffer et ranimer nos pauvres coeurs que l'amour de Christ cru et reçu simplement. Et le moyen le plus habile qu'emploie Satan pour empêcher l'effusion de nos coeurs, c'est de diriger nos regards en bas et au dedans, tandis qu'ils devraient être tournés au dehors et en haut. Nous avons besoin de veiller attentivement pour être gardés contre ses suggestions. Mais nous tombons parfois dans une erreur contraire, nous rabaissons notre amour comme s'il n'avait aucune valeur, et que notre bien-aimé Sauveur n'en tint pas compte. La plus petite étincelle d'affection, de reconnaissance et d'amour, qui s'échappe de nos coeurs, lui est précieuse; c'est extraordinaire, mais c'est vrai. Nous en avons pour preuve les paroles du Cantique de Salomon. Que de témoignages nous y trouvons du cas qu'il fait de notre amour pour lui. «Comme tes amours sont meilleures que le vin!» dit-il (Cantique de Salomon 1: 1). Et encore: «Tu es toute belle, mon amie, et en toi il n'y a point de défaut» (4: 7). Pouvons-nous manquer de lui répondre: «Ton palais est plein de douceur, et toute ta personne est désirable?» (5: 16). Le Seigneur Jésus et ses bien-aimés rivalisent dans l'expression de leur attachement réciproque.

Nous disons: «Il est un porte-bannière entre dix mille» (5: 10).

Il dit: «Ma parfaite est unique» (6: 9).

Nous disons: «Il est précieux pour ceux qui croient» (1 Pierre 2: 7).

Il dit: «Comme le Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés». Qu'il est merveilleux ce mot «ainsi!» Quel oeil pourrait sonder les profondeurs de l'amour du Père pour son Fils? Et pourtant il dit de cet amour: «Ainsi je vous ai aimés». C'est une mer sans rivage, sur laquelle

nous osons à peine nous aventurer. Mais je vous le dis, si nous voulons voir croître notre amour, c'est en demeurant dans ces pensées que nous atteindrons notre but. Des efforts, quels qu'ils soient, seront complètement inutiles. C'est en vain que nous chercherons à aimer. «Si un homme donnait tous les biens de sa maison pour l'amour, on l'aurait en un profond mépris» (Cantique de Salomon 8: 7). L'amour est produit par l'amour; demeurer dans l'amour de Jésus, se rappeler tout ce qui le caractérise, que c'est un amour personnel, jaloux, fort, durable et immuable, voilà ce qui ne peut manquer de rallumer l'affection la plus languissante, de réchauffer le coeur le plus froid qui, une fois, a connu la grâce de Christ. C'est ainsi que Paul dit: «De sorte que Christ habite dans vos coeurs par la foi; et que vous soyez enracinés et fondés dans l'amour... et que vous soyez capables de connaître l'amour de Christ, lequel surpasse toute connaissance».

Tristesse et joie

Les diverses exhortations adressées aux chrétiens dans les épîtres et les évangiles, nous montrent ce qu'est l'intimité de communion que le Seigneur aime à trouver chez les membres de son corps. L'une des plus belles est peut-être celle-ci: «Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, et pleurez avec ceux qui pleurent» (Romains 12: 15). Si telle doit être la sympathie des membres les uns à l'égard des autres, quelle devrait être celle des membres avec la Tête?

Elle est grande la sympathie que Christ éprouve pour les siens dans toutes leurs joies et leurs peines. Oh! si le Seigneur nous donnait d'en jouir davantage! Et, d'un autre côté, celui qui jouit de la communion du Saint Esprit partagera les joies et les afflictions du Père et du Fils. Combien peu nous pensons à cela! Et c'est pourtant à quoi sans doute nous sommes appelés, puisque le précieux titre d'amis nous est donné par celui qui a dit: «Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie demeure en vous, et que votre joie soit accomplie» (Jean 15: 11, 14).

Lisons le 15^e chapitre de Luc, et nous comprendrons la signification profonde des paroles que je viens de citer. «Réjouissez-vous avec moi», dit le berger; et il le dit encore maintenant. Mais combien souvent on ne prend pas garde à ses paroles, si même on les entend. Tel qui s'est égaré est ramené au bercail; tel qui est affligé ou indigent est consolé et secouru; tel qui est faible ou fatigué, est fortifié et restauré; tel qui est craintif ou qui lutte péniblement, est rendu victorieux par Celui qui l'a aimé; pensez-vous que le Seigneur Jésus n'y prenne pas garde et ne s'en réjouisse pas? Loin de nous cette pensée! Celui qui veille sur chacune de ses brebis nous dit qu'il prend plaisir à la paix de son serviteur (Psaumes 35: 27).

Cédons à l'invitation de son amour, approchons-nous et réjouissons-nous avec lui, nos âmes n'y perdront rien. «M'approcher de Dieu est mon bien», dit David (Psaumes 73: 28), et cela, croyez-moi, non seulement dans l'épreuve, ou quand il s'agit de nous personnellement, mais en tout temps; et si les choses que nous voyons autour de nous, ou que nous entendons dans l'oeuvre du Seigneur, ne nous touchent pas directement, souvenons-nous qu'il n'en est pas ainsi du Seigneur Jésus. Il ne tombe pas un cheveu de nos têtes sans sa permission. Ah! puissions-nous, bien-aimés, trouver notre joie dans ce qui le rend heureux lui-même, être animés du même esprit, du même amour, de la même joie, de la même pensée!

Il y a ici quelque chose de plus élevé que la louange. Nous voyons dans l'histoire de Luc 15, que le berger n'invite pas ses amis et ses voisins pour qu'ils le louent de la diligence qu'il a mise dans sa recherche, mais pour qu'ils se réjouissent avec lui dans son bonheur, parce qu'une brebis a été retrouvée, et pour qu'ils soient en communion avec lui. N'est-ce pas quelque chose de plus élevé encore que la louange? Et nous pouvons retirer le même enseignement des autres paraboles.

Dans celle de l'enfant prodigue, nous voyons combien le père désire que le fils aîné partage son nouveau sujet de joie; et comme le fils irrité ne voulait pas entrer, le père sort et le *sollicite* instamment de le faire. Quelque chose pourrait-il nous enseigner d'une manière plus simple et plus évidente que, quelque élevé qu'il soit au-dessus de nos conceptions, Dieu veut que nous jouissions avec lui des choses qui lui plaisent, et que notre participation à sa jouissance ne peut être séparée de son bonheur? Mais pourquoi ce fils était-il si lent à entrer? Pourquoi ne trouvait-il aucune joie dans ce qui réjouissait son père? Sans doute, parce que son coeur n'était pas en pleine sympathie avec l'esprit de la maison: «le fils aîné était aux champs». Et quelque affligé que le père fût de la conduite de son plus jeune fils, l'aîné ne s'en souciait pas et ne partageait nullement sa douleur; il méprisait dans son coeur son frère égaré et laissait le père supporter seul sa douleur, ne songeant qu'à se réjouir avec ses amis. Devrait-il en être de même de nous? Non certainement, bien-aimés; mais n'est-ce pourtant pas trop souvent le cas? Autrement, nous nous réjouissons à la pensée de la place que nous avons dans le coeur du Père; tout ce qui lui plaît nous rendrait heureux; et la société des chrétiens, eût-elle tout pour nous charmer, si nous ne pouvions en jouir *dans* la maison du Père et *avec* lui, serait insuffisante pour satisfaire nos besoins et n'aurait pas d'attrait pour nous.

Rien dans sa Parole n'est pour moi une démonstration plus merveilleuse de ce que Dieu est, et si elle n'était pas dans sa Parole, une telle pensée serait tout à fait au-dessus de notre conception. Le coeur naturel peut comprendre le culte et l'adoration que nous adressons à un être infiniment au-dessus de nous; mais la *communion*, il faut l'Esprit de Dieu pour nous la révéler comme une de ces choses que l'oeil n'a pas vues, que l'oreille n'a point ouïes, et qui ne sont pas montées au coeur de l'homme, que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment (1 Corinthiens 2: 9).

Il peut être bon pour affermir nos coeurs dans cette grâce, de rappeler quelques-uns des passages qui établissent cette vérité de la manière la plus frappante. Voyez, par exemple, les paroles de notre Père, relatives à la joie qu'il trouve dans ses rachetés: «L'Eternel, ton Dieu, est au milieu de toi; le Dieu puissant te délivrera: il se réjouira à cause de toi d'une grande joie; il se taira à cause de son amour, et il se réjouira à cause de toi avec un chant de triomphe» (Sophonie 3: 17). Arrêtons-nous et adorons à la pensée qu'il puisse voir quelque chose en nous qui, par sa grâce, motive de telles déclarations. Elle doit être vraie de Dieu, comme elle l'est de l'homme, cette parole: «Le père du juste aura beaucoup de joie; et celui qui a engendré le sage se réjouira avec lui» (Proverbes 23: 24). Et nous trouvons souvent, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament, comme un puissant motif à la fidélité, cette pensée que Dieu prend plaisir à la prospérité de ses enfants. «L'Eternel prend plaisir à la paix de son serviteur»,

dit le Psaume 35: 27. «Il prend plaisir en ceux qui le craignent». Et encore: «Vous avez reçu de nous de quelle manière il vous faut marcher et *plaire à Dieu*» (1 Thessaloniens 4: 1). Est-ce seulement que nous ne devons pas lui déplaire? Je ne le pense pas. Nous trouvons beaucoup d'expressions semblables dans le Cantique des Cantiques, quand l'époux exprime la joie qu'il trouve en son épouse et dans les fruits qu'elle porte. «Tes plants sont un paradis de grenadiers et de fruits exquis» (4: 13). «Ta voix est douce et ton visage est agréable» (2: 14). Merveille admirable et sans pareille de la grâce! Comment pourrions-nous prononcer de telles paroles, nous pauvres pécheurs, froids et stériles que nous sommes! Non pas à nous, ô Seigneur, non pas à nous, mais à ton nom donne gloire!

Mais s'il est vrai que le Seigneur peut trouver son plaisir en nous, que notre gloire soit de nous réjouir en lui! Il fallait faire bonne chère et nous réjouir, dit notre Père (Luc 15: 32). «Le roi m'a amenée dans ses chambres. Nous nous égaierons et nous nous réjouirons en toi» (Cantique des Cantiques 1: 4). «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; encore une fois, je vous le dirai: réjouissez-vous» (Philippiens 4: 4). Nous adorons humblement le nom de Celui qui n'a pas eu honte de nous appeler ses frères, et de manifester l'amour que nous révèle ce nom.

Le péché

A la lecture de ce titre, mon lecteur sera peut-être surpris et se demandera si, à propos du péché, il peut y avoir une communion quelconque entre Dieu, notre Père, et nous. Mais, je le dis, si nous ne sommes pas en communion avec Dieu au sujet du péché., nous ne pouvons l'être au sujet de rien, et nous n'avons aucune puissance pour lui résister ou pour le surmonter.

Par ces mots: «communion au sujet du péché», j'entends que nous ayons le même sentiment et les mêmes pensées là-dessus.

La pensée de Dieu sur le péché, nous la connaissons par un grand nombre de passages. «Et l'Eternel vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre... et l'Eternel s'en affligea dans son coeur» (Genèse 6: 5, 6). Dans Exode 33: 10, nous voyons que, après le péché d'Israël, l'Eternel s'écria: «Laisse-moi faire, afin que ma colère s'enflamme contre eux». Notre péché l'offense, l'afflige. Dans le Psaume 5: 4, il est dit: «Tu n'es pas un Dieu qui prenne plaisir à la méchanceté». Et dans Habakuk 1: 13: «Tu as les yeux trop purs pour voir le mal, et tu ne saurais prendre plaisir à voir la violence».

Quoiqu'il ne nous soit pas possible de comprendre pleinement combien Dieu a en horreur le péché, nous pouvons par tous ces passages nous en faire une idée et, qu'il se manifeste en nous ou dans les autres, nous en affliger avec Dieu. Oui, quand le péché a fait irruption dans notre coeur, notre seul refuge et ce qui seul nous empêchera d'être entraînés et de perdre la joie de nos rapports avec le Père, c'est d'aller simplement à lui, comme un enfant, de lui dire combien nous sommes nous-mêmes affligés de l'avoir affligé, de réclamer sa bénédiction et

l'accomplissement de cette promesse: «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9).

Pour qu'un pécheur soit dans une communion constante et ininterrompue avec Celui qui est saint, il faut avant tout qu'il soit en communion avec lui au sujet du péché lui-même.

Quand nos pensées sur le péché, sont celles de Dieu, quand nous le jugeons comme il le juge lui-même, rien ne vient interrompre notre communion.

Voilà ce qu'il est bien important de comprendre. A celui qui est né de Dieu, qui est devenu son enfant, qui n'est plus un ennemi, mais un fils et un héritier, retiré des ténèbres pour habiter dans la lumière, le péché apparaît dans un jour complètement nouveau.

Avant de connaître Dieu, quand j'étais encore dans la chair, le péché était pour moi une violation de la loi de Dieu; maintenant que je suis sous la grâce, et non plus sous la loi, le péché m'apparaît comme *en désaccord avec la position dans laquelle je suis*. Je dois confesser une pensée ou une action qui afflige mon Père, quoiqu'il n'y ait pas de loi relative à cela. Si nous sommes enfants de Dieu, l'exhortation qui nous est adressée n'est pas seulement: Soyez donc les imitateurs de Dieu, mais: «Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants». Vous n'êtes plus des serviteurs qui font ce qui leur est commandé, mais des fils auxquels il est comparativement donné peu de directions, et de qui l'on peut attendre beaucoup, oui beaucoup plus, et qui doivent marcher d'une manière conséquente avec la position qu'ils occupent tout près du Père.

Il est important de ne pas tomber ici dans une erreur qui n'est que trop commune, c'est de considérer minutieusement nos péchés, nos fautes et nos errements, tels qu'ils sont en eux-mêmes, plutôt que de les voir dans leur relation avec le coeur et la gloire du Père et de son Fils Jésus Christ notre Seigneur, avec qui nous avons communion. Le péché ne nous apparaîtra jamais plus odieux que si nous le considérons sous ce point de vue, parce qu'il touche alors à nos affections et que nous le voyons comme un émissaire de Satan, envoyé de l'enfer pour interrompre la joyeuse communion que j'avais avec mon Père, et pour affliger Celui qu'aime mon âme.

Ainsi, toutes les fois que le monde, la chair ou Satan, ont été pour nous la cause d'une chute, et que nous sentons l'Écriture et notre conscience nous accuser, nous pouvons dire: J'ai affligé le coeur de mon Père! Comme cela rend attentif à tout ce qui pourrait l'offenser! Comme, en y pensant, nous veillerons sur chacun de nos pas, sur nos paroles, nos actes, ou nos pensées, qui seraient contraires à la sainteté ou à l'esprit filial! Dieu et moi sommes maintenant en communion l'un avec l'autre, et j'ai agi d'une manière contraire à cette relation; je l'ai affligé, je le sais. Qu'est-ce donc que la confession? Ce n'est pas un effort pour m'accuser, je n'ai pas à implorer sa miséricorde en quelque sorte de loin; pas à douter de mon acceptation dans le Bien-aimé, mais à prendre hardiment ma place comme un enfant, comme un enfant sauvé et accepté, à reconnaître toute ma faute, qui a sa source dans le vieil homme corrompu selon les convoitises qui séduisent (Ephésiens 4: 22), à juger sa racine et ses branches comme Dieu le fait, à me voir tel que je suis à la merveilleuse lumière de Dieu,

prenant ma place à côté de mon Père en Christ, et appelant alors le péché à notre barre pour qu'il y reçoive le jugement sans miséricorde que nous portons sur lui.

Et cela pour une raison bien simple. Je ne puis jamais voir toute l'horreur du péché, parce que j'habite dans un milieu où il règne et qu'en moi-même je suis en rapport avec lui. C'est pourquoi, pour conserver intacte ma communion avec le Père, je dois renoncer à *mon* jugement du péché et le voir dans toute sa noirceur, tel qu'il paraît aux yeux de Dieu. Le péché est donc ce qui afflige le Père, ce qui afflige le Fils, et ce qui afflige le Saint Esprit. En voilà assez sur le péché qui est en moi, sur la communion avec le Père et le Fils dans la douleur qu'il leur cause. Mais tout ceci est d'une application plus étendue, et peut s'entendre du péché dans l'Eglise de Dieu et dans le monde. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Mais je laisse ce sujet aux méditations des disciples du Seigneur. Je demande à Dieu que nous puissions réaliser toutes ces choses. Le secret pour vivre saintement et justement dans le présent siècle, n'est pas d'ailleurs de parler ou d'écrire là-dessus, mais de faire sans cesse l'expérience de cette communion avec Dieu. Les dons et la connaissance peuvent exister en mesure abondante, mais si nous ne demeurons pas avec Dieu, d'une manière conséquente, les fruits de l'Esprit manqueront. Tandis qu'avec une marche fidèle, n'eût-elle qu'en faible mesure ce que les hommes estiment, il y aura joie, paix et contentement dans le coeur, service utile et béni, énergie spirituelle, et, mieux que tout cela, celui qui aura ainsi vécu ici-bas aura à la fin ce témoignage, précieuse récompense d'Enoch, «d'avoir plu à Dieu».

«Dieu, par qui vous avez été appelés à la communion de son Fils Jésus Christ, notre Seigneur, est fidèle» (1 Corinthiens 1: 9).

Quels sont les caractères d'un service fidèle?

ME 1885 page 348 - Marc 14: 9

«En quelque lieu que cet évangile soit prêché, dans le monde entier, ce que cette femme a fait sera aussi publié en mémoire d'elle».

Quelqu'un d'entre vous, bien-aimés, sera peut-être tenté de demander la raison de cette parole du Seigneur, et aura de la peine à saisir le rapport qu'il y a entre l'acte de cette femme et la prédication de l'évangile dans le monde. C'est ce que nous comprendrons, je le pense, si nous nous rappelons quel est le but final de Dieu, en faisant parvenir jusqu'à nous le témoignage de sa grâce. Nous connaissons le résultat immédiat pour la conscience réveillée par le sentiment de ses besoins. La croix de Christ lui est présentée pour faire face au jugement de Dieu sur le péché, et nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ (Romains 5: 1). Que de choses il y aurait à dire sur la manière dont on arrive à posséder comme une chose actuelle la faveur de Dieu et à y demeurer, sur la joie de l'espérance qui, par anticipation, jouit de la gloire de Dieu, et se fortifie ainsi pour les épreuves du chemin; et aussi, sur la joie que nous avons même dans les épreuves, parce que nous faisons la précieuse expérience que Dieu s'y trouve, lui le couronnement de notre joie (Romains 5: 1, 2, 11). Nous voyons dans l'évangile non seulement de quel état nous avons été tirés, mais aussi dans quelle position nous sommes introduits, nos cœurs trouvant leur repos dans la maison du Père, où nous sommes «rendus agréables dans le Bien-aimé». C'est là que nous attendons encore la révélation d'un mystère d'amour divin. Il y a des conseils de Dieu relatifs à la gloire et à la joie de Christ, conseils cachés de toute éternité à d'autres générations, mais qui nous ont été révélés maintenant, et qui nous concernent, nous qui avons été donnés à Christ pour être son Eglise, son corps, son épouse.

Quelles précieuses révélations de l'amour de Dieu, bien-aimés! Et cependant, le but de Dieu en nous les communiquant, va bien au delà. Il voulait nous faire connaître Christ, comme étant Celui en qui il trouvait son bon plaisir. Quelle grâce que celle qui, non seulement nous a sauvés de l'enfer, mais qui nous a rendus participants des joies mêmes de Dieu! Car le Seigneur Jésus est l'objet éternel de sa joie. Jamais, avant que le salut fut pleinement connu, nos cœurs n'auraient pu comprendre ces choses. Mais maintenant que ce salut nous appartient en Christ (et bien plus encore que nous ne pourrions jamais le comprendre), Dieu veut que nous apprécions Christ comme il le fait lui-même; il veut nous amener à comprendre sa valeur et son excellence, afin que, en faisant complètement abstraction de nous-mêmes et de tout le reste, nous puissions adorer et servir Christ en le contemplant. Alors, l'évangile aura accompli parfaitement le but pour lequel il a été donné.

C'est ce que nous avons dans le livre de la Révélation de Jésus Christ. Quand nous voyons les rachetés de toute tribu, et langue, et peuple, et nation, autour du trône (Apocalypse 5), quel est l'objet qui attire les regards de tous? «C'est un agneau immolé». Tous les cœurs sont

occupés de lui, les couronnes sont jetées à ses pieds, et toutes les voix entonnent ses louanges. Jésus seul absorbe leurs pensées pendant toute l'éternité.

Qu'étaient-ils autrefois? Qu'étions-nous? Morts dans nos offenses et dans nos péchés (Ephésiens 2: 1); étrangers à la vie de Dieu (Ephésiens 4: 18); sans Christ, sans espérance (Ephésiens 2: 12). Mais maintenant, «nous avons été approchés» par le sang de Celui qui a été immolé (Ephésiens 2: 13), initiés aux profondeurs des secrets de Dieu et à ses pensées sur les perfections de son Fils. Ainsi, le but de Dieu est atteint — d'autres que lui ont connu, aimé et apprécié son Bien-aimé, trouvant en lui la joie par excellence, le ciel même de leurs cieux, Des pécheurs ici-bas ont été amenés en communion de pensées avec Dieu dans le ciel. Qui, dans le ciel, pourrait entonner comme eux le: «Tu es digne», repris pour ainsi dire par les anges et par tout l'univers dans un cantique éternel? Il y aura dans le ciel une riche, glorieuse monotonie, un nom répété à toujours: Jésus, Jésus, Jésus!

Voilà donc, bien-aimés, quel est le but et le désir de Dieu dans l'évangile. Sommes-nous en sympathie avec le Seigneur quand nous le prêchons? Est-ce notre but de faire connaître le Seigneur Jésus avec tout ce qui charme et attire dans sa personne adorable? Est-ce de le présenter de telle sorte qu'il puisse être reconnu comme «le porte-bannière entre dix mille» (Cantique de Salomon 5: 10); comme Celui dont «toute la personne est désirable?» (Cantique de Salomon 5: 16). Est-ce là le but de notre service? Sa gloire, sa beauté, et ce qui attire en lui, tout cela est-il constamment devant nos yeux?

Voilà quelle semble être la liaison des pensées dans l'esprit du Seigneur, au moment où a lieu ce souper dans la maison du lépreux.

Jésus s'y trouve, lui, le Fils que le Père aimait de toute éternité. «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3: 16). Nous le voyons là, au milieu des hommes, assis à table dans la maison de Simon le lépreux, à Béthanie. Ah! il est méprisé et délaissé des hommes (Esaïe 53: 3), qui ne voient point d'apparence en lui pour le faire désirer (Esaïe 53: 2). Les principaux sacrificateurs et les scribes cherchaient, en ce moment même, le moyen de se saisir de lui par ruse, pour le mettre à mort. Voilà le cas que l'homme faisait de Christ! Quel coup pour le coeur de Dieu! Dieu avait dit: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Mais nous, oui nous avons tous été de ce nombre, nous avons caché nos faces de lui; il était méprisé, et nous n'avons eu pour lui aucune estime (Esaïe 53: 3). Le péché et l'incrédulité aveuglaient nos yeux et nous empêchaient de le reconnaître.

Pendant que les hommes conspiraient ainsi contre lui, il y avait quelqu'un au moins, dans cette maison, qui entrait en quelque mesure dans la pensée de Dieu au sujet de Christ. Tous se réjouissaient d'être assis à table avec lui, heureux d'être près de lui (et avec raison), mais il y avait une personne qui était au-dessus de toutes les autres par ses pensées. Marie — car c'était elle, comme nous le dit Jean — était occupée de Jésus, et, en le faisant, n'avait d'autre but que lui-même. L'enseignement qu'elle avait reçu auparavant l'avait conduite à cela. Marie, nous est-il dit, se tenait assise aux pieds de Jésus, écoutant sa Parole, pendant que d'autres

étaient tout occupés de leur service (Luc 10: 39). Elle avait choisi «la bonne part qui ne lui serait point ôtée» — elle était occupée de *Lui*. Déjà ici-bas elle avait bu à la source de la joie céleste. Jésus, déjà maintenant, était pour elle son tout. C'était aux pieds de Jésus que Marie avait été à l'école, c'est là qu'elle avait appris à connaître plus intimement ce qu'il était. La seule leçon qu'elle avait apprise, c'était Jésus, dans sa valeur intrinsèque. Ses yeux commençaient à s'ouvrir à sa beauté incomparable; tellement qu'à la fin nous la voyons devenue comme morte à tout le reste. Au milieu de la scène qui est devant elle, Jésus seul l'intéresse, lui seul absorbe ses pensées. Elle oublie les hôtes, le souper, tout en un mot, elle ne voit que Celui qu'elle adore. Elle semble dire en le regardant: «Je n'aime que lui». Ses paroles ne sauraient exprimer le sentiment de la valeur du Seigneur; aussi la voit-on, avec une intelligence donnée de Dieu, briser le précieux vase d'albâtre, plein de parfum, et le répandre sur sa tête. Et ainsi, dans le silencieux langage d'un coeur trop plein pour rien exprimer, elle donne à Celui qui seul en est digne, tout ce qu'elle a de plus précieux sur la terre. Elle entrait dans les pensées de Dieu. — Quelle valeur cela avait pour le coeur de Christ, quoique les autres ne comprissent pas cet acte!

Il est dans la nature de l'homme d'aimer à être connu et compris. Ce désir se trouve aussi en Christ, selon la perfection de son humanité. Pendant son ministère sur la terre, comme les villes où il avait accompli la plupart de ses miracles ne voulaient pas se repentir, il dit: «Personne ne connaît le Fils, sinon le Père» (Matthieu 11: 27). Non compris, inconnu aux hommes, il se repose avec joie dans cette pensée: Mon Père me connaît.

Mais nous trouvons ici quelqu'un qui, enseigné de Dieu, semblait avoir saisi quelque chose de ces perfection, dans lesquelles le Père trouvait ses délices. Marie commençait à entrer dans Ses pensées au sujet de son Fils bien-aimé. C'est ce qu'elle avait appris dans le secret, en marchant dans la communion avec le Seigneur. Elle avait été ainsi rendue capable d'entrer dans ces pensées, et maintenant aucune parole humaine ne suffisait à Marie pour exprimer la valeur de Sa personne bénie.

C'est pour donner essor aux sentiments qui remplissent son coeur, qu'elle répand ce parfum sur sa tête. C'est ainsi qu'elle l'adore et le sert. Dieu, mes bien-aimés, ne jouissait-il pas de voir le Seigneur Jésus apprécié ainsi par cette faible femme? Certainement il en jouissait. C'est sa volonté que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père (Jean 5: 23). C'est là le résultat qu'il attend de la prédication de l'évangile. Il est dit: «C'est pour vous qui croyez, qu'elle (la maîtresse pierre du coin) a ce prix» (1 Pierre 2: 7). Marie était de ceux-là.

Ah! n'arrive-t-il pas souvent qu'un grand déploiement de zèle, d'ardeur et d'activité, découle d'une tout autre source que d'un coeur qui apprécie Christ? C'était ce qui manquait à Marthe. Elle paraissait s'occuper de Jésus et s'employer à le servir. Mais que dit-il? Faisons-y attention. A ses yeux, le service n'a de valeur que dans la mesure où le coeur l'a en vue, lui, comme son premier objet. Marthe était «distraite par beaucoup de soins» (Luc 10: 40). Elle mettait le service à la place de Jésus. Il l'aime trop pour consentir à ce que son coeur soit ainsi absorbé, il veut qu'elle jouisse de lui. Marie entrait dans sa pensée; elle sentait que ce que le Seigneur voulait avant tout, c'était son coeur, et elle le lui donna. Marthe cherche à distraire

aussi Marie, mais celle-ci veut rester aux pieds de Jésus, l'écouter, lui qui trouve son bonheur à se révéler à elle; et Jésus met le sceau de son approbation sur le choix de Marie: «Marthe, Marthe, tu es en souci et tu te tourmentes de beaucoup de choses, mais il n'est besoin que d'une seule; et Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera pas ôtée» (Luc 10: 42).

Bien-aimés, dans ces jours d'activité générale, n'avons-nous pas à nous demander, en la présence de Dieu, jusqu'à quel point nos coeurs sont avec lui dans cette activité? Ne sommes-nous pas souvent (et par notre service même) entraînés loin de la position où nous devons être, — c'est-à-dire aux pieds de Jésus? N'est-ce pas le secret de notre manque de force et de nos constantes défaillances?

Le Seigneur Jésus n'a pas été le premier but de la chose que nous avons entreprise, ou de la parole que nous avons prononcée; et ainsi, elle a perdu toute valeur à ses yeux. Demandons-nous donc si c'est de *lui-même* que nous sommes occupés. On peut se donner beaucoup de mouvement, s'agiter dans tous les sens pour le service, sans que — loin de là! — le coeur se soit complètement donné à lui. Ce qu'il aime, c'est un coeur qui lui soit entièrement dévoué. Il ne se contente pas d'une partie de nos coeurs. Il veut le tout. S'il a consenti à répandre son sang pour nous racheter et nous rendre siens, tout indignes que nous soyons, refuserons-nous de lui donner nos coeurs? Marie s'est donnée pour être à lui seul. S'il remplit le coeur de Dieu, n'est-il pas digne de remplir le nôtre? Christ est l'objet central des pensées de Dieu. Quand il est notre centre à nous, tout va bien. C'était le cas pour Paul. Christ était l'objet de son coeur: «Pour moi, vivre c'est Christ», et il estimait toute autre chose comme des ordures (Philippiens 1: 21; 3: 8).

Mais, bien-aimés, en tout cela, ai-je exprimé un blâme contre le service? Non, mais je cherche seulement à le mettre à sa place, de manière à ce qu'il soit agréable au Seigneur. Un coeur qui, comme Dieu, a Christ pour objet, possède la source et la puissance du service; il sera vraiment en communion avec les pensées de Dieu, quand les paroles du Maître résonneront à nos oreilles. «Allez par tout le monde, et prêchez l'évangile à toute la création» (Marc 16: 15). Est-il possible que quelqu'un de nous soit assez peu en communion avec Dieu pour ne pas chercher à gagner des âmes pour Christ? Travaillons, bien-aimés, pendant qu'il est jour; la nuit vient pendant laquelle personne ne peut travailler. Mais tout service a ses pièges. Prenons garde qu'en parlant de lui aux autres, nos propres coeurs ne soient froids et insensibles à son amour. Christ n'a pas la première place dans nos affections, et au lieu de se juger en confessant qu'il en est ainsi, afin que la communion puisse être rétablie, le coeur qui a la conscience de cet état, se jette avec une ardeur sans trêve ni repos, dans l'activité du service, mais cela ne fait que maintenir la distance en voilant la condition réelle de l'âme. C'était un piège pour Marthe que le zèle même qu'elle déployait pour bien recevoir le Seigneur. Marie, occupée de lui seul, à l'exclusion de tout autre intérêt, put, quand le temps fut venu, lui rendre le service le plus exquis qui lui ait jamais été rendu sur la terre.

Et qu'est-ce qui le rendait si agréable au Seigneur? C'est qu'il lui était offert par un coeur qui lui était entièrement dévoué; et la moindre chose que l'on fait en l'ayant lui pour objet, est agréable à ses yeux, ne fût-ce qu'un verre d'eau donné en son nom à l'un de ses disciples.

Bien-aimés, il s'avance, le jour solennel où sera éprouvé tout ce que nous avons *paru faire pour Christ*. Et alors tout service sera mesuré à la place qu'il aura occupée dans les affections et les pensées du serviteur.

Voilà en quoi Marthe manquait, voilà ce qui procura à Marie l'approbation du Seigneur. Son coeur était plein de Christ, son service en était l'expression, et prit ainsi le caractère de culte.

C'est là toujours ce qui caractérise le vrai service. Marie savait comment faire la chose convenable en temps convenable, aussi le Seigneur prononça-t-il sur elle ces paroles d'approbation: «Ce qui était en son pouvoir, elle l'a fait; elle a anticipé d'oindre mon corps pour ma sépulture» (Marc 14: 8).

Il ne veut pas qu'on inquiète cette femme: «Laissez-la, dit-il; pourquoi lui donnez-vous du déplaisir? Elle a fait une bonne oeuvre envers moi» (Marc 14: 6). En vérité, il n'y avait personne là qui pût apprécier ce service, que Celui en faveur duquel il s'accomplissait. Judas l'appelle une perte; les autres disciples en font autant; mais Marie était en communion avec la pensée du Seigneur. Ce qu'elle a fait lui plaît: cela suffit! Hélas! bien-aimés, cette fausse appréciation des disciples est humiliante aussi pour nous. Ils n'auraient pas regardé ce sacrifice comme une perte, s'il avait été fait pour les pauvres; mais ils appellent une perte ce qui avait sa source dans un entier dévouement à Christ. Voilà la nature de l'homme! Et il en est encore ainsi. Qui est-ce que le monde exalte? Ceux qui se consacrent à des oeuvres de charité ou de philanthropie; tandis qu'il taxe de folie celui qui renonce à quelque chose pour Christ. Ce qui aux yeux du monde est du gaspillage, est précieux aux yeux de Dieu, parce que cela a été fait pour Christ. L'acte de Marie est précisément ce qu'il attend de tous ceux qui ont été amenés à le connaître.

Mais pour que le coeur soit ainsi libre de s'occuper uniquement de Christ, il faut qu'il y ait d'abord un repos absolu et complet quant à toute question du péché. C'est la croix de Christ qui y pourvoit, car le croyant y voit non seulement ses péchés ôtés pour toujours, mais il s'y voit lui-même. Là est la fin de tout ce que je suis, — jugé, condamné, crucifié avec Christ, et enseveli: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus» (Romains 8: 1). Aussi longtemps que l'oeuvre de Christ n'est pas pleinement saisie, le moi occupe encore nos pensées. On veut le perfectionner, l'améliorer, ou s'en débarrasser. Dès lors, rien d'étonnant que le coeur soit impuissant à s'élever aux pensées de Dieu au sujet de Christ.

Ceux qui sont allés plus loin que le simple repos de la conscience au sujet du péché, ont vu la fin du moi à la croix; ils se réjouissent à la pensée que la vie, la justice et l'acceptation leur appartiennent dans le Christ ressuscité. Oh! quelle précieuse découverte quand, pour la première fois, nous comprîmes qu'il était ainsi à nous! Nous pûmes alors chanter, comme nous le faisons souvent encore:

Jésus est notre ami suprême,
O quel amour!

Lazare a dû éprouver quelque chose de ce bonheur, quand il était à table avec Jésus. Il en est ainsi de l'épouse, dans le Cantique des Cantiques, quand elle dit: «Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui», et ainsi elle se console aussi bien qu'elle peut, «jusqu'à ce que l'aube se lève et que les ombres fuient» (Cantique de Salomon 2: 16, 17). Remarquez cette première pensée: «Il est à moi». Ses plus précieux intérêts sont en Christ; cependant, c'est elle qui vient en premier lieu. Arrive-t-il à beaucoup d'entre nous, bien-aimés, d'aller jusque-là et pas plus loin? Nous sommes contents et heureux de ce que nous avons en Christ, et ainsi nous ne faisons pas de progrès, selon la pensée de Dieu, dans la connaissance de ce que *Christ est en lui-même*.

Mais poursuivons, et nous verrons ce progrès se réaliser. Plus loin, en effet, celle qui parlait ainsi peut mettre en premier lieu les intérêts de son Bien-aimé: «Je suis à mon bien-aimé, dit-elle maintenant, et mon bien-aimé est à moi» (Cantique de Salomon 6: 3). Sa première pensée, c'est le fait qu'il la possède, quoique dans son cœur elle pense encore à ce qu'elle possède. Mais plus loin encore, nous voyons qu'elle s'oublie en pensant à l'amour qu'il éprouve pour elle. Elle se perd dans son amour; et si elle ajoute quelque chose à cette déclaration: «Je suis à mon bien-aimé», c'est seulement pour parler de nouveau de ce qu'elle connaît de ses pensées: «Son désir se porte vers moi» (chapitre 7: 10). Qu'il nous est précieux de pouvoir nous perdre dans la découverte merveilleuse de ce que nous sommes pour lui!

Mais Marie s'élève plus haut encore dans la connaissance du Seigneur Jésus. Et nous, serons-nous satisfaits d'un degré inférieur à celui qu'a atteint notre soeur avant nous? Il est précieux de savoir qu'il est à nous; plus précieux encore de connaître la place qu'il nous a faite dans son cœur, mais cela ne doit servir qu'à nous faire entrer plus profondément dans l'intelligence de Celui qui nous a tant aimés.

C'est ce que je trouve aussi dans l'expérience de l'épouse du Cantique. Car quand on lui demande (5: 9): «Ton bien-aimé, qu'est-il de plus qu'un autre bien-aimé?» elle répond: «Il est le porte-bannière entre dix mille», puis elle parle non pas des bénédictions qu'elle a reçues de lui, ni même de son intérêt pour elle, mais de tous ses attraits divers, et elle finit en disant: «Toute sa personne est désirable».

Ainsi, bien-aimés, avançons dans la connaissance du Seigneur et de son incomparable perfection, jusqu'à ce que nous puissions dire, non pour l'avoir appris d'un autre, mais parce que nous le savons personnellement: «Il est le porte-bannière entre dix mille». C'est pour cela que nous avons été attirés à lui, pour que, le connaissant lui et toute la perfection de sa personne adorable, nous puissions avoir communion avec le Père qui trouve son repos, sa joie et ses délices, dans le Fils de son amour.

L'Écriture mentionne une autre circonstance remarquable, dans laquelle nous voyons quelqu'un entrer dans la pensée de Dieu et recevoir ainsi du Seigneur le sceau de son approbation. L'ancienne dispensation allait disparaître, mais avant que la nouvelle fût introduite, Jérusalem et le temple étaient encore le centre des pensées de Dieu. C'est ce que savait bien celle dont je parle; aussi, pour subvenir aux besoins de la maison de Dieu, la pauvre

veuve jeta de son indigence deux pites dans le trésor; et c'était «tout ce qu'elle avait, toute sa subsistance» (Marc 12: 44).

Comme on aime à la voir entrer ainsi dans les pensées de Dieu, pour lequel elle oublie ses propres intérêts! Sans se soucier de sa pauvreté, elle donna tout ce qu'elle avait pour l'oeuvre de Dieu.

Cet acte était agréable au Seigneur. Il attira l'attention des disciples sur cette femme, car à Ses yeux elle avait jeté au trésor plus que tous ceux qui y avaient mis (Marc 12: 43). Mais, demandons-nous, quel est maintenant l'objet des pensées de Dieu? Nous le savons, car il nous a fait connaître le mystère de sa volonté. N'est-ce pas la gloire de Christ dans son corps qui est l'Eglise, — formée de matériaux qui étaient des pécheurs trouvés morts dans leurs péchés, — pour devenir «la plénitude de Celui qui accomplit tout en tous?»

Si tel est donc le conseil actuel de Dieu pour la gloire et la joie du Seigneur Jésus, demandons-nous s'il occupe réellement sa place dans nos coeurs et dans notre service? Sommes-nous prêts à entrer nous-mêmes et tout ce que nous avons, dans la voie de l'accomplissement de cette pensée de Dieu? Pour celui qui l'a comprise, elle deviendra le but de son service. Le monde prend plaisir à ce qui concourt au bien-être de l'homme et estime tout le reste comme de nulle valeur. Mais ce qui réjouit le coeur de Dieu, c'est ce qui a pour objet la gloire de Christ. Cela seul a de la valeur à ses yeux. Son approbation ne nous suffit-elle pas? Celui qui s'en contente est en état de mépriser aussi bien la désapprobation que la louange du monde. Bien-aimés, soyons en garde contre la flatterie du monde. Elle est plus dangereuse que son mépris. Nous savons à qui nous avons à plaire. Que ces paroles de Christ: «Elle a fait ce qu'elle a pu», puissent nous être appliquées et qu'elles nous suffisent!

«Pour moi, vivre c'est Christ». Que Christ soit l'objet qui règle notre vie dans la puissance de l'Esprit de Dieu! Il n'y a pas de repos, tant que le coeur est partagé entre Christ et le moi, ou le monde, ou les amis ou nos frères. Il connaît les joies de Dieu, celui qui fait de Christ et de Christ seul son objet.

Puissions-nous, bien-aimés, être trouvés, comme Marie, aux pieds du Maître! Puissions-nous écouter la voix de Jésus telle qu'elle se fait encore entendre à nous dans sa Parole! Et si nous sommes occupés ainsi, l'Esprit de Dieu prendra plaisir à dérouler toujours plus, devant nous, toutes les richesses de son amour. C'est son office et sa joie de prendre les choses de Christ et de nous les montrer, pour que nos coeurs soient complètement et uniquement à lui. «Hélas! dira quelqu'un, je n'ai pas encore compris combien Christ est précieux, mon coeur est froid en présence de son amour et insensible à sa grâce». Ne vous arrêtez pas là! Votre coeur ne pourra jamais être réchauffé par sa propre froideur. S'il est froid, vous ne serez jamais réchauffé en constatant seulement qu'il est froid. Ainsi vous ne ferez que vous refroidir encore. Vous ne serez réchauffé qu'en vous approchant de la source de la chaleur. O bien-aimés! pour nous, la source de toute lumière et de toute chaleur n'est-elle pas *l'amour de Christ*? Approchez-vous de son coeur, c'est la place qu'il vous donne, et celle que vous devez accepter avec joie. Reposez votre tête sur son sein. Vous répondez peut-être bien faiblement

à son amour, mais le sien ne se mesure pas au nôtre. Il ne change pas; la *mesure* de son amour pour *chacun* de nous, c'est l'amour du Père pour lui. Jean ne s'appelait-il pas le disciple que Jésus aimait! Oui, mais cela veut dire que, par la foi, *il prenait la place* que Jésus avait donnée aux autres aussi bien qu'à lui, — la place qu'il veut que vous preniez, comme si son amour n'appartenait à personne d'autre qu'à vous. Un tel amour doit nécessairement fondre le coeur le plus froid qui l'accepte par la foi. Alors Christ sera naturellement le premier dans nos pensées et l'objet qui les absorbera toutes. Il en était ainsi de Marie; et c'est pourquoi son service était si agréable à Jésus. Il avait sa source dans un coeur qui était tout occupé de Lui, et qui connaissait l'excellence de sa personne. Le genre de résultat que Dieu a en vue en faisant proclamer l'évangile, était produit dans Marie. «En quelque lieu que cet évangile sera prêché dans le monde entier, ce que cette femme a fait sera aussi publié en mémoire d'elle» (Marc 14: 9). Bientôt, bien-aimés, nous le verrons face à face; alors nous connaîtrons comme nous avons été connus. Il n'y aura plus rien qui puisse détourner nos affections de lui. Nous ne rencontrerons plus de pièges dans notre service, car alors ce qui est l'objet de Dieu sera le seul objet de tous les coeurs.

Veuille le Seigneur que, dès maintenant, il en soit ainsi de chacun de nous!

Le premier dimanche

Remarques sur Jean 19: 38 - 20: 25

ME 1885 page 453

Il est digne de remarque que ni la fin du chapitre 19, ni le commencement du 20^e, ne font aucune mention du jour intermédiaire entre celui de la crucifixion de notre adorable Sauveur et celui de sa résurrection. C'était cependant le jour du sabbat, si important pour les Juifs et aussi pour les disciples du Seigneur; doublement solennel en cette occasion, car il coïncidait avec la fête de Pâque; aussi nous est-il dit que «le jour de ce sabbat-là était grand» (19: 31).

Les Juifs, observateurs scrupuleux des formes, même en faisant mourir le Fils de Dieu, n'avaient pas voulu entrer au prétoire la veille, de peur de se souiller et de ne pouvoir manger la pâque (18: 28). Puis le soir, après s'être débarrassés de Celui qui était venu pour être la lumière du monde, et qu'ils avaient associé sur la croix à deux brigands, ils demandent à Pilate que les corps ne restent pas sur les croix le jour du sabbat, qui commençait à six heures du soir (*). Ils avaient aussi voulu éviter de faire mourir le Seigneur durant la fête, non pas par conscience pour la fête, mais afin qu'il n'y eût pas de tumulte parmi le peuple (voyez Matthieu 26: 3-5), car il y avait, sans doute, un grand concours de personnes venues de différents endroits pour célébrer la Pâque. Mais les principaux du peuple ne purent réaliser leur dessein, parce qu'à leur insu, ils accomplissaient les pensées de Dieu, et hélas! personne parmi le peuple ne s'émut pour Christ. Au contraire, les foules, conduites par leurs chefs, demandèrent qu'il fût crucifié et que Barabbas fût relâché (Marc 15: 11-14).

(*) Les principaux sacrificateurs et les pharisiens n'eurent pas tant de scrupules pour ce jour-là, quand ils s'assemblèrent auprès de Pilate pour lui demander de faire garder le sépulcre, et qu'eux-mêmes allèrent sceller la pierre et y mirent la garde (Matthieu 27: 62-66).

Le Sauveur passa donc dans le tombeau ce grand jour de sabbat, sans que la Parole fasse ici mention de ce jour relativement à lui. Quel sceau mis ainsi sur la réprobation des Juifs pour qui le sabbat était le signe de leur alliance avec Dieu!... La mort de Jésus était la fin de tout ce qui avait précédé, de même que sa résurrection fut le commencement d'un nouvel ordre de choses. Quelqu'un a dit, en parlant du moment où le Sauveur expira en poussant un grand cri:

«Tout était fini: l'expiation, parfaite selon Dieu, l'oeuvre de la rédemption, toutes les circonstances prophétiques, tout absolument avait reçu son accomplissement, soit quant à l'homme, soit quant à Dieu. Alors, avec un cri qui indiquait à la fois une force dans son entier et une entière confiance en son Père, il lui remet son âme dans ce moment critique où la mort avait eu, mais où elle perdait dorénavant toute son horreur, au moins pour le croyant. Avec ce cri, qui annonce la fin de toute relation humaine avec Dieu, sauf en jugement, et la fin de tous les moyens que Dieu pouvait employer pour rétablir une telle relation avec les enfants d'Adam, Jésus expira».

Mais les Ecritures nous parlent aussi de l'ensevelissement du Seigneur Jésus. Paul le mentionne en 1 Corinthiens 15: 3, 4, et les évangiles donnent, sur ce fait, des détails qui s'accordent avec la prophétie. La terre devait recevoir le corps du Fils de Dieu, mais sa sépulture devait être avec les riches. «On avait ordonné son sépulcre avec les méchants, mais il a été avec le riche en sa mort» (Esaïe 53: 9). Sans doute, il eût été mis dans les sépulcres publics destinés, selon la coutume juive, aux suppliciés, et c'est là probablement que furent jetés les corps des deux brigands. Mais, maintenant que les hommes ont assouvi leur haine jusqu'au bout, Dieu prend soin de son Fils qui l'avait glorifié jusque dans la mort même.

A ce moment solennel arrive Joseph d'Arimathée, homme riche et conseiller honorable, qui obtint de Pilate la permission de prendre le corps. Nicodème se joint à lui, et ces deux hommes qui occupaient un rang élevé dans leur nation, mais qui avaient été jusqu'alors des disciples timides, donnent au Seigneur une sépulture honorable. Remarquons toutefois que, le sabbat étant proche, l'ensevelissement n'avait pu être que provisoire; on se réservait de l'achever quand le sabbat serait passé. C'est ce que nous apprend le dernier verset du chapitre 19: «Ils mirent donc Jésus là, à cause de la Préparation des Juifs, parce que le sépulcre était proche». Des femmes qui aimaient le Seigneur se préparaient aussi à l'embaumer, quand le sabbat serait passé. Marc nous dit: «Et le sabbat étant passé (après six heures du soir), Marie de Magdala et Marie, la mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des aromates pour venir l'embaumer» (Marc 16: 1). La même chose se trouve à la fin du chapitre 23 de l'évangile de Luc: «Et des femmes qui l'avaient accompagné depuis la Galilée, ayant suivi, regardèrent le sépulcre et comment son corps y avait été déposé. Et s'en étant retournées, elles préparèrent des aromates et des parfums; et le jour du sabbat, elles se tinrent en repos, selon le commandement».

Les disciples étaient attachés de coeur à la personne de Jésus, mais en même temps, comme Juifs fidèles, leur coeur et leur conscience tenaient encore aux ordonnances. C'est ce qui les empêche d'achever l'ensevelissement de leur cher Maître, comme leur affection le leur aurait fait désirer. Voici ce qu'a dit, de l'ensevelissement du Seigneur Jésus, un vénéré serviteur de Dieu: «Dans le monde invisible, Jésus était dans le paradis; quant à ce monde-ci, un ensevelissement interrompu, voilà tout ce qu'il avait. Le péché, la mort, Satan, le jugement de Dieu, avaient fait tout ce que l'un ou l'autre pouvaient faire: sa vie terrestre était terminée, et avec elle toutes ses relations avec ce monde et l'homme en tant qu'appartenant à ce monde. La mort régnait extérieurement, même sur le Fils de Dieu; les âmes sérieuses qui en avaient connaissance, étaient confondues. Mais le monde allait son train, la Pâque se célébrait avec ses cérémonies habituelles; Jérusalem était ce qu'elle avait été auparavant. On s'était débarrassé de deux brigands, ce qu'ils étaient devenus l'un et l'autre ne regardait pas la société, son égoïsme en était délivré, et elle l'était d'un autre qui la gênait en disant trop d'elle. Mais ce n'est pas le dehors des choses qui est la vérité. L'un des brigands était dans le paradis avec Christ; l'autre, loin de tout espoir, et l'âme au moins du troisième, était dans le repos d'une parfaite bénédiction, dans le sein de la divinité. Et quant au monde, il avait perdu son Sauveur et ne devait plus le revoir».

Lorsque les disciples eurent satisfait au commandement en observant le sabbat, ils eurent hâte — au moins les femmes dévouées au Seigneur — de venir, dès l'aube du premier jour de la semaine, pour honorer le corps de leur cher Maître en l'embaumant définitivement. Mais elles arrivèrent trop tard: la puissance, la justice, la gloire, l'amour du Père, les avaient devancées en ressuscitant le Christ d'entre les morts. Quel matin glorieux! Il est le commencement de l'ère éternelle pour les rachetés!

Quant au sabbat, il est la fin et non le commencement d'une chose. Dieu avait consacré ce septième jour, après avoir achevé l'oeuvre de la création; en ce jour-là, il se reposa de toute son oeuvre qu'il avait créée pour être faite. C'est un type du grand et glorieux sabbat millénaire, par lequel se termine l'existence de la terre et du ciel actuels (voyez Apocalypse 20). Chaque fois que l'Eternel prescrivait à Moïse quelque nouveau statut, le sabbat était nommé. Dans le chapitre 23 du Lévitique, il est placé avant même les fêtes solennelles de l'Eternel. Au chapitre 20 de l'Exode, parmi les dix paroles de commandement, son observation est décrite avec détail et appuyée par des motifs; au chapitre 31: 12-17, il est solennellement ratifié. Là et ailleurs, il est appelé un signe entre l'Eternel et les enfants d'Israël. Mais de bonne heure, les Israélites avaient négligé et abandonné cette sainte ordonnance, et ils en avaient porté les conséquences (voyez Ezéchiel 20: 12-24; 22: 8, 26; 23: 38); et si, lorsque le Seigneur vint au milieu de son peuple, ils étaient revenus à le garder strictement, tout n'en était pas moins en ruine: la tradition et l'observation légale des cérémonies, poussées jusqu'à la minutie, avaient remplacé «les choses plus importantes de la loi, le jugement, et la miséricorde, et la fidélité»; l'orgueil et l'hypocrisie caractérisaient les conducteurs du peuple; ils ne voulaient pas reconnaître Celui qui était Seigneur du sabbat. Aussi lui ne peut reconnaître leur sabbat, et il devait travailler en grâce avec son Père, même le jour du sabbat (Jean 5: 9-18; 9: 14, voyez aussi Matthieu 12: 1-15; Luc 13: 10-17; 14: 1-6).

Le corps de notre adorable Sauveur est donc resté dans le tombeau pendant ce jour solennel de sabbat; et il est ressuscité «*le premier jour de la semaine*». Les Juifs, contre leur intention, ont été amenés à faire mourir le Seigneur le jour de la fête de Pâque, qui, cette année, tombait sur la veille du sabbat, afin que, en vue de conséquences précieuses pour nous, il ressuscitât le premier jour de la semaine. Ce fait consacrait ce jour comme étant «le jour du Seigneur», le jour de sa résurrection, commencement de *l'ère éternelle* pour nous, croyants. C'est ainsi qu'il est devenu le jour solennel du christianisme, non pas comme une ordonnance imposée, mais comme un jour privilégié que reconnaît la conscience du chrétien spirituel. Les chrétiens n'ont à observer aucun autre jour que celui-là, non pas, je le répète, comme une ordonnance, mais comme étant le jour du Seigneur, le jour dominical (Apocalypse 1: 10). Le chrétien spirituel comprend qu'il ne peut disposer de ce jour à son gré, pour ses propres affaires, pour des courses d'agrément ou autres distractions, parce que c'est le jour du Seigneur. Ainsi le jour où le Seigneur sortit du tombeau, n'était pas seulement le premier de la semaine, en contraste avec celui qui le précédait; le fait de la résurrection consacrait ce jour comme «*le premier dimanche*». Jusqu'à ce moment, le dimanche (jour dominical) n'avait pas existé (*).

(*) Voyez à la fin de cet article, une note importante, tirée des Etudes sur la Parole, au sujet du chapitre 23 du Lévitique; elle confirme et développe ce que nous avons cherché à exposer dans ce petit écrit.

Quel jour glorieux que celui de la résurrection du Seigneur Jésus! Elle est pour nous «*la fin de la mort*», et l'introduction *dans la vie éternelle*. Pour le chrétien, la vie éternelle a son point de départ dans la résurrection du Sauveur. Sa mort a été la fin de notre vie en Adam, sa résurrection a été la fin de la mort. Notre adorable Sauveur a dit: «Je suis la résurrection et la vie»; et non pas: la vie et la résurrection. Il fallait qu'il nous délivrât de notre première vie, ainsi que de la mort qui caractérisait cette vie-là et en était la fin judiciaire, et que, dans sa résurrection, commençât notre vie nouvelle en union avec lui. La résurrection de Christ a donc laissé derrière elle, pour nous, la vie d'Adam et la mort. — Cette vie nouvelle, qui succède à la mort, est nécessairement *la vie éternelle*, mais la vie éternelle en *résurrection*, la vie en abondance (Jean 10: 10). Nous sommes donc dans la vie, la vie toujours, et rien que la vie, et bientôt en haut, la vie en gloire. Nous avons «pour fin, la vie éternelle».

On comprend donc pourquoi, déjà du temps de Paul, les chrétiens avaient choisi le premier jour de la semaine, le dimanche, jour de la résurrection du Sauveur, pour se rassembler dans le but exprès *de rompre le pain* (Actes des Apôtres 20: 7). Or personne d'autre qu'eux ne se réunissait ce jour-là. Les gentils ne le connaissaient pas; les Juifs, répandus partout, avaient leurs synagogues, où ils se rassemblaient le jour du sabbat, la veille du dimanche. Paul profitait de ce jour-là pour prêcher Christ dans les synagogues, mais le lendemain, jour que les chrétiens seuls reconnaissaient et célébraient comme celui de la résurrection de Christ, Paul se réunissait avec eux pour la fraction du pain.

En comparant le chapitre 20 de l'évangile de Jean avec les récits des autres évangiles, nous voyons que, dès le matin de ce jour glorieux, le Seigneur ressuscité apparut tantôt à l'un, tantôt à l'autre, quelquefois à plusieurs des siens. En Jean, nous avons, en particulier, son apparition à Marie de Magdala, entrevue si pleine d'intérêt, soit à cause de la manière touchante dont le Seigneur dissipe l'anxiété de Marie, soit à cause du message dont il la charge pour les siens, leur annonçant qu'ils étaient dans la même position que lui devant son Dieu, et dans la même relation que lui avec son Père.

Mais le soir de ce même jour, nous avons quelque chose de tout particulier. Les manifestations du Seigneur, dans la journée, avaient eu un caractère plus ou moins individuel; le soir, nous voyons les disciples *rassemblés*. Peu importe le motif, le but et le caractère de leur rassemblement, bien que, sans doute, ils fussent occupés ensemble de tout ce qu'ils avaient vu et entendu; le fait important est qu'ils sont rassemblés. Que de choses s'étaient passées pour eux pendant le jour, que de paroles ils avaient eu à se rapporter les uns aux autres! Mais le soir ils sont ensemble. Jean nous dit, verset 19: «Le soir donc étant venu, *ce jour-là, le premier de la semaine...*» — Oui, ce jour-là, le premier dimanche. — On avait fermé les portes par crainte des Juifs. Il ne faisait pas bon, ce jour-là, de se déclarer pour le crucifié. Les principaux d'entre les Juifs devaient être exaspérés contre leurs collègues, Joseph d'Arimathée et Nicodème, qui s'étaient si ouvertement déclarés contre eux, en allant demander à Pilate le corps de Jésus pour l'ensevelir. Nous aimons à penser que ces deux

hommes fidèles et dévoués se trouvaient aussi au nombre des disciples réunis ce soir-là. Les Juifs avaient aussi reçu, par les gardes du sépulcre, la nouvelle, accablante pour eux, que le corps n'était plus là; ils avaient entendu le récit des circonstances merveilleuses qui s'étaient passées (Matthieu 28: 11-15). On comprend que leur haine ne connût plus de bornes, et que les disciples craintifs se fussent réunis à huis-clos.

Ils étaient donc rassemblés, et «Jésus vint», malgré les portes fermées, «et se tint *au milieu d'eux*». Ce n'est plus ici une manifestation à Marie, à Simon, à deux disciples, c'est Sa présence *au milieu d'eux*. C'était le Seigneur ressuscité, prêt à monter dans la gloire, la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût, mais dans laquelle il allait maintenant entrer comme homme. Il était donc dans un corps ressuscité qui s'assujettissait la matière, de sorte que, manger du poisson et du miel, et entrer dans une chambre à travers les portes fermées, étaient l'un comme l'autre des actes de puissance. Le Seigneur n'était plus maintenant l'homme de douleurs; il n'était plus en ressemblance de chair de péché (Romains 8: 3); les jours de sa chair étaient passés (Hébreux 5: 7); — il exprime ce changement, lorsqu'il dit à ses disciples: «Ce sont ici les paroles que je vous disais quand *j'étais encore avec vous*» (Luc 24: 44). — C'est ce Sauveur ressuscité, que le monde ne devait et ne pouvait plus revoir avant le jour où il viendra en gloire, qui se trouve *au milieu des siens rassemblés*, sanctionnant ainsi par sa présence le premier rassemblement des siens après sa résurrection, en ce *jour-là*, le premier dimanche.

Etant ainsi au milieu d'eux, il leur dit: «Paix vous soit». Quelles paroles que celles-là, sortant de la bouche de Celui qui venait de la croix où il avait fait cette paix, qui venait dans la puissance de la résurrection, preuve de la pleine acceptation de son sacrifice par Dieu, car il ne pouvait être question, pour les disciples, de paix avec Dieu, alors qu'ils étaient dans leurs péchés. Ensuite le Seigneur leur montre, dans son corps ressuscité, les marques de la mort qu'il avait subie: s'il y avait passé dans sa grâce infinie, c'était pour eux.

A la suite de cela, remarquons cette déclaration importante: «*Les disciples se réjouissent donc quand ils virent le Seigneur*». La vue du Seigneur ressuscité au milieu d'eux, est le sujet de cette joie. Thomas n'était pas là avec eux, et quand les autres disciples le revirent, ils lui dirent, en cinq mots, ce qui pour eux résumait toute cette merveilleuse scène: «*Nous avons vu le Seigneur*». Le dimanche suivant, *le second des dimanches*, le Seigneur se trouve de nouveau *au milieu d'eux*. Nous ne pouvons douter que, durant les jours intermédiaires, le Seigneur ne se soit manifesté de quelque manière aux siens; mais le soir du second dimanche, il se tient au milieu d'eux quand ils sont rassemblés.

Que de principes se trouvent renfermés dans ces quelques paroles de Jean 20: 19, 20! Quel beau type de notre rassemblement actuel, au nom et autour du Seigneur!

Remarquons ces quatre choses qui se déroulent successivement dans ces versets: 1° La présence du Seigneur ressuscité au milieu des siens réunis. 2° La paix qu'il leur apporte en venant de la croix par le chemin de la résurrection. 3° Les marques qu'il leur présente dans

son corps ressuscité, et qui témoignent du fait qu'il a subi la mort pour eux, mais que cette mort est maintenant passée (voyez Apocalypse 1: 17, 18). 4° Le résultat produit dans le coeur des disciples par le déploiement de toutes ces choses merveilleuses, alors qu'ils se trouvent ainsi, tout à coup, rassemblés autour de lui: «Ils se *réjouirent* donc quand ils virent le Seigneur».

Aujourd'hui, malgré tout le mal qui a surgi, malgré la ruine du témoignage de l'Eglise sur la terre, malgré la grande faiblesse dans laquelle se trouvent ceux qui, par la grâce du Seigneur, sont rassemblés en son Nom, sur le terrain et le principe de l'unité du corps (*) (Matthieu 18: 15-20; 1 Corinthiens 10: 17), nous pouvons, sur ce pied-là, faire l'expérience des quatre choses que nous venons de considérer. Quelle grâce pour nous! Quand, le dimanche, nous sommes rassemblés pour la fraction du pain autour de la table du Seigneur, dressée, cela va sans dire, sur le terrain de l'unité du corps, nous avons — et puissions-nous le réaliser davantage! — tout ce que les disciples, rassemblés le premier dimanche, avaient de la part du Seigneur. Oui, Jésus ressuscité se trouve personnellement présent au milieu de nous, bien que d'une manière spirituelle (Matthieu 18: 20). Nous jouissons de la paix qu'il apporte et qu'il a faite (comparez Romains 5: 1, et Ephésiens 2: 17). Nous avons sous les yeux les signes touchants qui nous rappellent sa mort pour nous, c'est-à-dire la Cène, qui correspond si bien avec la troisième chose que nous avons considérée, savoir: Jésus montrant à ses disciples ses mains et son côté percés. Et enfin, le résultat de toute cette bénédiction, si nous savons l'apprécier, si nous la goûtons, sera une *joie* profonde. Nous nous réjouissons d'avoir le Seigneur au milieu de nous. Oh! combien il serait désirable que nous réalisions cette présence, de manière à pouvoir dire aux absents, s'il y en a eu: «*Nous avons vu le Seigneur*», et non pas: Nous avons eu une bonne méditation par tel ou tel frère, — chose utile et précieuse à sa place, quand le Seigneur la donne. Les absents, de leur côté, demanderaient: Avez-vous joui de la présence du Seigneur? et non pas: Quel est le frère qui a parlé?

(*) L'unité du corps est une vérité que nous ne trouvons pas dans Jean. Les disciples, dans le premier rassemblement dont nous avons parlé, n'en avaient pas l'idée, — ni même dans les premiers chapitres des Actes, — mais actuellement, l'unité du corps étant révélée, c'est un principe de toute importance, à maintenir dans tout rassemblement au nom du Seigneur.

Que le Seigneur Jésus attache nos coeurs à lui, afin que ce rassemblement autour de lui, dont le motif et le but est lui-même et non pas nous, devienne ce qu'il est en effet, la chose la plus précieuse pour nous ici-bas collectivement. Sachons apprécier la grande miséricorde du Seigneur qui, dans un temps de ruine, nous donne la possibilité d'avoir une réunion expresse, comme en Actes 20: 7, pour nous souvenir ensemble de notre précieux Sauveur, tout en jouissant de sa présence au milieu de nous. Quelle douceur pour le coeur du chrétien qui comprend la pensée de Dieu à cet égard! En nous rendant à la réunion de culte, nous avons le privilège de penser que nous n'y allons pas pour nous, mais comme y étant convoqués par le Seigneur, pour nous souvenir de lui en l'attendant, et pour adorer, par lui, le Dieu et Père auquel il nous a amenés. Aussi, le chrétien intelligent ne manquera-t-il point une telle réunion, sinon pour des causes qui se légitiment réellement devant le Seigneur.

Oui, le Seigneur Jésus lui-même est le motif et le but de notre rassemblement le premier jour de la semaine, le jour de la résurrection. C'est pour nous occuper de *lui*, et non pas de *nous-mêmes*, et si là nous pensons à *nous*, ce doit être pour renfermer dans ce *nous* tous les membres du corps de Christ sur la terre, ce corps dont l'unité est exprimée à la table du Seigneur: «Un seul pain, un seul corps» (1 Corinthiens 10: 17).

Note

(*) Voir au bas de la [page 460](#) [n° page original, lien vers la note dans cette page]

«J'ajouterai ici quelques mots au sujet du sabbat, en les soumettant aux pensées spirituelles de mes frères. Il est bon d'être soumis à la Parole. Premièrement, le sabbat renferme l'idée de participation au repos *de Dieu*. Cette participation est le privilège de son peuple. A ce privilège, le coeur du croyant tient de toute sa force, quel que soit le signe que Dieu y ait attaché (Hébreux 4). Dieu l'avait établi dès le commencement, sans qu'il y ait apparence que l'homme y ait pris aucune part; l'homme ne travaillait pas dans la création, ni n'était placé dans le jardin d'Eden pour le cultiver dans la peine et le labeur; il n'avait qu'à jouir sans interruption. Toutefois, le jour du repos a été sanctifié dès le commencement. Plus tard, le sabbat fut donné comme mémorial de la délivrance d'Egypte (Deutéronome 5: 15); et les prophètes insistent spécialement sur ce point-ci, que le sabbat était donné comme un signe de l'alliance de Dieu (Ezéchiel 20; Exode 31: 13). C'était tout simple: le sabbat n'était que les arrhes de ce qui était renfermé dans cette parole: «Ma face ira, et je te donnerai du repos» (Exode 33: 14; 31: 13; Lévitique 19: 3). Il était le signe par lequel Dieu donnait à connaître qu'il s'était sanctifié ce peuple (Ezéchiel 20: 12, 13-16, 20; Néhémie 9: 14. Comparez Esaïe 56: 2-6; 58: 13; Jérémie 17: 22; Lamentations de Jérémie 1: 7; 2: 6; Ezéchiel 22: 8; 23: 38; 44: 24). Nous voyons, en outre, que toutes les fois que Dieu donne quelque nouveau principe ou quelque nouvelle forme de relation, le sabbat est ajouté. Ainsi, en grâce pour Israël (Exode 16: 23); comme loi (Exode 20: 10); voyez aussi, outre le verset qui nous occupe, Exode 31: 13, 14, 34: 21, lorsque le peuple est de nouveau rétabli par la patience de Dieu, en vertu de la médiation; voyez, de plus, 35: 2, et dans la nouvelle alliance mentionnée au Deutéronome, ainsi que nous l'avons déjà dit.

«Ces remarques nous font voir de quelle importance essentielle et radicale était le sabbat, comme pensée de Dieu et signe de la relation qu'il établissait avec son peuple, quoique, dans sa propre nature, n'étant qu'un signe, une fête, il ne fût pas d'une obligation morale, c'est-à-dire d'une obligation qui dépend d'une relation déjà existante et qui, par conséquent, a ses droits, sans qu'il y ait un commandement formel pour les soutenir.

«Mais, si la considération du rapport du sabbat avec l'alliance dont il est le signe, est de toute importance, il est aussi important et même plus, de se rappeler que l'alliance entre Dieu et le peuple juif est entièrement mise de côté pour nous, et que le signe de cette alliance ne nous appartient pas. Cela n'empêche pas que le repos de Dieu ne nous soit aussi précieux qu'aux Juifs, et même davantage. Mais notre repos n'est pas de cette création, comme le leur,

dont le septième jour était le signe. En outre, et ceci est plus important encore, rappelons-nous que le Seigneur Jésus est le Seigneur du sabbat, considération d'une très haute portée quant à sa personne, mais qui cependant deviendrait insignifiante, s'il était vrai qu'il n'a rien changé par rapport au jour. Remarquons enfin qu'il n'en est fait aucune mention dans le sermon sur la montagne, où il a donné un si précieux résumé de la moralité de la loi dans ses principes fondamentaux, auxquels il en a ajouté d'autres fournis par la lumière céleste qu'apportait ici-bas le nom du Père, la présence d'un Messie souffrant, et la révélation de la récompense qui sera reçue dans le ciel. Cependant Jésus a présenté dans ce sermon un ensemble des principes de son royaume. Nous trouvons aussi qu'il froissait continuellement les pensées des Juifs à ce sujet, circonstance qui nous a été soigneusement rapportée par les évangélistes, c'est-à-dire par le Saint Esprit. Le sabbat est le jour même que Jésus a passé dans la mort, signe terrible pour les Juifs quant à leur alliance, mais, pour nous, signe que de meilleures choses ont pris naissance en notre faveur.

«On a essayé de démontrer, en se donnant beaucoup de peine, que le septième jour était, de fait, le premier. Une seule remarque démolit tout cet échafaudage: c'est que la parole de Dieu appelle ce dernier jour le premier, en contraste avec le septième. Quel est donc ce premier jour? C'est pour nous le jour de la résurrection de Jésus, par lequel nous sommes régénérés à une espérance vivante, qui est la source de toute notre joie, notre salut, et donne son caractère à notre vie tout entière. Aussi, trouverons-nous le repos de Dieu dans la résurrection. Moralement, dans ce monde, nous commençons notre vie spirituelle par le repos, au lieu de ne le goûter qu'à la fin de nos travaux. Notre repos est dans la nouvelle création. Nous sommes, après Christ, le commencement de cette nouvelle semaine-là.

«Il est clair, par conséquent, que le repos de Dieu ne peut être associé, pour nous, au signe du repos de la création actuelle: il est exclusivement attaché à la résurrection de Jésus, point de départ de la position qu'il a prise comme chef de la nouvelle création. Avons-nous quelque autorité dans le Nouveau Testament pour distinguer le premier jour de la semaine des autres? Pour ma part, je n'en doute pas. Il est certain que nous n'avons pas sur ce point des ordonnances semblables à celles de l'ancienne loi; elles seraient tout à fait contraires à l'esprit de l'évangile de grâce. Mais l'Esprit de Dieu a désigné, de diverses manières, le premier jour de la semaine, quoiqu'il n'ait pas imposé ce jour d'une manière contraire à l'esprit de l'économie. Ce jour-là, le Seigneur étant ressuscité selon sa promesse, il paraît au milieu de ses disciples rassemblés d'après sa Parole. Le même fait se reproduit, à pareil jour, la semaine suivante. Dans les Actes, ce même jour est signalé comme celui où l'on s'assemblait pour rompre le pain. Dans la 1^{re} épître aux Corinthiens, chapitre 16, les chrétiens sont exhortés à mettre à part, chaque premier jour de la semaine, ce qu'ils pourront assembler suivant leur prospérité. Dans l'Apocalypse, ce jour est positivement appelé le jour du Seigneur, c'est-à-dire que le Saint Esprit le désigne d'une manière directe, en l'appelant d'un nom distinctif. Je sais bien qu'on a voulu nous persuader que, dans ce passage, il s'agit d'être en esprit dans le millénium. Mais il y a deux objections péremptoires contre cette interprétation. Premièrement, le texte grec ne dit rien de pareil, il exprime tout autre chose; l'épithète qu'il

emploie est celle employée pour la cène, et elle peut être traduite par seigneurial ou dominical: la cène dominicale, le jour dominical. Qui peut douter du sens d'une telle expression, et se refuser à admettre que le premier jour de la semaine a été distingué des autres (de même que la cène a été distinguée des autres repas), pour être, non point un sabbat imposé, mais bien un jour privilégié? En second lieu, le raisonnement dirigé contre cette opinion repose sur une idée totalement fautive, car il n'y a qu'une portion minime de l'Apocalypse qui parle du millénium. Le livre presque tout entier s'occupe de ce qui précède cette époque. Il n'est nullement question de celle-ci dans l'endroit, en particulier, où se trouve l'expression dont on se prévaut, et qui se réfère aux églises existantes, quel que fût d'ailleurs leur caractère prophétique. Ainsi donc, si nous nous en tenons à la parole de Dieu, nous sommes obligés de reconnaître que le premier jour de la semaine se distingue de ceux qui le suivent, comme étant le jour du Seigneur. Aussi sommes-nous tenus de dire, si nous voulons maintenir l'autorité du Fils de l'homme, qu'il est supérieur au sabbat, Seigneur du sabbat. De sorte qu'en maintenant l'autorité du sabbat juif comme tel, on risque de nier l'autorité, la dignité et les droits du Seigneur Jésus lui-même.

«Plus on sent l'importance du sabbat du septième jour, plus on sentira combien il est important de considérer que ce n'est plus le septième, mais le premier, qui a des privilèges pour nous. Prenons garde, d'un autre côté, de ne pas affaiblir la pensée du *repos de Dieu*, pas seulement de l'homme; pensée qui plane sur toute la révélation des relations de Dieu avec l'homme, parce que nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce. Le repos pour nous est le repos des travaux *spirituels* au milieu du mal; ce n'est pas seulement se reposer du péché. Nous en jouissons avec celui dont nous sommes les collaborateurs, et qui a dit: «Mon père travaille jusqu'à maintenant, et je travaille aussi».